



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

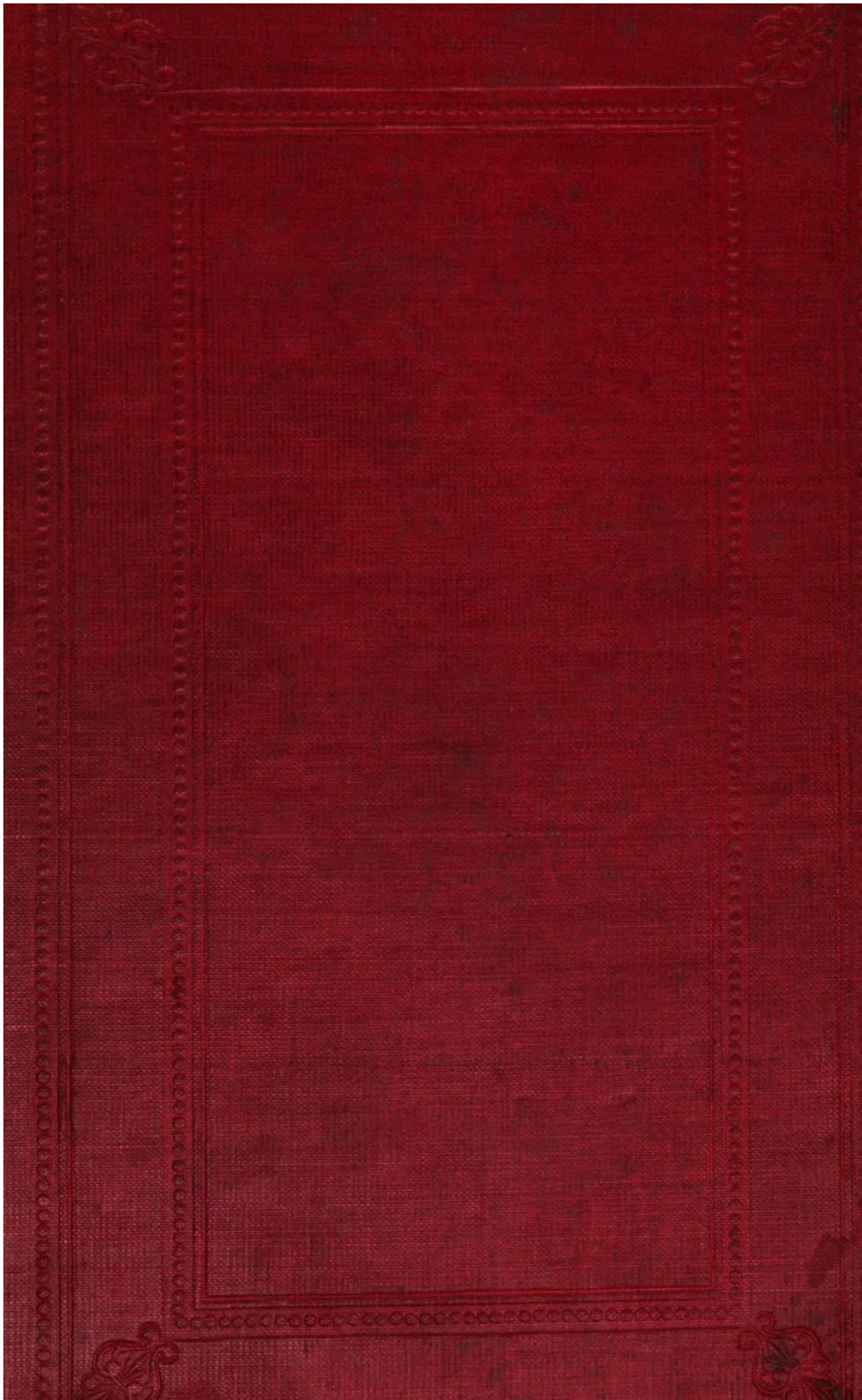
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Ker Donation

294 b. 2

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

RONSARD

Paris. Imprimé par GUIRAUDET et JOUAUST, 338, rue S.-Honoré
avec les caractères elzeviriens de P. JANNET.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
P. DE RONSARD

NOUVELLE ÉDITION

Publiée sur les textes les plus anciens

AVEC LES VARIANTES ET DES NOTES

PAR

M. PROSPER BLANCHEMAIN

TOME II



A PARIS
Chez P. JANNET, Libraire

MDCCCLVII



LES ODES

DE

P. DE RONSARD

Gentilhomme vendomois.

Le Commentaire de N. RICHELET, Parisien, sur les Odes, est dédié à M. Achilles DE HARLAY, chevalier, conseiller du Roy en ses Conseils d'Etat et privé, premier president en sa Cour de Parlement.





AU LECTEUR ¹.

Tu dois sçavoir que toute sorte de poésie a l'argument propre et convenable à son sujet : l'heroïque, armes, assaults de villes, batailles, escarmouches, conseils et discours de capitaines ; la satyrique, brocards et reprehensions de vices ; la tragique, morts et miserables accidents des princes ; la comique, la licence effrenée de la jeunesse, les ruses des courtizannes, avarice de vieillards, tromperie de valets ; la lyrique, l'amour, le vin, les banquets dissolus, les danses, masques, chevaux victorieux, escrime, joustes et tournois, et peu souvent quelque argument de philosophie. Pour ce, lecteur, si tu vois telles matieres librement escrites, et plusieurs fois redites en ces Odes ², tu ne

1. Cet avertissement, qui ne se trouve que dans les éditions posthumes, est de Ronsard, ainsi que les vers et arguments qu'il a mis en tête des mascarades, élégies, etc., pour en définir le genre.

2. Le mot *ode* en françois est de l'invention de Ronsard.

t'en dois esmerveiller, mais tousjours te souvenir
des vers d'Horace en son Art poétique :

Musa dedit fidibus Divos puerosque Deorum,
Et pugilem victorem, et equum certamine primum,
Et juvenum curas, et libera vina referre (1).

RONSARD.

1. J'ai suivi, pour le texte des Odes comme pour celui des Amours, l'édition princeps des œuvres de Ronsard, donnée par lui en 1560, en y ajoutant les variantes importantes fournies par les autres éditions. Les vers retranchés depuis ont été, pour plus de clarté, renfermés entre deux crochets [].

Les odes postérieures à l'éd. de 1560 portent la date de l'édition où je les ai rencontrées pour la première fois. (P. B.)





PREFACE¹

Mis au devant de la première impression des Odes.

AU LECTEUR.

Si les hommes, tant des siècles passés que du nôtre, ont mérité quelque louange pour avoir picqué diligemment après les traces de ceux qui, courant par la carrière de leurs inventions, ont de bien loin franchi la borne, combien d'avantage doit-on vanter le coureur qui, galopant librement par les campagnes attiques et romaines, osa tracer un sentier incognu pour aller à l'immortalité? Non que je sois, lecteur, si gourmand de gloire ou tant tourmenté d'ambitieuse presumption que je te veuille forcer de me bailler ce que le temps peut-être me donnera (tant s'en faut que c'est la moindre affection que j'aie de me voir pour si peu de frivoles jeunessees estimé); mais, quand tu m'appelleras le premier auteur lyrique françois et celui qui a guidé les autres au chemin de si honneste labeur, lors tu me rendras ce que tu me dois, et je m'efforceray te faire apprendre qu'en vain je ne l'auray reçu. Bien que la jeunesse soit tousjours esloignée de toute stu-

1. Préface étoit alors du masculin. Cette pièce et la suivante, qui datent de 1550, éliminées en 1560, se retrouvent dans les Pièces retranchées, Edition de 1617.

dieuse occupation pour les plaisirs volontaires qui la maistrisent, si est-ce que dès mon enfance j'ay toujours estimé l'estude des bonnes lettres l'heureuse félicité de la vie, et sans laquelle on doit desesperer de pouvoir jamais atteindre au comble du parfait contentement. Donques, desirant par elle m'approprier quelque louange encores non commune, ny attrapée par mes devanciers, et ne voyant en nos poëtes françois chose qui fust suffisante d'imiter, j'allay voir les estrangers, et me rendy familier d'Horace, contrefaisant sa naïve douceur, dès le mesme temps que Clement Marot (seule lumiere en ses ans de la vulgaire poësie) se travailloit à la poursuite de son psautier, et osay le premier des nostres enrichir ma langue de ce nom, Ode, comme l'on peut voir par le titre d'une imprimée sous mon nom dedans le livre de Jacques Peletier, du Mans, l'un des plus excellens poëtes de nostre âge, à fin que nul ne s'attribue ce que la verité commande estre à moy. Il est certain que telle ode est imparfaite pour n'estre mesurée ne propre à la lyre, ainsi que l'ode le requiert, comme sont encore douze ou treize que j'ay mises en mon Bocage, sous autre nom que d'odes, pour ceste mesme raison, servans de tesmoignage par ce vice à leur antiquité. Depuis, ayant fait quelques uns de mes amis participans de telles nouvelles inventions, approuvans mon entreprise, se sont diligentez de faire apparoistre combien nostre France est hardie et pleine de tout vertueux labour; laquelle chose m'est agreable, pour voir par mon moyen les vieux lyriques si heureusement ressuscitez. Tu jugeras incontinent, lecteur, que je suis un vanteur et glouton de louange; mais, si tu veux entendre le vray, je m'asseure tant de ton accoustumée honnesteté que non seulement tu me favoriseras, mais aussi, quand tu liras quelques traits de mes vers qui se pourroient trouver dans les œuvres d'autruy, inconsiderément tu ne me diras imitateur de leur escrits; car l'imitation des nostres m'est tant odieuse (d'au-

tant que la langue est encores en son enfance) que pour ceste raison je me suis esloigné d'eux, prenant stile à part, sens à part, œuvre à part, ne desirant avoir rien de commun avec une si monstrueuse erreur. Doncques, m'acheminant par un sentier inconnu et montrant le moyen de suivre Pindare et Horace, je puis bien dire (et certes sans vanterie) ce que luy-mesme modestement tesmoigne de luy :

Libera per vacuum posui vestigia princeps,
Non aliena meo pressi pede.

Je fus maintes-fois, avecques prieres, admonnesté de mes amis faire imprimer ce mien petit labour, et maintes-fois l'ay refusé, apprenant la sentence de mon sentencieux autheur,

Nonumque prematur in annum;

et mesmement sollicité par Joachim du Bellay, duquel le jugement, l'estude pareille, la longue frequentation et l'ardent desir de réveiller la poésie françoise, avant nous foible et languissante (j'excepte tousjours Heroët et Sceve et Saint Gelais), nous a rendus presque semblables d'esprit, d'inventions et de labour. Je ne te diray à present que signifie strophe, antistrophe, epode (laquelle est tousjours differente du strophe et antistrophe de nombre ou de ryme); ne quelle estoit la lire, ses coudes ou ses cornes; aussi peu si Mercure la soupçonna de l'escaille d'une tortue, ou Polypheme des cornes d'un cerf, le creux de la teste servant de concavité resonante; en quel honneur estoient jadis les poëtes lyriques, comme ils accordoient les guerres esmeues entre les rois, et quelle somme d'argent ils prenoient pour louer les hommes. Je tairay comme Pindare faisoit chanter les hymnes escrits à la louange des vainqueurs Olympiens, Pythiens, Nemeans, Isthmiens. Je reserve tout ce discours à un meilleur loisir; si je voy que telles choses meritent quelque brieve exposition, ce ne me sera labour de te

les faire entendre, mais plaisir, t'assurant que je m'estimeray fortuné ayant fait diligence qui te soit agreable. Je ne fais point de doute que ma poësie tant variée ne semble fascheuse aux oreilles de nos rimeurs, et principalement des courtisans, qui n'admirent qu'un petit sonnet petrarquisé, ou quelque mignardise d'amour, qui continue tousjours en son propos; pour le moins, je m'assure qu'ils ne me scauroient accuser sans condamner premierement Pindare, auteur de telle copieuse diversité, et outre que c'est la sauce à laquelle on doit goster l'ode. Je suis de ceste opinion que nulle poësie ne se doit louer pour accomplie si elle ne ressemble la nature, laquelle ne fut estimée belle des anciens que pour estre inconstante et variable en ses perfections. Il ne faut aussi que le volage lecteur me blasme de trop me louer: car, s'il n'a autre argument pour medire que ce point là ou mon orthographe, tant s'en faut que je prenne garde à tel ignorant que ce me sera plaisir de l'ouïr japper et caqueter, ayant pour ma defence l'exemple de tous les poëtes grecs et latins. Et, pour parler rondement, ces petits lecteurs poetastres, qui ont les yeux si aigus à noter les frivoles fautes d'autrui, le blasmant pour un A mal escrit, pour une rime non riche ou un point superflu, et bref, pour quelque legere faute survenue en l'impression, monstrent evidemment leur peu de jugement de s'attacher à ce qui n'est rien, laissant couler les beaux mots sans les louer ou admirer. Pour telle vermine de gens ignorantement envieuse ce petit labeur n'est publié, mais pour les gentils esprits, ardans de la vertu et dédaignans mordre comme les mastins la pierre qu'ils ne peuvent digerer. Certes, je m'assure que tels debonnaires lecteurs ne me blameront, moy de me louer quelquefois modestement, ny aussi de trop hautement celebrer les honneurs des hommes favorisez par mes vers: car, outre que ma boutique n'est chargée d'autres drogues que de louanges et d'honneurs, c'est le

vray but d'un poëte lyrique de celebrer jusques à l'extremité celuy qu'il entreprend de louer. Et s'il ne cognoist en luy chose qui soit digne de grande recommandation, il doit entrer dans sa race, et là chercher quelqu'un de ses ayeux, jadis braves et vaillans, ou l'honorer par le tiltre de son païs ou de quelque heureuse fortune survenue soit à luy, soit aux siens, ou par autres vagabondes digressions, industrieusement brouillant orés cecy, orés cela, et par l'un louant l'autre, tellement que tous deux se sentent d'une mesme louange. Telles inventions encores te feray-je voir dans mes autres livres, où tu pourras (si les muses me favorisent comme j'espere) contempler de plus près les saintes conceptions de Pindare et ses admirables inconstances, que le temps nous avoit si longuement celées; et feray encores revenir (si je puis) l'usage de la lyre, aujourd'huy ressuscitée en Italie, laquelle lyre seule doit et peut animer les vers et leur donner le juste poids de leur gravité (1). N'affectant pour ce livre icy aucun tiltre de reputation, lequel ne t'est lasché que pour aller descouvrir ton jugement, à fin de t'envoyer après un meilleur combattant, au moins si tu ne te fasches dequoy je me travaille à faire entendre aux estrangers que nostre langue (ainsi que nous les surpassons en prouesses, en foy et religion) de bien loin devanceroit la leur, si ces fameux sciamaches (2) d'aujourd'huy vouloient prendre les armes pour la defendre et victorieusement la pousser dans les païs estrangers. Mais que doit-on esperer d'eux, lesquels, estant parvenus plus par opinion peut-estre que par raison, ne font trouver bon aux princes sinon

1. Ronsard chantoit ses odes et ses sonnets. Orlande, Janequin, Goudmel, etc., les ont mises en chant. Il s'en trouve de notés à la suite des Amours (1552) et dans les recueils de musique du temps. (P. B.)

2. Sciamaches, gens qui combattent des ombres : de *σκυαμαχέω*.

ce qu'il leur plaist, et, ne pouvans souffrir que la clarté brusle leur ignorance, en mesdisant des labeurs d'autrui, déçoivent le naturel jugement des hommes abusez par leurs mines? Tel fut jadis Bacchylide à l'entour d'Hieron, roy de Sicile, tant noté par les vers de Pindare; et tel encores fut le sçavant envieux Callimaq, impatient d'endurer qu'un autre flattast les oreilles de son roy Ptolomé, mesdisant de ceux qui taschoient, comme Ovide, gouter les mannes de la royale grandeur. Bien que telles gens foisonnent en honneurs, et qu'ordinairement on les bonnette (1) pour avoir quelque titre de faveur, si mourront-ils sans renom et reputation; et les doctes folies des poètes survivront les innombrables siecles à venir, crians la gloire des princes consacrée par eux à l'immortalité.

RONSARD.

ADVERTISSEMENT AU LECTEUR (2).

J'avois deliberé, lecteur, suivre en l'orthographe de mon livre la plus grand' part des raisons de Louys Maigret, homme de sain et parfait jugement (qui a le premier osé desiller les yeux pour voir l'abus de nostre esriture), sans l'advertissement de mes amis, plus studieux de mon renom que de la verité, me peignant au devant des yeux le vulgaire, l'antiquité et l'opiniastre advis des plus celebres ignorans de nostre temps; laquelle remonstrance ne m'a tant sceu espouvanter que

1. On les salue.

2. Le poète est loin d'être resté fidèle aux principes qu'il émet ici. Ils n'en sont pas moins curieux pour l'histoire de notre orthographe.

tu n'y voyes encores quelques marques de ses raisons. Et, bien qu'il n'ait totalement raclé la lettre grecque Υ , comme il devoit, je me suis hazardé de l'effacer, ne la laissant servir sinon aux propres noms grecs, comme en Tethys, Thyeste, Hippolyte, Ulysse, à fin qu'en les voyant de prime face on cognoisse quels ils sont et de quel país nouvellement venus vers nous; non pas en ces vocables abismes, cigne, nimphe, lire, sire (qui vient comme l'on dit de $\chi\acute{\upsilon}\rho\iota\omicron\varsigma$, changeant la lettre χ en σ), lesquels sont desja receus entre nous pour françois, sans les marquer de cet espouvantable crochet de γ , ne sonnant non plus en eux que nostre i en ire, simple, nice, lime. Bref, je suis d'opinion (si ma raison a quelque valeur), lors que tels mots grecs auront long-temps demeuré en France, les recevoir en nostre megnie, puis les marquer de l' i françois pour monstrer qu'ils sont nostres, et non plus incogneus estrangers : car qui est celuy qui ne jugera incontinent que sibille, Cibelle, Cipris, ciclope, nimphe, lire, ne soient naturellement grecs, ou pour le moins estrangers, puis adoptez en la famille des françois, sans les marquer de tel espouvantail de Pythagore? Tu dois sçavoir qu'un peu devant le siecle d'Auguste la lettre grecque Υ estoit incogneue aux Romains, comme l'on peut voir par toutes les comedies de Plaute, où totalement tu le verras osté, ne se servant point d'un caractere estranger dans les noms adoptez, comme Amphitruon pour Amphitryon; et, si tu me dis qu'anciennement la lettre γ se prononçoit comme aujourd'huy nous faisons sonner nostre u latin, il faut donc que tu le pronoces encores ainsi, disant Cubelle pour Cybelle; mais je te veux dire davantage, que l' γ n'a pas esté tant affecté des Latins (ainsi qu'asseurent nos docteurs) pour le retenir comme enseigne en tous les vocables des Grecs tourne par eux en leur langue; mais ils l'ont ordinairement transformé, ores en u , comme $\mu\acute{\upsilon}\varsigma$, *mus*; ores en a , $\chi\acute{\upsilon}\omega\nu$, *canis*; ores en o , $\acute{\upsilon}\pi\nu\omicron\varsigma$, *somnus*, tournant l'esprit aspre noté sur $\acute{\upsilon}$ en s ,

comme estoit presque leur vieille coustume avant que l'aspiration h fust trouvée. Je t'ay bien voulu admonester de cecy pour te monstrier que tant s'en faut qu'il faille escrire nos mots françois par l'y grec, que nous le pouvons bien oster, suivant ce que j'ay dit, hors du nom naturel, pourveu qu'il soit usité en nostre langue ; et, si les latins le retiennent en quelques lieux, c'est plus pour monstrier l'origine de leur quantité que pour besoin qu'ils en ayent. S'il advient que nos modernes sçavants se vueillent travailler d'inventer des dactyles et spondées en nos vers vulgaires, lors, à l'imitation des Latins, nous le pourrons retenir dans les noms venus des Grecs pour monstrier la mesme quantité de leur origine ; et, si tu le vois encore en ce mot, yeux, seulement, sçache que pour les raisons dessus mentionnées, obeissant à mes amis, je l'ay laissé maugré moy pour remedier à l'erreur auquel pourroient tomber nos scrupuleux vieillars, ayant perdu leur marque en la lecture des yeux et des jeux, te suppliant, lecteur, vouloir laisser en mon livre la lettre i en sa naïve signification, ne la depravant point, soit qu'elle commence la diction, ou qu'elle soit au milieu de deux voyelles, ou à la fin du vocable, sinon en quelques mots, comme en ie, en i'eus, iugement, jeunesse et autres, où, abusant de la voyelle I, tu le liras pour I consonne, inventé par Maignet, attendant que tu recevras cette marque d'I consonne, pour restituer l'I voyelle en sa première liberté. Quant aux autres diphthongues, je les ay laissées en leur vieille corruption, avecques insupportables entassemens de lettres, signe de nostre ignorance et de peu de jugement en ce qui est si manifeste et certain, estant satisfait d'avoir deschargé mon livre, pour cette heure, d'une partie de tel faix, attendant que nouveaux caracteres seront forgez pour les syllabes ll, gn, ch, et autres. Quant à la syllabe ph, il ne nous faut autre note que nostre F, qui sonne autant entre nous que φ entre les Grecs, comme manifestement tu peux voir par ce mot

φιλη, feille. Et si tu m'accuses d'estre trop inconstant en l'orthographe de ce livre, escrivant maintenant espée épée, accorder acorder, vestu vétu, espandre épandre, blasmer blâmer, tu t'en dois colerer contre toy mesmes, qui me fais estre ainsi, cherchant tous les moyens que je puis de servir aux oreilles du sçavant, et aussi pour accoustumer le vulgaire à ne regimber contre l'éguillon lors qu'on le piquera plus rudement, monstrant par cette inconstance que, si j'estois receu en toutes les saines opinions de l'orthographe, tu ne trouverois en mon livre presque une seule forme de l'escriture que sans raison tu admires tant, t'assurant qu'à la seconde impression je ne feray si grand tort à ma langue que de laisser estrangler une telle verité sous couleur de vain abus. Aussi tu ne trouveras fascheux si j'ay quelquefois changé la lettre E en A, et A en E, et bien souvent ostant une lettre d'un mot ou la luy adjoustant pour faire ma rime plus sonoreuse ou parfaite. Certes, telle licence a tousjours esté concedée aux poëmes de longue haleine ou de mediocre vertu, pourveu qu'elle soit rarement usurpée, non à ces rimes vulgaires, orphelines de la vraye humeur poëtique. Et si quelqu'un, par curieuse opinion plustost que par raison, se colere contre telle honteuse liberté, il doit apprendre qu'il est ignorant en sa langue, ne sentant point que E est fort voisin de la lettre A, voire tel que souvent, sans y penser, nous les confondons naturellement, comme en vent et autres infinis; et s'il ne se contente de ces raisons, qu'il regarde la liberté des Grecs et Latins, qui muent et changent, changent et remuent les lettres ainsi qu'il leur plaist, pour obéir au son ou à la forçante loi de leurs vers, comme *καρδία* pour *καρδία*, *olli* pour *illi*. Si telles libertez n'ont lieu en nostre langue, qui est celui qui voudroit se travailler à labourer un champ tant ingrat et inutile? Au surplus, lecteur, tu ne seras esmerveillé si je redy souvent mesmes mots, mesmes sentences et mesmes traits de vers, en cela imitateur

18 ADVERTISSEMENT AU LECTEUR.

des poètes grecs, et principalement d'Homere, qui jamais ou bien peu ne change un bon mot, ou quelque trac de bons vers, quand une fois il se l'est fait familier. Je parle à ceux qui miserablement espient le moyen pour blasonner les escrits d'autrui, courroucez peut-estre pour m'ouïr souvent redire : le miel de mes vers, les ailes de mes vers, l'arc de ma Muse, mes vers succez, un trait ailé, empaner la memoire, l'honneur alteré des Cieux, et autres semblables atomes par lesquels j'ay composé le petit monde de mes inventions. Quand tels grimaus ne reprennent d'un poëme que telles choses, ou (comme j'ay desja dit) quelque petit mot non richement rimé, ou une virgule pour un point, ou l'orthographe, lors le poëte se doit asseurer d'avoir bien dit, voire de la victoire, puis que ses adversaires, mal embastonnez, le combattent si foiblement.

RONSARD.





AU ROY

HENRY II DE CE NOM.

Après avoir long-temps sué sous le harnois,
 Bornant plus loin ta France (1), et fait boire
 aux François, [Seine,
 Dans leur creux morions, en lieu de l'eau de
 Les ondes de la Meuse, et saccagé la plaine
 Des Flamans mis en route, et l'antique surnom
 Des chasteaux de Marie (2) eschangez en ton nom ;
 Après avoir gagné une bataille heureuse,
 Et veu Cesar (3) courir d'une fuite peureuse ;
 Et après avoir fait comme un bon marinier (4),
 Lequel, se souvenant de l'orage dernier,
 Quand il est dans le port, soigneusement prend garde
 S'il faut rien à sa nef : maintenant il regarde
 Si le tillac est bon, si la carene en bas
 Est point entre-fendue ; il contemple le mas,
 Maintenant le timon ; il cherche si les côtes
 Ouvertes par l'orage aux flancs sont point dissoutes ;

1. Dans le Luxembourg.

2. De Mariembourg, appelez Henribourg.

3. L'empereur Charles cinquiesme.

4. Tout cecy est une imitation ou plustost traduction de Marulle. (R.)

Et, bien qu'il soit au port, il n'a moindre souci
 De sa nef qu'en la mer, et se rempare ainsi
 Que s'il eseroit pendre au milieu de l'orage,
 Et ne se veut fier au tranquille visage
 Du ciel ny de la mer, pour se donner à l'eau,
 Que premier il n'ait bien racoutré son vaisseau :

Ainsi, après avoir (la guerre estant finie)
 De vivres et de gens ta frontiere garnie,
 Fait nouveaux bastions, flanqué chasteaux et forts,
 Remparé tes citez, fortifié tes ports;

Bref, après avoir fait ce qu'un prince doit faire
 De ce qui est en guerre et en paix necessaire
 Pour tenir ton país en toute séureté,
 J'offenserois par trop contre ta Majesté
 Si comme un importun je venois d'aventure
 Entre-rompre tes jeux d'une longue esriture,
 Maintenant que tu dois pour quelque peu de temps
 Après mille travaux prendre tes passe-temps,
 Pour retourner plus frais aux œuvres de Bellonne.

Toutefois le desir qui le cœur m'éguillonne
 De te monstrier combien je suis ton serviteur
 Me fait importuner ta royalle grandeur;
 Et si en ce faisant je commets quelque vice,
 Il vient du seul desir de te faire service,
 Qui, pressant, me contraint de mettre un œuvre mien
 Sous la protection de ton nom tres-chrestien,
 Le sacrant à tes pieds. C'est, Prince, un livre d'odes
 Qu'autres-fois je sonnay suivant les vieilles modes
 D'Horace Calabrois et Pindare Thebain;
 Livre trois fois heureux si tu n'as à desdain
 Que ma petite lyre ose entre tes trompettes
 Rebruire les chansons de ces deux vieux poètes,
 Et que mon petit myrte ose attoucher le rond
 Des lauriers que la guerre a mis dessus ton front.

Mais que dy-je? à desdain! j'ay tant de confiance
 En ta simple bonté, que ta magnificence,
 Bien que grave elle soit, ne refusera pas
 Mon ouvrage donné, tant soit-il humble et bas :

Imitateur des dieux, qui la petite offrande [de,
 Prennent d'aussi bon cœur qu'ils prennent la plus gran-
 Et, bien qu'ils soient seigneurs, jamais n'ont à mespris
 Des pauvres les presens, tant soient de petit prix.

Ce fils de Jupiter, ce foudre de la guerre,
 Hercule, qui tua les monstre de la terre,
 Allant pour estre fait d'Olympe citoyen,
 Ne refusa d'entrer au toict Molorchien ;
 Et mesme Jupiter, qui la tempeste jette,
 De Bauce et Philemon entré dans la logette,
 Comme d'un cerne d'or son chef environna
 D'un chapelet de fleurs que Bauce luy donna.
 Et toujours à sa feste en Libye honorée
 Ne luy tombe un taureau à la corne dorée,
 Mais souvent un aigneau ; car sa grande bonté
 Ne prend garde aux presens, mais à la volonté.

Ainsi, suivant les dieux, je te suppli' de prendre
 A gré ce petit don pour l'usure d'attendre
 Un present plus parfait et plus digne d'un roy,
 Que ja dans mon esprit je patrone pour toi.

Cependant je pri'ray ta puissance divine,
 Ainsi que Jupiter Callimache en son hymne.
 « Donne-moy (ce dit-il) des vertus et du bien,
 Car la seule vertu sans le bien ne sert rien,
 Ni le bien sans vertu. O Jupiter, assemble
 Tous ces deux poincts en un et me les donne ensemble ! »
 Les vertus et le bien que je veux recevoir,
 C'est le moyen bientôt en armes de pouvoir
 Amener ton Francus avec une grand trope
 D'Asians pour domter la plus part de l'Europe ;
 Mais il te faut payer les frais de son arroy,
 Car il ne veüt venir qu'en Majesté de roy,
 Bien qu'il soit fugitif et qu'il n'ait en partage
 Sinon du pere sien la force et le courage.

Aussi tu porterois la honte sur les yeux
 Si luy, qui fut jadis l'ayeul de tes ayeux,
 Le fils d'un si grand roy, venoit seulet en France
 Donner à tes ayeux la premiere naissance.

Puis qu'il a donc trouvé le vent si à propos,
Ne le laisse languir en casanier repos
Aux rivages de Troye ou sur les bords d'Epire,
Fraudé de son chemin par faute de navire
Et par faute de gens ; car, ouvrier, je suis prest
De charpenter sa nef et dresser tout l'apprest,
Pourveu que ta grandeur royale favorise
A ton ayeul Francus et à mon entreprise.





LE PREMIER LIVRE
DES ODES

A LUY-MESME (1)

Sur la paix faite entre luy et le roy d'Angleterre l'an 1550.

ODE I. — *Strophe 1.*

Toute royauté qui desdaigne
 La vertu pour humble compaigne
 Dresse toujours le front trop haut,
 Et, de son heur outrecuidée,
 Court, vague, sans estre guidée
 De la raison, qui lui défaut.
 O Roy par destin ordonné
 Pour commander seul à la France,
 Le Dieu tout puissant t'a donné
 Ce double honneur dès ton enfance,
 Lequel (après la longue horreur
 De Mars vomissant sa fureur
 Et l'aspre venin de sa rage
 Sur ton pays noircy d'orage)

1. Au roi Henri II. Nous dirions aujourd'hui : Au même.

Par l'effort d'un bras souverain
 A fait ravaller la tempeste
 Et ardre à l'entour de ta teste
 Un air plus tranquille et serain.

Antistrophe.

Certainement tousjours le sage
 Augmente les dons davantage
 Que jeune il emprunta des cieux.
 Ta Majesté jeune et prudente
 Au double tous les siens augmente
 D'un artifice ingenieux.
 Aussi mille felicitez
 Ont bien-heuré toute ta race,
 Et toy, roy de tant de citez,
 Qui se courbent devant ta face,
 Dés long temps tu fus honoré
 Comme seul prince decoré
 Des biens et des vertus ensemble
 Que le destin en un t'assemble.
 Mais ce bien qu'ores tu nous fais
 Veut qu'on t'honore d'avantage
 Pour avoir fait reverdir l'âge
 Où florissoit l'antique paix,

Epode.

La quelle osta le debat
 Du chaos, quand la premiere
 Assoupit le lourd combat
 Qui aveugloit la lumiere.
 Elle seule osa tenter
 D'effondrer le ventre large
 Du grand Tout, pour enfanter
 L'obscur fardeau de sa charge;
 Puis, desmembrant l'univers
 En quatre quartiers divers,

Sa main divinement sainte
 Les lia de cloux d'aimant,
 Et en eux alla formant
 Une paisible contrainte.

Strophe II.

Adonc, meslant dans ce grand monde
 Sa douce force vagabonde,
 Les assura d'un doux repos;
 Elle fit bas tomber la terre
 Et tournoyer l'eau qui la serre
 De ses bras vagues et dispos;
 Du soleil allongea les yeux
 En forme de flèches volantes,
 Et d'ordre fit baller aux cieus
 L'ordre des estoilles roulantes.
 Elle courba le large tour
 De l'air qui cerne tout autour
 Le rond du grand parc où nous sommes,
 Peuplant sa grande rondeur d'hommes
 D'un mutuel accroissement:
 Car, partout où voloit la belle,
 Les Amours voloient avec elle,
 Chatouillans les cœurs doucement.

Antistrophe.

Lors pour sa juste récompense
 Le saint monarque qui dispense
 Tout en tous (dont le grave front,
 En se clinant pour faire sine,
 Croulle la terre et la racine
 Du firmament jusques au fond)
 Fit seoir la paix au dextre flanc
 De son grand trône d'excellence
 Et près du senestre à son rang
 Logea le dieu de violence.

De l'un les grands princes il oingt,
 De l'autre durement les poingt,
 Tous effroyez d'ouyr les armes
 Craquer sur le doz des gendarmes.
 De l'un jadis il honora
 Les vieux pères du premier âge,
 Et de l'autre il aigrit la rage
 Contre Ilion, que devora

Epode.

Le feu grec, quand mille naus,
 Ainçois mille et mille foudres,
 Esclatèrent mille maux
 Dessus les troyennes poudres.
 Tandis que le feu tournoit
 Forcenant parmy la ville,
 Et que l'étranger s'ornoit
 De la despouille servile,
 Une aspre fureur d'esprit
 Le cœur de Cassandre éprit,
 Et, comme toute insensée,
 Son corps tremblant çà et là,
 Au fils d'Hector s'en alla
 Pour lui chanter sa pensée.

Strophe III.

Bien que le feu gregeois nous arde,
 Tant soit il cruel, il n'a garde
 D'estoufer pourtant ton renom,
 Enfant dont la race fatale (1)
 Dedans la terre occidentale
 Fera regermer nostre nom.
 Ja déjà Danube t'attend

1. La suite destinée de tant de rois. (R.)

Sur le bord de sa rive humide (1),
 Et ce grand marest (2) qui s'estend
 Pres des lévres de l'eau Pontide (3):
 C'est-là, c'est-là, c'est où tu dois
 Pour quelque temps donner tes lois;
 C'est où l'arrêt des dieux t'octroye
 Fonder encore une autre Troye (4),
 Resuscitant par ton moyen
 L'honneur des tiens et leur proësse,
 Ayant vangé dessus la Grece
 L'outrage fait au sang troyen.

Antistrophe.

Après le cours de quelque année,
 L'ire de Ceres forcenée,
 Pour, devôt, n'avoir satisfait
 A ses honneurs, toute mutine
 Te contraindra par la famine
 De quitter ton mur imparfait.
 Horriblant (5) ton corps de la peau
 D'un tigre, déjà, ce me semble,
 Je te voy guider un troupeau
 De vingt mille Troyens ensemble.
 Je voy ce troupeau pelerin (6)
 Déjà bien loin outre le Rhin

1. Et de fait qu'il n'y a point d'autre fleuve plus commode ny de plus grande estendue par où ce prince pust venir és Allemaignes ny és Gaules. (R.)

2. Le Propontis, qui est au devant du Pont Euxin, entre l'Hellespont et le Bosphore Thracien. (R.)

3. Avant que d'entrer au Far de Constantinople et de là en la mer Majour, c'est-à-dire au Pont Euxin. (R.)

4. Il entend la ville des Sicambriens, bastie par les Troyens. (R.)

5. Rendant comme sauvage et herissé. (R.)

6. Colonie troyenne, comme Pyrrhus appelloit les Romains. (R.)

Enrichir Troye de louanges
 Et du butin des roys estranges,
 Ayant trompé mille peris,
 Ains que bastir aux bords de Seine
 Les murs d'une ville hautaine
 Du nom de mon frere Paris.

Epode.

Là tes enfants dompteront
 Les rois francs d'obéissance,
 Et jusque au ciel porteront
 L'empire de leur puissance.
 Donc, cependant que les Grecs
 Chargent leur dos de bagage,
 Nous de cris et de regrets,
 Donne voile au navigage,
 Sus l'eschine de la mer
 Fais les vagues escumer,
 Pour replanter notre race
 Où te traîneront les cieux
 Et le forçant veuil des dieux,
 Qui jà t'ont borné ta place (a).

a. Var. (1587) :

*Ja déjà j'entens la vois
 De Seine, qui te desire,
 Et la défaite des rois
 Esclaves de ton empire ;
 J'enten le bruit des chevaux
 Et le cliquetis des armes,
 Et toy, noble de travaux,
 Commander à tes gendarmes.
 Ores tu ne peux sçavoir,
 Comme enfant, ny concevoir
 Ton heur que je prophetise.
 Quand l'âge t'animera,
 Alors ton bras s'armera
 Pour achever l'entreprise.*

Strophe III.

A-tant acheva la prestresse (1),
 Et, folle du Dieu qui luy presse
 L'estomac chagrin et felon,
 En rechignant s'en est allée,
 Nuds pieds et toute eschevelée,
 Dedans le temple d'Apollon.
 Andromache, qui remâcha
 Les mots de Cassandre évoluée,
 Son fils secrettement cacha
 Dessous figure recelée ;
 Car Junon, qui ne vouloit plus
 Que le nom troyen revinst sus,
 Ardoit d'en abbatre la race
 Et Francus tuer sur la place,
 Sans Venus, qui soudain feignit
 Une idole à lui ressemblante,
 Dont Junon d'une main ardente,
 En lieu de Francion, teignit

Antistrophe.

La terre de sang, et la feinte
 Garda le vrai ; puis, après mainte
 Fortune dont il se sauva,
 Enterra le corps de sa mère
 Dans le vain tombeau de son père,
 Qu'entre les Grecs elle éleva (a).

a. Var. (1587) :

*Sans Jupin, qui l'enfant mua
 En une semblance animée,
 Que Pyrrhe, de sa main armée
 D'une tour, à terre rua.*

Antistrophe.

Du faux sang la place fut teinte :

1. Cassandre, prestresse d'Apollon.

Son cœur elle ouvrit d'un couteau ,
 Ayant sceu la fausse merveille ,
 Comme l'orage avoit sous l'eau
 Noyé son fils près de Marseille (1).
 De pleurs la tombe il honora (2)
 Et de beaux (3) jeux la decora ,
 Par joustes esprouvant l'adresse
 De la phrygienne jeunesse (a);
 Enfin à terre il se coucha,
 Et d'une grand coupe dorée
 Sur la vuide tombe Hectorée
 Du lait par trois fois épancha.

Epode.

Lors la tombe en deux s'ouvrit
 Et l'obscur de ses crevasses
 Hors des enfers découvrit

*Ainsi la fraude de la feinte
 Le corps de Francion sauva.
 En Buthrote, vivant sa mere,
 Feignit le tombeau de son pere,
 Qu'entre les Grecs il esleva.*

a. Var. (1587), remplaçant les 104 vers suivants :

*Puis faisant la vague escumer,
 Invoquant Junon et Neptune,
 Hazardeux, chercha sa fortune
 Au gré des vents et de la mer.*

1. En la coste de Provence, où quelques uns de ses vaisseaux furent portez par la tempeste, comme il se voit en la Franciade. (R.)

2. A la mode ancienne, avec des pleureux à louage. (R.)

3. Qui se faisoient entre les Romains le neuviesme jour du decez, et pour cest effect estoient appellez *novendiales ludi*.

Une ombre de quinze brasses.
Tout le sang qui lui froidit
Le cœur, que la peur enserre,
Le corps tout plat lui roidit.
Dessus l'étrangère terre
Une voix par l'air s'ouït,
Qui les sens lui éblouit,
Lui chantant sa destinée,
Qui jà déjà le hâtoit,
D'autant qu'au ciel elle estoit
Par arrêt déterminée.

Strophe v.

Mon fils, dit l'ombre, prends bien garde
Que ce pays ne te retarde,
Ny tes labeurs, tant soient ils durs.
Mais fuy ces champs, mais fuy ces rives,
Afin que, paresseux, ne privés
Les tiens de leurs honneurs futurs.
Je voy desja fleurir ton los
En ce pays ou la Dunoue
Traîne en la mer ses larges flots
Et par les champs la Seine noue.
Sus l'une tu dois maçonner
Une autre Troye, et luy donner
Le nom de Sicambre, où ta race
Usera quelque temps d'espace.
Mais sus l'autre non seulement
Mille ans borneront sa demeure ;
Car le ciel veut qu'elle y demeure,
Et demeure éternellement.

Antistrophe.

Après que par le veuil celeste
La pale famine et la peste

Auront tes soldats esclaircis,
 Eux, quittant leur ville malade,
 Sous toi faits nouvelle peuplade,
 Peupleront des champs mieux assis.
 Ton bras adonque poussera
 Si courageusement tes bandes
 Qu'à coups d'épée il froissera
 Les rois des terres allemandes,
 Et, comme un guide diligent,
 Bien plus loin conduiras ta gent,
 Outre le Rhin, tant qu'elle arrive
 De Seine à la fertile rive
 Dans la gauloise nation,
 Et là fera sa demourance
 Changeant le nom de Gaule à France
 Pour l'honneur de toi, Francion.

Epode.

Si le Ciel m'a fait bien seur
 Des paroles qu'il m'inspire,
 Tu auras pour successeur
 Maint neveu digne d'empire ;
 Mains rois de toi sortiront,
 Dont les vertus manifestes
 Parmi les princes luiront
 Comme au ciel les feux celestes.
 Entre eux un Henry je voy,
 Des meilleurs le meilleur roy,
 Qui finira sa conqueste
 Aux deux bords où le soleil
 S'endort et fait son reveil,
 Penchant et dressant sa teste.

Strophe VI.

France, par luy victorieuse,
 Ne sera point tant glorieuse

De son Clovis ni de Martel,
 Ni de son Charlemagne encore,
 Comme je voy qu'elle s'honore
 Dans les vertus d'un prince tel.
 C'est ce Henry qui bastira
 Les pergames de nostre ville,
 Qui plus jamais ne sentira
 Le fer meurtrier d'un autre Achille.
 Aussi le destin ne veut pas
 Que le Grec là retombe à bas,
 Afin que ta race éternelle
 Eternellement vive en elle,
 Grosse d'empires et d'honneur,
 Enfantant triomphes et gloires,
 Mille lauriers, mille victoires,
 Ayant tel roy pour gouverneur.

Antistrophe.

Ainsi dit l'ombre, et le tonnerre,
 Tombant du côté gauche à terre,
 Qui de trois feux la tombe éprit,
 Élança trois flammes subites,
 Ratifiant les choses dites
 Et par Cassandre et par l'esprit.
 Adonc Francion étonné
 Dedans son cœur pense et revire
 L'augure qui lui est donné.
 Pour le hâter, en son navire,
 Ayant son oncle interrogué,
 En haute mer il a vogué;
 Tant et tant l'ardeur l'importune
 De courir après la fortune
 Pour le veuil des dieux éprouver.
 Fuy-donc, Troyen, toi et ta bande !
 Si ton neveu me le commande,
 J'iray bientôt te retrouver.]

Epode.

Muse, repren l'aviron
 Et racle la prochaine onde
 Qui nous baigne à l'environ,
 Sans estre ainsi vagabonde.
 Tousjours un propos desplaist
 Aux aureilles attendantes
 Si plein outre reigle il est
 De paroles abondantes (1).
 Celuy qui en peu de vers
 Estraint un sujet divers
 Se met au chef la couronne.
 De ceste fleur que voicy,
 Et de celle et celle aussi
 La mousche son miel façonne.

Strophe VII.

Diversement, ô paix heureuse,
 Tu es la garde vigoureuse
 Des peuples et de leurs citez;
 Des royaumes la clef tu portes,
 Tu ouvres des villes les portes,
 Serenant leurs adversitez.
 Bien qu'un prince voulust darder
 Les flots armez de son orage,
 Et tu le viennes regarder,
 Ton œil appaise son courage;
 L'effort de ta divinité
 Commande à la nécessité,

1. Parce qu'il s'estoit comme perdu dans le discours d'un sujet estranger; ainsi souvent parle Pindare. (R.)

2. C'est-à-dire si, outre son principal sujet, il en reçoit d'autres par induction; comme en cet endroit que l'auteur s'est eschappé sur le discours de la Franciade, combien que son but ne tende qu'à louer la paix. (R.)

Ployant sous ton obéissance ;
Les hommes sentent ta puissance,
Allechez de ton doux repos.
De l'air la vagabonde troupe
T'obeyt, et celle qui coupe
De l'eschine l'azur des flots.

Antistrophe.

C'est toy qui dessus ton eschine
Soustiens ferme ceste machine,
Medecinant chaque element,
Quand une humeur par trop abonde,
Pour joindre les membres du monde
D'un contrepois également.
Je te salue, heureuse Paix,
Je te salue et re-salue,
Toy seule, Deesse, tu fais
Que la vie soit mieux voulue.
Ainsi que les champs tapissez
De pampre ou d'espics herissez
Desirent les filles des nues
Après les chaleurs survenues,
Ainsi la France t'attendoit,
Douce nourriciere des hommes,
Douce rosée qui consommes
La chaleur qui trop nous ardoit.

Epode.

Tu as esteint tout l'ennuy
Des guerres injurieuses,
Faisant flamber aujourd'huy
Tes graces victorieuses.
En lieu du fer outrageux,
Des menaces et des flames,
Tu nous rameines les jeux,
Le bal et l'amour des dames,

Travaux mignars et plaisans
 A l'ardeur des jeunes ans.
 O grand roy non imitable,
 Tu nous aumosnes cecy,
 Ayant creu Montmorency (1)
 Et son conseil veritable (2);

Strophe VII.

Lequel, mettant en evidence,
 Les saints tresors de sa prudence,
 Ne s'est jamais accompagné
 Du sot enfant d'Epimethée (3),
 Mais de celui de Promethée (4),
 Par longues ruses enseigné.
 Et certes un tel serviteur
 Merite que ta main royale
 Recontre-balance un grand heur
 A sa diligence loyale.
 Il me plaist or' de descocher
 Mes traits thebains pour les lâcher,
 Montmorency, dedans ta gloire,
 Afin que je te face croire
 Que la nourriture d'un roy (5)

1. Lors connestable, le plus grand et le plus sage seigneur de son temps. (R.)

2. A la difference de ceux dont l'ambition trahissoit desja le prince et l'Etat par conseils deguisez. (R.)

3. Epimethée et Promethée estoient frères. Ils furent les deux premiers ouvriers des hommes (*dissimili manu*): car ceux de Promethée sont prudens; ceux d'Epimethee, au contraire, sont grossiers et sans esprit. (R.)

4. De la Raison, fille du Conseil et de la Prudence, τῆς προμηθεας.

5. Nostre poëte, nourry tousjours et elevé en la maison des roys, depuis François I jusqu'à Henry III, ainsi que tu peux voir par sa vie, qu'a escrite monsieur Binet. (R.)

De bien loin nos rymeurs (1) surmonte,
Lors que hardie elle raconte
Un vaillant sage comme toy.

Antistrophe.

Nul n'est exempt de la Fortune,
Car sans égard elle importune
Et peuples et rois et seigneurs.
Cadme sentit bien sa secousse
Et de quel tonnerre elle pousse
Les grands princes de leurs honneurs.
Mais, tout ainsi que les flambeaux
Ou du soleil ou d'une estoile
Tout soudain reluisent plus beaux
Après qu'ils ont brisé leur voile,
Ainsi, après ton long sejour,
Tu nous esclaires d'un beau jour,
Ayant cognu par ta presence
Combien nous nuisoit ton absence,
Privez de ton œil, qui sçait voir
Les pieds boiteux de la malice,
Si près œilladant la police
Que rien ne le peut decevoir.

Epode.

Et qu'est-ce que des mortels?
Si au matin ils fleurissent,
Le soir ils ne sont plus tels,
Pareils aux champs qui fanissent.
Nul jamais ne s'est vanté
D'éviter la bourbe noire
Si la Muse n'a chanté
Les hymnes de sa memoire.

1. Ces miserables esprits qui n'avoient rien que des rymes quand il commença à paroistre, et pensoient estre grands poètes. (R.)

C'est à toy, Roy, d'honorer
 Les vers, et les decorer
 Des presens de ta hauteesse ;
 Soufle ma nef, je seray
 Le premier qui passeray
 Mes compagnons de vistesse.

Strophe IX.

Plustost que les feux ne s'eslancent,
 Quand au ciel les foudres nous tacent,
 Je courray dire aux estrangers
 Combien l'effort de ta main dextre,
 Maniant le fer, est adextre
 A briser l'horreur des dangers,
 Et de quel soin prudent et caut
 Ton peuple justement tu guides,
 Appris au mestier comme il faut
 Luy lâcher et serrer les brides.
 Ta vieille jeunesse et tes ans
 En mille vertus reluisans
 M'inspirent une voix hardie,
 Et me commandent que je die
 Ce regne heureux et fortuné
 Sous qui l'heureuse destinée
 Avoit chanté dès mainte année
 Qu'un si grand prince seroit né

Antistrophe.

Pour gouverner comme un bon pere
 La France, heureusement prospere
 Par les effects de sa vertu.
 Rien icy bas ne s'accompare
 A l'equité saintement rare
 Dont un monarque est revestu ;
 Aussi rien n'est tant vicieux
 Qu'un grand gouverneur de province

PREMIER LIVRE.

Quand il fault, d'autant que mille yeux
Avisent la faute d'un prince.
Ne preste l'aureille aux menteurs
Et fuy de bien loin les flateurs,
S'ils veulent oindre (1) tes oreilles
De fausses et vaines merveilles,
Fardans sous vaine autorité
Le vain abus de leurs vains songes,
Subtils artisans de mensonges
Et bons pipeurs de verité.

Epode.

L'un se ronge le cerveau,
L'autre mesdit et rapporte,
S'il sent qu'un esprit nouveau
Nouvelles chansons apporte.
Ce pendant l'innocent faict
Preuve de sa patience,
Sçachant que Dieu tout parfaict
(Dieu la mesme sapience)
Ne sçauroit jamais laisser
L'orgueil sans le rabaisser
Pour hausser la chose basse.
Ostant l'honneur d'un qui l'a,
Il le donne à cestui-là
Qui par raison se compasse.

Strophe x.

Il faut qu'en me parant j'évite
L'escrime de leur langue viste
A tirer l'estoc dangereux ;
Si est-ce que j'oy tousjours dire
Qu'un homme engraisé de mesdire
Maigrit à la fin mal-heureux.

1. Doucement amadouer. (R.)

Ils n'ont point le japer si beau
 Que leur caquet te force à croire
 Qu'un blanc habit orne un corbeau,
 Ou bien que la neige soit noire;
 Ton jugement cognoist assez
 Les vers qui sont bien compassez,
 Et ceux qui traient une envie,
 Et ceux qui languissent sans vie,
 Enrouez, durs et mal-plaisans.
 Par trait de temps les flateurs meurent,
 Mais les beaux vers tousjours demeurent
 Opiniastres sur les ans.

Antistrophe.

Prince, je t'envoye ceste ode,
 Trafiquant mes vers à la mode
 Que le marchand baille son bien,
 Troque pour troq'. Toy qui es riche,
 Toy, roy des biens, ne sois point chiche
 De changer ton present au mien.
 Ne te lasse point de donner,
 Et tu verras comme j'accorde
 L'honneur que je promets sonner
 Quand un present dore ma corde.
 Presque le loz de tes ayeux
 Est pressé du temps envieux,
 Pour n'avoir eu l'experience
 Des Muses ne de leur science;
 Mais le rond du grand univers
 Est plein de la gloire eternelle
 Qui fait flamber ton pere en elle
 Pour avoir tant aimé les vers.

Epode.

Dieu vueille continuer
 Le sommet de ton empire
 Et jamais ne le muer,

Eschangeant son mieux au pire.
 Dieu vueille encor' dessous toy
 Donter l'Espagne affoiblie,
 Gravant bien avant ta loy
 Dans le gras champ d'Italie.
 Avienne aussi que ton fils,
 Survivant ton jour prefis,
 Borne aux Indes sa victoire,
 Riche de gain et d'honneur,
 Et que je sois le sonneur
 De l'une et de l'autre gloire.

A LUY-MESME.

ODE II. — *Strophe 1.*

Comme un qui prend une coupe,
 Seul honneur de son tresor,
 Et de rang verse à la troupe
 Du vin qui rit dedans l'or :
 Ainsi, versant la rosée
 Dont ma langue est arrousée
 Sur la race des Valois,
 En son doux nectar j'abbreuve
 Le plus grand roy qui se treuve
 Soit en armes ou en lois.

Antistrophe.

Heureux l'honneur que j'embrasse,
 Heureux qui se peut vanter
 De voir la thebaine grace
 Qui sa vertu veut chanter.
 Je vien pour chanter la tienne
 Sur la corde dorientine,

Et pour estre désormais
Celui qui de tes victoires
Ne souffrira que les gloires
En l'oubly tombent jamais.

Epode.

De ce beau trait décoché,
Dy, Muse mon esperance,
Quel prince sera touché
Le tirant parmy la France ?
Sera-ce pas nostre Roy,
De qui la divine aureille
Boira la douce merveille
Qui n'obeit qu'à ma loy ?

Strophe 11.

De Jupiter les antiques
Leurs escrits embellissoient,
Par luy leurs chants poëtiques
Commençoient et finissoient,
Réjouy d'entendre bruire
Ses louanges sur la lyre ;
Mais Henry sera le Dieu
Qui commencera mon metre,
Et que seul j'ay voué mettre
A la fin et au milieu.

Antistrophe.

Le ciel, qui ses lampes darde
Sur ce tout qu'il apperçoit,
Rien de si grand ne regarde
Qui vassal des roys ne soit.
D'armes le monde ils estonnent,
Sur le chef de ceux ils tonnent
Qui les viennent despiter ;

Leurs mains toute chose atteignent,
 Et les plus rebelles craignent
 Les roys fils de Jupiter.

Epode.

Mais du nostre la grandeur
 Les autres d'autant surpasse
 Que d'un rocher la hauteur
 Les flancs d'une rive basse.
 Puisse-t-il par l'univers
 Devant ses ennemis croistre,
 Et pour ma guide apparoisire
 Tousjours au front de mes vers!

A LA ROYNE SA FEMME (1).

ODE III. — *Strophe 1.*

Je suis troublé de fureur,
 Le poil me dresse d'horreur,
 D'un effroy mon ame est pleine,
 Mon estomac est pantois,
 Et par son canal ma vois
 Ne se desgorge qu'à peine.
 Une deité m'emmeine;
 Fuyez, peuple, qu'on me laisse,
 Voicy venir la deesse;
 Fuyez, peuple, je la voy.
 Heureux ceux qu'elle regarde,
 Et plus heureux qui la garde
 Dans l'estomac comme moy!

Antistrophe.

Elle, esprise de mes chants,

1. Catherine de Medicis.

Loin me guide par les champs
 Où jadis sur le rivage
 Apollon Florence aima ⁽¹⁾,
 Lorsque jeune elle s'arma
 Pour combattre un loup sauvage.
 L'art de filer ny l'ouvrage
 Ne plurent à la pucelle,
 Ny le lit mignard ; mais elle,
 Devant le jour s'éveillant,
 Cherchoit des loups le repaire,
 Pour les bœufs d'Arne son pere
 Sans repos se travaillant.

Epode.

Ce Dieu, qui du ciel la vit
 Si valeureuse et si belle,
 Pour sa femme la ravit,
 Et surnomma du nom d'elle
 La ville qui te fit naistre,
 Laquelle se vante d'estre
 Mere de nostre Junon,
 Et qui par les gens étranges
 Pour ses plus grandes louanges
 Ne celebre que ton nom.

Strophe 11.

Là les faits de tes ayeux
 Vont flamboyant comme aux cieux

1. Comme dans Pausanias Apollon aima Bolina vierge, du nom de laquelle est nommée une ville d'Achaïe. A la mode des anciens, le poëte desguise les choses veritables de fictions et de fables, et il feint une nymphe donnant son nom à la ville de Florence, fille d'Arne, aimée et ravie par Apollon ; ce qui, en effect, vouloit dire que ceste ville est pleine de courage et de doctrine, comme de vérité plusieurs admirables esprits en sont sortis et plusieurs grands capitaines. (R.)

Flamboye l'aurore claire ;
 Là l'honneur de ton Julien (1)
 Dans le ciel italien
 Comme une planette esclaire.
 Par luy le gros populaire
 Pratique l'expérience
 De la meilleure science,
 Et là reluisent aussi
 Tes deux grands papes (2), qui ores
 Du ciel, où ils sont encores,
 Te favorisent icy.

Antistrophe.

On ne compte les moissons
 De l'esté, ni les glaçons
 Qui, l'hiver, tiennent la trace
 Des eaux roides à glisser :
 Ainsi je ne puis penser
 Les louanges de ta race.
 Le Ciel t'a peint en la face
 Je ne sçay quoy qui nous monstre,
 Dés la premiere rencontre,
 Que tu passes par grand-heur
 Les princesses de nostre âge,
 Soit en force de courage,
 Soit en royale grandeur.

Epode.

Le comble de ton sçavoir
 Et de tes vertus ensemble
 Dit qu'on ne peut icy voir
 Rien que toy qui te ressemble.
 Quelle dame a la pratique

1. Il faut voir icy l'histoire de Florence. (R.)
 2. Clement VII et Leon X.

De tant de mathématique (1)?
 Quelle princesse entend mieux
 Du grand monde la peinture (2),
 Les chemins de la nature (3)
 Et la musique des cieux (4)?

Strophe III.

Ton nom, que mon vers dira,
 Tout le monde remplira
 De ta louange notoire :
 Un tas qui chantent de toy
 Ne sçavent si bien que moy
 Comme il faut sonner ta gloire.
 Jupiter, ayant memoire
 D'une vieille destinée
 Autrefois déterminée
 Par l'oracle de Themis (5),
 A commandé que Florence
 Dessous les loix de la France
 Se courbe le chef soumis.

Antistrophe.

Mais il veut que ton enfant
 En ait honneur triomphant,
 D'autant qu'il est tout ensemble
 Italien et François,
 Qui de front, d'yeux et de vois,
 A pere et mere ressemble.

1. Il comprend toutes les especes de la science, la geometrie, l'astronomie et les autres, qui s'appellent toutes mathematiques. (R.)

2. La cosmographie.

3. La physique.

4. La metaphysique.

5. Car ceste vieille deesse est là haut aux cieux et aux dieux ce que la justice est icy bas aux hommes en la terre. (R.)

Déjà tout colere il semble
 Que sa main tente les armes,
 Et qu'au milieu des alarmes
 Jà desdaigne les dangers;
 Et, servant aux siens de guide,
 Vainqueur, attache une bride
 Aux royaumes estrangers.

Epode.

Le Ciel, qui nous l'a donné
 Pour estre nostre lumiere,
 Son empire n'a borné
 D'un mont ou d'une riviere.
 Le destin veut qu'il enserre
 Dans sa main toute la terre,
 Seul roy se faisant nommer,
 D'où Phébus les Indes laisse,
 Et d'où son char il abbaïsse
 Tout panché dedans la mer.

A MADAME MARGUERITE

Duchesse de Savoie, sœur du Roy Henry II (1).

ODE IV. — *Strophe 1.*

Il faut aller contenter
 L'aureille de Marguerite,
 Et en son palais chanter
 Quel honneur elle merite.
 Debout, Muses, qu'on m'attelle

1. Ceste princesse a combatu l'ignorance de son temps et a merueilleusement avancé l'honneur des lettres. (R.)

Vostre charrette immortelle,
 Afin qu'errer je la face
 Par une nouvelle trace,
 Chantant la vierge autrement
 Qu'un tas de rimeurs barbares
 Qui ses louanges si rares
 Luy souilloient premierement.

Antistrophe.

J'ay sous l'esselle un carquois
 Gros de fleches nompareilles,
 Qui ne font bruire leurs vois
 Que pour les doctes aureilles.
 Leur roideur n'est apparente
 A telle bande ignorante
 Quand une d'elles annonce
 L'honneur que mon arc enfonce.
 Entre toutes j'esliray
 La mieux sonnante, et de celle
 Par la terre universelle
 Ses vertus je publieray.

Epode.

Sus, ma Muse, ouvre la porte
 A tes vers plus doux que le miel,
 Afin qu'une fureur sorte
 Pour la ravir jusqu'au ciel.
 Du croc arrache la lyre
 Qui tant de gloire t'acquit,
 Et vien sur ses cordes dire
 Comme la Vierge nasquit.

Strophe II.

Par un miracle nouveau,
 Un jour Pallas de sa lance

Ouvrit le docte cerveau
 De François, seigneur de France.
 Alors, estrange nouvelle!
 Tu nasquis de sa cervelle,
 Et les Muses, qui là furent,
 En leur giron te receurent.
 Mais, quand le temps eut parfait
 L'accroissance de ton age,
 Tu pensas en ton courage
 De mettre à chef un grand fait.

Antistrophe.

Tes mains s'armèrent alors
 De l'horreur de deux grand's haches,
 Sous un beau harnois de cors
 Tout l'estomach tu te caches;
 Une menassante creste
 Flotoit au haut de ta teste,
 Refrappant la gueule horrible
 D'une Meduse terrible:
 Ainsi tu allas trouver
 Le vilain monstre Ignorance,
 Qui souloit toute la France
 Dessous son ventre couver.

Epode.

L'ire qui la beste eslance
 En vain irrita son cœur,
 Poussant son muflé en défence
 Encontre ton bras vainqueur;
 Car le fer prompt à l'abbatre
 En son ventre est ja caché,
 Et ja trois fois, voire quatre,
 Le cœur luy a recherché.

Strophe III.

Le monstre gist estendu,
 L'herbe en sa playe se souille;
 Aux Muses tu as pendu
 Pour trophée sa despouille;
 Puis, versant de ta poitrine
 Mainte source de doctrine,
 Aux François tu fis cognestre
 Le miracle de ton estre ⁽¹⁾.
 Pour cela je chanteray
 Ce bel hymne de victoire,
 Et sur l'autel de Memoire
 L'enseigne j'en planteray.

Antistrophe.

Mais moy, qui suis le tesmoin
 De ton loz qui le monde orne,
 Il ne faut ruer si loin
 Que mon train passe la borne.
 Frappe à ce coup Marguerite
 Par le but de son merite,
 Qui luit comme une planette
 Des flots de la mer brunette.
 Repandons devant ses yeux
 Ma musique tousjours neuve
 Et le nectar dont j'abreuve
 Les honneurs dignes des cieux,

Epode.

Afin que la nymphe voye

1. Car à la verité ce fut chose estrange de voir sous ceste
 princesse, et sous le grand roy François son pere, les esprits
 ramenez tout à coup de l'ignorance au sçavoir, et par sa fa-
 veur un siecle d'hommes doctes qui parurent en toutes scien-
 ces. (R.)

Que mon luth premierement
 Aux François monstra la voye
 De sonner si proprement ,
 Et comme imprimant ma trace
 Au champ attiq' et romain ,
 Callimach, Pindare, Horace,
 Je déterray de ma main.

A CHARLES

Cardinal de Lorraine.

ODE V. — *Strophe 1.*

Quand tu n'aurois autre grace
 Ny autre present des cieux ,
 Sinon sortir de la race
 De tant de roys tes ayeux ,
 J'aurois encor trop de lieux
 Pour te bastir une gloire :
 Car, si je veux raconter
 De ton grand Buillon l'histoire,
 Qui peust les Turcs surmonter ⁽¹⁾
 Par une heureuse victoire,
 Ou la fameuse memoire
 De ses freres ⁽²⁾, ou les rois
 Tes ayeux , dont la Sicile
 A leur obeïr docile,
 Escouta les saintes lois ;

1. Soubs le pape Urbain II, autheur de la croisade à a
 suscitation de Pierre l'Hermite, en l'an 1099. Et Godefroy de
 Buillon en fut déclaré chef, combien qu'alors il n'eust autre
 qualité que de seigneur de Boulongne sur la mer. (R.)

2. Paul Jove dit qu'il laissa après soy une succession glo-
 rieuse, et entre autres Baudouin son frere, qui luy succeda
 au royaume. (R.)

Antistrophe.

Leur nom , qui le temps surmonte ,
 Te feroit seul immortel ;
 Mais ta vertueuse honte
 Rougiroit d'un honneur tel.
 Je te veux faire un autel,
 Où, maugré l'an, qui tout mange,
 Ton propre los je peindray
 D'une encre qui ne se change,
 Et là ce vœu je pendray,
 Qui au pelerin estrange
 Racontera ta louange,
 Et la vertu qui reluit
 Par les ans de ta jeunesse,
 Comme l'or sur la richesse,
 Ou la lune par la nuit.

Epode.

Tout l'honneur qui seul en France
 Du sein des dieux s'escoula,
 Pour illustrer ton enfance,
 Dessus ton front s'en-vola,
 Et depuis s'est planté là.
 Doncques, prelat de bon-heur,
 Qui tiens le sommet d'honneur,
 En qui nostre roy contemple
 Des vertus le vray exemple,
 Sois content d'un si grand bien,
 Et ne souhaite plus rien :
 Car toy, qui ta vie arroses
 Du miel des heureuses choses,
 D'avantage, à qui je donne
 Une louange si bonne
 Qui te celebre en tout lieu,
 Cesse de plus rien attendre

Et ne vueilles point apprendre
A te faire un nouveau Dieu.

LA VICTOIRE DE FRANÇOIS DE BOURBON

COMTE D'ANGUIEN

à Cerizoles (1).

ODE VI. — *Strophe* 1.

L'hymne qu'après tes combas
Marot fit de ta victoire,
Prince heureux, n'égala pas
Les merites de ta gloire;
Je confesse bien qu'à l'heure
Sa plume estoit la meilleure
Pour desseigner simplement
Les premiers traits seulement;
Mais moy, nay d'un meilleur âge,
Aux lettres industrieux,
Je veux parfaire l'ouvrage
D'un art plus laborieux.

Antistrophe.

Moy donc, qui tiens dans le poing
L'arc des Muses bien-peignées,
Je ru'ray l'honneur plus loing
De tes couronnes gagnées,
Et jusqu'aux pays estranges
Je darderay tes louanges,
Tes coups de masse et l'horreur
De ta vaillante fureur
Qui tonnoit en ton jeune âge,

1. Qui fut le lendemain de Pasques de l'an 1544. (R.)

Moissonnant les ennemis
 Que le martial orage
 Devant ta foudre avoit mis.

Epode.

Voy voler mon dard estrange,
 De ma Muse emmiellé,
 Et de ta victoire ailé,
 Qui vient ficher ta louange.
 Ores il ne faut pas dire
 Un bas chant dessus ma lyre,
 Ny un chant qui ne peut plaire
 Qu'aux oreilles du vulgaire,
 Mais des vers graves et bons,
 Haut-célebrant par ceste ode,
 Dite à la thebaine mode,
 François, l'honneur des Bourbons (1),

Strophe II.

Qui, dès la jeune saison,
 Quand la Jouvence dorée
 Frise sa cresse toison
 Sur la joue colorée,
 Par la pointe de sa lance
 Réveilla l'honneur de France,
 Lors que, mattant la vertu
 Du vieil marquis (2) combatu,
 Trancha les peuples d'Espagne,
 A bas sans ame ruez,

1. Et oncle paternel de nostre roy. (R.)

2. Du marquis du Gast, qui perdit ceste journée. Les historiens du temps racontent qu'on trouva entre ses despouilles quatre mille cadenats, desquels il avoit resolu d'enchaîner les François et les envoyer aux galleres s'il eust eu la victoire. (R.)

Lorsqu'il joncha la campagne
De tant de soudarts tuez (1).

Antistrophe.

Comme un affamé lion,
Qui de soif la gorge a cuite,
Tout seul domte un million
De cerfs legers à la fuite ;
Ores rouant sa grand masse
A grands coups de coutelace,
Emmena pour son butin
Le traistre Allemant mutin (2),
Et, brulé de la victoire,
Luy grava dessus le dos (3)
En lettres rouges (4) la gloire
De la France et de son loz.

Epode.

Jamais la muse ne souffre
Qu'un silence sommeillant
En ses tenebres engoufre
Les faits d'un homme vaillant.

1. Jusqu'à douze ou quinze mille tuez, deux mille cinq cens prisonniers blessez et non blessez. (R.)

2. Car il se jetta sur le gros des Allemans et des Espagnols, qui emportoient l'infanterie de France sans luy, et n'y perdit que deux cens des siens. Maistre Antoine Arnaud, advocat du Parlement, aussi docte que fort eloquent, parle de ceste victoire en ces mots, en sa premiere Savoysienne : « Monsieur d'Anguien, sous les auspices du roy François, emporta ceste glorieuse journée, où nostre infanterie, à coups de picques, renversa furieusement toutes les vieilles bandes triomphantes des deux parties du monde, bien qu'ils fussent le tiers plus que nous, et tellement armez que nous y gagnasmes huict mille corselets. » (R.)

3. Comme il fuyoit, *occipitium ostendenti*. (Varron.)

4. Avec le fer.

La France ne voit encore
 De nul prince qu'elle honore
 La gloire si bien empreinte
 Comme j'ay la tienne peinte,
 Poussant le nom par mes vers
 De toy, prince, qui es digne
 D'estre seigneur de mon hynne,
 Voire de tout l'univers.

Strophe 111.

Muses, ne vaut-il pas mieux
 Que le son de ma lyre aille
 Aux vieux Bourbons ses ayeux
 Annoncer ceste bataille,
 Seule douce recompense
 Des coups et de la despense ?
 Car la poudre des tombeaux
 N'engarde que les faicts beaux
 Des fils ornez de merveilles
 N'aillent là bas resjouyr
 De leurs peres les aureilles,
 Esgayez de les ouyr.

Antistrophe.

Fille du nepveu d'Atlas (1),
 Poste du monde où nous sommes,
 Qui n'eus oncque le bec las
 D'éventer les faicts des hommes,
 Va-t'en là bas sous la terre,
 Et à Charles (2) et à Pierre (3)
 Dy que François, leur neveu,

1. La Renommée, fille de Mercure.

2. Dernier duc de Bourbon, brave prince qui mourut au siege de Rome. (R.)

3. Second de ce nom, duc de Bourbon, qui espousa Anne de France, fille du roy Louys onziesme. (R.)

Aujourd'huy vainqueur s'est veu
De l'imperiale audace ;
Et dy que sa jeune main
N'a point desmenty sa face
Par un faict couard et vain.

Epode.

Autour de la vie humaine
Maint orage va volant,
Qui ores le bien ameine (1),
Ores le mal violant.
La roue de la Fortune
Ne se monstre aux roys toute une,
Et jamais nul ne se treuve
Qui jusqu'à la fin esprouve
L'entiere felicité.
Les hommes journaliers meurent,
Les dieux seulement demeurent
Francs de toute adversité.

 AU SEIGNEUR DE CARNAVALET.
ODE VII. — *Strophe 1.*

Ma promesse (2) ne veut pas,
Carnavalet, que là bas
Ton nom erre sans honneur,
Ne sans avoir cognoissance

1 Il dit cela à cause de la malheureuse mort de ce prince , qu'un coffre jeté , peut-être à dessein , par une fenêtre , tua à la Roche-Guyon, en février 1546, sous le roi François Ier. (R.)

2. Il s'aquitte d'une promesse faite au sieur de Carnavalet de l'immortaliser. Entre autres choses, il le loue de sçavoir parfaitement manier un cheval et d'estre brave cavalier. (R.)

Quelle force a ma puissance
 Et quels vers je suis donneur.
 Muses, filles du grand Dieu
 Par qui la foudre est lancée,
 Venez lui dire en quel lieu
 Je l'ay peint dans ma pensée.

Il est vray que j'avoÿ mis
 En long oubly la memoire
 Qu'une fois je luy promis
 D'espandre au monde sa gloire;
 Mais ores vostre main forte
 Chasse l'injure, de sorte
 Qu'il voye parfaitement
 Que nulle mortelle chose
 Ferme ne fut oncques close
 Sous l'huis de l'entendement.

Antistrophe.

Le temps, venant de bien loin,
 M'a blasmé, comme tesmoin,
 De n'acquitter mon devoir.
 Au pis aller, une usure
 Raclera toute l'injure
 Que j'en pourroy recevoir.
 C'est un travail de bon-heur
 Chanter les hommes louables,
 Et leur bastir un honneur
 Seul vainqueur des ans muables.
 Le marbre ou l'airain vestu
 D'un labeur vif par l'enclume
 N'animent tant la vertu
 Que les Muses par la plume.

Ores donc ta renommée
 Voirra le monde, animée
 Par le labeur de mes dois.
 Telle immortelle largesse

Passé en grandeur la richesse
Du plus grand de tous les rois.

Epode.

Quelle louange première
Ma lyre te sonnera,
Resjouy de la lumière
Que mon vers te donnera ?
Diray-je l'expérience
Que tu as en la science,
Ou ta main qui sçait l'adresse
D'acheminer la jeunesse
Par tes vertus à bon train⁽¹⁾,
Ou ton art, qui admoneste
L'esprit de la fiere beste
Se rendre docile au frain

Strophe II.

Qu'apporta du ciel Pallas
A Bellerophon, ja las
De vouloir en vain donter
Le fils aisé de Meduse
A coups de pied, qui refuse
Le laisser sur luy monter ?
Quand la nuict il entendit
Pallas, des soudars la guide,
Qui en songe luy a dit :
Dors-tu, la race æolide ?
Pren le secours de tes maux,
Ceste medecine douce ;
Elle seule des chevaux
Le gros courage repousse.
Luy qui soudain se reveille

1. C'est à dire la parfaite et plus importante pedagogie,
comme celle du roy Charles IX. (R.)

De voir un frain s'esmerveille,
 Et, le prenant, l'a caché
 Dans l'opiniastre bouche
 Du cheval non plus farouche,
 L'ayant un petit mâché.

Antistrophe.

Lors, le touchant de plus près,
 Osa tenter l'air après,
 Monté sur le dos volant (1),
 Et, se jouant en ses armes,
 Fit de merveilleux alarmes ;
 Dévoûtant l'arc violant,
 La pointe ame il embla
 A la chimere à trois formes,
 Et le col luy dessembla
 Hors de ses testes difformes.

A terre morte il rua
 Des guerrieres la vaillance ;
 Mais quel méchef le tua,
 Je le passe sous silence.
 Dix et huit astres reçurent
 Le cheval qu'ell' aperçurent
 Culbuter son maistre à bas (a).
 L'homme qui veut entreprendre
 D'aller au ciel doit apprendre
 A s'eslever par compas.

a. Var. :

*Au ciel maint feu l'on vid naistre
 De Pegase, qui son maistre
 Culbuta du haut en bas.*

1. Lucian estime que ce Bellerophon fut un excellent astrologue, dont l'esprit eslevé donna sujet de feindre qu'il estoit emporté au ciel sur un cheval volant. (R.)

Epode.

Automedon ne Sthenelle,
Dont la longue antiquité
Chante la gloire éternelle,
La tienne n'ont mérité,
Soit pour mollir le courage
Au cheval d'une main sage,
Ou soit pour le faire adextre,
A la gauche et à la droite
Obeissant à tes lois,
A fin que par ta conduite
Puisse un jour tourner en fuite
Le camp ennemy des rois.

Strophe 111.

Tes ancêtres maternels
Et tes ayeux paternels
Divers champs ont habité,
Si bien que qui fils t'appelle
De deux terres, il ne cèle
Ta race à la vérité.
Quand la bize vient fascher
La nef que trop elle vire,
Alors il faict bon lascher
Deux ancres de son navire.
La France te va louant
Pour son fils, et la Bretagne
De t'aller sien avouant
En si grand honneur se baigne,
Si tu es fils légitime
De la vertu, que j'estime
Plus que tes honneurs divers;
C'est pour cela que ma corde,
Parlant ta gloire, s'accorde
Avec le son de mes vers,

Antistrophe.

Lesquels en douceur parfaicts
 Apparoistre se sont faits
 Sur le rivage du Loir,
 Pour sacrer à la memoire
 Les vertueux qui leur gloire
 Ne mettent en nonchaloir.

Comme le fils qu'un pere a
 De sa femme en sa vieillesse,
 Ce vers, mon fils, te plaira,
 Bien que tard je te le laisse.
 L'homme veuf n'a tant d'ennuy
 De quitter son heritage
 Aux estrangers qui de luy
 Auront le bien en partage
 Comme l'homme qui devale
 Dedans la barque infernale
 De mes hymnes devestu.
 En vain l'on travaille au monde,
 Si la lyrique faconde
 Fait muette la vertu ;

Epode.

Mais la mienne emmiellée,
 Qui sçait les loix de mon doy,
 Avec les flustes meslée,
 Chassera l'oubly de toy.

Les neuf divines pucelles
 Gardent la gloire chez elles ;
 Et mon luth, qu'ell' ont fait estre
 De leurs secrets le grand prestre,
 Par cest hymne solennel
 Respandra dessus ta race
 Je ne sçay quoy de sa grace
 Qui te doit faire eternal.

USURE, A LUY-MESME.

ODE VIII.

Ne pilier ne terme dorique
 D'histoires vieilles décoré,
 Ne marbre tiré de l'Afrique
 En colonnes élaboré,
 Ne te feront si bien revivre,
 Après avoir passé le port,
 Comme les plumes et le livre
 Te feront vivre après ta mort.

Le compagnon des Dieux je vante
 Celui qui se peut faire amy
 Du luth vandomois qui le chante
 Contre le silence endormy ;
 Le doux accord de son murmure,
 Chassant de ton bruict le sommeil,
 Le respandra pour mon usure (1)
 De l'un jusqu'à l'autre soleil.

LA VICTOIRE DE GUY DE CHABOT,

Seigneur de Jarnac (2).

ODE IX. — *Strophe 1.*

O France ! mere fertile
 D'un peuple à la guerre utile,
 Terre pleine de grand-heur,

1. Il appelle ainsi ceste ode, laquelle il adjouste à la précédente comme un interest de l'obligation qu'il a payée trop tard. (R.)

2. C'est en faveur du celebre duel qui fut fait sous le roy

Pren ceste douce couronne
 Que Chabot pour son vœu donne
 Au temple de ta grandeur,
 Lequel, ains que son espée,
 Au sang haineux fust trempée,
 Du miel de sa langue molle
 Se desaignit le souci,
 Et de sa douce parolle
 Flatta sa chere ame ainsi :

Antistrophe.

« Une ame lasche et couarde
 Au peril ne se hazarde ;
 Et d'où vient cela que ceux
 Qui pour mourir icy vivent
 L'honneste danger ne suivent,
 A la vertu paresseux ?
 Miserable qui se laisse
 Engloutir à la vieillesse !
 Heureux deux et trois fois l'homme
 Qui desdaigne les dangers !
 Tousjours vaillant on le nomme
 Par les peuples estrangers. »

Epode.

Disant tels mots, il appreste
 Au combat ses membres forts ;
 De fer il arma sa teste,
 De maille il arma son corps.
 Il prit l'espée en la dextre,
 Le bouclier en la senestre,

Henry II, entre la Chastaigneraye et Jarnac, qu'il loue la resolution d'un brave courage, et consacre à la memoire l'honneur qu'en rapporta le vainqueur. (R.)

Et, horrible à l'approcher,
 Esclairait comme une foudre
 Qui chet pour ruer en poudre
 Le haut sourcil d'un rocher.

Strophe 11.

De juger par conjecture
 La fin de l'heure future
 Nous rend le cœur plus hautain,
 Donnant à qui bien y pense
 Une grande recompense
 D'avoir preveu l'incertain.
 Mesmes, c'est le tout que d'estre
 Des mains aux armes adestre,
 Qui doivent meurdrir la face
 De l'adversaire odieux,
 Et qui font au vainqueur place
 Au plus haut siege des dieux.

Antistrophe.

Toy, devant les yeux de France,
 Per à per en camp d'outrance,
 Tu remis dessus ton front
 Ce qu'on embloit de ta gloire (1),
 Et j'y gravay la victoire,
 Que mille ans ne desferont,
 Tes vertus et ton audace,
 Et le maintien de ta grace,
 Qui eust adoucy la rage
 Du plus foible belliqueur,
 Si la fureur du courage
 Ne luy eust sillé le cœur.

1. On sçait le sujet de la querelle, et le tort que l'on tenoit au sieur de Jarnac, qui se vengea de son ennemy, de mesme qu'Apollon des enfans de Niobe. (R.)

Epode.

Une nue d'erreur pleine (1)
 Qui nous trouble volontiers,
 Couvrant la raison, nous meine
 Esgarez des beaux sentiers,
 Nous fians (sots que nous sommes!)
 Aux vents incertains des hommes,
 Qui soufflent, pour nous tromper,
 En cent sortes et manieres,
 Et aux faveurs journalieres
 Que le fer sçait bien couper.

Strophe III.

Toutesfois, la palle Envie
 Epie tousjours la vie
 De l'homme à qui le bon-heur
 De la victoire honorable
 Par sa face venerable
 A peint l'image d'honneur.
 La loy de nature tourne,
 Rien de ferme ne sejourne,
 Divers vents sont en mesme heure,
 Ore hyver, ore printemps;
 Tousjours la vertu demeure
 Constante contre le temps.

Antistrophe.

Ah ! ce labeur que j'accorde
 Dessus ma thebaine corde
 Ne cesse de me tenter,
 Afin qu'au jour je le monstre
 Et que je marche à l'encontre

1. Tout ce qui suit est dit à cause de la fortune du sieur de la Ghastaigneraye, qui estoit grande en cour et pleine de faveur, et cela luy haussoit le cœur.

Du vainqueur pour le chanter,
 Le mariant aux haleines
 Des trompettes, qui sont pleines
 D'un son furieux et grave.
 Qui mettroit à nonchaloir
 La victoire que je lave
 Dedans les ondes du Loir ?

Epode.

Qu'on chante les nouveaux hynnes,
 Mais qu'on vante les vins vieux.
 Ceux qui font les vertus dignes
 Sont engravez dans les Cieux.
 Du couard la renommée
 Ne fut oncques estimée
 (Quoy qu'il face du vaillant),
 Soit au camp parmy les troupes,
 Soit en la mer sur les poupes,
 Lors que l'on va bataillant.

Strophe IIII.

La mer a cognu ta race,
 Humble, appaisant son audace,
 Sous ton oncle gouverneur,
 Du flot qui venteux arrive
 Contre la françoise rive
 Bruyant encor son honneur.
 O Chabot ! bien peu je prise
 De gagner une entreprise
 Que la Fortune delivre
 A chacun également ;
 Mais c'est beaucoup que de vivre
 Par elle eternellement.

Antistrophe.

Ta vertu seroit trompée,
 Et non plus que ton espée

Mit à vaincre l'ennemi,
 Non plus vive seroit-elle
 Si je n'avoy coupé l'aile
 Du long Silence endormi,
 Monstre qui a de coustume
 De couvrir dessous sa plume
 La vertu qui s'est parfaite
 En l'honneur d'un acte beau ;
 Mais celle que tu as faite
 N'ira pas sous le tombeau.

Epode.

J'ay juré de faire croistre
 Ta gloire contre les ans,
 Faisant par elle apparoistre
 Combien mes vers sont plaisans,
 Qui tesmoignent à la France
 Comme ta brave assurance
 Te fit marcher glorieux,
 Vestu d'honneur et de gloire,
 Ayant ravy la victoire
 Par le fer victorieux.

A MICHEL DE L'HOSPITAL,

Chancelier de France.

ODE X⁽¹⁾. — *Strophe 1.*

Errant par les champs de la Grace,
 Qui peint mes vers de ses couleurs,
 Sus les bords dirceans j'amasse
 L'eslite des plus belles fleurs,

1. C'est un chef-d'œuvre de poésie que ceste ode, faite en l'honneur de la poésie et d'un grandissime personnage.

Afin qu'en pillant je façonne
 D'une laborieuse main
 La rondeur de ceste couronne
 Trois fois torse d'un ply thebain ,
 Pour orner le haut de la gloire
 De l'Hospital , mignon des Dieux ,
 Qui çà bas ramena des cieux
 Les filles qu'enfanta Memoire.

Antistrophe.

Memoire, royne d'Eleuthere,
 Par neuf baisers qu'elle receut
 De Jupiter, qui la fit mere,
 En neuf soirs neuf filles conceut.
 Mais quand la Lune vagabonde
 Eut courbé douze fois en rond
 (Pour r'enflamer l'obscur du monde)
 La double voûte de son front,
 Elle adonc lassement outrée
 Dessous Olympe se coucha,

Le poëte y traicte la naissance des Muses et le voyage qu'elles font chez l'Ocean pour y voir leur pere, où estans arrivées comme il souppoit, elles chantent trois sujets qui representent trois stiles divers. Cela fait, avec un ravissement merveilleux, l'une d'elles, au nom de la troupe, demande à Jupiter plusieurs choses excellentes et dignes de leur profession; puis après, ayant obtenu ce qu'elles demandent, le poëte les fait revenir en terre, où il décrit les commencemens de la poësie, ses progrès et son declin; enfin, pour venir au sujet special et particulier de son œuvre, il les fait retourner au ciel, contrainctes par l'ignorance, jusqu'au jour prefix à l'heureuse naissance du grand Michel de l'Hospital, chancelier de France, qui les rameine une autre fois et restablit en terre pour jamais, avec admiration de ses vertus, sçavoir et preud'homme, que le poëte traicte et poursuit excellemment jusqu'à la fin de l'œuvre. (R.)

Nous avons conservé cette note caractéristique de Richelet sur l'ode de Ronsard la plus admirée par ses contemporains.

Et criant Lucine, accoucha
De neuf filles d'une ventrée,

Epode.

En qui respandit le Ciel
Une musique immortelle,
Comblant leur bouche nouvelle
Du jus d'un attique miel,
Et à qui vraiment aussi
Les vers furent en souci,
Les vers dont flattez nous sommes,
Afin que leur doux chanter
Peust doucement enchanter
Le soin des dieux et des hommes.

Strophe II.

Aussi tost que leur petitesse,
Courant avec les pas du temps,
Eut d'une rampante vistesse
Touché la borne de sept ans,
Le sang naturel, qui commande
De voir ses parens, vint saisir
Le cœur de ceste jeune bande,
Chatouillé d'un noble desir;
Si qu'elles mignardant leur mere,
Neuf et neuf bras furent plians
Autour de son col, la priant
De voir la face de leur pere.

Antistrophe.

Memoire, impatiente d'aise,
Délaçant leur petite main,
L'une après l'autre les rebaise
Et les presse contre son sein.
Hors des poumons à lente peine
Une parole luy montoit,

De souspirs allegrement pleine,
 Tant l'affection l'agitoit,
 Pour avoir desja cognoissance
 Combien ses filles auront d'heur,
 Ayant pratiqué la grandeur
 Du Dieu qui planta leur naissance.

Epode.

Après avoir relié
 D'un tortis de violettes
 Et d'un cerne de fleurettes
 L'or de leur chef delié,
 Après avoir proprement
 Troussé leur accoustrement
 Marcha loin devant sa trope,
 Et, la hastant jour et nuict,
 D'un pied dispos la conduit
 Jusqu'au rivage Ethiope.

Strophe III.

Ces vierges encores nouvelles
 Et mal-appries au labeur,
 Voyant le front des eaux cruelles,
 S'effroyerent d'une grand' peur,
 Et toutes pancherent arriere
 (Tant elles s'alloient émouvant),
 Comme on voit dans quelque riviere
 Un jonc se pancher sous le vent;
 Mais leur mere, non estonnée
 De voir leur sein qui haletoit,
 Pour les asseurer les flatoit
 De ceste parole empennée :

Antistrophe.

« Courage, mes filles (dit-elle)
 Et filles de ce Dieu puissant

Qui seul en sa main immortelle
 Soutient le foudre rougissant !
 Ne craignez point les vagues creuses
 De l'eau qui bruit profondement,
 Sur qui vos chansons doucereuses
 Auront un jour commandement ;
 Mais dedaignez ses longues rides,
 Et ne vous souffrez decevoir
 Que vostre pere n'aillent voir
 Dessous ces royaumes humides.»

Epode.

Disant ainsi, d'un plein saut
 Toute dans les eaux s'allonge,
 Comme un cygne qui se plonge
 Quand il void l'aigle plus haut,
 Ou ainsi que l'arc des cieux
 Qui d'un grand tour spacieux
 Tout d'un coup en la mer glisse,
 Quand Junon haste ses pas
 Pour aller porter là bas
 Un message à sa nourrice (1).

Strophe IV.

Elles adonc, voyant la trace
 De leur mere, qui ja sondoit
 Le creux du plus humide espace,
 Qu'à coup de bras elle fendoit,
 A chef tourné sont devalées,
 Penchant bas la teste et les yeux,
 Dans le sein des plaines salées.
 L'eau, qui jaillit jusques aux cieux,
 Grondant sus elles se regorge,
 Et, frisant deçà et de là
 Mille tortis, les avala
 Dedans le goufre de sa gorge.

1. Tethys.

Antistrophe.

En cent façons, de mains ouvertes
Et de pieds voûtez en deux pars,
Sillonnoient les campagnes vertes
De leurs bras vaguement espars.
Comme le plomb, dont la secousse
Traîne le filet jusqu'au fond,
L'extreme desir qui les pousse
Avalle contre-bas leur front,
Tousjours sondant ce vieil repaire
Jusques aux portes du chasteau
De l'Ocean, qui dessous l'eau
Donnoit un festin à leur pere.

Epode.

De ce palais eternel,
Brave en colonnes hautaines,
Sourdoit de vives fontaines
Le vif surgeon perennel.
Là pendoit sous le portail,
Lambrissé d'un verd émail,
Sa charrette vagabonde,
Qui le roule d'un grand tour,
Soit de nuict ou soit de jour,
Deux fois tout au rond du monde.

Strophe v.

Là sont divinement encloses
Au fond de cent mille vaisseaux
Les semences de toutes choses,
Eternelles filles des eaux.
Là les Tritons, chassant les fleuves
Sous la terre les escouloient
Aux canaux de leurs rives neuves,
Puis de rechef les rappelloient.

Là ceste troupe est arrivée
 Sur le point que l'on desservoit,
 Et que desja Portonne avoit
 La premiere nappe levée.

Antistrophe.

Phœbus, du milieu de la table,
 Pour derider le front des dieux,
 Marioit sa voix delectable
 A son archet melodieux,
 Quand l'œil du pere, qui prend garde
 Sus un chacun, se costoyant
 A l'escart des autres, regarde
 Ce petit troupeau flamboyant,
 Du quel et l'honneur et la grace
 Qu'empreints sur le front il portoit,
 Publioit assez qu'il sortoit
 De l'heureux tige de sa race.

Epode.

Luy qui debout se dressa
 Et de plus près les œillade,
 Les serrant d'une accolade,
 Mille fois les caressa,
 Tout esgayé de voir peint
 Dedans les traits de leur teint
 Le naïf des graces siennes.
 Puis, pour son hoste éjouir,
 Les chansons voulut ouïr
 De ces neuf musiciennes.

Strophe VI.

Elles, ouvrant leur bouche pleine
 D'une douce arabe moisson (1),

1. Riche et heureuse.

Par l'esprit d'une vive haleine (1)
 Donnerent l'ame à leur chanson;
 Fredonnant sur la chanterelle
 De la harpe du Delien
 La contentieuse querelle
 De Minerve(2) et du Cronien (3),
 Comme elle du sein de la terre
 Poussa son arbre (4) palissant,
 Et luy son cheval hennissant,
 Futur augure de la guerre.

Antistrophe.

Puis, d'une voix plus violente,
 Chanterent l'enclume de fer(5),
 Qui, par neuf et neuf jours roulante,
 Mesura le ciel et l'enfer,
 Qu'un rempart d'airain environne
 En rond s'allongeant à l'entour,
 Avecque la nuict qui couronne
 Son espace d'un triple tour.
 Là, tout debout devant la porte,
 Le fils de Japet fermement (6),
 Courbé dessous le firmament,
 Le soustient tout de sa main forte.

1. Outre le son des instrumens, elles y meslerent la voix, qu'il appelle elegamment esprit d'une vive haleine. (R.)

2. Qui nomma la ville d'Athènes de son nom.

3. De Neptune. — 4. Son olive.

5. Hesiode dit que les dieux, pour punir l'audace des Titans souslevez contre eux, les firent attacher avec des chaisnes dans l'enfer, qui est aussi bas sous la terre comme la terre est basse sous le ciel. Or, pour justifier ces distances par quelque mesure vray-semblable, il feint qu'une enclume precipitée du ciel fut neuf jours à rouler devant que d'arriver en terre, et, depuis, roulant encore de la terre jusqu'à l'enfer, demeura autres neuf jours avant que d'y parvenir.

6. Atlas.

Epode.

Dedans ce gouffre béant
 Hurle la troupe heretique
 Qui par un assaut bellique
 Assaillit le Tu-geant.
 Là, tout auprès de ce lieu,
 Sont les garnisons du Dieu
 Qui sur les meschans eslance
 Son foudre pirouettant,
 Comme un chevalier jettant
 Sur les ennemis sa lance.

Strophe VII.

Là de la terre et là de l'onde
 Sont les racines jusqu'au fond
 De l'abysme la plus profonde
 De ce ventre le plus profond.
 La Nuict, d'estoilles accoustrée,
 Là salue à son rang le Jour,
 D'ordre parmi la mesme entrée
 Se rencontrant de ce sejour,
 Soit lors que sa noire carriere
 Va tout le monde embrunissant,
 Ou quand luy, des eaux jaillissant,
 Ouvre des Indes la barriere.

Antistrophe.

Après, sur la plus grosse corde,
 D'un bruit qui tonnoit jusqu'aux cieux,
 Le pouce des Muses accorde
 L'assaut des Geans et des Dieux:
 Comme eux sur la croupe Othryenne
 Rangeoient en armes les Titans,
 Et comme eux sur l'Olympienne
 Leur firent teste par dix ans;

Eux, dardant les roches brisées,
 Mouvoient en l'air chacun cent bras;
 Eux, ombrageant tous les combas,
 Gresloient leurs flesches aiguisées.

Epode.

D'aisle douteuse vola
 Long temps sur eux la Fortune,
 Qui or' se monstroit commune
 A ceux-cy, or' à ceux-là,
 Quand Jupiter fit sonner
 La retraite, pour donner
 A ces dieux un peu d'haleine;
 Si qu'eux, en ayant un peu
 Prins du nectar et repeu,
 Plus forts retentent la peine.

Strophe VIII.

Il arma d'un foudre terrible
 Son bras, qui d'esclairs rougissoit,
 En la peau d'une chèvre horrible
 Son estomach se herissoit;
 Mars, renfrongné d'une ire noire,
 Branloit son bouclier inhumain;
 Le Lemnien d'une maschoire
 Garnit la force de sa main;
 Phebus, souillé de la poussiere,
 Lunoit en rond son arc voûté,
 Et le lunoit d'autre costé
 Sa sœur, la Dictynne (1) guerriere.

Antistrophe.

Bellone eut la teste couverte
 D'un fer sur lequel rechignoit

1. Ainsi les Candiots appellent Diane.

De Meduse la gueule ouverte,
 Qui, pleine de flammes, grongnoit ;
 En son poing elle enta la hache
 Par qui les roys sont irritez,
 Alors que despote elle arrache
 Les vieilles tours de leurs citez.
 Styx d'un noir halecret rempare
 Ses bras, ses jambes et son sein,
 Sa fille amenant par la main (1),
 Avec Cotte, Gyge et Briare.

Epode.

Rhete et Myme, après soudars,
 Pour mieux fournir aux batailles,
 Brisoient les dures entrailles
 Des rocs, pour faire des dars ;
 Typhé hochoit arraché
 Un grand sapin esbranché
 Comme une lance facile ;
 Encelade un mont avoit,
 Qui bien tost porter devoit
 Le grand mont de la Sicile (2).

Strophe IX.

Un tonnerre ailé par la bise
 Ne choque pas l'autre si fort,
 Qui sous le vent africain brise
 Mesme air par un contraire effort,
 Comme les camps s'entre-heurterent
 A l'aborder des divers lieux ;
 Les poudres sous leurs pieds monterent
 Par tourbillons jusques aux cieux.

1. La Victoire.

2. Ce fut la punition des geans, qui furent terrassez la plus part sous des montagnes, comme Encelade sous le mont Gibel. (R.)

Un cri se fait, Olympe en tonne,
Othrye en bruit, la mer tressaut,
Tout le ciel en mugle là haut,
Et là bas l'enfer s'en estonne.

Antistrophe.

Voicy le magnanime Hercule,
Qui de l'arc Rhete a menacé;
Voicy Myme qui le recule,
Du heurt d'un rocher esclancé;
Neptune, à la fourche estofée
De trois crampons, vint se mesler
Dans la troupe contre Typhée,
Qui rouoit une fonde en l'air;
Icy Phoëbus, d'un trait qu'il jette,
Fit Encelade trébucher;
Là Porphyre luy fit broncher
Hors des poings l'arc et la sagette.

Epode.

Adonc le pere puissant,
Qui d'os et de nerfs s'efforce,
Ne mit en oubly la force
De son foudre punissant.
My-courbant son sein en-bas
Et dressant bien haut le bras,
Contre-eux guigna sa tempeste,
Laquelle en les foudroyant
Sifloit, aigu-tournoyant,
Comme un fuseau sur leur teste.

Strophe X.

Du feu les deux piliers du monde⁽¹⁾
Bruslez jusqu'au fond chancelloient;

1. Les deux poles.

Le ciel ardoit, la terre et l'onde
 Tous petillans estincelloient ;
 Si que le soufre amy du foudre
 Qui tomba lors sur les geans,
 Jusqu'aujourd'huy noircit la poudre
 Qui put par les champs Phlegreans.
 A tant les filles de Memoire
 Du luth apaiserent le son,
 Finissans leur douce chanson
 Par ce bel hymne de victoire.

Antistrophe.

Jupiter, qui tendoit l'aureille,
 La combloit d'un aise parfait,
 Ravi de la voix nompareille
 Qui si bien l'avoit contrefait ;
 Et, retourné, rit en arriere
 De Mars, qui tenoit l'œil fermé,
 Ronflant sur sa lance guerriere,
 Tant la chanson l'avoit charmé ;
 Puis à ses filles il commande
 De luy requerir, pour guerdon
 De leurs chansons, quelque beau don
 Qui soit digne de leur demande.

Epode.

Lors sa race s'approcha,
 Et, luy flatant de la destre
 Les genoux, de la senestre
 Le sous-menton luy toucha ;
 Voyant son grave sourci,
 Long temps fut béante ainsi,
 Sans parler, quand Calliope,
 De la belle voix qu'elle a,
 Ouvrant sa bouche, parla
 Seule pour toute la trope :

Strophe XI.

« Donne-nous , mon pere , dit-elle ,
 Pere , dit-elle , donne-nous
 Que nostre chanson immortelle
 Passe en douceur le sucre doux ;
 Fay-nous princesses des montagnes ,
 Des antres , des eaux et des bois ,
 Et que les prez et les campagnes
 S'animent dessous nostre vois.
 Donne-nous encor d'avantage
 La tourbe des chantres divins ,
 Les poëtes et les devins ,
 Et les prophetes en partage.

Antistrophe.

« Fay que les vertueux miracles
 Des vers , medecins enchantez ,
 Soient à nous , et que les oracles
 Par nous encore soient chantez ;
 Donne-nous ceste double grace ,
 De fouler l'enfer odieux ,
 Et de sçavoir la courbe trace
 Des feux qui dansent par les cieux ;
 Donne-nous encor la puissance
 D'arracher les ames dehors
 Le sale borbier de leurs corps ,
 Pour les re-joindre à leur naissance.

Epode.

« Donne-nous que les seigneurs ,
 Les empereurs et les princes
 Soient veus Dieux en leurs provinces ,
 S'ils reverent nos honneurs.
 Fay que les roys decorez
 De nos présens honorez

Soient aux hommes admirables,
Lors qu'ils vont par leur cité,
Ou lors que, pleins d'équité,
Donnent les loix venerables. »

Strophe XII.

A-tant acheva sa requeste,
Courbant les genoux humblement,
Et Jupiter, d'un clin de teste
L'accorda liberalement.
« Si toutes les femmes mortelles
Que je donte dessous mes bras
Me concevoient des filles telles
(Dit-il), il ne me chaudroit pas
Ny de Junon ny de sa rage;
Tousjours pour me faire honteux,
M'enfante ou des monstres boiteux,
Ou des fils de mauvais courage,

Antistrophe.

« Comme Mars; mais vous, troupe chere,
Que j'ayme trop plus que mes yeux,
Je vous plantay dans vostre mere
Pour plaire aux hommes et aux dieux.
Sus doncques, retournez au monde,
Coupez-moy derechef les flos,
Et là d'une langue faconde
Chantez ma gloire et vostre los.
Vostre mestier, race gentille,
Les autres mestiers passera,
D'autant qu'esclave il ne sera
De l'art, aux Muses inutile.

Epode.

« Par art le navigateur
Dans la mer manie et vire

La bride de son navire ,
 Par art plaide l'orateur,
 Par art les roys sont guerriers,
 Par art se font les ouvriers;
 Mais si vaine experience
 Vous n'aurez de tel erreur :
 Sans plus, ma sainte fureur
 Polira vostre science.

Strophe XIII.

« Comme l'aymant sa force inspire
 Au fer qui le touche de près,
 Puis soudain ce fer tiré tire
 Un autre qui en tire après,
 Ainsi du bon fils de Latonne
 Je raviray l'esprit à moy;
 Luy, du pouvoir que je luy donne,
 Ravira les vostres à soy;
 Vous, par la force apollinée,
 Ravirez les poëtes saints;
 Eux, de vostre puissance atteints,
 Raviront la tourbe estonnée.

Antistrophe.

« Afin (ô destins!) qu'il n'avienne
 Que le monde, appris fausement,
 Pense que vostre mestier vienne
 D'art, et non de ravissement,
 Cet art penible et miserable
 S'eslongnera de toutes parts
 De vostre mestier honorable,
 Desmembré en diverses parts,
 En prophetie, en poësies,
 En mysteres et en amour,
 Quatre fureurs qui tour à tour
 Chatouilleront vos fantasies.

Epode.

« Le traict qui fuit de ma main
 Si tost par l'air ne chemine
 Comme la fureur divine
 Vole dans un cœur humain,
 Pourveu qu'il soit préparé,
 Pur de vice, et réparé
 De la vertu precieuse.
 Jamais les dieux, qui sont bons,
 Ne respandent leurs saints dons
 En une ame vicieuse.

Strophe XIV.

« Lors que la mienne ravissante
 Vous viendra troubler vivement,
 D'une poitrine obeissante
 Tremblez dessous son mouvement,
 Et souffrez qu'elle vous secoue
 Le corps et l'esprit agité,
 Afin que, dame, elle se joue
 Au temple de sa deité.
 Elle, de toutes vertus pleine,
 De mes secrets vous remplira;
 Et en vous les accomplira
 Sans art, sans sueur ne sans peine.

Antistrophe.

« Mais par sur tout prenez bien garde
 Gardez-vous bien de n'employer
 Mes presens en un cœur qui garde
 Son peché, sans le nettoyer;
 Ains, devant que de luy respandre,
 Purgez-le de vostre sainte eau,
 Afin que net il puisse prendre

Un beau don dans un beau vaisseau ;
 Et luy, purgé, à l'heure à l'heure
 Divinement il chantera
 Je ne sai quel vers qui fera
 Au cœur des hommes sa demeure.

Epode.

« Celuy qui sans mon ardeur
 Voudra chanter quelque chose,
 Il voirra ce qu'il compose
 Veuf de grace et de grandeur ;
 Ses vers naistront inutis,
 Ainsi qu'enfans abortis
 Qui ont forcé leur naissance,
 Pour monstrier en chacun lieu
 Que les vers viennent de Dieu,
 Non de l'humaine puissance.

Strophe xv.

« Ceux là que je feindrai poètes
 Par la grace de ma bonté
 Seront nommez les interpretes
 Des dieux et de leur volonté ;
 Mais ils seront, tout au contraire,
 Appellez sots et furieux
 Par le caquet du populaire
 Méchantement injurieux.
 Tousjours pendra devant leur face
 Quelque démon, qui au besoin,
 Comme un bon valet, aura soin
 De toutes choses qu'on leur face.

Antistrophe.

« Allez, mes filles, il est heure
 De fendre les champs escumeux ;

Allez, ma gloire la meilleure,
 Allez, mon los le plus fameux.
 Vous ne devez, dessus la terre,
 Long temps cette fois séjourner,
 Que l'ignorance avec sa guerre
 Ne vous contraigne retourner,
 Pour retomber sous la conduite
 D'un guide ⁽¹⁾ dont la docte main,
 Par un effroy grec et romain,
 Ailera ses pieds à la fuite. »

Epode.

A-tant Jupiter enfla
 Sa bouche rondement pleine,
 Et du vent de son haleine
 Sa fureur il leur soufla.
 Après leur avoir donné
 Le luth qu'avoit façonné
 L'ailé courrier Atlantide,
 D'ordre par l'eau s'en-revont ;
 En tranchant l'onde elles font
 Ronfler la campagne humide.

Strophe XVI.

Dieu vous gard, jeunesse divine,
 Réchauffez-moy l'affection
 De tordre les plis de cest hynne
 Au comble de perfection.
 Dessillez-moy l'ame assoupie
 En ce gros fardeau vicieux,
 Et faites que tousjours j'espie
 D'œil veillant les secrets des cieux.
 Donnez-moy le sçavoir d'eslire
 Les vers qui sçavent contenter,

1. Du docte Michel de l'Hospital.

Et, mignon des Graces, chanter
Mon *Francion* sus vostre lyre.

Antistrophe.

Elles, trenchant les ondes bleues,
Vindrent du creux des flots chenus,
Ainsi que neuf petites nues,
Parmi les peuples incognus;
Puis, dardant leurs flames subtiles,
Du premier coup ont agité
Le cœur prophete des sibylles
Espoint de leur divinité;
Si bien que leur langue comblée
D'un son douteusement obscur,
Chantoit aux hommes le futur
D'une bouche toute troublée.

Epode.

Après, par tout l'Univers
Les responses prophetiques
De tant d'oracles antiques
Furent ecrites en vers;
En vers se firent les lois,
Et les amitiez des rois
Par les vers furent acquises;
Par les vers on fit armer
Les cœurs, pous les animer
Aux vertueuses emprises.

Strophe XVII.

Au cri de leurs saintes paroles
Se réveillerent les devins,
Et disciples de leurs escoles
Vindrent les poètes divins:
Divins, d'autant que la nature

Sans art librement exprimoient,
 Sans art leur naïve escriture
 Par la fureur ils animoient.
 Eumolpe (1) vint, Musée (2), Orphée,
 L'Ascrean, Line (3), et cestuy-là
 Qui si divinement parla,
 Dressant à la Grece un trophée (4).

Antistrophe.

Eux, piquez de la douce rage
 Dont ces filles les tourmentoient,
 D'un demoniaque courage
 Les secrets des dieux racontoient :
 Si que, paissant par les campagnes
 Les troupeaux dans les champs herbeux,
 Les démons et les sœurs compagnes
 La nuict s'apparoissoient à eux ;
 Et loin sus les eaux solitaires,
 Carolant en rond par les prez,
 Les promouvoient prestres sacrez
 De leurs saints orgieux mysteres.

Epode.

Après ces poètes saints,
 Avec une foule grande
 Arriva la jeune bande

1. Excellent homme athenien, duquel fut fils Musée, le premier de tous escrivit de la generation des dieux et inventa la sphere. (R.)

2. Duquel nous n'avons point d'œuvres. Et le poëme des Amours de Leandre n'est pas de luy. (R.)

3. Docte Thebain, fils de Mercure et d'Uranie, qui a traité quasi de toute la nature. (R.)

4. Homere. Son Iliade et son Odyssée, le trophée de la victoire de tous les esprits, parce qu'il n'y a rien de pareil entre les escrits des hommes. (R.)

D'autres poètes humains
 Degenerans des premiers :
 Comme venus les derniers,
 Par un art melancholique
 Trahissent avec grand soin
 Les vers esloignez bien loin
 De la sainte ardeur antique.

Strophe XVIII.

L'un sonna l'horreur de la guerre
 Qu'à Thebes Adraste conduit (1),
 L'autre comme on tranche la terre,
 L'autre les flambeaux de la nuit ;
 L'un sur la flute départie
 En sept tuyaux siciliens
 Chanta les bœufs (2) ; l'autre en Scythie
 Remena les Thessaliens (3) ;
 L'un fit Cassandre furieuse (4),
 L'un au ciel poussa les debas
 Des roys chetifs (5), l'autre plus bas
 Traina la chose plus joyeuse (6).

Antistrophe.

Par le fil d'une longue espace,
 Après ces poètes humains
 Les Muses soufflerent leur grace
 Dessus les prophetes romains ;

1. Une Thebaïde : car Pausanias, dans ses Bœotiques, en fait mention, sans dire le nom de l'auteur. (R.)
2. Theocrit, Sicilien qui a fait des eclogues. (R.)
3. Apollonius, auteur des Argonautiques. (R.)
4. Lycophron. (R.)
5. Comme Sophocle ou Euripide et les autres Tragiques. (R.)
6. Comme Aristophane ou Menandre, auteurs premiers de la comedie, qui a le style bas, à cause de ses sujets simples et populaires. (R.)

Non pas comme fut la première
 Ou comme la seconde estoit,
 Mais, comme toute la dernière,
 Plus lentement les agitoit.
 Eux toutefois, pinçant la lyre,
 Si bien s'assouplirent les doigts,
 Qu'encor le fredon de leur voix
 Passe le bruit de leur empire.

Epode.

Tandis l'Ignorance arma
 L'aveugle fureur des princes,
 Et leurs aveugles provinces
 Contre les Sœurs anima.
 Ja l'horreur les enserroit,
 Mais plustost les enferroit,
 Quand les Muses destournées,
 Voyant du fer la rayeur⁽¹⁾,
 Haletantes de frayeur
 Dans le ciel sont retournées.

Strophe XIX.

Auprès du throne de leur pere
 Tout à l'entour se vont asseoir,
 Chantant, avec Phebus leur frere,
 Du grand Jupiter le pouvoir.
 Les dieux ne faisoient rien sans elles,
 Ou soit qu'ils voulussent aller
 A quelques nopces solennelles,
 Ou soit qu'ils voulussent baller.
 Mais si tost qu'arriva le terme
 Qui les hastoit de retourner
 Au monde, pour y sejourner,
 D'un pas eternellement ferme,

1. L'esclat et la lueur des armes. (R.)

Antistrophe.

Adonc Jupiter se devale
 De son throne, et, grave, conduit
 Gravement ses pas en la salle
 Des Parques, filles de la Nuit.
 Leur roquet pendoit jusqu'aux hanches,
 Et un dodonien fueillard
 Faisoit ombrage aux tresses blanches
 De leur chef tristement vieillard;
 Elles, ceintes sous les mammelles,
 Filoient assises en un rond
 Sus trois carreaux, ayant le front
 Renfrongné de grosses prunelles.

Epode.

Leur pezon ⁽¹⁾ se herissoit
 D'un fer estoillé de rouille;
 Au flanc pendoit leur quenouille,
 Qui d'airain se roidissoit.
 Au milieu d'elles estoit
 Un cofre où le Temps mettoit
 Les fuzeaux de leurs journées,
 De courts, de grands, d'allongez,
 De gros et de bien dougez,
 Comme il plaist aux Destinées.

Strophe xx.

Ces trois sœurs, à l'œuvre ententives,
 Marmotoient un charme fatal,
 Tortillans les filaces vives
 Du corps futur de l'Hospital.
 Clothon, qui le filet replie,
 Ces deux vers mascha pour neuf fois :

1. Ce qui arrête au bout du fuseau la descente du fil. (R.)

« JE RETORS LA PLUS BELLE VIE
 QU'ONCQUES RETORDIRENT MES DOIS. »
 Mais si tost qu'elle fut tirée
 A l'entour du fuzeau humain,
 Le Destin la mit en la main
 Du fils de Saturne et de Rhée.

Antistrophe.

Luy adoncques print une masse
 De terre, et devant tous les Dieux
 Dedans il feignit une face,
 Un corps, deux jambes et deux yeux,
 Deux bras, deux flancs, une poitrine,
 Et, achevant de l'imprimer,
 Soufla de sa bouche divine
 Le saint filet pour l'animer;
 Luy donnant encor' davantage
 Mille vertus, il appella
 Ses neuf filles, qui çà et là
 Entournoient la nouvelle image :

Epode.

« Ore vous ne craindrez pas,
 Seures sous telle conduite,
 De reprendre encor la fuite
 Pour encor voler là bas.
 Suivez donc ce guide ici :
 C'est celuy, filles, aussi,
 Du quel la docte assurance
 Franches de peur vous fera,
 Et celuy qui desfera
 Les soldars de l'ignorance. »

Strophe XXI.

Lors à bas il poussa leur guide (1);

1. Michel de l'Hospital. (R.)

Et elles, d'ordre le suivant,
Fendoient le grand vague liquide,
Hautes sur les ailes du vent,
Ainsi qu'on voit entre les nues
De rang un escadron voler
Soit de cygnes ou soit de grues,
Suivant leur guide parmy l'air.
A-tant, près de terre eslevées,
Tomberent au monde, et le feu
Qui flamber à gauche fut veu (1)
Resalua leurs arrivées.

Antistrophe.

Hà! chere Muse, quel zephyre,
Souflant trop violement,
A fait écarter mon navire
Qui fendoit l'air si droitement?
Tourne à rive, douce nourrice,
Ne vois-tu Morel (2) sur le bord,
Lequel, à fin qu'il te chersse,
T'œillade pour venir au port?
N'ois-tu pas sa nymphe Antoinette (3)
Du front du havre t'appeller,
Faisant son œil estinceler,
Qui te sert d'heureuse planete?

Epode.

Haste-toy donc de plier
Ta chanson trop poursuyvie,
De peur, Muse, que l'Envie
N'ait matiere de crier,

1. Bon presage. (R.)
2. Docte personnage, assez cogneu de son temps. (R.)
3. Sa femme et son espouse, docte pareillement, comme estoient aussi ses trois filles. (R.)

La quelle veut abysmer
 Nos noms au fond de la mer
 Par sa langue sacrilege ;
 Mais plus ell' nous veut plonger,
 Et plus ell' nous fait nager
 Haut dessus l'eau comme un liege.

Strophe XXII.

Contre ceste lice (1) execrable
 Resiste d'un dos non plié.
 C'est grand mal d'estre miserable,
 Mais c'est grand bien d'estre envié.
 Je sçay que tes peines, ancrées
 Au port de la divinité,
 Seront malgré les ans sacrées
 Aux pieds de l'Immortalité ;
 Mais les vers que la chienne Envie
 En se rongean't fait avorter
 Jamais ne pourront supporter
 Deux soleils sans perdre la vie.

Antistrophe.

Ourdis, ô douce lyre mienne,
 Encore un chant à cestui-ci,
 Qui met ta corde dorientine
 Sous le travail d'un doux souci.
 Il n'y a ne torrent ne roche
 Qui puisse engarder un sonneur
 Que près des bons il ne s'approche
 Courant pour chanter leur honneur.
 Puissé-je autant darder cet hynne
 Par l'air, d'un bras presomptueux,
 Comme il est sage et vertueux,
 Et comme il est de mes vers dinne.

1. Ceste chienne. (R.)

Epode.

Faisant parler sa grandeur
 Aux sept langues de ma lyre,
 De luy je ne veux rien dire
 Dont je puisse estre menteur;
 Mais veritable il me plaist
 De chanter bien haut qu'il est
 L'ornement de nostre France,
 Et qu'en fidele equité,
 En justice et verité,
 Les vieux siecles il devance.

Strophe XXIII.

C'est luy dont les graces infuses
 Ont ramené par l'univers
 Le chœur des Pierides Muses,
 Faites illustres par ses vers (1);
 Par luy leurs honneurs s'embellissent,
 Soit d'escrits rampants à deux piez,
 Ou soit par des nombres qui glissent
 De pas tous francs et déliez;
 C'est luy qui honore et qui prise
 Ceux qui font l'amour aux neuf Sœurs,
 Et qui estime leurs douceurs,
 Et qui anime leur emprise.

Antistrophe.

C'est luy, Chanson, que tu reveres
 Comme l'honneur de nostre ciel,

1. Illustres à la vérité; car les six livres de ses Epistres que nous avons sont excellens, et ont, outre la douceur et l'elegante simplicité de vers, une plenitude d'erudition et de philosophie morale, tesmoins de la docte et sainte prud'homie de leur autheur. (R.)

C'est celuy qui aux loix severes
 A fait gouster l'attique miel;
 C'est luy qui la sainte balance
 Cognoist, et qui ne bas ne haut,
 Juste, son poids douteux n'eslance,
 La tenant droite comme il faut;
 C'est luy dont l'œil non variable
 Note les meschans et les bons,
 Et qui contre le heurt des dons (1)
 Oppose son cœur imployable.

Epode.

J'avise, au bruit de ces mots,
 Toute France qui regarde
 Mon trait, qui droitement darde
 Le riche but de son los.
 Je trahirois les vertus,
 Et les hommes revestus
 De vertueuses louanges,
 Sans publier leur renom,
 Et sans envoyer leur nom
 Jusques aux terres estranges.

Strophe XXIV.

L'un d'une chose esbat sa vie,
 L'autre d'une autre est surmonté;
 Mais ton ame n'est point ravie
 Sinon de justice et bonté.
 Pour cela nostre Marguerite (2),
 L'unique sœur de ce grand roy,
 De loin espiant ton merite,
 Bonne, a tiré le bon à soy.

1. La concussion.

2. De Valois, qui depuis fut duchesse de Savoye, princesse digne de l'immortalité, que son mérite et la plume des plus doctes de son temps luy ont acquise. (R.)

Bien que son pere (1) ayt par sa lance
 Donté le Suisse mutin (2),
 Et que de l'or grec et latin (3)
 Ayt redoré toute la France ;

Antistrophe.

Il ne fit jamais chose telle
 Que d'avoir engendré la fleur
 De la Marguerite immortelle,
 Pleine d'immortelle valeur,
 Laquelle tout le ciel admire,
 Et, à fin que de tous costez
 Dedans ses graces il se mire,
 Sus elle tient ses yeux voûtez ;
 Laquelle d'un vers plein d'audace
 Plus hautement je descriray,
 Lors que hardy je publiroy
 Le tige troyen (4) de sa race.

Epode.

Mais la loy de la chanson
 Ores, ores, me vient dire
 Que par trop en long je tire
 Les replis de sa façon.
 Ores donques je ne puis
 Vanter la fleur, tant je suis
 Pris d'une ardeur nompareille
 D'aller chez toy, pour chanter
 Ceste ode, à fin d'enchanter
 Ton soin charmé par l'aureille.

1. Le roy François Ier, prince auquel à jamais les Muses et les lettres devront leur établissement en France. (R.)

2. A Marignan, à Novarre

3. De la science grecque et latine, le plus riche et plus précieux or de ces deux Republicques. (R.)

4. La Franciade.

A JOACHIM DU BELLAY

Gentil-homme Angevin, poete excellent.

ODE XI. — *Strophe 1.*

Aujourd'huy je me vanteray
 Que jamais je ne chanteray
 Un homme plus aimé que toy
 Des neuf Pucelles et de moy,
 Poste qui cornera ta gloire
 Que toute France est approuvant,
 Dans les delices s'abreuvant
 Dont tu flates l'orgueil de Loire :
 Car si un coup elle apperçoit
 Qu'à du Bellay mon hymne soit,
 Par monceaux elle accourra toute
 Autour de ma lyre, où degoute
 L'honneur distillant de ton nom,
 Mignardé par l'art de mon pouce,
 Et pour cueillir la gloire douce
 Qui emmielle ton renom.

Antistrophe.

Sus avant, Muse, ores il faut
 Le guinder par l'air aussi haut
 Que ses vertus m'ont mis ici
 Dessous le joug d'un doux souci.
 Il le mérite, ma mignonne :
 Nul tant que luy n'est honorant
 Les vers dont tu vas redorant
 La gloire de ceux que je sonne ;
 Il s'egaye de tes chansons,
 Et de ces nouvelles façons,
 Auparavant non imitables,
 Qui font esmerveiller les tables

Et les gros sourcis renfoncer
 De ceste jalouse ignorance
 Qui ose déjà par la France
 L'honneur de mes vers offenser.

Epode.

L'homme est fol qui se travaille
 Porter en la mer des eaux,
 A Corinthe des vaisseaux,
 Et fol qui des vers te baille.
 Si t'envoieray-je les miens
 Pour r'encherir plus les tiens,
 Dont les douceurs n'ont pareilles
 Sçavent flater les oreilles
 Des roys, joyeux de t'ouïr :
 Seule en France est nostre lyre,
 Qui les fredons sache eslire
 Pour les Princes réjouïr.

Strophe II.

Car le poete endoctriné,
 Par le seul naturel bien né,
 Se haste de ravir le prix ;
 Mais ces rimeurs qui ont appris
 Avec travail, peines et ruses,
 A leur honte enfantent des vers
 Qui toujours courent de travers
 Parmy la carrière des Muses.
 Eux, comparez à nos chants beaux,
 Sont faits semblables aux corbeaux,
 Qui dessous les feuilles caquettent
 Contre deux aigles, qui aguettent
 Auprès du throne de leur Roy
 Le temps de ruer leurs tempestes
 Dessus les miserables testes
 De ces criars palles d'effroy,

Antistrophe.

Voyant l'aigle ; mais ny les ans ,
 Ny l'audace des vents nuisans ,
 Ny la dent des pluyes qui mord ,
 Ne donne aux vers doctes la mort.
 Par eux la Parque est devancée ,
 Ils fuyent l'éternelle nuict ,
 Tousjours fleurissans par le fruit
 Que la Muse ente en leur pensée.
 Le temps , qui les suit de bien loin
 En est aux peuples le tesmoin.
 Mais quoy ! la Muse babillarde
 L'honneur d'un chacun ne regarde ,
 Animant ores cestuy-cy ,
 Et ores ces deux-là ; car elle ,
 Des hauts Dieux la fille éternelle ,
 Ne se valette (1) pas ainsi.

Epode.

L'ayant prise pour ma guide ,
 Avec le chant incognu (2)
 De mon luth , je suis venu
 Où Loire en flotant se ride
 Contre les champs plantureux
 De tes ancestres heureux ;
 Puis , sautelant , me rameine
 De ton Anjou jusqu'au Maine
 (De mon Vendomois voisins),
 Afin que là je decore
 Et Guillaume et Jean encore ,
 L'ornement de tes cousins ,

1. Ne se profane pas ainsi comme un valet. (R.)

2. A cause de la nouveauté de ses odes. (R.)

Strophe III.

Lesquels ont supporté souvent
 La fureur de l'horrible vent
 Qui d'un orage redoublé
 Nostre grand prince avoit troublé (1).
 Bien que matin le jour s'éveille
 Pour voir tout, il ne vid jamais
 Ny ne pourra voir desormais
 De freres la couple pareille,
 A qui les François doivent tant
 De lauriers qu'ils vont meritant ;
 Ou soit pour refroidir l'audace
 De l'Espagnol, s'il nous menace,
 Ou soit pour amollir les cœurs,
 Par la douceur de leur faconde,
 Des Anglois separez du monde
 Ou des Allemans belliqueurs.

Antistrophe.

Rome, s'yvrant de leur parler,
 Dont le nectar (2) sembloit couler,
 Béante, en eux s'émerveilla ;
 Puis à l'un d'eux (3) elle bailla
 Le saint chapeau dessus la teste,
 Flamboyant autour de son front,
 Ainsi que les deux jumeaux font
 Quant ils sereinent la tempeste.
 A l'autre (4) nostre Roy donna

1. Aux plus belles et importantes fonctions de l'Estat, pendant les guerres des roys François Ier et Henry II. (R.)

2. La parfaicte eloquence necessaire aux legations qu'ils ont eu devers plusieurs princes estrangers. (R.)

3. A Jean, cardinal et evesque d'Hostie. (R.)

4. A Guillaume du Bellay, sieur de Langé, qui a dressé les Memoires de son temps. (R.)

L'ordre (1) qui son col entourna ,
 Avecque la puissance d'estre
 Sous luy des Piémontois le maistre (2),
 Balançant d'équitable poids
 Son advis et sa vigilance ,
 Les exploits de sa forte lance
 Jointe avec une docte vois.

Epode.

Nul terme de nostre vie
 Par nous ne se juge pas ,
 Ignorans le jour qu'en bas
 Elle doit estre ravie.
 Dessus l'esté de ses ans ,
 Rongé de soucis cuisans ,
 Son grand Langé rendit l'ame ,
 Enterrant sous mesme lame
 L'honneur ensemble abbatu ,
 Ne laissant rien de valable
 Sinon un frere semblable
 Au portrait de sa vertu.

Strophe IIII.

Sçache que le sang de ceux-cy
 Et leur race est la tienne aussi.
 Mais repren l'arc , Muse , il est temps
 Guigner au blanc où tu pretens.
 Puis que sa louange foisonne
 En cent vertus propres à luy,
 A quoy par les honneurs d'autruy
 Remply-je ce que je luy donne ?

1. Le faisant chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Depuis cet ordre , celui du Saint-Esprit a esté institué par Henry III. (R.)

2. Gouverneur pour le roy en Piedmont. (R.)

Sa gloire suffit pour borner
 Les vers qui le veulent orner.
 O bons Dieux ! on ne sçauroit faire
 Que la vertu se puisse taire ,
 Bien qu'on tasche de l'obscurcir :
 Maugré toute envie elle est forte
 Et sur le front la lampe porte
 Qui seule la peut esclaircir. »

Antistrophe.

Ton nom est tant estincelant ,
 Qu'encores , s'on l'alloit celant ,
 Dessous le silence il croistroit ,
 Et plus sa flame apparoistroit.
 Car, tout ainsi que la mer passe
 L'honneur d'un chacun element ,
 Et le soleil semblablement
 Les moindres feux du ciel efface ,
 Ainsi apparoissent les traits
 Dont tu esmailles les portraits
 De la riche peinture tienne ,
 Naïvement sœur de la mienne ,
 Monstrant par ton commencement
 Que mesme fureur nous affole ,
 Tous deux disciples d'une escole
 Où l'on forcene doucement.

Epode.

Par une cheute subite
 Encor je n'ay fait nommer
 Du nom de Ronsard la mer ,
 Bien que Pindare j'imite.
 Horace , harpeur latin ,
 Estant fils d'un libertin (1),

1. D'un serviteur affranchi.

Basse et lente avoit l'audace
 Non pas moy, de franche race,
 Dont la Muse enfle les sons
 Avecque plus forte haleine,
 A fin que Phebus rameine
 Par moy ses vieilles chansons ;

Strophe v.

Lequel m'encharge de chanter
 Son du Bellay, pour le vanter
 Sur tous ses enfans qui ont bien
 Masché le laurier Delphien (1).
 Obeissant à la voix sainte,
 Mon trait, par le ciel galopant,
 L'air angevin n'ira coupant
 Sans que ta gloire en soit atteinte,
 Chantant l'homme estre bien-heureux
 Qui en ton nectar doucereux
 Ses belles louanges enyvre,
 Mille fois nommé dans ton livre.
 Que diray plus ? Le Ciel t'a fait
 (Te fortunant de main non chiche)
 Jeune, dispost, sçavant et riche,
 Dessus son moule plus parfait.

Antistrophe.

Mes doigts ne pourroient se lasser
 De faire mon batteau passer
 Parmy les mers de ton renom,
 Et ramerois encor sinon
 Que j'ay déjà preveu l'orage
 Des mesdisans impetueux,
 Qui contre les plus vertueux

1. Qui sont les meilleurs poètes, *qui laurum momorderunt* (Juvenal).

Dégorgent volontiers leur rage ,
 La quelle , en babil s'estendant ,
 Comme un grand tonnerre grondant ,
 De son murmure m'admoneste
 De tromper l'horrible tempeste ,
 Aboyante tant seulement
 Les nourrissons des neuf Pucelles ,
 Qui se sont mis au dos des ailes
 Pour voler eternellement.

Epode.

Ore donc , freres d'Helene ,
 Les Amycleans flambeaux
 Du ciel , monstrez-vous , jumeaux ,
 Et mettez but à ma peine ;
 Faites ancrer à ce bort
 Ma navire en quelque port ,
 Pour finir mon navigage ,
 Et destournez le langage
 Du mesdisant ⁽¹⁾ que je voy ,
 Qui tousjours sa dent travaille
 Pour me mordre , afin qu'il aille
 Remordre un autre que moy.

AU PRÉSIDENT BOUJU

Angevin.

ODE XII. — *Strophe* 1.

LE potier hait le potier,
 Le fèvre le charpentier,
 Le poëte tout ainsi

1. De Mellin de Saint-Gelais, à qui la gloire lors et la grandeur de l'esprit de nostre poëte faisoit envie. (R.)

Hait celuy qui l'est aussi,
 Comme dit la voix sacrée
 Du vieil citoyen d'Ascrée ;
 Mais tu as par ta vertu
 Ce vieil proverbe abbatu,
 Vantant mon petit merite
 (Sans te monstrier envieux)
 Devant nostre Marguerite,
 Le rare present des cieux.

Antistrophe.

Phebus ravit les neuf sœurs,
 Puis leurs picquantes douceurs
 Ravissent les beaux esprits
 Qui d'elles se sont épris ;
 Mais mon ame n'est ravie
 Que d'une bruslante envie
 D'oser un labour tenter
 Pour mon grand Roy contenter,
 A celle fin que mon œuvre
 Sa grand'main flatte si bien
 Que quelquefois je la treuve
 Prompte à me faire du bien.

Epode.

Celuy qui d'un ret pourchasse
 Les poissons, ou cestuy-là
 Qui par les montagnes chasse
 Les bestes deçà et là,
 C'est afin qu'un peu de proye
 La fortune luy octroye ;
 Mais l'homme plein de bon-heur,
 Qui suit comme toy les princes
 Et les grands dieux des provinces,
 C'est pour se combler d'honneur,

Strophe 11.

Laissant au peuple ignorant
Un creve-cœur devorant
Béant après la vertu
Dont le sage est revestu.
Les uns en cecy excèdent,
Les autres cela possèdent.
Mais les roys portent sur eux
Le sommet des biens heureux.
Au poëte qui s'amuse
Comme toy de les vanter,
Calliope ne refuse
De l'ouyr tousjours chanter.

Antistrophe.

Quand Phebus s'esleve aux cieux,
Les ombres fuyent ses yeux :
Ainsi, où ta Muse luit,
La sourde ignorance fuit,
Rendant les bouches muetes
De nos mal-heureux poëtes,
Qui souloient comme pourceaux
Souiller le clair des ruisseaux.
Les beaux vers que j'ay veu naistre
Si heureusement de toy
Te rendent bien digne d'estre
Prisé de la sœur d'un Roy.

Epode.

Ta fameuse renommée,
Qui doit voir tout l'Univers,
Me prie d'estre nommée
Par la trompe de mes vers.
Et le feray, car ta gloire

Est digne de la memoire ;
 Puis les dieux conte ne font
 De nul papier s'il ne porte,
 A la doriene sorte ,
 Ton beau nom dessus le front.

A JEAN D'AURAT

Son precepteur et poete royal.

ODE XIII. — *Strophe.*

Le medecin de la peine,
 C'est le plaisir qui ameine
 Le repos avecque luy,
 Et les odes qui nous flatent
 Par leurs douceurs, qui abbatent
 La memoire de l'ennuy.
 Le bain ne soulage pas
 Si bien les corps qui sont las
 Comme la louange douce
 Nous soulage, que du pouce
 A la lyre nous joignons,
 Par qui les playes de l'ame
 (Lors qu'un desplaisir l'entame)
 Pour la guerir nous oignons.

Antistrophe.

Certes ma chanson sucrée,
 Qui les grands princes recrée,
 Te pourra bien dérider
 Apres ta peine publique,
 Où ta faconde s'applique
 Pour la jeunesse guider.

Le haut bruit de ton sçavoir
Evidemment nous fait voir
Que tu brises l'ignorance,
Renommé parmy la France,
Comme un oracle des dieux,
Pour desnouer aux plus sages
Les plus ennouez passages
Des livres laborieux.

Epode.

Tant d'ames ne courent pas
Après Alcée là bas,
Quand hautement il accorde
Les guerres dessus sa corde,
Comme ta douce merveille
Emmoncelle par milliers
Un grand peuple d'escoliers
Que tu tires par l'aureille.

A JAN ANTOINE DE BAÏF

Très-excellent poëte.

ODE XIV. — *Strophe 1.*

J'ay tousjours celé les fautes
Dont mes amis sont tachez ;
J'ay tousjours teu leurs pechez,
Mais non pas leurs vertus hautes ;
Car moy qui suis le sonneur
Et le courrier des louanges,
Je ne porte aux gens étranges
Sinon la gloire et l'honneur
Que le Ciel, large donneur,
Ayant quelque soin de toy,
T'a départy comme à moy,

Versant sur ta langue sage
 Un saint tressor de beaux vers,
 Afin que son doux message
 S'expande par l'univers.

Antistrophe.

Maint chemin nous peut attirer
 Pour venir à la vertu ;
 D'un bien un tel est vestu ,
 L'autre d'un autre au contraire.
 Premier j'ay dit la façon
 D'accorder le luth aux odes ,
 Et premier tu t'accommodes
 A la tragique chanson ,
 Espouvantant d'un grand son
 Et d'un stile tel qu'il faut
 Nostre françois échafaut ;
 Des grands princes miserables
 Trainant en long les regrets
 Par tonnerres execrables
 Bruyans és tragiques Grecs.

Epode.

D'esprit et d'art volontiers
 En tout differens nous sommes :
 Ne deux ne quatre mestiers
 Ne nourrissent pas les hommes ;
 Mais quiconque a le sçavoir,
 Celuy doit l'honneur avoir.
 O Baïf, la plume pronte
 A vouloir monter aux cieux
 D'un vol qui la mort surmonte
 Trompe l'enfer odieux.

A JEAN MARTIN

Poète et architecte.

ODE XV. — *Strophe 1.*

La fable élaborée,
Descrite heureusement
D'une plume dorée,
Nous trompe doucement,
A l'un donnant la gloire
Qu'il n'a pas mérité,
Faisant par le faux croire
Qu'on voit la vérité;
Car tout ce que la Muse
Lyrique ne refuse
D'emmieller par nous,
Cela flatte l'oreille,
Qui toute s'esmerveille
De le boire si doux.

Antistrophe.

Il ne faut que j'honore
Ton renom, ô Martin,
De fables prises ore
Du grec ny du latin;
Ta vertu treluisante
Comme astres radieux
Me sera suffisante
Pour te loger aux cieux.
Quelle terre esloignée,
Quelle rive baignée
De l'une et l'autre mer,
Quelle isle découverte,

Ne tient la gorge ouverte
Ardente à te nommer ?

Epode.

Vous gouvernez les rois,
Poètes de la court,
Et si de vostre vois
La memoire ne court.
Si ta grand main desire
De respandre le bien,
C'est à ce Martin, Sire,
Qui le merite bien.

Strophe II.

Certes l'experience
N'est utile sinon
Pour sonder la science
Si elle est fausse ou non.
Le siecle qui doit estre
Ne taira ton bon-heur,
Et comme tu fis naistre
A la France un honneur,
Toy de qui la musette
Sur le bord de Sebette (1)
Chanta bien haut aussy
Les beaux pasteurs, qu'encore
Naples autant honore
Comme on t'honore icy.

Antistrophe.

Par toi le peuple estrange
A peu sentir combien

1. Fontaine auprès de Naples. Elle fut chantée par Sannazar, dont Jean Martin a traduit l'ARCADIE.

La France a de louange
Faitte heureuse en ton bien ;
Par toy revient l'usage
Des outils et compas
Que mesme le vieil âge
Des Romains ne sceut pas.
Le maçon par ta peine
Son ouvrage démeine,
Et, sous toy faict sçavant,
Jusques au ciel égale
Mainte maison royale,
Ton livre allant devant.

Epode.

L'œuvre est de l'inventeur,
Et celuy qui apprend
Est tenu pour menteur
Si grace ne luy rend.
La plume bien apprise
Dresse son vol aux cieux,
Et sa belle entreprise
Ne peut ceder aux lieux.

Fin des Odes pindariques.

 AU SIEUR BERTRAND BERGIER,

De Poitiers.

ODE XVI.

La mercerie que je porte,
 Bertrand, est bien d'une autre sorte
 Que celle que l'usurier vend
 Dedans ses boutiques avarés,
 Ou celle des Indes barbares
 Qui enflent l'orgueil du Levant.

Ma douce navire immortelle
 Ne se charge de drogue telle,
 Et telle de moy tu n'attens,
 Ou, si tu l'attens, tu t'abuses :
 Je suis le trafiqueur des Muses
 Et de leurs biens, maîtres du temps.

Leur marchandise ne s'estalle
 Au plus offrant dans quelque halle,
 Car leur bien en vente n'est mis,
 Et pour l'or il ne s'abandonne ;
 Sans plus, liberal je le donne
 A qui me plaist de mes amis.

Reçoy doncque ceste largesse,
 Et croy que c'est une richesse
 Qui par le temps ne s'use pas ;
 Mais contre le temps elle dure,
 Et, de siecle en siecle plus pure,
 Ne donne point aux vers d'appas.

L'audacieuse encre d'Alcée
 Par les ans n'est point effacée,
 Et vivent encores les sons
 Que l'amante ⁽¹⁾ bailloit en garde
 A sa tortue ⁽²⁾ babillarde,
 La compagne de ses chansons.

1. Sapphon. — 2. A sa lyre, parce que la première lyre fut faite et composée d'une tortue. (R.)

Mon grand Pindare vit encore
 Et Simonide et Stesichore,
 Sinon en vers ⁽¹⁾, au moins par nom;
 Et des chansons qu'a voulu dire
 Anacreon dessus la lyre
 Le temps n'efface le renom.

N'as-tu oüy parler d'Enée,
 D'Achil, d'Ajax, d'Idomenée?
 A moy semblables artisans
 Ont immortalisé leur gloire
 Et fait allonger la memoire
 De leur nom jusques à nos ans.

Helene seule, estant gaignée
 D'une perruque bien peignée,
 D'un port royal, d'un vestement
 Brodé d'or ou d'une grand suite,
 N'a pas eu la poitrine cuite
 Par un amour premierement.

Hector le premier des gendarmes,
 Et Teucre n'a vêtu les armes,
 Dardant ses homicides traits;
 Non une fois Troye fut prise:
 Maint prince a fait mainte entreprise
 Devant le camp des deux roys grecs.

Mais leur prouesse n'est cogneue,
 Et une oblivieuse nue
 Les tient sous un silence estraints;
 Engloutie est leur vertu haute
 Sans renom, pour avoir eu faute
 Du secours des poëtes saints.

Mais la mort ne vient impunie
 Si elle atteint l'ame garnie
 Du vers que la Muse a chanté,
 Qui, pleurant de dueil, se tourmente
 Quand l'homme aux enfers se lamente
 Dequoy son nom n'est point vanté.

1. Nous n'avons point les vers de Simonide et de Stesichore, sinon quelques fragmens dans les livres. (R.)

Le tien le sera, car ma plume
 Aime volontiers la coustume
 De louer les bons comme toy,
 Qui prevois l'un et l'autre terme
 Des deux saisons, constant et ferme
 Contre leur inconstante foy ;

Plein de vertu, pur de tout vice,
 Non bruslant après l'avarice,
 Qui tout attire dans son poin ;
 Chenu de meurs, jeune de force,
 Amy d'esprouve, qui s'efforce
 De toujours prêter au besoin.

Celuy qui sur la teste sienne
 Voit l'espée sicilienne (1),
 Des douces tables l'appareil
 N'irrite sa faim, ny la noise
 Du rossignol qui se desgoise
 Ne luy rameine le sommeil.

Mais bien celuy qui se contente
 Comme toy ; la mer il ne tente,
 Et pour rien tremblant n'a esté,
 Soit que le bled fausse promesse,
 Ou que la vendange se laisse
 Griller aux flames de l'esté.

De celuy le bruit du tonnerre
 Ny les nouvelles de la guerre
 N'ont fait chanceler la vertu ;
 Non pas d'un roy la fiere trace,
 Ny les pirates la menace,
 N'ont point son courage abatu.

Taisez-vous, ma lyre mignarde,
 Taisez-vous, ma lyre jazarde,
 Un si haut chant n'est pas pour vous ;
 Retournez louer ma Cassandre,
 Et dessus vostre lyre tendre
 Chantez-la d'un fredon plus dous.

1. L'épée de Damoclès.

A CASSANDRE.

ODE XVII (1).

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avoit desclose
Sa robe de pourpre au soleil
A point perdu ceste vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.

Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las! las! ses beautez laissé cheoir!
O vrayment marastre Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir!

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse:
Comme à ceste fleur, la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

A JOACHIM DU BELLAY.

ODE XVIII.

Celuy qui ne nous honore
Comme prophetes des Dieux,
Plein d'un orgueil odieux

1. Voici les 18 vers qui ont plus servi à la gloire de Ronsard que tout le reste de ses œuvres.

Les Dieux il mesprise encore,
 Et le ciel, qui nous decore
 De son thresor le plus beau,
 Nous mariant au troupeau
 Que le saint Parnasse adore.

Une sainte jalousie
 De leurs presents les plus dous,
 Se laissant glisser dans nous,
 Flatte nostre poësie,
 Qui darde la fantasie
 De leurs prestres agitez
 Jusqu'au sein des deitez,
 Yvres de leur ambrosie.

De-là revolans au monde,
 Comblez de secrets divers,
 Vont chantant par l'univers
 D'une voix où Dieu abonde,
 Et leur divine faconde
 Sert d'oracles, et sont faits
 Les ministres plus parfaits
 De la deité profonde.

Un démon les accompagne,
 Par sur tous le mieux instruit,
 Lequel en songes, la nuict,
 Sans nul travail les enseigne,
 Et, demy-dieu, ne desdeigne
 De les aller informant,
 Afin que l'homme en dormant
 Toutes sciences appreigne.

Ils cognoissent la peinture
 De ce grand monde, et cela
 Qu'il varie çà et là
 En chacune creature;
 Ore par leur escriture
 Sont pescheurs, sont laboureurs,
 Maçons, soudars, empereurs,
 Vrais peintres de la Nature.

Celuy à qui le ciel donne

Un tel present, il peut bien
 Dire à tous qu'il a le bien
 Qu'à peu d'hommes il ordonne,
 Et sa langue, qui doux sonne,
 Quand elle voudra chanter,
 Se pourra très-bien vanter
 Qu'elle est des Dieux la mignonne.
 En chaque art jadis maint homme
 Admirable s'est trouvé,
 Et admirable approuvé
 Par l'âge, qui tout consomme.
 Quant aux poètes, on nomme
 Un Homere seulement;
 Homere eternellement
 Sur les autres se renomme.
 Ce nous est experience
 Que Dieu n'est pas liberal
 A chacun en general
 D'une si belle science,
 Qui commença l'alliance
 De corps et d'âme entre nous,
 Et qui loge par sur tous
 En tes beaux vers sa fiance.

AVANT-VENUE DU PRINTEMPS.

ODE XIX.

Taureau qui dessus ta crope
 Enlevas la belle Europe
 Parmi les voyes de l'eau,
 Heurte du grand ciel la borne,
 Et descrouille de ta corne
 Les portes de l'an nouveau.
 Et toy, vieillard qui enserre

Sous ta clef ce que la terre
 Produit généralement,
 Ouvre l'huis à la Nature,
 Pour orner de sa peinture
 Les champs libéralement.

Vous, nymphes des eaux, qui estes
 Ores aux glaces sujettes,
 Levez un beau chef dehors,
 Et, mollissant vostre course,
 D'une trepignante source
 Frappez librement vos bors,
 Afin que la saison verte
 Se monstre aux amans couverte
 D'un tapis marqué de fleurs;
 Et que la campagne face
 Plus jeune et gaye sa face,
 Peinte de mille couleurs,
 Et devienne glorieuse
 De se voir victorieuse
 Sur l'hyver injurieux,
 Qui l'avoit trop offensée
 De mainte gresle eslançée
 D'un aiguillon furieux.

Mais or en vain il s'efforce :
 Car il voit déjà sa force
 Lentement se consumer
 Sous le beau jour qui s'allonge,
 Et qui ja tardif se plonge
 Dans le giron de la mer.

[Jà le beau printemps arrive
 Et jà l'herbe de la rive
 Soulève un petit son chef,
 Et, méprisant la froidure,
 Etale au ciel sa verdure,
 Pour y fleurir de rechef.]

Jà le ciel d'amours s'enflamme,
 Et dans le sein de sa femme
 Jupiter se va lançant,

Et, meslant sa force en elle,
 De sa rosée éternelle
 Va son ventre ensemencant;
 Si qu'elle, estant en gesine,
 Respand sa charge divine
 Sur la terre, à celle fin
 Que la terre mesme enfante,
 De peur que ce Tout ne sente
 En ses membres quelque fin.

Amour, qui Nature éveille,
 Amenant près de l'aureille
 La coche des traits ardents,
 Les pousse de telle sorte
 Que la poitrine est bien forte
 S'ils ne se fichent dedans.

Du ciel la grand' bande ailée,
 De l'eau la troupe escaillée,
 Contrainte du dard vainqueur,
 Ny dans l'eau ny par les nues
 N'esteint les flames venues
 Enflamber leur tendre cœur.

La charrette vagabonde
 Qui court sur le doz de l'onde,
 Oisive au port paravant,
 Laschant aux voiles les brides,
 Va par les plaines humides
 De l'occident au levant.

[Nos soudards chargent la pique
 Voire et tant l'honneur les pique
 Qu'avant le temps attendu
 Du veillant soudard d'Espagne
 Ils ont jà dans la campagne
 Leur camp partout épandu.]

Du printemps la saison belle,
 Quand la terre estoit nouvelle,
 L'an paisible conduisoit;
 Du soleil qui nous esclaire
 La lampe seulement claire

Tiede par tout reluisoit.

Mais la main des Dieux jalouse
N'endura que telle chouse
Suivist son train coustumier ;
Ains, changeant le premier vivre,
Fit une saison de cuivre
En lieu du bel or premier.

Lors le printemps donna place
Au chaud, au vent, à la glace,
Qui renaissent à leur tour,
Et le sapin des valées
Sauta sur les eaux salées
Qui nous baignent à l'entour.

On ouyt sonner les armes,
On ouyt par les alarmes
L'acier tinter durement,
Et les lames acérées
Sur les enclumes ferrées
Craqueter horriblement.

On inventa les usages
D'empoisonner les breuvages
Et l'art d'espandre le sang ;
Les maux du cofre sortirent,
Et les hauts rochers sentirent
La foudre dessus leur flanc.

A PHŒBUS,

Pour la santé de sa maistresse.

ODE XX.

O pere, ô Phœbus Cynthien,
O saint Apollon Pythien,
Seigneur de Déle la divine,

Cyrenean, Patarean,
Par qui le trepié thymbrean (1)
Les choses futures devine ;

Ou soit que Clare (2), ou que tes sœurs,
Te detiennent de leurs douceurs,
Ou soit que tu laves en l'onde
D'Eurote (3), clairement roulant,
Le cresse honneur du poil coulant
Par flocons de ta teste blonde :

Enten, ô Prince, mon soucy,
Et vien pour soulager icy
Celle qui ne m'est moins cruelle
Que la fièvre, qui va mordant
D'un accez et froid et ardent
La douce humeur de sa mouelle.

Quoi ! sur elle n'espandras-tu
Quelque jus remply de vertu ?
Veux-tu pas son medecin estre ?
Si seras, ou je fus deceu,
Ayant l'autre jour apperceu
Ton cygne voler à senestré.

Tu as, seul des dieux, cest honneur,
D'estre poëte et gouverneur
De toute herbe, soit de campagne,
Soit de monts, soit de celles-là
Que Thetys, de çà et de là,
En quelque bord étrange baigne.

Par toy Esculape pilla
Les enfers, lors qu'il réveilla
Hippolyt' de la gresle bande,
Et, fraudant le prince inhumain (4),
Luy arracha hors de la main

1. Une sorte de simple, appelée *thymbrā*, qui abonde en la Troade. (R.)
2. Isle des Cyclades. (R.)
3. Fleuve de Laconie.
4. Pluton.

Le tribut (1) qu'à tous il demande.
 Par toy le doux enchantement
 Sait arrêter soudainement
 Le corps de l'homme qui dévie (a) ;
 Par toy le médecin expert,
 Ayant invoqué ton nom, pert
 Le mal, larron de nostre vie.
 Fils de Latone, escoute-moy,
 Vien, et apporte avecque toy
 Le moly et la panacée,
 Et l'herbe que Medée avoit
 Quant reverdir elle devoit
 D'Eson la jeunesse passée ;
 [Et celle qui boutonne aussi
 Sur le plus haut du froid sourcy
 Du Caucase, étant enfantée
 Du poumon toujours s'allongeant
 Que l'aigle eternal va rongéant,
 Cruel bourreau de Prométhée ;]
 Et l'herbe forte qui changea
 Glauque si tost qu'il la mangea,
 Le faisant immortel d'un homme,
 Qui, par la mer, entre les Dieux,
 Ne craint que le temps odieux
 Le nombre de ses ans consomme.
 Brise-les du bout de ton arc,
 Puis, d'elles pressurant le marc,
 Fais un breuvage et le luy baille,
 Ou bien les applique à ses bras,
 Et lors, ô Pean, tu rompras
 Le mal qui deux ames travaille.
 Déjà son beau coral s'esteint,

1. La vie.

a. Var. 1587 :

*Par ta puissance le charmeur
 Arrête de l'homme qui meur
 L'ame à demy déjà ravie.*

Et ja la rose de son teint
 Se fanit, pallement flestrie,
 Et l'œil meurtrier où m'aguettoit
 Ne sçai quel archer qui estoit
 L'object de mon idolatrie.

Las ! tu peux, en la guarissant,
 Me soulager, moy perissant
 Au feu qui sa fièvre ressemble ;
 Ainsi, ratifiant mes vœux,
 De mesme cure, si tu veux,
 Tu en guariras deux ensemble.

Lors un temple j'edifiray,
 Où ton image je feray
 De longues tresses honorée,
 A son doz pendray l'arc turquois,
 La lyre, sœur de son carquois,
 A son flanc la dague dorée.

A PIERRE PASCHAL⁽¹⁾.

ODE XXI.

Ne seroy-je pas encore
 Plus dur qu'un Scythe cruel,
 Ou le flot continuel
 Qui ronge le sablon more,
 Si je n'emplumoy la gloire
 De toy, mon Paschal⁽²⁾, afin
 Qu'elle voltige sans fin
 Dans le temple de Memoire ?

1. Il loue Pierre Paschal de parler bien latin et d'estre digne de l'immortalité de ses vers. (R.)

2. Il est toutefois accusé d'avoir abusé le public d'une promesse d'histoire dont il ne fit jamais voir qu'un je ne sçay quel dessein sous Henry II, qui luy valust beaucoup. Estienne Pasquier accuse fort ce Paschal dans ses Epistres. (R.)

La chaîne qui entrelace
 Ton esprit avec le mien,
 Et mon nom semblable au tien (1),
 Commande que je le face.

Ce m'est une douce peine
 Chanter l'homme en qui les cieux
 Ont renversé tout le mieux
 De leur influence pleine.

Quand sa clarté merveilleuse
 Malgré l'obscur se fait voir
 Par les rayons du sçavoir
 De sa langue mielleuse,

Certes telle gloire douce
 Crie qu'elle est seule à toy,
 Obéissant à la loy
 De ma lyre et de mon pouce.

[Ne voy tu comme elle vole
 Ça bas en dix mille lieux,
 Ains comme elle vole aux cieux
 Par le vent de ma parole?]

Jà ton Languedoc se vante
 D'honorer son nourrisson,
 Fait immortel par le son
 Du Vendomois qui le chante.

Quoy! c'est toy qui m'éternise!
 Et, si j'ay quelque renom,
 Je ne l'ay, Paschal, sinon
 Que par ta vois, qui me prise.

Car jamais le temps n'ameine,
 Comme aux autres, des oublis,
 Aux escrits qui sont polis
 Par ta langue si romaine.

1. Le nom de Pierre.

A SA LYRE.

ODE XXII.

Lyre dorée où Phebus seulement
Et les neuf Sœurs ont part également,
Le seul confort qui mes tristesses tue,
Que la danse oit, et toute s'évertue
De t'obeyr et mesurer ses pas
Sous tes fredons mignardés par compas,
Lors qu'en bruyant tu marques la cadance
D'un avant-jeu le guide de la danse.

Le feu armé de Jupiter s'esteint
Sous ta chanson, si ta chanson l'atteint,
Et au caquet de tes cordes bien jointes
Son aigle dort sur la foudre à trois pointes,
Abaissant l'aile : adonc tu vas charmant
Ses yeux aigus, et luy, en les fermant,
Son dos herisse et ses plumes repousse,
Flatté du son de ta corde si douce.

Celuy ne vit le bien-aimé des Dieux
A qui desplaist ton chant melodieux.
Heureuse lyre ! honneur de mon enfance !
Je te sonnay devant tous en la France
De peu à peu : car, quand premierement
Je te trouvay, tu sonnois durement ;
Tu n'avois point de cordes qui valussent,
Ne qui respondre aux loix de mon doigt peussent.

Moisi du temps, ton fust ne sonnoit point ;
Mais j'euy pitié de te voir mal en-point,
Toy qui jadis des grands roys les viandes
Faisois trouver plus douces et friandes.
Pour te monter de cordes et d'un fust,
Voire d'un son qui naturel te fust,

Je pillay Thebe (1) et saccageay la Pouille (2),
T'enrichissant de leur belle despouille.

Et lors en France avec toy je chantay,
Et, jeune d'ans, sur le Loir inventay
De marier aux cordes les victoires
Et des grands roys les honneurs et leurs gloires.
[Puis, affectant un œuvre plus divin,
Je t'envoyai sous le pouce angevin
Qui depuis moi t'a si bien fredonnée,
Qu'à lui tout seul la gloire en soit donnée.]

Certainement celuy que tes chansons
Paissent, ravy du plaisir de leurs sons,
Ne sera point haut estimé pour estre
Ou à l'escrime ou à la luitte adestre,
Ny de laurier couronné ne sera,
Car l'arme au poingt jamais n'abaissera
L'orgueil des rois ni la fureur des princes,
Portant vainqueur le feu dans leurs provinces.

Mais ma Gastine (3), et le haut crin des bois
Qui vont bornant mon fleuve vendomois,
Le dieu bouquin qui la Neufaune entourne,
Et le saint chœur qui en Braye (4) sejourne,
Le feront tel que par tout l'univers
Il se verra renommé par ses vers,
Tant il aura de graces en son pouce
Et de fredons fils de sa lyre douce.

Déjà, mon Luth, ton loyer tu reçois,
Et ja déjà la race des François
Me veut nombrer entre ceux qu'elle loue,
Et pour son chantre heureusement m'avoue.
O Calliope, ô Cleion, ô les Sœurs,
Qui de ma Muse animez les douceurs,

1. Pour faire ses odes pindariques.

2. Pour imiter Horace en ses odes communes : la Pouille est une province d'Italie. (R.)

3. Sa forest.

4. Neufaune et Braye, dependances de sa demeure.

Je vous salue et resalue encore,
Par qui mon roi et ses princes j'honore !
Par toy je plais, et par toy je suis leu ;
C'est toy qui fais que Ronsard soit esleu
Harpeur françois, et, quand on le rencontre,
Qu'avec le doigt par la rue on le monstre.
Si je plais donc, si je sçay contenter,
Si mon renom la France veut chanter,
Si de mon front les estoilles je passe,
Certes, mon Luth, cela vient de ta grace.

Fin du premier livre.





LE SECOND LIVRE
DES ODES

AU ROY HENRY II.

ODE I.

Ue te veux bastir une ode,
La maçonnant à la mode
De tes palais honorez,
Qui volontiers ont l'entrée
De grands marbres accoustrée
Et de hauts piliers dorez,
Afin que le front de l'œuvre
Du premier regard descœuvre
Tout le riche bâtiment;
Ainsi, Prince, je veux mettre
Au premier front de mon metre
Tes vertus premierement.
Sur deux termes de memoire
Je veux graver la victoire
Dont l'Anglois fut combattu (1),

1. Sous ce prince l'Anglois a cessé de plus rien avoir en France. (R.)

Et veux encore y pourtraire
Les guerres de feu ton pere,
Soustenu de ta vertu,
Lors que ton jeune courage
S'opposa contre la rage
De l'empereur (1) despité,
Se vantant d'avoir la foudre
Dont il devoit mettre en poudre
Paris, ta grande cité.

Le conseil et la vaillance,
Par une égale balance,
Tousjours veillent à l'entour
Des affaires qui sont pleines
Et de périls et de peines,
S'entresuivans à leur tour;

Ce que la faveur celeste
Par toy nous rend manifeste,
Comme n'ayant desdaigné
Dés ta premiere jeunesse
De conseil et de prouesse
Tousjours estre accompagné.

Aussi, Prince, ta main forte
A fait voir en mainte sorte
L'impuissance d'éviter
Les efforts de ton armée,
Et ta colere enflammée
A qui la vient irriter.

Sur la roche thespienne,
Des Sœurs la plus ancienne,
Qui de tes faits a souci,
Me garde une melodie,
Afin qu'un jour je la die
Bien plus haut que celle-ci.

Par les campagnes estranges

1. En ce temps la France fut assaillie de toutes parts, mais en vain : car elle eut des princes vaillans qui la sceurent bien garder et defendre, à Mets, à Thionville et autres lieux. (R.)

Je sonneray tes louanges,
Lors que ton bras belliqueur
Aura foudroyé le monde,
Et que Tethys de son onde
Te confessera vainqueur

[Et lorsque ta main non chiche
M'aura fait heureux et riche,
Me faisant sentir combien
La grand' majesté royale
D'Auguste fut libérale
Vers l'auteur Aemien].

Les Muses ont à leur corde
Deux tons divers : l'un s'accorde
Avec les guerres des rois ;
L'autre, plus bas, ne s'allie
Qu'avec le luth de Thalie,
Touché doucement des doigts.

De ce bas ton je te chante
Maintenant, et si me vante
De ne sonner jamais roy
Qui en bonté te ressemble,
Ne prince qui soit ensemble
Si preux et sçavant que toy.

[Oy donc ma voix, qui s'efforce
D'exhorter par douce force
Que l'honneur qu'on voit écrit
Es oracles poétiques
Celebrant les rois antiques
Est seul propre à ton esprit.]

Sus donq, France, ouvre la bouche.
Au son du luth que je touche ;
Dy que le ciel t'a donné
Un roy disposé à combattre
Et prompt par les loix d'abatre
Le peché desordonné.

Et toy, vendomoise Lyre,
Mieux que devant faut eslire
Un vers pour te marier,

Afin que tu faces croire
 Que veritable est la gloire
 Qu'on t'a voulu dedier.

Tu réjouis nostre prince,
 Tu contentes sa province,
 Et mille furent espris
 De contrefaire ta grace,
 Et, suivans ta mesme trace,
 On voulu gagner le prix.

Mais, ô Phebus, autorise
 Mon chant et le favorise,
 Qui ose entonner le loz
 De ce grand roy qui t'honore,
 Et ses beaux blasons (1) decore
 De l'arc qui charge ton dos,

Et fait tant que sa Hautesse
 Daigne voir ma petitesse
 Qui vient des rives du Loir,
 Criant sa force et justice,
 Afin que l'âge qui glisse
 Ne les mette à nonchaloir,

Et qui doit chanter la gloire
 De sa future victoire,
 S'elle avient : car, en tout lieu,
 De la chose non tissue
 L'heureuse fin et l'issue
 Se cache en la main de Dieu.

1. Il est à remarquer que chacun de nos roys ordinairement a pris sa devise et des blasons : François Ier une salemandre dans le feu, avec sa devise : *Nutrisco et extinguo*; Henri II trois croissans, avec sa devise : *Donec totum impleat orbem*; François II deux globes, avec sa devise : *Unus non sufficit orbis*; Charles IX deux colonnes, avec sa devise : *Pietate et justitia*; Henry III trois couronnes, avec sa devise : *Manet ultima cœlo*; Henry IV une espée entre deux sceptres, avec sa devise : *Duo protegit unus*. (R.)

A CALLIOPE.

ODE II.

Descen du ciel, Calliope, et repousse
Tous les ennuis de moy, ton nourrisson,
Soit de ton luth, ou soit de ta voix douce,
Et mes soucis charme de ta chanson.

Par toy je respire,
C'est toy qui ma lyre
Doucement conduis;
C'est toy, ma princesse,
Qui me fais sans cesse
Fol comme je suis.

Certainement, avant que né je fusse,
Pour te chanter tu m'avois ordonné.
Le Ciel voulut que ceste gloire j'eusse
D'estre ton chantre avant que d'estre né.

La bouche m'agréee
Que ta voix sucrée
De son miel a peu,
Et qui sur Parnase
De l'eau de Pegase
Gloutement a beu.

Heureux celui que ta folie affole!
Heureux qui peut par tes traces errer!
Celuy-là doit, par sa douce parole,
Hors du tombeau tout vif se déterr.

Ton bien sans dessertes
Tu m'as donné, certes,
Qui n'eus jamais soin
D'apprendre la lettre.
Toutefois, mon mettre
S'entend d'assez loin.

Dieu est en nous, et par nous fait miracles

Si qu'un poète et ses vers furieux,
Ce sont des dieux les plus secrets oracles,
Que par sa bouche ils montrent à nos yeux (a).

Si, dès mon enfance,
Le premier de France
J'ay pindarisé (1),
De telle entreprise,
Heureusement prise,
Je me voy prise.

Chacun n'a pas les Muses en partage,
Et leur fureur tout estomach ne poind.
A qui le Ciel a fait tel avantage,
Vainqueur des ans, son nom ne mourra point.

Durable est sa gloire,
Tousjours la memoire
Sans mourir le suit;
Comme vent, grand erre,
Par mer et par terre
S'escarte son bruit.

C'est toy qui fais que j'aime les fontaines,
Tout esloigné du vulgaire ignorant,
Tirant mes pas, sur les roches hautaines,
Après les tiens, que je vais adorant.

a. Var. :

*Pour t'avoir servie,
Tu as de ma vie
Honoré le train.
Suivant ton école,
Ta douce parole
M'eschauffa le sein.*

*Dieu est en nous, et par nous fait miracles,
D'accords meslez s'égaye l'univers.
Jadis en vers se rendoient les oracles,
Et des hauts dieux les hymnes sont en vers.*

1. C'est-à-dire : le premier de tous les François, j'ay introduit la façon d'escrire de Pindare, l'ode. (R.) En effet, il inventa le mot et la chose.

Tu es ma liesse,
 Tu es ma deesse,
 Tu es mes souhaits.
 Si rien je compose,
 Si rien je dispose,
 En moy tu le fais.

Dedans quel antre, en quel desert sauvage,
 Me guides-tu? et quel ruisseau sacré
 A ta grandeur me sera doux breuvage
 Pour mieux chanter ta louange à mon gré?

[Nous savons bien comme
 Roland, de sage homme,
 Devint fol d'aimer,
 Et comme Angélique,
 Vierge mal pudique,
 Repassa la mer.

Nous connoissons Mandricard à ses armes;
 Du bon Roger l'histoire ne nous fuit,
 Ni le vieillard qui, murmurant ses charmes,
 Avoit d'airain le vain palais construit.]

Ça, page, ma lyre;
 Un chant je veux dire
 Sur ses cordes d'or.
 La divine grace
 Des beaux vers d'Horace
 Me plaist bien encor;

Mais tout soudain, d'un haut style plus rare (a),
 Je veux sonner le sang hectoréan,
 Changeant le son du Dircean Pindare
 Au plus haut bruit du chantre Smyrnean (1).

1. Homere. (R.)

a. Var. (1550) :

*Mais tout soudain je changerai mon style
 Pour les vertus de Henri raconter;
 Lors, cultivant un terroir si fertile,
 Jusques au ciel le fruit pourra monter.*

CONSOLATION

A la royne de Navarre, sur la mort de Charles de Valois,
duc d'Orleans, son nepveu, troisieme fils
du roy François I.

ODE III.

Vien à moy, mon Luth, que j'accorde
Une ode, pour la fredonner
Dessus la mieux parlante corde
Que Phebus t'ait voulu donner,
A celle fin de la sonner
Si doucement qu'elle contante
Et puisse le soin destourner
Qui mord une royale tante.

Doncques, ô Chimere inconstante (1)!

Tu as dessous les ombres mis
Le prince qui fut nostre attante
Et l'effroy de nos ennemis!
En vain donc il avoit promis
De donter la rondeur du monde
Et de voir sous Charles soumis
Ce que Tethys serre en son onde!

Une large pluye feconde,
Vous, Muses, puisez de vos yeux,
Lamentez la coulonne (2) ronde
Où s'appuyoit tout vostre mieux.
Pour ta vertu dessus les cieux,
O fils de roy! tu te reposes,
Et ce bas monde vicieux
Du ciel tu regis et composes,

1. La mort. (R.)

2. Ainsi s'appellent les enfans masles des maisons. (R.)

Et nouvelles loix luy imposes,
 Nouveau citoyen de là haut,
 Entre les immortelles choses
 Et près du Bien, qui point ne faut.
 Des royaumes plus ne te chaut,
 Dont tu as fait icy la preuve :
 Car rien de ce monde ne vaut
 Un trait du nectar qui t'abreuve.

Tu as laissé la terre veuve
 Du vray honneur, au ciel montant,
 Où ta facile oreille appreuve
 Nos vœux, qu'elle va escoutant.
 Appaise ton cœur lamentant,
 Essuye ton œil, ma princesse :
 Pour neant tu vas regrettant
 Dequoy si tost ton neveu cesse

Et a pris son heureuse adresse
 Vers une autre habitation,
 Changeant l'avril de sa jeunesse
 Au bien de l'incorruption.
 Aux dieux, sans intermission,
 Son corps tu requiers par priere,
 Qu'il n'eut à la condition
 De voir par deux fois la lumiere.

Quand ton oraison coutumiere
 Sonneroit aussi doucement
 Que la harpe tirant premiere ⁽¹⁾
 Les bois en esbahissement,
 Encore l'ame nullement
 N'animeroit sa froide image,
 Puis que la Parque durement
 Luy a fait rendre son hommage.

De Pluton l'avare heritage
 Ton neveu n'ira jamais voir,
 Que le ciel pour son avantage
 Trop soudain a voulu ravoïr ;

1. La harpe d'Orphée. (R.)

Et, jaloux, t'a fait recevoir
 (Pour s'enrichir de son enfance)
 Un dueil, que le temps n'a pouvoir
 D'arracher de ta souvenance.

CONTRE LES AVARICIEUX
 ET CEUX QUI PRÈS DE LA MORT BASTISSENT.

ODE IV.

Quand tu tiendrois des Arabes heureux
 Et des Indiens les trésors plantureux,
 Voire et des rois d'Assyrie la pompe,
 Tu n'es point riche, et ton argent te trompe.

Je parle à toy qui erres
 Après l'or par les terres,
 Puis, d'elles t'ennuyant,
 La voile au grand mast guindes,
 Et voles jusqu'aux Indes,
 La pauvreté fuyant.

Le soin meurtrier pourtant ne laisse pas
 D'accompagner tes misérables pas,
 Bien que par toy mainte grand nef, chargée
 De lingots d'or, fende la mer Egée.

Le soin qui te tourmente
 Suit le bien qui s'augmente,
 Guidant deçà, delà,
 Parmi les eaux, ta vie,
 Qui moins est assouvie
 Quand plus de biens elle a.

Les larges ports de Venise et d'Anvers
 De tous costez de tes biens sont couverts,
 Cherchez par eau, par vent et par tempeste,
 D'où le soleil hausse et baisse la teste.

Ces perles, achetées
 Si chères, soient jettées

Dedans ces eaux encor ;
 Qu'on remette en sa mine
 Ceste esmeraude fine ,
 Ces rubis et cet or.

De peu de bien on vit honnestement ;
 L'homme qui peut trouver contentement
 N'entreromp point son sommeil par la crainte
 Des blés menteurs ne par la vigne atteinte (a).

Ta fièvre est incurable ,
 Avare miserable :
 Car le soin d'acquérir,
 Qui sans repos t'enflame ,
 Engarde que ton ame
 Ne se puisse guarir.

A juste droit tu es ainsi traité :
 Car, pour vouloir banir la pauvreté ,
 Tu te banis de ta maison , et changes
 Ton doux païs aux regions estranges.

Mais le soin et l'envie ,
 Vrais bourreaux de ta vie ,
 Ne t'abandonnent point ;
 Au dedans ils te nuisent ,
 Et sur ton cœur aiguissent
 L'aiguillon qui te poind.

Et toy, vieillard du sepulchre oublieux ,
 Qui jusqu'au ciel esleves en maints lieux
 Marbre sur marbre , et , ja presque mort , tasches
 Fendre les rocs que tu bailles par tasches ,
 La terre n'est pas pleine
 Seulement de ta peine ,
 Mais les poissons aussi
 Sentent, sous tes ouvrages

a. Var. (1587) :

*De peu de rente on vit honnestement ;
 Le vray thresor est le contentement ,
 Non les grands biens , lourde et fascheuse somme ,
 Biens , non pas biens , mais le malheur de l'homme.*

Assis sur les rivages,
Leur sejour restrecy.

Bien que par toy un millier de maçons
Maints gros rochers animent de façons,
Si mourras-tu, et ta maison certaine
Est de Pluton la maison pale et vaine.

Doncques, avare, cesse,
Cesse, avare, et délaisse
Tant de biens amasser :
Le batelier qui garde
Le port d'enfer n'a garde
Pour l'or te repasser.

Là Rhadamant, le juge audacieux,
Va punissant les avaricieux,
Et le chetif que douce mort delivre
Aise à son rang là-bas il laisse vivre.

Si donc la riche pierre,
Tant soit d'estrange terre,
Et l'or tant recherché,
Foibles, n'ont la puissance
D'oster la doleance
De leur maistre fasché,

Pourquoy l'Egypte iray-je saccager,
Pourquoy iray-je aux Indes voyager,
Changeant mon aise aux richesses lointaines
De l'Orient, quises à si grands peines ?

A CASSANDRE.

ODE V.

La lune est coustumiere
Renaistre tous les mois ;
Mais, quand nostre lumiere
Sera morte une fois,
Longtemps sans réveiller
Nous faudra sommeiller.
Tandis que vivons ores,

Un baiser donne-moy;
 Donne-m'en mille encores :
 Amour n'a point de loy ;
 A sa grand' déité
 Convient l'infinité.

Ah! vous m'avez, maistresse,
 De là dent entamé
 La langue chanteresse
 De vostre nom aimé.
 Quoi! est-ce là le prix
 Du labeur qu'elle a pris,
 Elle qui vos louanges
 Dessus le luth vantoit,
 Et aux peuples estranges
 Vos mérites chantoit,
 Ne faisant l'air sinon
 Bruire de vostre nom (a) ?

De vos tetins d'yvoire
 (Joyaux de l'Orient)
 Elle chantoit la gloire,
 Et de votre œil riant,
 Pour la récompenser,
 La faut-il offenser ?

Las! de petite chose

a. Var. (1587) :

*Elle par qui vous estes
 Déesse entre les dieux,
 Qui vos beautez parfaites
 Celebroit jusqu'aux cieux,
 Ne faisant l'air sinon
 Bruire de vostre nom,
 De vostre belle face.
 Le beau logis d'amour,
 Où Venus et la Grace
 Ont choisi leur sejour,
 Et de vostre œil, qui fait
 Le soleil moins parfait.*

Je me plains durement :
La playe en l'ame enclose
Me cuit bien autrement,
Que ton œil m'y laissa
Le jour qu'il me blessa.

PROPHETIE

DU DIEU DE LA CHARANTE

Aux mutins de Guyenne.

ODE VI.

Quand la Guyenne errante
S'arma contre son roy,
Le dieu de la Charante,
Fasché d'un tel desroy,
Arresta son flot coy,
Puis, d'une bouche ouverte,
A ce peuple sans loy
Prophetisa sa perte :
 Ja déjà ta desserte
Te suit, peuple mutin,
Qui ma rive deserte
Saccages pour butin ;
Mais le cruel destin,
Que ton orgueil n'arreste,
Viendra quelque matin
Te foudroyer la teste.
 Oy de Mars la tempeste,
D'escailles revestu,
Et Henry, qui appreste
Contre toy sa vertu.
En vain espere-tu
Tenter son assurance,
Qui dois estre abbatu
Par le soldat de France.

Et l'avare esperance
 De ton vain appareil
 Perira par l'outrance
 D'un qui n'a son pareil.
 Ton sang fera vermeil
 Mon flot, ores esclave,
 Et tout le verd esmail
 De ces prez que je lave.

Voicy le seigneur brave,
 De Guyse (a), qui te suit
 Et ja son los engrave
 Sus ton dos qui s'enfuit,
 Prince sur tous instruit
 Aux dangereux vacarmes,
 Ou soit lors qu'il destruit
 Les troupes de gendarmes,
 Ou quand, par les allarmes,
 De sa pique l'effort
 Fait bien quitter les armes
 Au pieton le plus fort.
 Ne vois-tu le renfort
 Que Bonnivet amaine,
 Prompt à haster ta mort
 D'une playe soudaine?

Comme la nue pleine
 D'un orage odieux
 Perd du bouvier la peine,
 Qui prie en vain les dieux,
 Le soldat furieux
 Qui ja déjà t'enserre
 Ton chef si glorieux
 Perdra d'un grand tonnerre.

Le comte de Sanserre
 Et le seigneur d'Iliers
 Te porteront par terre,
 Indomtez chevaliers.

a. Var. (1550) : Aumale.

Parmy tant de miliers,
 Tu dois Jarnac cognoistre,
 Que les dieux familiers
 Sous bon astre ont fait naistre
 Comme l'ayant fait estre
 De son haineux vainqueur
 Et de soy-mesme maistre (1),
 Commandant à son cœur;
 Lesquels, toy, sans vigueur,
 Tu craindras de la sorte
 Qu'un loup craint la rigueur
 Du lion qui l'emporte.

A la fin, la main forte
 Du grand Montmorenci
 Rendra ta gloire morte
 Et ta malice aussi.
 Le Ciel le veut ainsi,
 Qui ma bouche a contrainte
 Prophetiser ceci
 Pour t'avancer la crainte.

A SA MAISTRÉSSE.

ODE VII.

Cassandre ne donne pas
 Des baisers, mais des appas
 Qui seuls nourrissent mon ame,
 Les biens dont les dieux sont fous,
 Du nectar, du sucre dous,
 De la cannelle et du bâme,
 Du thym, du lis, de la rose
 Parmy ses lèvres desclose,

1. Parce qu'il ne le tua pas, le pouvant faire et en ayant
 sujet. (R.)

Fleurante en toutes saisons,
 Et du miel tel qu'en Hymette
 La desrobe-fleur avette
 Remplit ses douces maisons.

O dieux! que j'ay de plaisir
 Quand je sens mon col saisir
 De ses bras en mainte sorte!
 Sur moy se laissant courber,
 Peu à peu la voy tomber
 Dans mon sein à demi-morte;

Puis, mettant la bouche sienne
 Tout à plat dessus la mienne,
 Me mord, et je la remors.
 Je luy darde, elle me darde
 Sa languette fretillarde;
 Puis en ses bras je m'endors.

D'un baiser doucement long
 Ell' me suce l'ame adonc,
 Puis en soufflant la repousse,
 La ressucce encore un coup,
 La ressoufle tout à coup
 Avec son haleine douce.

Tout ainsi les colombelles,
 Tremoussant un peu des ailes,
 Havement se vont baisant,
 Après que l'oiseuse glace
 A quitté la froide place
 Au printemps doux et plaisant.

Helas! mais tempere un peu
 Les biens dont je suis repeu,
 Tempere un peu ma liesse :
 Tu me ferois immortel.
 Hé! je ne veux estre tel
 Si tu n'es aussi déesse.

A UNE FILLE.

ODE VIII.

Ma petite nymphe Macée,
 Plus blanche qu'yvoire taillé,
 Que la neige à monts amassée,
 Que sur le jonc le laict caillé,
 Ton beau teint ressemble les liz
 Avecque les roses cueillis.

Ton chef de soie et d'or descœuvre,
 Où le Ciel, des beautés donneur,
 Employa sa peine et son œuvre,
 Curieux de luy faire honneur (a).
 Descœuvre ton beau front aussi,
 Heureux object de mon souci.

Plus belle que Vénus tu marches;
 Plus que les siens tes yeux sont beaux,
 Qui flambent sous deux noires arches
 Comme deux celestes flambeaux,
 D'où le brandon fut allumé
 Qui tout le cœur m'a consumé.

Eh! n'est-ce pas ton œil, mignonne,
 Qui dans son regard escarté
 Les miens encores emprisonne,
 Peu soucieux de liberté,
 Et qui m'a dérobé le cœur
 Et seul de moi s'est fait vainqueur?

a. Var. (1587):

*Descouvre-moy ton beau chef-d'œuvre,
 Tes cheveux où le Ciel, donneur
 Des graces, richement descœuvre
 Tous ses biens pour leur faire honneur.*

[Ennuy, plaisir, joye, tristesse,
De tous costés naissent de toy.
Enlasse mon col, ma déesse!
Baise-moi et rebaise-moi;
Veilles au moins d'un seul baiser
Le feu de mon cœur appaiser.]

Te voyant des belles la belle,
Tu me sucés l'ame et le sang.
Monstre-moy ta rose nouvelle,
Je dy ton sein d'yvoire blanc,
Et tes deux rondelets tetons,
Qui s'enflent comme deux boutons.

Las! puis que ta beauté meurtrière
Ne me veut point faire merci,
Et que, de jour en jour plus fière,
Prends pasetemps de mon souci,
Au moins un jour voi sur mon front
Combien de maux tes yeux me font.

A LA FONTAINE BELLERIE.

ODE IX.

O fontaine Bellerie!
Belle déesse chérie
De nos nymphes, quand ton eau
Les cache au fond de ta source,
Fuyantes le satyreau
Qui les pourchasse à la course
Jusqu'au bord de ton ruisseau,
Tu es la nymphe eternelle
De ma terre paternelle.
Pource, en ce pré verdelet,
Voy ton poëte qui t'orne
D'un petit chévreau de lait,

A qui l'une et l'autre corne
Sortent du front nouvelet.

Toujours l'esté je repose
Près ton onde, où je compose,
Caché sous tes saules vers,
Je ne sçay quoy qui ta gloire
Envoira par l'univers,
Commandant à la memoire
Que tu vives par mes vers.

L'ardeur de la canicule
Jamais tes rives ne brule,
Tellement qu'en toutes pars
Ton ombre est espaisse et drue
Aux pasteurs venans des parcs,
Aux bœufs las de la charrue
Et au bestial espars.

Iô, tu seras sans cesse
Des fontaines la princesse,
Moy celebrant le conduit
Du rocher percé qui darde
Avec un enroué bruit
L'eau de ta source jazarde,
Qui trepillante se suit.

DU RETOUR DE MACLOU DE LA HAIE.

A SON PAGE.

ODE X.

Fay rafraîchir le vin de sorte
Qu'il passe en froideur un glaçon,
Page, et que Marguerite apporte
Son luth pour dire une chanson :
Nous ballerons tous trois au son ;

Et dy à Jane qu'elle vienne
 Les cheveux tors à la façon
 D'une folastre Italienne.

Ne sens-tu que le jour se passe ?
 Et tu ne te vas point hastant !
 Qu'on verse du vin dans ma tasse !
 A qui le boirai-je d'autant ?
 Pour ce jourd'hui je suis content
 Qu'un autre plus fol ne se treuve
 Revoyant mon Maclou, que tant
 J'ai connu seur ami d'épreuve (a).

A JEAN D'AURAT,

Son precepteur (1).

ODE XI.

Si l'oiseau qu'on voit amener
 Par son chant le temps qui ennuye (2)
 Peut les hommes acertener

a. Var. :

*Ne vois-tu que le jour se passe ?
 Je ne vy point au lendemain.
 Page, reverse dans ma tasse,
 Que ce grand verre soit tout plein.
 Maudit soit qui languit en vain !
 Ces vieux medecins je n'appreuve :
 Mon cerveau n'est jamais bien sain
 Si beaucoup de vin ne l'abreuve.*

1. Cette pièce étoit primitivement dédiée à Abel de la Hurlatoire.

2. La grue.

Du vrai augure de la pluye,
 Demain le Troyen (1) de sa buye
 Espandra l'eau, et si le jour
 Sera long temps, sans qu'il s'essuye,
 Voilé d'un tenebreux sejour.

Donc, pour attendre que le tour
 De ceste tempeste ennuyeuse
 Se change par le beau retour
 D'une autre saison plus joyeuse,
 Evite la tourbe envieuse,
 Et, seul en ta chambre à recoy,
 Ecri de main laborieuse
 Des vers qui soient dignes de toy.

Espris d'une ardeur, comme moy,
 De te vouloir rendre admirable
 Pour n'estre sujet à la loy
 Du grand faucheur inexorable,
 Pesle-mesle dessus la table
 Tibulle, Ovide, soient ouvers
 Auprès de ton luth delectable,
 Fidele compagnon des vers.

Dessus, par maints accords divers,
 Chasse de toy le souci grave
 Et le soin que ce dieu pervers
 Dans un cœur amoureux engrave.
 Après l'estude, il faut qu'on lave
 Le cerveau, se réjouissant
 D'un vin de reserve en la cave,
 Par quatre ans au fust languissant.

Pourquoy te vas-tu meurtrissant,
 Et pourquoy gennes-tu ta vie
 Tandis que tu es fleurissant?
 Et pourquoy n'est-elle suivie
 D'esbat et d'amoureuse envie?
 Pauvre chétif, ne sçais-tu pas

1. Ganimède ou le Verseau.

Qu'il ne faut qu'une maladie
Pour te mener jouer là-bas (a)?

SUR LES MISERES DES HOMMES.

A Ambroise de Laporte, Parisien.

ODE XII.

Mon Dieu! que malheureux nous sommes!
 Mon Dieu! que de maux en un temps
 Offensent la race des hommes,
 Semblable aux feuilles du printemps,
 Qui vertes dedans l'arbre croissent,
 Puis, dessous l'automne suivant,
 Seiches, à terre, n'apparoissent
 Qu'un jouet remoqué du vent.
 Vrayment, l'Espérance est meschante :
 D'un faux masque elle nous deçoit,
 Et tousjours pipant elle enchante
 Le pauvre sot qui la reçoit;
 Mais le sage, qui ne se fie
 Qu'en la plus seure verité,
 Sçait que l'espoir de nostre vie
 N'est rien que pure vanité.
 Tandis que la cresse jouvence
 La fleur des beaux ans nous produit,

a. Le dernier vers de l'ode a été remplacé par ceux-ci, qui se trouvent déjà dans l'éd. de 1584 :

*Pour te faire ombre de là bas,
 D'où jamais ne revient le pas?
 Quelque chose qu'icy l'on die,
 Ce n'est qu'horreur que le trespas.*

Jamais le jeune enfant ne pense
A la vieillesse qui le suit,
Ne jamais l'homme heureux n'espere
De se voir tomber en meschef,
Sinon alors que la misere
Déjà luy pend dessus le chef.

Homme chétif et miserable,
Pauvre abusé, ne sçais-tu pas
Que la jeunesse est peu durable,
Et que la Mort guide nos pas,
Et que nostre fangeuse masse
Si tost s'esvanouyt en rien
Qu'à grand'peine avons-nous l'espace
D'apprendre le mal et le bien?

De tous côtés, la Parque noire,
Avant le temps sillant nos yeux,
Maugré nous nous envoie boire
Les flots du lac oblivieux;
Mesmes les roys, si craints en guerre,
Despouillez de veines et d'os,
Comme nous viendront sous la terre,
Devant le throne de Minos.

C'est pitié que de nostre vie :
Par les eaux l'avare marchand
Se voit sa chere ame ravie,
Le soudart par le fer trenchant;
Cetuy d'une langueur se mine,
Et l'autre d'un soin nompareil,
Et cetui là par la famine
Perd la lumiere du soleil.

Bref, on ne voit chose qui vive
Qui vive franche de douleur;
Mais sur tout la race chetive
Des hommes foisonne en malheur.
Malheur des hommes est la proye :
Aussi Phebus ne vouloit pas
Pour eux, à bon droit, devant Troye,
Se mettre au danger des combats.

Ah! que maudite soit l'asnesse (1)
 Qui, las! pour sa soif étancher,
 Au serpent donna la Jeunesse,
 Que garder on devoit tant cher,
 Jeunesse que le populaire
 De Jupiter avoit receu
 Pour loyer de n'avoir sceu taire
 Le secret larrecin du feu!

Dés ce jour devint enlaidie
 Par luy la santé des humains
 De vieillesse et de maladie,
 Des hommes bourreaux inhumains,
 Et dés ce jour il fit entendre
 Le bruit de son foudre nouveau,
 Et depuis n'a cessé d'espandre
 Les dons de son mauvais tonneau.

A GUILLAUME DES AUTELS,

Poëte françois (2).

ODE XIII.

Des-Autels, qui redore
 Le langage françois,
 Oy ce vers qui honore
 Mon terroir vendomois.

1. Nicandre dit que, Jupiter ayant donné aux hommes la Jeunesse, pour les récompenser de lui avoir révélé le larcin de Prométhée, ils la mirent sur une ânesse, qui la laissa au serpent pour avoir de l'eau.

2. En 1550, cette ode commençoit au 2e quatrain et étoit dédiée à Julien Peccate. La 1re strophe a été ajoutée dans l'éd. de 1584.

O terre fortunée,
Des Muses le séjour,
Qu'en tous ses mois l'année
Serene d'un beau jour!

En toy le ciel non chiche,
Prodiguant le bon-heur,
A de la corne riche
Renversé tout l'honneur.

Deux longs tertres te ceignent
Qui, de leur flanc hardi,
Les aquilons contraignent
Et les vents du midi.

Sur l'un Gastine sainte,
Mere des demi-dieux,
Sa teste de verd peinte
Envoye jusqu'aux cieux;

Et sur l'autre prend vie
Maint beau cep dont le vin
Porte bien peu d'envie
Au vignoble angevin.

Le Loir, tard à la fuite,
En soy s'esbanoyant,
D'eau lentement conduite
Tes champs va tournoyant,

Et rend en prez fertile
Le pays traversé
Par l'humeur qui distile
De son limon versé.

Bien qu'on n'y vienne querre,
Par flots injurieux,
De quelque estrange terre
L'or tant laborieux,

Et la gemme, peschée
En l'Orient si cher,
Chez-toy ne soit cherchée
Par l'avare nocher,

L'Inde pourtant ne pense
Te veincre; car les dieux,

D'une autre recompense,
 Te fortunent bien mieux.
 La Justice, grand'erre
 S'enfuyant d'icy bas,
 Laisa dans notre terre
 Le saint trac de ses pas,
 Et, s'encore à ceste heure
 De l'antique saison
 Quelque vertu demeure,
 Tu es bien sa maison. (a)
 Bref, quelque part que j'erre,
 Tant le ciel m'y soit dous,
 Ce petit coin de terre
 Me rira par-sur tous.
 Là je veux que la Parque
 Tranche mon fatal fil,
 Et m'envoye en la barque
 De perdurable exil;
 Là te faudra respandre
 Mille larmes parmy
 Les ombres et la cendre
 De RONSARD, ton amy.

a. Les trois strophes suivantes ne sont que dans l'éd. de 1550 :

*Les Muses honorées,
 Les Muses mon soucy,
 Et les Graces dorées,
 Y habitent aussi,
 Et les Nymphes natives
 Citoyennes des bois,
 Qui au caquet des rives
 Font accorder leurs voix,
 Chantant de bonne grâce
 Les faits et les honneurs
 De la celeste race
 Des Bourbons, nos seigneurs.*

CONTRE DENISE,

Sorciere.

ODE XIV.

L'inimitié que je te porte
Passe celle, tant elle est forte,
Des agneaux et des loups,
Vieille sorciere des-hontée,
Que les bourreaux ont fouëttée,
Te découpant de coups.

Tirant après toy une presse
D'hommes et de femmes espesse,
Tu monstros nud le flanc,
Et monstros nud parmy la rue
L'estomach et l'espaule nue,
Rougissante de sang.

Mais la peine fut bien petite,
Si l'on balance ton merite :
Le Ciel ne devoit pas
Pardonner à si lasche teste ;
Ains il devoit de sa tempeste
L'accravanter à bas.

La Terre, mere encor' pleurante
Des geans la mort violante,
Bruslez du feu des cieux
(Te laschant de son ventre à peine),
T'engendra vieille, pour la haine
Qu'elle portoit aux dieux.

Tu sçais que vaut mixtionnée
La drogue qui nous est donnée
Des pais chaleureux,

Et en quel mois, en quelles heures,
Les fleurs des femmes sont meilleures
Au breuvage amoureux.

Nulle herbe, soit-elle aux montagnes,
Ou soit venimeuse aux campagnes,
Tes yeux sorciers ne fuit,
Que tu as mille fois coupée
D'une serpe d'airain courbée,
Béant contre la nuit.

Le soir, quand la Lune fouette
Ses chevaux par la nuit muette,
Pleine de rage alors,
Voilant ta furieuse teste
De la peau d'une estrange beste,
Tu t'eslances dehors.

Au seul souffler de ton haleine,
Les chiens, effroyez, par la plaine
Aiguisent leurs abois;
Les fleuves contremont reculent;
Les loups effroyablement hullent
Après toi par les bois.

Adonc, par les lieux solitaires
Et par l'horreur des cimetaires
Où tu hantes le plus,
Au son des vers que tu murmures,
Les corps palles tu des-emmures
De leurs tombeaux reclus.

Vestant de l'un l'image vaine,
Tu viens donner horreur et peine,
Apparoissant ainsi
A la veuve qui se tourmente,
Ou à la mere qui lamente
Sa fille morte aussi.

Tu fais que la lune enchantée
Marche par l'air toute argentée,
Luy dardant d'icy bas

Telle couleur aux joues palles
Que le son de mille cymballes
Ne divertiroit pas.

Tu es la frayeur du village :
Chacun, craignant ton sorcelage,
Te ferme sa maison,
Tremblant de peur que tu ne taches
Ses bœufs, ses moutons et ses vaches,
Du jus de ta poison.

J'ay veu souvent ton œil senestre,
Trois fois regardant de loin paistre
La guide du troupeau,
L'ensorceler de telle sorte
Que tost après je la vy morte
Et les vers sur la peau.

Bien que Médée fut cruelle,
Tant comme toy ne le fut elle :
Ses venins ont servy,
Reverdissant d'Eson l'escorce ;
Au contraire, tu m'as par force
Mon beau printemps ravy.

Dieux ! si là haut pitié demeure,
Pour recompense, qu'elle meure,
Et ses oz diffamez,
Privez d'honneur de sepulture,
Soient des corbeaux goulus pasture
Et des chiens affamez.

A LA FOREST DE GASTINE.

ODE XV.

Couché sous tes ombrages vers,
Gastine, je te chante

Autant que les Grecs, par leurs vers,
 La forest d'Erymanthe :
 Car, malin, celer je ne puis
 A la race future
 De combien obligé je suis
 A ta belle verdure.
 Toy qui, sous l'abry de tes bois,
 Ravy d'esprit m'amuses ;
 Toy qui fais qu'à toutes les fois
 Me respondent les Muses ;
 Toy par qui de l'importun soin
 Tout franc je me delivre,
 Lors qu'en toy je me pers bien loin,
 Parlant avec un livre,
 Tes bocgages soient tousjours pleins
 D'amoureuses brigades
 De Satyres et de Sylvains,
 La crainte des Naiades !
 En toy habite desormais
 Des Muses le college,
 Et ton bois ne sente jamais
 La flame sacrilege !

A CASSANDRE.

ODE XVI.

Ma petite colombelle,
 Ma mignonne toute belle,
 Mon petit œil, baisez-moy ;
 D'une bouche toute pleine
 De baisers chassez la peine
 De mon amoureux esmoy.
 Quand je vous diray : Mignonne,
 Approchez-vous, qu'on me donne

Neuf baisers tout à la fois,
 Lors ne m'en baillez que trois,
 Tels que Diane guerrière
 Les donne à Phebus son frère,
 Et l'Aurore à son vieillard;
 Puis reculez vostre bouche,
 Et bien loin, toute farouche,
 Fuyez d'un pied fretillard.

Comme un taureau par la prée
 Court après son amourée,
 Ainsi, tout plein de courroux,
 Je courray fol après vous,
 Et, prise d'une main forte,
 Vous tiendray de telle sorte
 Qu'un aigle l'oiseau tremblant.
 Lors, faisant de la modeste,
 De me redonner le reste
 Des baisers ferez semblant.

Mais en vain serez pendante
 Toute à mon col, attendante
 (Tenant un peu l'œil baissé)
 Pardon de m'avoir laissé :

Car, en lieu de six, adonques
 J'en demanderay plus qu'onques
 Tout le ciel d'estoiles n'eut,
 Plus que d'arene poussée
 Aux bords, quand l'eau courroucée
 Contre les rives s'esmeut.

ODE XVII (1).

Pour boire, dessus l'herbe tendre
 Je veux sous un laurier m'estendre,
 Et veux qu'Amour, d'un petit brin

1. Imité d'Anacréon. (R.)

Ronsard. — II.

Ou de lin, ou de cheneviere,
Trousse au flanc sa robe legere,
Et my-nud me verse du vin.

L'incertaine vie de l'homme
De jour en jour se roule comme
Aux rives se roulent les flots,
Et, après nostre heure derniere,
Rien de nous ne reste en la biere
Que je ne sçay quels petits os.

Je ne veux, selon la coustume,
Que d'encens ma tombe on parfume,
Ny qu'on y verse des odeurs;
Mais, tandis que je suis en vie,
J'ay de me parfumer envie
Et de me couronner de fleurs.

Corydon, va quérir ma mie.
Avant que la Parque blesmie
M'envoye aux éternelles nuits,
Je veux, avec la tasse pleine
Et avec elle, oster la peine
De mes misérables ennuis (a).

A SON LAQUAIS.

ODE XVIII.

J'ay l'esprit tout ennuyé
D'avoir trop étudié

a. Var. (1587) :

*De moy-mesme je me veux faire
L'heritier pour me satisfaire :
Je ne veux vivre pour autruy.
Fol le pelican qui se blesse
Pour les siens, et fol qui se laisse
Pour les siens travailler d'ennuy.*

Les Phenomenes d'Arate :
 Il est temps que je m'esbate
 Et que j'aïlle aux champs jouer.
 Bons dieux ! qui voudroit louer
 Ceux qui, collez sur un livre,
 N'ont jamais soucy de vivre ?

Que nous sert l'estudier,
 Sinon de nous ennuyer
 Et soing dessus soing accrestre,
 A nous qui serons peut-estre,
 Ou ce matin, ou ce soir,
 Victime de l'orque noir,
 De l'orque qui ne pardonne,
 Tant il est fier, à personne ?

Corydon, marche devant ;
 Sçache où le bon vin se vend.
 Fais après à ma bouteille,
 Des feuilles de quelque treille,
 Un tapon pour la boucher (a).
 Ne m'achete point de chair,
 Car, tant soit-elle friande,
 L'esté je hay la viande.

Achete des abricôs,
 Des pompons, des artichôs,
 Des fraises et de la crème :
 C'est en esté ce que j'aime,
 Quand, sur le bord d'un ruisseau,
 Je les mange au bruit de l'eau,
 Estendu sur le rivage
 Ou dans un antre sauvage.

Ores que je suis dispos,
 Je veux rire sans repos,

a. Var. (1587) :

*Fay refreschir ma bouteille,
 Cerche une fueilleuse treille
 Et des fleurs pour me coucher.*

De peur que la maladie
 Un de ces jours ne me die,
 Me happant à l'impourveu :
 « Meurs, gallant : c'est assez beu (a), »

L'AMOUR MOUILLÉ (1).

Au sieur Robertet.

ODE XIX.

Du malheur de recevoir
 Un estranger sans avoir
 De luy quelque cognoissance
 Tu as fait experiance,
 Menelas, ayant receu
 Pâris, dont tu fus deceu ;
 Et moy je la viens de faire,
 Las ! qui ay voulu retraire
 Tout soudain un estranger
 Dans ma chambre et le loger.
 Il estoit minuict, et l'ourse
 De son char tournoit la course
 Entre les mains du bouvier,
 Quand le somme vint lier
 D'une chaine sommeillere
 Mes yeux clos sous la paupiere.
 Jà, je dormois en mon lit,
 Lors que j'entr'ouy le bruit

a. Var. (1587) :

Je t'ay maintenant veincu.

Meurs, galland : c'est trop vescu.

1. Cette ode, d'abord dédiée à Revergat, est imitée d'Anacréon.

D'un qui frapoit à ma porte,
Et heurtoit de telle sorte
Que mon dormir s'en-alla.
Je demanday : « Qu'est-ce là
Qui fait à mon huis sa plainte ?
— Je suis enfant, n'aye crainte »,
Ce me dit-il. Et adonc
Je luy desserre le gond
De ma porte verrouillée.
« J'ay la chemise mouillée,
Qui me trempe jusqu'aux oz,
Ce disoit, car sur le doz
Toute nuict j'ay eu la pluie;
Et pour ce je te supplie
De me conduire à ton feu
Pour m'aller seicher un peu. »

Lors je prins sa main humide,
Et par pitié je le guide
En ma chambre, et le fis seoir
Au feu qui restoit du soir;
Puis, allumant des chandelles,
Je vy qu'il portoit des ailes,
Dans la main un arc turquois,
Et sous l'aisselle un carquois.
Adonc en mon cœur je pense
Qu'il avoit grande puissance,
Et qu'il falloit m'apprester
Pour le faire banqueter.

Ce-pendant il me regarde
D'un œil, de l'autre il prend garde
Si son arc estoit seché;
Puis, me voyant empesché
A luy faire bonne chere,
Me tire une fleche amere
Droict en l'œil, et qui de là
Plus bas au cœur devala,
Et m'y fit telle ouverture
Qu'herbe, drogue ny murmure,

N'y serviroient plus de rien.
 Voila, Robertet, le bien
 (Mon Robertet, qui embrasses
 Les neuf Muses et les Graces),
 Le bien qui m'est advenu
 Pour loger un incognu.

ODE XX.

Si j'aime depuis naguere
 Une belle chambriere,
 Je ne suis pas à blasmer
 De si bassement aimer.

Non, l'amour n'est point vilaine
 Que maint brave capitaine,
 Maint philosophe et maint roy,
 A trouvé digne de soy.

Hercule, dont l'honneur vole
 Au ciel, aima bien Iole,
 Qui, prisonniere, dontoit
 Celuy qui son maistre estoit.

Achille, l'effroy de Troye,
 De Briseïs fut la proye,
 Dont si bien il s'échaufa
 Que, serve, elle en trionfa.

Ajax eut pour sa maistresse
 Sa prisonniere Tecmesse,
 Bien qu'il secouast au bras
 Un bouclier à sept rebras.

Agamemnon se vit prendre
 De sa captive Cassandre,
 Qui sentit plus d'aise au cœur
 D'estre veincu que veinqueur.

Le petit Amour veut estre
 Tousjours des plus grands le maistre,

Et jamais il n'a esté
Compagnon de majesté.

A quoy diroy-je l'histoire
De Jupiter, qui fait gloire
De se vestir d'un oyseau,
D'un satyre et d'un taureau,
Pour abuser nos femelles ?

Et, bien que les immortelles
Soient à son commandement,
Il veut aimer bassement.

Jamais on n'a que tristesses
A servir ces grand's déesses :

Qui veut avoir ses esbas,
Il faut aimer en lieu bas.

Quant à moy, je laisse dire
Tous ceux qui veulent mesdire ;
Je ne veux laisser pour eux
En bas lieu d'estre amoureux.

ODE XXI.

Ny la fleur qui porte le nom
D'un mois et d'un dieu (1), ny la rose,
Qui dessus la cuisse d'Adon
D'une playe (2) se vit esclose ;
Ny les beaux œillets empourprés
Du teint de Bellone, ni celle
Fleurette qui, parmi les prés,
Du nom d'hyacinthe s'appelle ;

1. La violette de mars. (R.)

2. De la playe que Venus se fait parmi des espines accourant à la blessure de son Adonis, mourant par la jalousie de Mars. (R.)

Ny celle qu'Ajax enfanta,
 De son sang vermeil empourprée,
 Lors que, furieux, il planta
 En son cœur la troyenne espée;
 Ny celle qui jaunit du teint
 De la fille trop envieuse (1),
 En voyant le Soleil atteint
 D'une autre plus belle amoureuse (2);
 Ny celle qui, dessus le bord
 D'une belle source azurée,
 Nasquit sur l'herbe après la mort
 De la face trop remirée (3);
 Ny les fleurons que diffama
 Venus, alors que sa main blanche
 Au milieu du lis renferma
 D'un grand asne le roide manche (4);
 Ny la blanche fleur qui se fist
 Des larmes d'Heleine la belle,
 Ny celle que Junon blanchist
 Du laict de sa tendre mammelle,
 Quand, faisant teter le dieu Mars
 Du bout de sa fraize esgoutée,
 Le laict qui s'escouloit espars
 Fit au ciel la voye laictée,
 Ne me plaisent tant que la fleur
 De la douce vigne sacrée,
 Qui de sa nectareuse odeur
 Le nez et le cœur me recrée.

1. Le soucy, qui est jaune et palle, representant la jalouse passion de Clytie, de laquelle il est issu, et suit tellement toute les conversions du Soleil, qu'il a son occident et son orient avecque luy. (R.)

2. De Leucothoé. Ovide 4. Metamorph. (R.)

3. Le Narcis. (R.)

4. Dans les Alexipharmques, Nicandre dit que ce fleuron voulut un jour contester de beauté contre Venus, qui, par despit et en vengeance, enferma au milieu de ses feuilles la vergogne d'un asne. (R.)

Quand la Mort me voudra tuer,
 A tout le moins, si je suis digne
 Que les dieux me daignent muer,
 Je le veux estre en fleur de vigne,
 Et m'esbahis qu'Anacreon,
 Qui tant a chery la vendange,
 Comme un poëte biberon,
 N'en a chanté quelque louange.

A REMY BELLEAU,

Poëte.

ODE XXII.

Tu es un trop sec biberon (1)
 Pour un tourneur d'Anacreon,
 Belleau. Et quoy! ceste comete
 Qui naguere au ciel reluisoit
 Rien que la soif ne predisoit,
 Ou je suis un mauvais prophete.

Les plus chauds astres etherez
 Ramenent les jours alterez
 En ce mois pour nous faire boire.
 Boy donques : après le trespas,
 Ombre, tu ne boiras là bas
 Que je ne sçay quelle onde noire.

Mais non, ne boy point, mon Belleau,
 Si tu veux monter au coupeau
 Des Muses : dessus leur montaigne,
 Il vaut trop mieux estudier,

1. Il se rit de Belleau, qui ne boit point et qui neantmoins se mesle de traduire le plus grand beuveur de poëte qui ait jamais esté. (R.)

Comme tu fais, que s'allier
 De Bacchus et de sa compagne.
 Quand avecques Bacchus on joint
 Venus sans mesure, on n'a point
 Saine du cerveau la partie.
 Donc, pour corriger son défaut,
 Un vieil pedagogue il luy faut,
 Un Silene qui le chastie,
 Ou les pucelles dont il fut
 Nourry quand Jupin le receut
 Tout vif de sa mere bruslée :
 Ce furent les nymphes des eaux,
 Car Bacchus gaste nos cerveaux
 Si la nymphe n'y est meslée.

A JOACHIM DU BELLAY.

ODE XXIII (1).

Escoute, du Bellay, ou les Muses ont peur
 De l'enfant de Venus, ou l'aiment de bon cœur,
 Et tousjours pas à pas accompagnent sa trace;
 Car, si quelqu'un ne veut les Amours desdaigner,
 Toutes à qui mieux-mieux le viennent enseigner,
 Et sa bouche mielleuse emplissent de leur grace.
 Mais au brave qui met les Amours à desdain,
 Le desdaignant aussi, l'abandonnent soudain,
 Et plus ne luy font part de leur gentille veine,
 Ains Clion luy defend de ne se plus trouver
 En leur danse, et jamais ne venir abreuver
 Sa bouche non amante en leur belle fontaine.
 Certes, j'en suis tesmoin, car, quand je veux louer

1. Imité de Bion. (R.)

Quelque homme ou quelque dieu, soudain je sens nouer
La langue à mon palais, et ma gorge se bouche ;
Mais, quand je veux d'Amour ou escrire ou parler,
Ma langue se desnoue, et lors je sens couler
Ma chanson d'elle-mesme aisément en la bouche.

Fin du second livre des Odes.





LE TROISIÈME LIVRE
DES ODES

AU ROY HENRY II.

ODE I.

Comme on voit la navire attendre bien souvent
 Au premier front du port la conduite du vent
 Afin de voyager, haussant la voile enflée
 Du costé que le vent sa poupe aura soufflée,
 Ainsi, Prince, je suis sans bouger, attendant
 Que ta fureur royale aille un jour commandant
 A ma nef d'entreprendre un chemin honorable
 Du costé que ton vent luy sera favorable ;
 Car, si tu es sa guide, elle courra sans peur
 De trouver dessous l'eau quelque rocher trompeur,
 Ou les bans perilleux des sablonneuses rades,
 Ou l'aboyante Scylle, ou les deux Symplegades,
 Mais, seurement voguant sans crainte d'abysmer,
 Joyeuse, emportera les Muses par la mer,
 Qui, pour l'honneur de toy, luy monstrent la voye
 D'aller bien loin de France, aux rivages de Troye,
 Et là, sous les monceaux de tant de murs veincus,
 La première trouver le fils d'Hector Francus,

Et soudain l'amener, sous ta conduite, Siré,
Enterrer Andromache à la coste d'Epire,
Et de là, plus avant (échappés des dangers
Des Gregeois ennemis et des flots estrangers),
Gagner la mer Euxine et l'emboucheure large
Où le cornu Danube en la mer se descharge;
De là, contre ses eaux costoyant les Gelons,
Les Goths, les Tomiens, les Getes, les Polons,
Aborder en Hongrie, et là bastir la ville
De Sicambre au giron d'une plaine fertile.

Là, quittant la navire à l'abandon des flots,
Je me mettrois à pied et chargerois mon dos
De mainte grosse pierre aux compas agencée
Pour aider à bastir sa ville commencée.

Mais, quand desja les murs seroient parachevez,
Et qu'on verroit au ciel les palais eslevez,
Et quand plus les Troyens s'asseureroient à l'heure
D'avoir là pour jamais arrêté leur demeure,
Las! il faudroit quitter ce bastiment si cher
Et par destin ailleurs autres maisons chercher.
Cérés, vindicative, à grand tort courroussée
Contre eux d'avoir sans feu sa chapelle laissée,
Gasteroit la campagne, et d'un cœur despité
Une peste espendroit par toute la cité.

Alors du père Hector la ressemblance pâle
(La nuit, par le congé de la royne infernale)
Prendroit à l'impourveu et la bouche, et les yeux,
Et la voix d'Amyntor, grand augure des dieux,
Et admonesterait son enfant d'aller querre
Dessus les bords de Seine autre nouvelle terre,
Et que là, pour l'honneur de son oncle Pâris,
Bastiroit à jamais la ville de Paris,
Ville que ses neveux et sa troyenne race
Tiendroient de main en main pour leur royale place.

Il me semble déjà que j'oy de toutes pars
Déloger ton Francus, et la voix des soldars,
Et le hennissement des chevaux, et la tourbe
Des vieux peres laissez sur le rivage courbe,

Et le cry des enfans, et les pleurs soucieux
Des femmes, envoyer un bruit jusques aux cieux.

Mais, pour cela, Francus ne cede à la fortune,
Ains de çà et de là son peuple il importune
De vestir le harnois, et, haut apparoissant
Entre tous ses soudards, comme un grand pin croissant
Sur les menus cyprés, saccage la campagne
Et deffie au combat les princes d'Allemagne.

Les champs de Franconie en armes il passa,
Et son nom pour jamais à la terre il laissa,
Passa le Rhin gaulois, la Moselle et la Meuse,
Et vint planter son camp dessus la rive herbeuse
Et de Somme et de Marne, et de là, cotoyant
Plus bas le gauche flanc de Seine tournoyant,
Fonda dedans une isle, au milieu d'une plaine,
La ville de Paris, qui pour lors n'estoit pleine
Que de buissons et d'herbe, et ses grands palais d'or,
Comme ils font aujourd'huy, n'y reluisoient encor.

Tous les roys habitans en la gauloise terre,
Si tost qu'il arriva, luy manderent la guerre,
Et qu'ils seroient honteux qu'un étranger banny
Se reparast ainsi d'un tel país garny
D'hommes et de chevaux qui, plustost que tempeste,
Un orage ferré verseroient sur sa teste.

Mais luy, qui ressembloit son pere courageux,
Ne pouvant endurer leurs propos outrageux,
Premier les assaillit et leur donna la fuite,
Ayant pris à Beauvais Bavo (1) pour sa conduite.

Presques un an entier contre eux il batailla,
Et mille fois en proye à la mort se bailla,
Tant il y eut de peine, ains que Francus en France

1. Nom peut-estre du fondateur de la ville de Beauvais, par imitation de Virgile, qui, dans son Eneide, fait mention, à la traverse, du nom des fondateurs de quelques villes d'Italie, comme du nom de Capys, à cause de Capouë; de Privernum, de Salmon et autres, qu'il employe aux principales actions de son Enée. (R.)

Semast de tes ayeux la première naissance.

De ce vaillant Francus les faits je chanterois,
Et près de ses vertus les vertus je mettrois
Des roys issus de luy, qui jusqu'aux Pyrenées
Et jusqu'aux bords du Rhin les Gaules ont bornées,
Et, braves, se sont faits, par l'effort de leurs mains,
De tributaires francs des empereurs romains.

Après, de père en fils, par une mesme trace,
Je viendrois aux Valois, les tiges de ta race;
Mais quand, remply d'ardeur, je chanterois de toy,
Un esprit plus qu'humain me raviroit de moy,
Et rien, rien que Phebus et sa fureur divine,
Ne pourroit respirer ma bouillante poitrine;
Je m'irois abreuver és ruisseaux pegasins,
Et, m'endormant à part dans leurs antres voisins,
Je songerois comment les Françoises Charites,
Hautes, égaleroient mes vers à tes merites,
Et peut-estre qu'un jour je te dirois si bien
Que l'honneur d'un Achille auroit envie au tien.
En vain, certes, en vain les princes se travaillent,
En vain pour gloire avoir l'un à l'autre bataillent,
Si, après cinquante ans, fraudez de leur renom,
Le peuple ne sçait point s'ils ont vescu ou non.

Ce n'est rien (mon grand roy) d'avoir Boulongne (1)
D'avoir jusques au Rhin l'Allemagne conquise [prise,
[D'avoir Metz, Danvillier, Yvoir, Parme, Sienne,
Et cette ile qui joint la mer sicilienne],
Si la Muse te fuit, et d'un vers solennel
Ne te fait d'âge en âge aux peuples eternal.
Les palais, les citez, l'or, l'argent et le cuivre
Ne font les puissans roys, sans les Muses, revivre;
Sans les Muses deux fois les roys ne vivent pas,
Ains despouillez d'honneur se lamentent là bas
Aux rives d'Acheron; seulement ceste gloire

1. Ville frontiere et maritime, tenue en fief de la Vierge Marie par nos roys depuis le roy Loys XI, occupée par l'Anglois et rendue par la paix de l'an 1550. (R.)

Est de Dieu concédée aux filles que Mémoire
 Conceut de Jupiter, pour la donner à ceux
 Qui attirent par dons les poètes chez eux.

Tout le riche butin, toute la belle proye
 Que les deux freres Grecs avoient conquise à Troye,
 Est perie aujourd'huy, et ne cognoistroit-on
 Achille ny Patrocle, Ajax n'Agamemnon,
 Ny Rhese, ny Glaucus, ny Hector, ny Troïle,
 Et tant de gens vaillans perdus devant la ville
 Seroient, comme de corps, de gloire devestus,
 Si la muse d'Homere eust celé leurs vertus;
 Ainsi que vignérons qui ont és mains l'empoule
 A force de bêcher, seroient parmy la foule
 Des esprits incogneus, et leur vertu qui luit
 Seroit ensevelie en l'éternelle nuit.

Donques, pour engarder que la Parque cruelle
 Sans nom t'ensevelisse en la nuict éternelle,
 Tousjours ne faut avoir à gage des maçons
 Pour transformer par art une roche en maisons,
 Et tousjours n'acheter, avecques la main pleine,
 Ou la medalle morte ou la peinture vaine;
 Mais il faut par bien-faits et par caresse d'yeux
 Tirer en ta maison les ministres des dieux,
 Les poètes sacrez, qui, par leur esriture,
 Te rendront plus vivant que maison ny peinture.

Entre lesquels (mon Roy) de si peu que je puis,
 Ton devot serviteur dès enfance je suis,
 Comme le nourrisson de ta grandeur prospere,
 Qui seule m'a nourry, mes freres et mon pere.
 Pour toy (mon Roy) pour toy hardy j'entreprendrois
 De faire en armes teste à la fureur des rois,
 Et de ravir des poings à Jupiter la foudre;
 Pour toy seul je mettrois dedans les yeux la poudre
 A tous mes devanciers, s'il plaist à ta grandeur
 (Si digne au-moins j'en suis) de me faire tant d'heur
 Qu'un jour me commander, d'un seul clin, que je face
 Ma Franciade tienne, où la troyenne race
 De Francus ton ancestre, où les faicts glorieux

De tant de vaillans roys qui furent tes ayeux,
 Où mesmes tes vertus y luiront evidantes
 Comme luisent au ciel les estoiles ardantes,
 Sortant de l'océan. Là donques, mon grand Roy,
 En me la commandant, liberal, donne-moy
 Ce que tu m'as promis, et pour la recompense
 Je t'appreste un renom, et à toute la France,
 Qui vif de siecle en siecle à jamais volera,
 Tant qu'en France françois ton peuple parlera.

A LA ROYNE CATHERINE DE MEDICIS,

Mere du Roy.

ODE II.

Mere des dieux ancienne,
 Berecynthe phrygienne,
 A qui cent prestres ridez
 Font, avecques cent Menades,
 Au son du buis, des gambades,
 Sur les hauts sommets Idés,
 Laisse, laisse ta couronne
 Que mainte tour environne,
 Et ton mystere orgien,
 Et plus à ton char n'attache
 Tes fiers lions, et te cache
 Dans ton antre phrygien.
 Une autre mere nouvelle,
 Une autre mere Cybelle,
 Nous est transmise des cieux,
 Qui, plus que toy bien-heureuse,
 Se voit mere plantureuse
 D'un plus grand nombre de dieux.

Junon en pompe si grande
 Ne fend la celeste bande
 Qui luy courbe les genoux,
 Quand elle, grave matrone,
 Se va seoir auprès du throne
 De son frere, son espoux,
 Comme toy, Junon de France,
 Grave en royale apparance,
 Fends la tourbe des François,
 T'allant seoir à la main destre
 De ton espoux, nostre maistre,
 Le meilleur de tous les rois;
 Duquel, après mainte année,
 Tu conçois par destinée
 Une abondance d'enfants
 Qui diviseront le monde,
 Et de sa grand masse ronde
 Seront les rois triomphants (a).

[Mais d'autant que plus d'affaire
 Et plus d'ans tu mis à faire
 L'enfant que premier tu feis,
 Pour le delay de ton estre,
 D'autant plus grand il doit estre
 Que le reste de tels fils.]

Car, comme Alcide differe
 De prouesses à son frere,
 Conçu par trois nuicts de temps,
 L'aisné prendra d'avantage
 Que ses puisnez de courage,
 Qui mit à naistre sept ans.

Tout aussi tost que Lucine
 Eust fortuné ta gesine,

a. Var. (1587) :

(Les cieux à tes vœux ouverts)
Des fils heritiers du monde,
Qui d'une race feconde
Peupleront cet univers.

Et que l'enfant nouveau-né
 De sa douce voix première
 Eust salué la lumière
 Du jour à chacun donné,
 Tu n'as pas, comme fist Rhée,
 A la pierre dévorée
 Le corps de ton fils changé,
 De peur que ne le perdisses,
 Et le perdant ne le visses
 Par un Saturne mangé;
 Et ne l'as porté secrète,
 Dedans un antre de Crète,
 Afin qu'il vesquit de miel,
 Afin aussi que sa lèvre
 Suçast le lait de la chèvre
 Que depuis il mit au ciel,
 Et que les Crétois gendarmes
 S'entrechoquans de leurs armes,
 En dansant fissent un son
 Parmi l'antre solitaire,
 Pour engarder que le père
 N'entr'ouist son enfant.

Mais tu l'as, Roïne très-sage,
 Porté dès son premier âge,
 Non à Nède, non aussi
 Aux campagnes dicéennes,
 Non aux nymphes méliennes,
 Pour en prendre le souci,
 Mais à Durfé, qui radresse
 Les fautes de sa jeunesse
 Par un art industrieux,
 Et, comme en la cire tendre,
 En cent façons luy fait prendre
 Les vertus de ses ayeux.

Ores une ombre il exerce
 D'une bataille diverse,
 Et, tenant le fer en main,
 Les siens au combat il serre,

Et brave esmeut d'une guerre
 La figure faite en vain ;
 Ores les chevaux il donte,
 Et leur brutesse il surmonte
 Par un doux commandement ;
 Ores dotez il les guide,
 Et leur attache à la bride
 Un humain entendement ;
 Ores sa voix il façonne,
 Et de ses doigts le luth sonne,
 Doigts qui tost doivent darder
 Les armes de telle sorte,
 Que l'Espagne, tant soit forte,
 Ne les pourra retarder.

Mais cela ne le destourne
 Qu'à son Durfé ne retourne
 Ouyr ses mots fructueux :
 Ainsi l'enfaçon Achille
 Escoutoit la voix utile
 Du centaure vertueux,

Après que Thetis la belle
 Eut bruslé la peau mortelle,
 Et que, dedans son giron
 L'enlevant de l'eau salée,
 L'eut, sans le sceu de Pelée,
 Mis en l'antre de Chiron.

Mais laissons ce Peleïde
 Et sa mere Nereïde,
 Chiron et l'antre Pholois,
 Et ces histoires estranges,
 Et redisons les louanges
 Du divin sang de Valois.

Oy donque, Royne, et t'amuse
 O l'oracle de ma muse
 Qui va chanter tes honneurs,
 Et de tes enfans nos princes,
 Et de combien de provinces
 Le Ciel les fera seigneurs.

AU ROY DAUPHIN FRANÇOIS II,

Depuis roy de France.

ODE III.

Que pourroy-je, moy François,
Mieux celebrer que la France,
Le pays à qui je dois
Le bon-heur de ma naissance?
Et comme oubliroy-je aussi,
En le celebrant, la race
De son Roy, qui tient icy
Après Dieu la plus grand place?
Que me vaudroit de chanter
Ces vieilles fables passées
Qui ne servent qu'à tenter
L'esprit de vaines pensées?
Qui est celuy qui n'a sceu
De Pelops l'ardante flame,
Le traistre Œnomas deceu
Et les nopces d'Hippodame?
Ores je veux esprouver
Autre fable plus nouvelle
Que ces vieilles, pour trouver
Une autre gloire plus belle
Qui déjà se donne à moy,
Si jusqu'aux pays estranges
Du fils aîné de mon Roy
Je veux pousser les louanges.
Mais moy, qui suis coustumier
Brouiller mes vers à la mode
De Pindar', de qui premier
Commenceray-je mon Ode?

Commenceray-je à l'enfant,
 Ou par les faicts de son pere,
 Ou par le nom triomphant
 De sa tante ou de sa mere ?
 J'oy Jupiter qui defend
 Ne commencer par le pere,
 Par la tante ou par l'enfant,
 Mais par le nom de sa mere.
 Donc, puis qu'un Dieu me defend
 De commencer par le pere,
 Les vers qui sont à l'enfant
 Commenceront par la mere ;

Laquelle, dès quatorze ans,
 Portoit au bois la sagette,
 La robe et les arcs duisans
 Aux pucelles de Taygette ;
 Son poil au vent s'esbatoit
 D'une ondoyante secousse,
 Et sur le flanc luy battoit
 Tousjours la trompe et la trousse.

Tousjours dès l'aube du jour
 Alloit aux forests en queste,
 Ou de reths tout à l'entour
 Cernoit le trac d'une beste ;
 Ou prenoit les cerfs au cours,
 Ou, par le pendant des roches,
 Sans chiens assailloit les ours
 Et les sangliers aux dents croches.

Un jour, pour avoir chassé
 Long temps un sanglier sauvage,
 Reposas son corps lassé
 Dessus les fleurs d'un rivage :
 Elle pend son arc turquois,
 Recoiffe sa tresse blonde,
 Met pour chevet son carquois,
 Puis s'endort au bruit de l'onde.

Les souspirs qui repousoient
 Du sein la jumelle pomme,

Et ses yeux qui languissoient
 En la paresse du somme,
 Les Amours qui éventoient
 La sommeillante poitrine,
 De plus en plus augmentoient
 Les graces de Catherine.

Jupiter la vid des cieux
 (Mais est-il rien qu'il ne voye?),
 Puis d'un soin ambitieux
 Souhaita si douce proye;
 Car amour, qui s'écouloit
 Venimeux en ses mouelles,
 Ses os congneus luy bruloit
 De mille flames nouvelles.

Adonc luy, sentant là haut
 Au cœur l'amoureuse playe,
 C'est ores, dit-il, qu'il faut
 Que pour me guarir j'essaye
 D'aller voir celle là bas
 Qui tient ma liberté prise;
 Ma Junon ne sçaura pas
 Pour ce coup mon entreprise.

A grand' peine avoit-il dit,
 Qu'ardant d'approcher s'amie,
 De son throne descendit
 Près de la nymphe endormie;
 Et, comme un dieu qui sentoit
 D'amour la poignante rage,
 A la force s'apprestoit
 De ravir son pucelage.

Mais Arne (1), qui l'entre-vit,
 Poussant l'eau de ses espauls,
 Hors des flots la teste mit,
 Ceinte de joncs et de saules;
 Et, destournant ses cheveux
 Qui flotoient devant sa bouche,

1. L'Arno, fleuve qui passe à Florence.

Defend au prince amoureux
 Qu'à la pucelle il ne touche.
 « Si tu n'as desir de voir,
 Dit le Fleuve, ta puissance
 Serve dessous le pouvoir
 Du fils qui prendroit naissance
 De ceste nymphe et de toy,
 Et si toucjours tu veux estre
 Des dieux le pere et le roy,
 Sans attendre un plus grand maistre,
 « Cesse, cesse de tenter
 Faire ceste vierge mere,
 Qui doit un jour enfanter
 Un fils plus grand que son pere,
 Fils qui donnera ses loix,
 Soit en paix ou soit en guerre,
 Aux tourbes des autres rois,
 Qui sous luy tiendront la terre.
 « Un prince en Gaule est nourry,
 Né de semence royale,
 Qui doit estre son mary,
 Elle sa femme loyale;
 D'elle et de luy sortira
 Ce fils heritier de France
 Qui ciel et terre emplira
 Des prouesses de sa lance.
 « Les Parques au front ridé,
 D'Erebe et de la Nuict nées,
 Ont main à main devidé
 L'arrest de ses destinées. »
 A tant le Fleuve plongea
 Au plus creux de l'eau sa teste,
 Et l'amoureux deslogea,
 Fraudé de sa douce queste.
 Après le terme parfait
 Predit par la voix divine,
 Le mariage fut fait
 De ceste Nymphe divine.

Sept ans peurent s'absenter
 Ains qu'elle fust accouchée
 Du fils dont je vay chanter
 La louange non touchée.

Escoute un peu, fils aîné,
 Honneur de France et d'Itale,
 Le bien qui t'est destiné
 Par ordonnance fatale :
 Quand ja ton pere sera
 Las de mener les gendarmes,
 Que vieillard il cessera
 D'effroyer le monde en armes,

Adonc vaillant tu tiendras
 Sous luy d'Europe la bride,
 Et sous luy tu serviras
 A ses gendarmes de guide,
 Et, ensemble fort et fin
 En mainte ruse guerriere,
 Humble, tu mettras à fin
 Les mandemens de ton pere;

Et, s'il reste quelque roy
 Qu'il n'ait eu loisir de prendre,
 Fait esclave dessous toy,
 François tu le feras rendre.
 Tu penseras en ton cœur
 D'acquérir l'Europe encore,
 Et de te faire vainqueur
 Des Gades jusqu'au Bosphore.

Ces grands peuples reculez
 A l'escart de nostre monde,
 Des flots de Tethys salez
 Couronnez tout à la ronde,
 Et ceux qu'on void habiter
 Les Orcades escossoises,
 N'auront cœur de resister
 Contre tes armes françoises.

Les grands cloistres Pyrenez,
 Dévoyez en mille entorses,

De tes soudars obstinez
 Ne pourront tromper les forces,
 Ny les grands citez ton feu,
 Que toy, pillant les campagnes
 En armes, tu ne sois veu
 Le monarque des Espagnes.

Ny les Alpes au grand front,
 Ny l'Appenin, qui divise
 L'Italie, ne pourront
 Retarder ton entreprise,
 Lors que, trainant avec toy
 Tant de legions fidelles,
 Tu ne te couronnes roy
 Des Itales maternelles.

De là tirant plus avant
 Vers l'Allemagne terrible,
 De la part où plus le vent
 D'aquilon se montre horrible,
 Tu donteras les Gelons
 Et ceste froide partie
 Que possèdent les Polons,
 Les Gots et ceux de Scythie.

Poussant outre, tu prendras
 La Thrace, et par ta prouesse
 Tes bornes tu planteras
 Jusqu'au destroit de la Grece;
 Puis en France retourné,
 Dans Paris, ta grande ville,
 Tu triompheras orné
 De sa despouille servile.

Ton pere, déjà chenu
 D'avoir trop mis la cuirace,
 D'un grand aise detenu,
 Fera rajeunir sa face,
 Et, dessus son throne assis,
 Sentira mille liesses
 D'estre pere d'un tel fils
 Heritier de ses prouesses.

Ainsi qu'à Rome Cesar
Triomphant d'une victoire,
Haut t'assoiras dans un char
Dessus un siège d'yvoire;
Deux coursiers blancs henniront
D'une longue voix aigue,
Qui ton beau char traineront
En triomphe par la rue.

Tes cheveux seront liez
De palme torse en couronne,
Et bas seront sous tes piez
Les ferremens de Bellonne;
Le ciel, qui s'esbahira
De voir pour toi si grand' choses,
Prodigue, te remplira
Le sein de liz et de roses.

Là, francs de peur, tes soudars,
Marchans au son des trompettes,
Te ru'ront de toutes pars
Mille joyeuses sornettes,
Et, parez de lauriers verds,
Diront aux tourbes pressées
Les maux qu'ils auront soufferts
En tant de guerres passées.

Tout le peuple Iô crira,
Rien qu'Iô par l'assemblée
Le peuple ne redira
D'une joye redoublée;
Le menestrier resonnant,
Des chantres la douce presse,
Autres mots n'iront sonnant
Que cette voix d'allegresse.

En ordre les roys vaincus
Iront en diverse mine,
Trainez dessus leurs escus,
Devant ta pompe divine;
Les uns auront les yeux bas,
Les autres, levant les faces,

A leur mal ne songeant pas,
Remascheront des menaces.

Les uns au col secouront
Les liens d'une chaisne orde,
Les autres les bras auront
Serrez au dos d'une corde;
Aux autres, selon les faits
De leurs fautes desloyales,
Divers tourments seront faits
A leurs miseres royales.

Là seront peints les chasteaux,
Les ports et les villes prises,
Les grands forets et les eaux,
Et les montaignes conquises;
Le vieil Apennin sera
Portrait d'une face morne,
Le Rhin vaincu cachera
Parmy les roseaux sa corne.

Devant ton char bien-tournant
Marchera la Renommée,
Qui ton bruit ira cornant
De sa trompette animée;
Et moy, qui me planteray
Devant ses pieds pour escorte,
Comme elle je chanteray
Ta louange en telle sorte :

« Prince bien-aimé des dieux,
Antique race de Troye,
Sous qui la faveur des cieux
Toute Europe a mise en proye,
Triomphe, et voy ta cité
Qui devotieuse appreste
A ta jeune deité
Une solennelle feste.

« Bien que tes freres et toy
La terre ayez departie,
Et qu'aisné tu ne sois roy
Que de la moindre partie,

Le Ciel pourtant a voulu
Que sur toutes tu la prinsses,
Et la prenant t'a esleu
Le seigneur des autres princes.

« Ils ont choisi pour leurs pars,
L'un les parfums d'Arabie,
L'autre les sablons épars
De la bouillante Libye;
Mais tu as, Roy plus heureux,
Choisi les terres fertiles,
Pleines d'hommes valeureux,
Pleines de ports et de villes.

« Celuy qui peut raconter
Tes entreprises fameuses,
Celuy peut les flots conter
De nos rives escumeuses;
Car bien peu, bien peu s'en faut,
Que ta Majesté royale
De Jupiter de là haut
L'autre Majesté n'égale.

« Jamais à chanter ton los
Je n'auray la bouche close,
Fussé-je là bas enclos
Aux lieux où la Mort repose;
Tousjours je diray ton nom,
Et mon ame vagabonde
Rien ne chantera sinon
Tes louanges par le monde.»

Ainsi diray-je, et ta main
Jusqu'au palais honorable
Conduira tousjours le frain
De ton haut char venerable.
Là, t'assoyant au milieu
Sur des marches eslevées,
Tu rendras graces à Dieu
Pour tes guerres achevées.

Puis, ayant de toutes pars
Fermé de cent chaisnes fortes

De l'ouvert temple de Mars
 L'horrible acier de cent portes,
 Tu feras égal aux Dieux
 Ton regne, et par ta contrée
 Fleurir la paix, et des cieux
 Revenir la belle Astrée.

A Mgr CHARLES DUC D'ORLEANS,

Depuis roy de France.

ODE IV.

Prince, tu porte le nom
 De renom
 Du prince qui fut mon maistre⁽¹⁾,
 De Charles, en qui les Dieux
 Tout leur mieux
 Pour chef-d'œuvre firent naistre.
 Naguiere il fut comme toy
 Fils de roy,
 Ton grand-pere fut son pere,
 Et Henry le tres-chrestien,
 Pere tien,
 L'avoit eu pour second frere.
 A peine un poil blondelet⁽²⁾,
 Nouvelet,

1. Il entend le fils puisné du roy François I, auquel il fut baillé page, et demeura cinq ans avecque luy. (R.)

2. A l'âge de vingt et deux ans. (R.)

Autour de sa bouche tendre
 A se frizer commençoit,
 Qu'il pensoit
 De Cesar estre le gendre(1).
 Ja, brave, se promettoit
 Qu'il estoit
 Duc des lombardes campagnes,
 Et qu'il verroit quelquefois
 Ses fils rois
 De l'Itale et des Espagnes.
 Mais la Mort, qui le tua (2),
 Luy mua
 Son espouse en une pierre;
 Et, pour tout l'heur qu'il conceut,
 Ne receut
 Qu'à peine six pieds de terre.
 Comme on void, au poinct du jour,
 Tout autour
 Rougir la rose espanie,
 Et puis on la void au soir
 Se déchoir
 A terre toute fanie;
 Ou comme un lis trop lavé,
 Aggravé
 D'une pluyeuse tempeste,
 Ou trop fort du chaud atteint,
 Perdre teint
 Et languir à basse teste:
 Ainsi ton oncle, en naissant,
 Perissant

1. Espouser la fille de l'empereur Charles V. Et la paix de l'an 1544 fut faite à cesté condition de mariage dans deux ans, et qu'il auroit la duché de Milan ou la comté de Flandres. (R.)

2. D'une fièvre, âgé de 33 ans, le 4 de septembre 1541. (R.)

Fut veu presque en mesme espace,
 Et, comme fleur du printemps,
 En un temps
 Perdit la vie et la grace.
 Si, pour estre nay d'ayeux
 Demy-dieux,
 Si, pour estre fort et juste,
 Les princes ne mouroient pas,
 Le trespas
 Devoit espargner Auguste.
 [Jupiter et ce Romain,
 De leur main,
 Départirent tout le monde;
 A l'un en part le ciel vint,
 L'autre print
 Pour sa part la terre et l'onde.]
 Si ne vainquit-il l'effort
 De la Mort,
 Par qui tous vaincus nous sommes:
 Car aussi bien elle prend
 Le plus grand
 Que le plus petit des hommes.
 [La Mort, frappant de son dard,
 N'a égard
 A la majesté royale;
 Les empereurs aux bouviers,
 Aux leviers
 Les grands sceptres elle égale.]
 Et le Nocher importun
 Un chacun
 Presse en sa nacelle courbe,
 Et sans honneur à la fois,
 Met les rois
 Pesle-mesle avec la tourbe.
 Mais or' je reviens à toy,
 Fils de roy,

Petit neveu de mon maistre,
 De Charles en qui les Dieux
 Tout leur mieux
 Pour chef-d'œuvre firent naistre.
 Comme un bel astre luisant,
 Conduisant
 Au ciel sa voye cognue,
 Se cache sous l'Océan
 Demy an
 Avec Tethys la chenue,
 Puis, ayant lavé son chef,
 Derechef
 Remonstre sa face claire,
 Et, plus beau qu'auparavant,
 S'eslevant
 Sur nostre horison, esclaire,
 Ainsi ton oncle, en mourant,
 Demourant
 Sous la terre quelque année,
 De rechef est retourné,
 Dans toy né,
 Sous meilleure destinée.
 Il s'est voilé de ton corps,
 Saillant hors
 De la fosse tenebreuse,
 Pour vivre en toy doublement
 Longuement
 D'une vie plus heureuse :
 Car le Destin, qui tout peut,
 Ne te veut
 Comme à luy trancher la vie,
 Ains que voir par tes vertus
 Abbatu
 Sous toy les roys de l'Asie.
 Dieu, qui void tout de là-haut
 Ce qu'il faut

Aux personnes journalieres,
 A party ce monde espars
 En trois parts,
 Pour toy seul et pour tes freres.
 Ton premier aîné François (1)
 Sous ses loix
 Regira l'Europe sienne;
 D'Afrique sera couronné
 Ton puisné (2),
 Toy de la terre asienne :
 Car, quand l'âge homme parfaict
 T'aura fait
 (Comme Jason fit en Grece) (3)
 Tu tri'ras les plus vaillans
 Bataillans
 De la françoise jeunesse;
 Puis, mettant la voile au vent,
 Ensuyvant
 De Brenne l'antique trace (4),
 Tu iras (couvrant les eaux
 De vaisseaux)
 En l'Asie prendre place.
 Là, dès le premier abort,
 Sur le port,
 A cent roys tu feras teste,
 Et, captifs dessous tes bras,
 Tu prendras
 Leurs terres pour ta conquete.

1. Second, qui depuis fut roy. (R.)

2. Le duc d'Alençon, pour lequel est l'ode qui suit. (R.)

3. Quand il assembla des Argonautes pour l'entreprise de la Toison. (R.)

4. Parce que ce capitaine gaulois, avec une armée infinie que Callimache compare aux gresles et aux neiges de l'hiver, et que Pausanias, en ses Phociques, faict monter jusqu'à cent cinquante mille hommes de pied et vingt mille chevaux, passa en Asie et ruina le temple de Delphes. (R.)

Ceux qui sont sous le réveil
 Du soleil,
 Ceux qui habitent Niphate,
 Ceux qui vont, d'un bœuf suant,
 Remuant
 Les gras rivages d'Euphrate;
 Ceux qui boivent dans le sein
 Du Jourdain
 De l'eau tant de fois courbée,
 Et tout ce peuple odorant
 Demeurant
 Aux sablons de la Sabée;
 Ceux qui ont, en bataillant,
 L'arc vaillant,
 Quand ils sont tournez derriere,
 Et ceux qui, toutes saisons,
 Leurs maisons
 Roulent sur une civiere;
 Ceux qui, d'un acier mordant,
 Vont tondant
 De Gange les doux rivages,
 Et ceux qui hantent auprès
 Les forêts
 Des vieux Arcades sauvages (a);
 Ceux qui vont, en labourant,
 Détarrant
 Tant d'os és champs de Sigée,
 Et ceux qui plantez se sont
 Sur le front
 D'Hellesponte et de l'Egée.

a. Var. (1587) :

*La terre aux tigres nourrice,
 Et ceux dont les chesnes vers
 Sont couverts
 De soye sans artifice;*

De ces peuples, bien que forts,
 Tes efforts

Rendront la force périe,
 Et, vaincus, t'obéiront
 Et seront

Vassaux de ta seigneurie.

A ce grand prince thebain

(Dont la main
 Print les Indes admirables)

Egal roy tu te feras,
 Et auras

Sans plus les mœurs dissemblables :

Car, si tost qu'il les défit,
 Il leur fit

Sentir sa vineuse rage,
 Et de ses cris orgieux,
 Furieux,

Leur tempesta le courage.

De peaux il les entourna,
 Il orna

De pampre leur folle teste,
 Et, trepignant au milieu,
 Ce fol dieu

Forsenoit après sa feste.

Mais toy, Prince mieux instruit,
 En qui luit

Des vertus l'antique reste,
 Chrestien, leur feras sçavoir
 Le devoir

D'une autre loy plus celeste.

Brisant les idoles feints
 De tes mains,

De leurs dieux tu seras maistre,
 Et, ruant leurs temples bas,
 Tu feras

La loy de Jesus renaistre,

Puis, estant de tout costé
Redouté
Par ta fortune prospere,
Iras au bout du levant,
Eslevant
Cent colosses à ton pere.

A MONSEIGNEUR D'ANGOULESME (1).

ODE V.

Toy qui chantes l'honneur des rois,
Polymnie, ma douce Muse,
Ce dernier labeur de mes dois
Ta lyre d'or ne me refuse.

J'ay souvenance que tes mains,
Jeune garçon, me couronnerent
Quand j'eu masché les lauriers saints
Que tes compagnes me donnerent
[Alors qu'amoureux de tes yeux
Tu me donnas ta douce lyre
Pour y chanter jusques aux cieux
D'Amour le bien et le martyre].

Mais or', par le commandement
Du roy, ta lyre j'abandonne
Pour entonner plus hautement
La grand' trompette de Bellonne.

Toutefois, ains que de tenter
L'instrument de telle guerriere,
Fais qu'encor je puisse chanter
Pour adieu ceste ode derniere,

1. Henry III, alors duc d'Angoulesme, depuis duc d'Alençon et roi de France et de Pologne.

Et que j'aïlle en tes bois penser
Aux honneurs du fils de mon maistre,
Pour ses louanges commencer
Dès le premier jour de son estre.

La nuict que ce prince nouveau
De nos dieux augmenta la trope,
On vid autour de son berceau
Se battre l'Afrique et l'Europe.

L'Afrique avoit le poil retors
A la moresque crespelée,
Les lèvres grosses aux deux bords,
Les yeux noirs, la face halée.

Son habit sembloit s'allonger
Depuis les colonnes d'Espagne
Jusqu'au bord du fleuve estrange
Qui de ses eaux l'Egypte baigne.

En son habit estoient gravez
Maint serpent, maint lion sauvage,
Maint trac de sablons eslevez
Autour de son bouillant rivage.

L'Europe avoit les cheveux blonds,
Son teint sembloit aux fleurs decloses,
Les yeux verts, et deux vermeillons
Couronnoient ses lèvres de roses.

Sur sa robe furent pourtraits
Maints ports, maints fleuves, maintes isles,
Et de ses plis sourdoient espais
Les murs d'un million de villes.

De tel vestement triomphant
Ces terres furent accoustrées,
La nuict qu'elles tiroient l'enfant
Par force devers leurs contrées.

L'Europe le vouloit avoir,
Disant qu'il estoit nay chez elle,
Et que sien estoit par devoir
Comme à sa mere naturelle.

L'Afrique en courroux respondoit
Qu'il estoit sien par destinée,

Et que jà du ciel l'attendoit
 Pour son prince dès mainte année.

Ainsi l'une à soy l'attiroit
 Sur le berceau demy-couchée,
 Et l'autre après le retiroit,
 Contre sa compagne faschée.

Mais la pauvre Europe à la fin,
 Baissant le front melancholique,
 Par force fit voye au destin,
 Et quitta l'enfant à l'Afrique.

L'Afrique adonc luy presenta
 Le laict de sa noire tetine,
 Et, pleine d'Apollon, chanta
 Sur luy ceste chanson divine :

Enfant heureusement bien-né,
 (Race du Jupiter de France)
 En qui tout le Ciel a donné
 Toutes vertus en abondance,

Crois, crois, et d'une majesté
 Monstre-toy le fils de ton pere,
 Et porte au front la chasteté
 Qui reluit au front de ta mere.

[Comme un pin planté sur les eaux,
 Bien nourri de l'humeur prochaine,
 Croist par sus tous les arbrisseaux
 Et se fait l'honneur de la plaine,

Ainsi, ô prince, tu croistras
 Entre les princes de l'Europe,
 Et plus vaillant apparostras
 L'ornement royal de leur trope.]

Si tost que l'âge, produisant
 Les fleurs de la jeunesse tendre,
 T'aura fait l'esprit suffisant
 Pour les douces lettres apprendre,

Les trois Graces te meneront
 Au bal des muses Pegasides,
 Et toute nuict t'abreueront
 De leurs ondes aganippides.

[Pour toi les ruisseaux Pympléans
Seront ouverts, et les bocages
De Pinde, et les monts Cirrhéans,
Effroyables d'autres sauvages.]

Mais quand l'ardeur t'eschaufera
Le sang bouillant dans les entrailles,
Et que la gloire te fera

Concevoir le soin des batailles,

Nul plus que toy sera sçavant

A tourner les bandes en fuite,

Et nul soldat courra devant

Les pas ailez de ta poursuite,

Soit que de près il voye au poing

Ta large espée foudroyante,

Ou soit qu'il advise de loing

Les plis de ta picque ondoyante;

Soit qu'il se vante d'opposer

Contre ta lance sa cuirasse,

Ou soit qu'il se fie d'oser

Attendre les coups de ta masse.

Lors toy sur un cheval monté,

Régissant son esprit farouche,

Pour-fendras de chaque costé

Le plus espais de l'escarmouche,

Soit que tu le pusses au cours,

Laschant la resne vagabonde,

Ou soit qu'en l'air de mille tours

Tu le voltes à bride ronde.

Ainsi porté par le milieu

Des bandes d'horreur les plus pleines,

Tu sembleras à quelque Dieu

Qui prend soin des guerres humaines,

Et, mariant à tes beaux faits

Fortune et vertu, ta compaigne,

Vainqueur, tu paveras espais

De corps morts toute la campagne.

Comme on void l'orgueil d'un torrent

Bouillonnant d'une trace neuve

Parmy les plaines en courant
 Ravager tout cela qu'il treuve,
 Ainsi ta main renversera
 Sur la terre de sang trempée
 Tout cela qui s'opposera
 Devant le fil de ton espée.

Le faucheur à grand tour de bras,
 Du matin jusqu'à la serée,
 De rang ne fait tomber à bas
 Tant d'herbes cheutes sur la prée,
 Ne le scieur ne va taillant
 Tant de moissons, lors que nous sommes
 En esté, que toy bataillant
 Tailleras de chevaux et d'hommes.

Accablez sous tes coups trenchans,
 Par monceaux seront en carnage
 Ceux d'Erembe, et tous ceux des champs
 Des Nomades (1) et de Carthage,
 Et ceux qui ne coupent le fruit
 Des vignes meures devenues (2),
 Et qui jamois n'oyent le bruit
 Des bœufs qui traînent les charrues,
 Et ceux qui gardent le verger
 Des Hesperides despouillées,
 Et ceux qui du sang estrange
 Habitent les rives souillées (3);
 Ceux qui tiennent le mont Atlas,
 Et ma plaine maurusienne (4),
 Et mon lac (5) qui nomma Pallas (6)
 De son onde tritonienne.

1. De la Numidie. (R.)
2. Les Massyliens, voisins des Nomades, qui n'ont non plus qu'eux de demeure arrêtée. (R.)
3. Les Nasamons, qui tuèrent par trahison un capitaine romain envoyé chez eux. (R.)
4. Les deux Mauritanies. (R.)
5. *Palus vasta*, proche de la petite Syrte. (R.)
6. Lucain dit, comme nostre auteur, que ce lac luy donna

Et ce peuple thebain (1) venu
 Aux amycleannes cyrènes,
 Et ceux où le belier cornu
 Prophetise sur mes arènes (2).

Bref, tous mes habitans seront
 Vaincus ou morts dessous ta destre,
 Et tremblans te confesseront
 A coups de masse pour leur maistre.

Battus, qui tant de mers passa (3)
 Quand sa voix luy fut racoustrée (4),
 Ne me pleut tant lors qu'il laissa
 Pour moy sa native contrée,
 Ny Hannibal, de qui la main
 Esbranlant ses haches guerrieres,
 En-joncha du peuple romain
 Tant de champs et tant de rivieres,
 Ne me fut point si cher que toy
 (Bien qu'il fust mon fils de naissance),
 Que toy adopté pour mon roy,
 Du Ciel par fatale ordonnance.

Ainsi disant, elle ferma
 La parole aux futures choses,
 Et de çà et de là sema
 Sur le berceau dix mille roses.

Puis comme une voix qui se plaint,

le nom de Tritonienne, et que ce fut le premier lieu où elle arriva après sa naissance. (R.)

1. Ceux qui habitent la Cyrenaïque, qui semblent estre venus des Thebains. (R.)

2. Car ç'a esté là anciennement un fameux oracle, où Jupiter estoit interrogé sous la forme d'un belier. (R.)

3. Et toutefois sa navigation n'est pas grande, de l'isle de Thera, d'où il estoit, près de Candie, jusqu'au bord d'Afrique, où il bastit la ville de Cyrene. Suidas. (R.)

4. Parce qu'auparavant qu'il passast en Afrique, il estoit muet; mais y estant venu par l'oracle d'Apollon, et sans y penser s'estant présenté à luy un lion effroyable, la peur qu'il en eut luy deslia la langue. (R.)

Au soir, dedans un antre ouie,
Ou de nuit comme un songe feint,
Parmy l'air s'est évanouie.

A MES DAMES, FILLES DU ROY HENRY II.

ODE VI.

Ma nourrice Calliope,
Qui du luth musicien,
Dessus la jumelle crope
D'Helicon, guides la trope
Du saint chœur Parnassien ;
Et vous, ses sœurs, qui, recreues
D'avoir trop mené le bal,
Toute nuit vous baignez nues
Dessous les rives herbues
De la fontaine au cheval ;
Puis, tressans dans quelque pré
Vos cheveux délicieux,
Chantez d'une voix sacrée
Une chanson qui recrée
Et les hommes et les dieux !
Laissez vos antres sauvages
(Doux séjour de vos esbas),
Vos forests et vos rivages,
Vos rochers et vos bocages,
Et venez suivre mes pas.
Vous sçavez, pucelles cheres,
Que, libre onques je n'appris,
De vous faire mercenaires,
Ny chetives prisonnières,
Vous vendant pour quelque pris ;
Mais sans estre marchandées,
Vous sçavez que librement

Je vous ay tousjours guidées
 Es maisons recommandées
 Pour leurs vertus seulement.

Comme ores, nymphes très-belles,
 Je vous meine avecques moy
 En ces maisons immortelles,
 Pour celebrer trois pucelles (1),
 Comme vous filles de roy,

Qui dessous leur mere croissent
 Ainsi que trois arbrisseaux,
 Et ja grandes apparoissent
 Comme trois beaux lis qui naissent
 A la fraischeur des ruisseaux,

Quand quelque future espouse,
 Aimant leur chef nouvelet,
 Soir et matin les arrouse,
 Et à ses nopces propouse
 De s'en faire un chapelet.

Mais de quel vers plein de grace
 Vous iray-je decorant ?
 Chanteray-je vostre race,
 Ou l'honneur de vostre face
 D'un teint brun se colorant ?

Divin est vostre lignage,
 Et le brun que vous voyez
 Rougir en vostre visage
 En rien ne vous endommage
 Que trois graces ne soyez.

Les Charites sont brunettes,
 Bruns les Muses ont les yeux,
 Toutefois belles et nettes,
 Reluisant comme planettes
 Parmi la troupe des dieux.

Mais que sert d'estre les filles
 D'un grand roy, si vous tenez

1. A sçavoir : Elisabet, qui fut mariée au roy d'Espagne ;
 Claude au duc de Lorraine, et Marguerite à Henry IV. (R.)

Les Muses comme inutiles,
Et leurs sciences gentiles
Dés le berceau n'apprenez ?

Ne craignez, pour mieux revivre,
D'assembler d'égal compas
Les aiguilles et le livre,
Et de doublement ensuivre
Les deux mestiers de Pallas.

Peu de temps la beauté dure,
Et le sang qui des roys sort,
Si de l'esprit on n'a cure,
Autant vaut quelque peinture
Qui n'est vive qu'en son mort.

Ces richesses orgueilleuses,
Ces gros diamans luisans,
Ces robes voluptueuses,
Ces dorures somptueuses,
Periront avec les ans.

Mais le sçavoir de la Muse
Plus que la richesse est fort ;
Car jamais rouillé ne s'use,
Et malgré les ans refuse
De donner place à la mort.

Si tost que serez apprises
A la danse des neuf Sœurs,
Et que vous aurez comprises
Les doctrines plus exquisés
A former vos jeunes mœurs,
Tout aussi tost la déesse
Qui trompette les renoms
De sa bouche parleresse
Par tout espandra sans cesse
Les louanges de vos noms.

Lors s'un roy, pour sa defence,
A vos freres repoussez
De sa terre avec sa lance,
Refroidissant la vaillance
De ses peuples courroucez,

Au bruit de la renommée,
 Espris de vostre sçavoir,
 Aura son âme enflammée,
 Et, quittant là son armée,
 Pour mary vous viendra voir.

Voilà comment en deux sortes
 Tous roys seront combatus,
 Soit qu'ils sentent les mains fortes
 De nos françoises cohortes,
 Soit qu'ils aiment vos vertus.

Là donq, Princesses divines,
 Race ancienne des dieux,
 Armez vos tendres poitrines
 Des vertus et de doctrines;
 C'est le vray chemin des cieux.

Par tel chemin Polixene
 D'un beau renom a jouy;
 Par tel mestier la Romaine
 De chasteté toute pleine
 Vit encores aujourd'huy,
 Laquelle de son espée
 Sa vie aux ombres jetta,
 Et, par soy-mesme frappée,
 Ayant la honte trompée,
 Un beau renom s'acheta.

A LA ROYNE DE NAVARRE.

ODE VII.

Pallas est souvent d'Homere
 Dite fille d'un bon pere,
 Et vous, la Pallas d'ici,
 Par moy serez dite ainsi.
 Homere ainsi l'a nommée

Pour estre fille estimée
Du Dieu que les siècles vieux
Nommerent pere des Dieux ;
Et moy je vous nomme telle,
Fille d'un Roy qu'on appelle
Icy bas en tous endroits
Le bon pere des François.

Pallas et vous, ce me semble,
Avez vos mestiers ensemble.
Elle tousjours s'amusoit
Aux vers qu'elle composoit :

Souvent vostre esprit s'amuse
Aux saints labeurs de la Muse,
Qui, en despit du tombeau,
Rendra vostre nom plus beau.

Elle addonnoit son courage
A faire maint bel ouvrage
Dessus la toile, et encor
A joindre la soye à l'or :

Vous, d'un pareil exercice,
Mariez par artifice
Dessus la toile, en maint trait,
L'or et la soye en pourtrait.

Une seule difference
Vous separe : car la lance,
Les guerres et les combats
Estoient ses plus doux esbats ;

Mais vous, aimant la concorde,
Chasserez toute discorde,
Et le plus beau de vos faits
Ce sera d'aimer la paix,

Et, par nouveau mariage,
De Mars appaiser la rage,
S'il vouloit une autre fois
Pousser en armes nos rois.

A LA FONTAINE BELLERIE.

ODE VIII.

Escoute un peu , fontaine vive ,
 En qui j'ay rebeu si souvent ,
 Couché tout plat dessus ta rive ,
 Oisif à la fraîcheur du vent ,
 Quand l'esté mesnager moissonne
 Le sein de Cerés dévestu ,
 Et l'aire par compas ressonne
 Dessous l'épi du blé batu.

Ainsi tousjours puisses-tu estre
 En devote religion
 Au bœuf et au bouvier champestre
 De ta voisine région ;

Ainsi tousjours la lune claire
 Voye à mi-nuict , au fond d'un val ,
 Les nymphes près de ton repaire
 A mille bonds mener le bal ,

Comme je desire , fontaine ,
 De plus ne songer boire en toy
 L'esté , lors que la fièvre ameine
 La mort despite contre moy.

A DENYS LAMBIN,

Lecteur du Roy.

ODE IX.

Que les formes de toutes choses
 Soient , comme dit Platon , encloses
 En nostre ame , et que le sçavoir

N'est sinon se ramentevoir ;
~~Je ne le croy, bien que sa gloire~~
 Me persuade de le croire ;
 Car, de jour et de nuit depuis
 Que studieux du grec je suis ,
 Homere devenu je fusse ,
 Si souvenir icy me peusse
 D'avoir ses beaux vers entendu
 Ains que mon esprit descendu
 Et mon corps fussent joints ensemble.
 Mais c'est abus : l'esprit ressemble
 Au tableau tout neuf où nul trait
 N'est par le peintre encor pourtrait ,
 Et qui retient ce qu'il y note ,
 Lambin, qui sur Seine d'Eurote,
 Par le doux miel de tes douceurs,
 As ramené les saintes Sœurs....

EPIPALINODIE (1).

ODE X.

O terre, ô mer, ô ciel espars,
 Je suis en feu de toutes pars ;
~~Dedans et dehors mes entrailles~~
 Une ardante chaleur me poind
 Plus fort qu'un mareschal ne joint
 Le fer tout rouge en ses tenailles.
 La chemise qui escorcha
 Hercul' si tost qu'il la toucha
 N'égale point la flame mienne,
 Ny de Vesuve tout le chaud,

1. Imitation d'une ode d'Horace. (R.)
 Ronsard. — II.

Ny tout le feu que rote en haut
La fournaise sicilienne.

Le jour les soucis presidans
Condamnent ma coulpe au dedans
Et la genne après on me donne;
La peur sans intermission,
Sergent de leur commission,
Me poind, me pique et m'aiguillonne.

La nuict les fantômes volans,
Claquetant leurs becs violants
Et sifflant, mon ame espouvantent;
Et les Furies, qui ont soing
Venger le mal, tiennent au poing
Les couleuvres qui me tourmentent.

Il me semble que je te voy
Murmurer des charmes sur moy,
Tant que d'effroy le poil me dresse;
Puis mon chef tu vas relavant
D'une eau puisée bien avant
Dedans le fleuve de tristesse.

Que veux-tu plus? di, que veux-tu?
Ne m'as-tu pas assez batu?
Veux-tu qu'en cest âge je meure?
Me veux-tu brusler, foudroyer,
Et tellement me poudroyer
Qu'un seul osset ne me demeure?

Je suis appresté, si tu veux,
De te sacrifier cent bœufs,
Afin de des-enfler ton ire;
Ou, si tu veux, avec les dieux
Je t'envoieray là haut aux cieux
Par le son menteur de ma lyre.

Les freres d'Helene, fâchez
Pour les iambes delaschez
Contre leur sœur par Stesichore,
A la fin luy ont pardonné,
Et, pleins de pitié, redonné
L'usage de la veue encore.

Tu peux, hélas ! Denise, aussi
Rompre la teste à mon souci,
Te flechissant par ma priere ;
Rechante tes vers ⁽¹⁾, et les traits
De ma face en cire pourtraits ⁽²⁾
Jette au vent ⁽³⁾ trois fois par derriere.

L'ardeur du courroux que l'on sent
Au premier âge adolescent
Me fit trop nicement t'crire ;
Maintenant, humble et repentant,
D'œil non feint je vay lamentant
La juste fureur de ton ire.

1. C'est-à-dire défais les charmes que tu as faits contre moy. (R.)

2. C'estoit une meschanceté de la magie, tellement efficace et puissante que, les sorcieres perçans et penetrans à coups d'aiguilles et de canivets ces images de cire, le sentiment et le mal en passoit aux personnes contre lesquelles elles estoient faites. Voire que, si quelquefois seulement elles pouvoient avoir ou recouvrer la coque d'une noix ou d'un œuf que celui qu'elles devoient eust mangé, elles s'en servoient à mesme effet ; et c'est pourquoy les anciens, s'en donnans garde, rompoient les coquilles des œufs qu'ils mangeoient, pour prevenir le charme. Nostre histoire fait mention d'une image de cire de Louys Hutin qui fut trouvée entre les mains d'une sorciere, laquelle, selon qu'elle le fondoit au feu, affoiblissoit et diminueoit d'autant les forces du corps de ce prince. (R.)

3. Ou dans l'eau, par une superstition magique. (R.)

SUR LA NAISSANCE DE FRANÇOIS II,

Dauphin de France, fils du roy Henry II.

A Calliope.

ODE XI (1).

En quel bois le plus séparé
 Du populaire et en quel antre
 Prens-tu plaisir de me guider,
 O Muse, ma douce folie,
 Afin qu'ardant de ta fureur,
 Et du tout hors de moy, je chante
 L'honneur de ce royal enfant
 Qui doit commander à la France?

Je cri'ray de vers non sonnez
 Du grec ny du latin poëte,
 Plus hautement que sur le mont
 Le prestre thracien n'entonne
 Le cor à Bacchus dedié,
 Ayant la poitrine remplie
 D'une trop vineuse fureur.

Il me semble desja que j'erre
 Seul par les antres, et qu'au fond
 D'une solitaire vallée
 Je chante les divins honneurs
 Du grand-pere et du pere ensemble.
 Tandis, Muse, sur son berceau
 Seme le lis, seme la rose,
 Seme la palme et le laurier,
 L'honneur des veinqueurs és batailles.

Je prevoy qu'il vous aimera,
 Et employra la mesme dextre

1. Les vers de cette ode ne sont pas rimés.

Dont guerrier il aura veincu
 L'Espagnol et l'Anglois superbe
 A polir des vers qui feront
 Voler son nom par-sus la terre
 Imitateur du grand Cesar,
 Vaillant et sçavant tout ensemble,
 Qui le jour vestoit le harnois,
 Et la nuit escrivoit ses gestes.

A JEANNE IMPITOYABLE.

ODE XII.

O grand' beauté, mais trop outrecuidée
 Des presens de Venus,
 Quand tu voirras ta face estre ridée
 Et tes flocons chenus,
 Contre le temps et contre toy rebelle,
 Diras en te tançant :
 Que ne pensois-je alors que j'estois belle
 Ce que je vay pensant ?
 Ou bien pourquoy à mon desir pareille
 Ne suis-je maintenant ?
 La beauté semble à la rose vermeille,
 Qui meurt incontinent.
 Voila les vers tragiques et la plainte
 Qu'au ciel tu envoyras,
 Incontinent que ta face dépointe
 Par le temps tu voirras.
 Tu sçais combien ardamment je t'adore,
 Indocile à pitié,
 Et tu me fuis, et tu ne veux encore
 Te joindre à ta moitié.
 O de Paphos et de Cypre regente,
 Deesse aux noirs soucis,

Plustost encor que le temps sois vengeante
 Mes desdaignez soucis !
 Et, du brandon dont les cœurs tu enflames
 Des jumens tout autour,
 Brusle-la moy, afin que de ses flames
 Je me rie à mon tour.

A JOACHIM DU BELLAY.

ODE XIII.

Nous avons, du Bellay, grand' faute
 Soit de biens, soit de faveur haute,
 Selon que le temps nous conduit ;
 Mais tousjours, tandis que nous sommes
 Ou morts ou mis au rang des hommes,
 Nous avons besoin de bon bruit.

Car la louange emmiellée,
 Au sucre des Muses meslée,
 Nous perce l'aureille en riant ;
 Je dis louange qui ne cede
 A l'or que Pactole possède,
 Ny aux perles de l'Orient.

La vertu qui n'a cognoissance
 Combien la Muse a de puissance
 Languit en tenebreux sejour,
 Et en vain elle est souspirante
 Que sa clarté n'est apparante
 Pour se monstrier aux rais du jour.

Mais ma plume, qui conjecture
 Par son vol sa gloire future,
 Se vante de n'endurer pas
 Que la tienne en l'obscur demeure,
 Où comme orpheline elle meure,
 Errante sans honneur là bas.

[Nous avons bien, moi et mon mètre,

Cette audace de te promettre
 Que tes labeurs seront appris
 De nous, de nos suivantes races,
 S'il est vrai que j'aye des Graces
 Cueilli les fleurs dans leurs pourpris.]

Je banderay mon arc, qui jette
 Contre ta maison sa sagette,
 Pour viser tout droit en ce lieu
 Qui se réjouit de ta gloire,
 Et où le grand fleuve de Loire
 Se mesle avec un plus grand Dieu.

Car, bien que ta Muse soit telle
 Que de soy se rende immortelle,
 Desdaigner pourtant tu ne dois
 L'honneur que la mienne te donne
 Ny ceste lyre qui te sonne
 Ce que luy commandent mes doi

Jadis Pindare sur la sienne
 Accorda la gloire ancienne
 Des princes vainqueurs et des rois ;
 Et je sonnerai ta louange,
 Et l'enverrai de Loire à Gange,
 Si tant loin peut aller ma vois.

Car il semble que nostre lyre
 Ta race seule vueille eslire
 Pour la chanter jusques aux cieux :
 Macrin (1) a sacré la memoire
 De l'oncle, et j'honore la gloire
 Du nepveu, qui s'honore mieux.

France sous Henry fleurit, comme
 Sous Auguste fleurissoit Romme ;
 Elle n'est pleine seulement
 D'hommes qui animent le cuivre,
 Ny de peintres qui en font vivre
 Deux ensemble (2) éternellement ;

1. Poète assez bon de son temps. (R.)

2. La personne peinte et son tableau. (R.)

Mais, grosse de sçavoir, enfante
 Des fils dont elle est trionfante,
 Qui son nom rendent honoré :
 L'un chantre d'Amour la decore,
 L'autre de Mars, et l'autre encore
 De Phœbus au beau crin doré ;
 Entre lesquels le Ciel ordonne
 Que le premier lieu l'on te donne,
 Du Bellay, qui monstres tes vers
 Entez dans le tronc d'une Olive (1),
 Olive dont la feuille vive
 Se rend égale aux lauriers vers (2).

DE LA CONVALESCENCE
 DE JOACHIM DU BELLAY.

A Louys Megret.

ODE XIV.

Mon ame, il est temps que tu rendes
 Aux bons dieux les justes offrandes
 Dont tu as obligez tes vœux ;
 Qu'on nous dresse un autel de terre,
 Avec toy payer je le veux,
 Et qu'on le pare de lierre
 Et de vervéne aux froids cheveux.

Les dieux n'ont remis en arriere
 L'humble soupir de ma priere,
 Et Pluton, qui n'avoit appris

1. Sur les merites de sa maistresse, appellée Olive, de laquelle il a composé les amours qui se lisent entre ses œuvres. (R.)

2. Aux amours de Petrarque. (R.)

Se flechir pour dueil qu'homme meine,
N'a pas mis le mien à mespris,
Rappelant la Parque inhumaine
Qui ja du Bellay tenoit pris.

Mortes sont les fièvres cruelles
Qui rongeoient ses cheres mouelles;
Son œil est maintenant pareil
Aux fleurs que trop les pluyes baignent,
Envieuses de leur vermeil,
Et qui plus vives se repeignent
Aux rayons du nouveau soleil.

Sus, Megret, qu'on chante, qu'on sonne
Cest heur que la santé luy donne,
Qu'on chasse ennuis, soucis et pleurs,
Qu'on sème la place de roses,
D'œillets, de lis, de toutes fleurs
En ce beau mois de juin écloses,
Où le ciel mire ses couleurs,

Lequel s'égaye et se recrée
De te voir sain, et luy agréé
Le jour que tu fais dessous luy;
Son cours, qui sembloit apparoistre
Malade contre toy d'ennuy,
Tous deux sains, avez fait cognoistre
Vos belles clartez aujourd'hui.

Mais quoy? si faut-il bien qu'on meure;
Rien çà bas ferme ne demeure:
Le roy François vid bien la nuit.
Donc, tandis qu'on ne te menace,
Et la Mort boiteuse te fuit,
Il faut que ta docte main face
Un œuvre digne de ton bruit.

A FRANÇOIS DE LA BROSSE

Charrolôis.

ODE XV (1).

Puis que d'ordre à son rang l'orage est revenu,
 Si que le ciel voilé tout triste et devenu,
 Et la veufve forest bransle son chef tout nu
 Sous le vent qui l'estonne,
 C'est bien pour ce jourd'huy (ce me semble) raison,
 Qui ne veut offenser la loi de la saison,
 Prendre à gré les plaisirs que l'amie maison
 En temps pluvieux donne.

Mais, si j'augure bien, quand je voy pendre en bas
 Les nuaux avallez, mardy ne sera pas
 Si mouillé qu'aujourd'huy; nous prendrons le repas
 Tel jour nous deux ensemble.
 Tandis chasse de toy tout le mordant souci,
 Et l'Amour, si tu l'as, chasse le moy aussi :
 Ce garçon insensé au plus sage d'ici
 Mille douleurs assemble.

Du soin de l'advenir ton cœur ne soit espoir,
 Ains, content du present, dis lui qu'en un seul point
 N'admire des faveurs qui ne dureront point
 Sans culbuter à terre.

Plustost que les buissons les pins audacieux,
 Et le front des rochers qui menace les cieux
 Plustost que les cailloux abbaissez à nos yeux,
 Sont punis du tonnerre.

Vien saoul, car tu n'auras le festin ancien
 Que, prodigue, donna l'orgueil egyptien

1. Cette ode étoit primitivement dédiée à Maclou de Lahaye.

Au Romain qui vouloit tout l'empire estre sien :
Je hay tant de viandes.
Tu ne boiras aussi de ce nectar divin
Qui rend Anjou fameux, car volontiers le vin
Qui a senty l'humeur du terroir angevin
Suit les bouches friandes.

A CUPIDON,

Pour punir Jane cruelle.

ODE XVI.

Le jour pousse la nuit,
Et la nuit sombre
Pousse le jour qui luit
D'une obscure ombre.

L'automne suit l'esté,
Et l'aspre rage
Des vents n'a point esté
Après l'orage.

Mais la fièvre d'amours
Qui me tourmente
Demeure en moy tousjours
Et ne s'alente.

Ce n'estoit pas moy, Dieu,
Qu'il falloit poindre;
Ta fleche en autre lieu
Se devoit joindre.

Poursuy les paresseux
Et les amuse,
Et non pas moy, ne ceux
Qu'aime la Muse.

Helas! delivre-moy
De ceste dure,
Qui rit quand plus d'esmoy
Void que j'endure.

Redonne la clarté
A mes tenebres,
Remets en liberté
Mes jours funebres.

Amour, sois le support
De ma pensée,
Et guide à meilleur port
Ma nef cassée.

Tant plus je suis criant,
Plus me reboute;
Plus je la suis priant,
Moins ell' m'escoute.

Ne ma palle couleur,
D'amour blesmie,
N'a esmeu à douleur
Mon ennemie;

Ne sonner à son huis
De ma guitterre,
Ny pour elle les nuis
Dormir à terre.

Plus cruel n'est l'effort
De l'eau mutine
Qu'elle, lors que plus fort
Le vent s'obstine.

Ell' s'arme en sa beauté,
Et si ne pense
Voir de sa cruauté
La recompense.

Monstre-toy le vainqueur,
Et d'elle enflamme,

Pour exemple, le cœur,
De telle flamme

Qui Biblys alluma,
Trop indiscrete,

Et d'ardeur consuma
La royne en Crete.

COMPLAINTÉ DE GLAUQUE A SCYLLE,

Nymphe.

ODE XVII.

Les douces fleurs d'Hymette aux abeilles agréent,
Et les eaux de l'esté les alterez recréent;
Mais ma peine obstinée
Se soulage en chantant sur ce bord foiblement
Les maux ausquels Amour a miserablement
Soumis ma destinée.

Hé! Scylle! Scylle! las! ceste dolente rive,
Voire son flot piteux, qui grommelant arrive
Des salées campagnes,
Me plaint et me lamente, et ces rochers, oyans
Mon dueil continuel, de moy sont larmoyans;
Seule tu me desdaignes.

Ce jour fut mon malheur, quand les dieux marins euren
Envie sur mon aise et lors qu'ils me cognurent
De leur grande mer digne.

Las! heureux si jamais je n'eusse desdaigné
L'art premier où j'estois par mon pere enseigné,
Ny mes rets, ny ma ligne!

Car le feu qui mon cœur ronge, poinçonne et lime,
Me vint ardre au milieu (qui l'eust creu?) de l'abîme
De leur mer fluctueuse,

Et bien en autre forme adonc je me changeay
 Que je ne fus mué alors que je mangeay
 L'herbe tant vertueuse.

Pourtant, si j'ay le chef de longs cheveux difforme
 Et le corps monstrueux d'une nouvelle forme
 Bien peu connue aux ondes,
 Tel honneur de nature en moy n'est à blasmer :
 La mere Tethys m'aime, et m'aiment de la mer
 Les nymphes vagabondes.

Circé tant seulement ne m'aime, mais encore
 Ardamment me suit et ardente m'adore,
 En vain de moy éprise.
 Ainsi, le bien que cent désirent, une l'a,
 Une seule en jouist, et, en lieu de cela,
 Me hait et me déprise.

Bien que nymphe tu sois, ah! cruelle, si est-ce
 Qu'indigne je ne suis de toy : demy-déesse,
 Un dieu te fait requeste.
 Tethys, pour effacer cela que j'eu d'humain
 Et d'homme au temps sujet, m'a versé de sa main
 Cent fleuves sur la teste.

Mais, las! dequoy me sert ceste faveur que d'estre
 Immortel, et d'aller, compagnon, à la destre
 Du grand prince Neptune,
 Quand Scylle me desdaigne, estant franc du trespas,
 Et celui qui, par mort, permis ne luy est pas
 De changer sa fortune?

A CHARLES DE PISSELEU,

Evesque de Condom.

ODE XVIII (1).

D'où vient cela (Pisseleu) que les hommes
De leur nature aiment le changement,
Et qu'on ne void en ce monde où nous sommes
Un seul qui n'ait un divers jugement ?

L'un, esloigné des foudres de la guerre,
Veut par les champs son âge consumer
A bien poitrir les mottes de sa terre
Pour de Cerés les presens y semer ;

L'autre, au contraire, ardant, aime les armes,
Et ne sauroit en un lieu sejourner
Sans bravement attaquer les allarmes,
Bien que jamais ne pense retourner (a).

Qui le palais de langue mise en vente
Fait esclater devant un president,
Et qui, piqué d'avarice suivante,
Franchit la mer de l'Inde à l'occident.

L'un de l'amour adore l'inconstance ;
L'autre, plus sain, ne met l'esprit sinon
Au bien public, aux choses d'importance,
Cherchant par peine un perdurable nom.

L'un suit la cour et les faveurs ensemble,
Si que sa teste au ciel semble toucher ;

a. Var. (1584) :

*Marchant hardi, ores pour estonner
Le camp anglois de menassans alarmes
Et pour l'assaut à Boulogne donner.*

1. Imité d'Horace : *Qui fit Mæcenas, etc.*

L'autre les fuit et est mort, ce luy semble,
S'il void le roy de son toict approcher.

Le pelerin à l'ombre se delasse,
Ou d'un sommeil le travail adoucit,
Ou, réveillé, avec la pleine tasse
Des jours d'esté la longueur accourcit.

Qui devant l'aube accourt triste à la porte
Du conseiller, et là, faisant maint tour,
Le sac au poing, attend que Monsieur sorte
Pour luy donner humblement le bon-jour.

Icy cestuy de la sage nature
Les faits divers remasche en y pensant,
Et cestuy-là, par la lineature
Des mains, predit le malheur menaçant.

L'un, allumant ses vains fourneaux, se fonde
Dessus la pierre incertaine, et, combien
Que l'invoqué Mercure ne responde,
Soufle en deux mois le meilleur de son bien.

L'un grave en bronze, et dans le marbre à force
Veut le labour de nature imiter.
Des corps errans l'astrologue s'efforce
Oser par art le chemin limiter.

Mais tels estats, inconstants de la vie,
Ne m'ont point pleu, et me suis tellement
Esloigné d'eux que je n'eus onc envie
D'abaisser l'œil pour les voir seulement.

L'honneur sans plus du verd laurier m'agrée;
Par luy je hay le vulgaire odieux.
Voilà pourquoy Euterpe la sacrée
M'a de mortel fait compagnon des dieux.

La belle m'aime et par ses bois m'amuse,
Me tient, m'embrasse, et, quand je veux sonner,
De m'accorder ses flutes ne refuse,
Ne de m'apprendre à bien les entonner.

Car elle m'a de l'eau de ses fontaines
Pour prestre bien baptisé de sa main,
Me faisant part du haut honneur d'Athenes
Et du sçavoir de l'antique Romain.

A ANTHOINE CHASTEIGNER,

Abbé de Nantueil.

ODE XIX.

Ne s'effroyer de chose qui arrive,
Ne s'en facher aussi,
Rend l'homme heureux, et fait encor qu'il vive
Sans peur ne sans souci.

Comme le temps vont les choses mondaines,
Sui vans son mouvement ;
Il est soudain et les saisons soudaines
Font leur cours brèvement.

Dessus le Nil jadis fut la science,
Puis en Grece elle alla.
Rome depuis en eut l'experience,
Paris maintenant l'a.

Villes et forts et royaumes perissent
Par le temps tout exprès,
Et donnent lieu aux nouveaux qui fleurissent,
Pour remourir après.

[Comme un printemps les jeunes enfants croissent,
Puis viennent en esté ;
L'hiver les prend, et plus ils n'apparoissent
Cela qu'ils ont esté.]

Naguere estoient dessus la seche arene
Les poissons à l'envers,
Puis tout soudain l'orgueilleux cours de Sène
Les a de flots couverts.

La mer n'est plus où elle souloit estre,
Et aux lieux vuides d'eaux

(Miracle estrange!) on la void soudain naistre
Hospital de bateaux.

Telles loix fit dame Nature guide,
Lors que par sur le dos
Pyrrhe sema dedans le monde vuide
De sa mere les os,

A celle fin que nul homme n'espere
S'oser dire immortel,
Voyant le temps qui est son propre pere,
N'avoir rien moins de tel.

Arme-toy donc de la philosophie
Contre tant d'accidens,
Et, courageux, d'elle te fortifie
L'estomach au dedans,

N'ayant effroy de chose qui survienne
Au devant de tes yeux,
Soit que le ciel les abysmes devienne,
Et l'abysme les cieux.

DE LA DEFLORATION DE LEDE.

A Cassandre.

Divisée par trois pauses.

ODE XX.

Premiere pause.

Le cruel Amour, vainqueur
De ma vie sa sujette,

M'a si bien écrit au cœur
 Votre nom de sa sagette,
 Que le temps, qui peut casser
 Le fer et la pierre dure,
 Ne le sauroit effacer
 Qu'en moi vivant il ne dure (a).

Mon luth, qui des bois oyans
 Souloit alléger les peines,
 Las! de mes yeux larmoyans
 Ne tarit point les fontaines;
 Et le soleil ne peut voir,
 Soit quand le jour il apporte,
 Ou quand il se couche au soir,
 Une autre douleur plus forte.

Mais vostre cœur obstiné,
 Et moins pitoyable encore
 Que l'Océan mutiné
 Qui baigne la rive more,
 Ne prend mon service à gré,
 Ains a d'immoler envie
 Le mien, à luy consacré
 Des premiers ans de ma vie.

Jupiter, espoinçonné
 De telle amoureuse rage,
 A jadis abandonné
 Et son trône et son orage;

a. Var. (1587) :

*Amour, dont le traict vainqueur
 Fait en mon sang sa retraite,
 M'a si bien escrit au cœur
 Le nom de ma Cassandrette,
 Que le tombeau mange-chair,
 Logis de la pourriture,
 Ne pourra point arracher
 De mon cœur sa pourtraiture.*

Car l'œil qui son cœur estraint,
Comme estraints ores nous sommes
Ce grand seigneur a contraint
De tenter l'amour des hommes.

Impatient du desir
Naissant de sa flame esprise,
Se laissa d'amour saisir,
Comme une despouille prise.
Puis il a, bras, teste et flanc,
Et sa poitrine cachée
Sous un plumage plus blanc
Que le laict sur la jonchée.

En son col mit un carcan
Avec une chaîne où l'œuvre
Du laborieux Vulcan
Admirable se descœuvre.
D'or en estoient les cerceaux,
Piolez d'émail ensemble.
A l'arc qui note les eaux
Ce bel ouvrage ressemble.

L'or sur la plume reluit
D'une semblable lumiere
Que le clair œil de la nuit
Dessus la neige premiere.
Il fend le chemin des cieux
Par un voguer de ses ailes,
Et d'un branle spatieux
Tire ses rames nouvelles.

Comme l'aigle fond d'en haut,
Ouvrant l'espais de la nue,
Sur l'aspic qui leche au chaud
Sa jeunesse revenue,
Ainsi le cygne voloit
Contre-bas, tant qu'il arrive
Dessus l'estang où souloit
Jouer Lede sur la rive.

Quand le ciel eut allumé
Le beau jour par les campagnes,

Elle au bord accoustumé
Mena jouer ses compagnes;
Et, studieuse des fleurs,
En sa main un panier porte
Peint de diverses couleurs,
Et peint de diverse sorte.

Seconde pause.

D'un bout du panier s'ouvroit,
Entre cent nues dorées,
Une aurore qui couvroit
Le ciel de fleurs colorées;
Ses cheveux vagoient errans,
Soufflez du vent des narines
Des prochains chevaux tirans
Le soleil des eaux marines.

Comme au ciel il fait son tour
Par sa voye courbe et torte,
Il tourne tout à l'entour
De l'anse en semblable sorte.
Les nerfs s'enflent aux chevaux,
Et leur puissance indontée
Se lasse sous les travaux
De la penible montée.

La mer est peinte plus bas,
L'eau ride si bien sur elle,
Qu'un pescheur ne nieroit pas
Qu'elle ne fust naturelle.
Ce soleil tombant au soir
Dedans l'onde voisine entre,
A chef bas se laissant cheoir
Jusqu'au fond de ce grand ventre.

Sur le sourci d'un rocher
Un pasteur le loup regarde,
Qui se haste d'approcher
Du couard peuple qu'il garde;

Mais de cela ne luy chaut,
 Tant un limas luy agrée,
 Qui lentement monte au haut
 D'un lis au bas de la prée.

Un satyre tout follet,
 Larron, en folastrant tire
 La panetiere et le laict
 D'un autre follet satyre.
 L'un court après tout ireux,
 L'autre defend sa despouille,
 Le laict se verse sur eux,
 Qui sein et menton leur souille.

Deux beliers qui se heurtoient
 Le haut de leurs testes dures
 Pourtraits aux deux bords estoient
 Pour la fin de ses peintures.
 Tel panier en ses mains mist
 Lede, qui sa troupe excelle,
 Le jour qu'un oiseau la fist
 Femme en lieu d'une pucelle.

L'une arrache d'un doigt blanc
 Du beau Narcisse les larmes,
 Et la lettre teinte au sang
 Du Grec marry pour les armes.
 De crainte l'œillet vermeil
 Pallist entre ces pillardes,
 Et la fleur que toy, Soleil,
 Des cieux eneor tu regardes.

A l'envi sont jà cueillis
 Les verds tresors de la plaine,
 Les bassinets et les lis,
 La rose et la marjolaine,
 Quand la vierge dit ainsi,
 De son destin ignorante :
 « De tant de fleurs que voicy
 Laissons la proye odorante.

« Allons, troupeau bien-heureux,
 Que j'aime d'amour naïve,

Ouyr l'oiseau douloureux
Qui se plaint sur nostre rive. »
Et elle, en hastant le pas,
Fuit par l'herbe d'un pied vite;
Sa troupe ne la suit pas,
Tant sa carriere est subite;

Du bord luy tendit la main,
Et l'oiseau, qui tressaut d'aise,
S'en approche tout humain,
Et le blanc yvoire baise.

Ores l'adultere oiseau,
Au bord par les fleurs se joue,
Et ores au haut de l'eau
Tout mignard près d'elle noue.

Puis, d'une gaye façon,
Courbe au dos l'une et l'autre aile,
Et au bruit de sa chanson
Il apprivoise la belle.

La nicette en son giron
Reçoit les flammes secrettes,
Faisant tout à l'environ
Du cygne un lict de fleurettes.

Luy, qui fut si gracieux,
Voyant son heure opportune,
Devint plus audacieux,
Prenant au poil la fortune.
De son col comme ondes long
Le sein de la vierge touche,
Et son bec luy mit adonc
Dedans sa vermeille bouche.

Il va ses ergots dressant
Sur les bras d'elle qu'il serre,
Et de son ventre pressant
Contraint la rebelle à terre.
Sous l'oiseau se debat fort,
Le pince et le mord, si est-ce
Qu'au milieu de tel effort
Ell' sent ravir sa jeunesse.

Le cinabre çà et là
 Couloura la vergongneuse.
 A la fin elle parla
 D'une bouche desdaigneuse :
 « D'où es-tu, trompeur volant ?
 D'où viens-tu, qui as l'audace
 D'aller ainsi violant
 Les filles de noble race ?

« Je cuidois ton cœur, hélas !
 Semblable à l'habit qu'il porte,
 Mais (hé pauvrete !) tu l'as,
 A mon dam, d'une autre sorte.
 O ciel ! qui mes cris entens,
 Morte puissé-je estre enclose
 Là bas, puis que mon printemps
 Est despouillé de sa rose !

« Plustost vien pour me manger,
 O veufve tigre affamée,
 Que d'un oiseau estranger
 Je sois la femme nommée. »
 Ses membres tombent peu forts,
 Et dedans la mort voisine
 Ses yeux jà nouoient, alors
 Que luy respondit le cygne :

Troisiesme pause.

« Vierge, dit-il, je ne suis
 Ce qu'à me voir il te semble ;
 Plus grande chose je puis
 Qu'un cygne à qui je ressemble :
 Je suis le maistre des cieux,
 Je suis celui qui desserre
 Le tonnerre audacieux
 Sur les durs flancs de la terre.

« La contraignante douleur
 Du tien, plus chaud, qui m'allume,
 M'a fait prendre la couleur

De ceste non mienne plume.
 Ne te va donc obstinant
 Contre l'heur de ta fortune :
 Tu seras incontinant
 La belle-sœur de Neptune,
 « Et si tu pondras deux œufs
 De ma semence feconde,
 Ainçois deux triumphes neufs,
 Futurs ornemens du monde.
 L'un deux jumeaux esclorra :
 Pollux, vaillant à l'escrime,
 Et son frere, qu'on loûra
 Pour des chevaliers le prime ;
 « Dedans l'autre germera
 La beauté, au ciel choisie,
 Pour qui un jour s'armera
 L'Europe contre l'Asie. »
 A ces mots, elle consent,
 Recevant telle aventure,
 Et jà de peu à peu sent
 Haute eslever sa ceinture.

A GASPAR D'AUVERGNE.

ODE XXI.

Gaspar, qui, loin de Pegase,
 As les filles de Parnase
 Conduites en ta maison,
 Ne sçais-tu que moy, poëte,
 De mon Phœbus je souhète
 Quand je fais une oraison ?
 Les moissons je ne quiers pas
 Que la faux arrange à bas
 Sur la Beauce fructueuse ;

Ny tous les cornus troupeaux
 Qui sautent sur les coupeaux
 De l'Auvergne montueuse (1);
 Ny l'or sans forme qu'ameine
 La mine pour nostre peine;
 Ny celui qui est formé
 Portant d'un roy la figure
 Ou la fiere pourtraiture
 De quelque empereur armé;
 Ny l'ivoire marqueté
 En l'Orient acheté
 Pour parade d'une sale;
 Ny les cousteux diamans
 Magnifiques ornemens
 D'une majesté royale;
 Ny tous les champs (2) que le fleuve
 Du Loir lentement abreuve;
 Ny tous les prez emmurez
 Des plis de Braye argentine;
 Ny tous les bois dont Gastine
 Void ses bras en-verdurez;
 Ny le riche accoustrement
 D'une laine qui dément
 Sa teinture naturelle
 Ez chaudrons du Gobelin (3),
 S'yvrant d'un rouge venin (4)
 Pour se desguiser plus belle.
 Que celui dans une coupe
 Toute d'or boive à la troupe
 De son vin de Prepatour (5),

1. De la haute Auvergne. (R.)

2. De son Vendomois. (R.)

3. Autrefois le plus fameux et riche teinturier de Paris. (R.)

4. Noyée longuement dans l'escarlate. (R.)

5. Vin excellent, et dont la vigne appartient au roy, et est de son domaine en Vendomois. (R.)

A qui la vigne succede,
Et près Vendôme en possede
Deux cents arpens en un tour.

Que celuy qui aime Mars
S'enrolle entre les soldars,
Et face sa peau vermeille
D'un beau sang pour son devoir,
Et que la trompette, au soir,
D'un son luy raze l'aureille.

Le marchand hardiment vire
Par la mer de sa navire
La proue et la poupe encor ;
Ce n'est moy, bruslé d'envie,
A tels despens de ma vie,
Rapporter des lingots d'or.

Tous ces biens je ne quiers point,
Et mon courage n'est poingt
De telle gloire excessive.

Manger o⁽¹⁾ mon compagnon
Ou la figue d'Avignon,
Ou la provençale olive,
L'artichôt et la salade,
L'asperge et la pastenade,
Et les pompons tourangeaux,
Me sont herbes plus friandes
Que les royales viandes
Qui se servent à monceaux.

Puis qu'il faut si tost mourir,
Que me vaudroit d'acquérir
Un bien qui ne dure guere,
Qu'un heritier qui viendrait
Après mon trespas vendrait
Et en feroit bonne chere ?

Tant seulement je desire
Une santé qui n'empire ;
Je desire un beau sejour,

1. Avec. (R.)

Une raison saine et bonne
 Et une lyre qui sonne
 Tousjours le vin et l'amour.

ODE XXII.

Celuy qui est mort aujourd'huy
 Est aussi bien mort que celuy
 Qui mourut au jour du deluge.
 Autant vaut aller le premier
 Que de sejourner le dernier
 Devant le parquet du grand juge.

Incontinent que l'homme est mort,
 Pour jamais ou long temps il dort
 Au creux d'une tombe enfouie,
 Sans plus parler, ouïr ne voir;
 Hé, quel bien sçauroit-on avoir
 En perdant les yeux et l'ouïe?

Or, l'ame selon le bien-fait
 Qu'hostesse du corps elle a fait,
 Monte au ciel, sa maison natale;
 Mais le corps, nourriture à vers,
 Dissout de veines et de nerfs,
 N'est plus qu'une ombre sepulcrale.

Il n'a plus esprit ny raison,
 Emboiture ne liaison,
 Artere, poux, ny veine tendre,
 Cheveul en teste ne luy tient,
 Et, qui plus est, ne luy souvient
 D'avoir jadis aimé Cassandre.

Le mort ne desire plus rien;
 Donc, cependant que j'ay le bien
 De desirer, vif, je demande
 Estre tousjours sain et dispos;

Puis, quand je n'auray que les os,
Le reste à Dieu je recommande.

Homere est mort, Anacreon,
Pindare, Hesiode et Bion,
Et plus n'ont souci de s'enquerre
Du bien et du mal qu'on dit d'eux ;
Ainsi, après un siècle ou deux,
Plus ne sentiray rien sous terre.

Mais dequoy sert le desirer
Sinon pour l'homme martirer ?
Le desir n'est rien que martire ;
Content ne vit le desireux,
Et l'homme mort est bien-heureux.
Heureux qui plus rien ne desire !

ODE XXIII.

Quand je dors je ne sens rien,
Je ne sens ne mal ne bien,
Plus je ne me puis cognoistre,
Je ne sçay ce que je suis,
Ce que je fus, et ne puis
Sçavoir ce que je dois estre.

J'ay perdu le souvenir
Du passé, de l'advenir ;
Je ne suis que vaine masse
De bronze en homme gravé,
Ou quelque terme eslevé
Pour parade en une place.

Toutesfois je suis vivant,
Repoussant mes flancs de vent,
Et si pers toute memoire ;
Voyez donc que je seray

Quand mort je reposeray
 Au fonds de la tombe noire !
 [L'âme, volant d'un plein saut,
 A Dieu s'en ira là haut
 Avecque luy se ressoudre,
 Mais ce mien corps enterré,
 Sillé d'un somme ferré,
 Ne sera plus rien que poudre.]

A ODET DE COLLIGNY

Cardinal de Chastillon (1).

ODE XXIV.

Mais d'où vient cela, mon Odet ?
 Si de fortune par la rue
 Quelque courtisan je salue
 Ou de la voix, ou du bonnet,
 Ou d'un clin d'œil tant seulement,
 De la teste, ou d'un autre geste,
 Soudain par serment il proteste
 Qu'il est à mon commandement.
 Soit qu'il me treuve chez le roy,
 Soit qu'il en sorte ou qu'il y vienne,
 Il met sa main dedans la mienne,
 Et jure qu'il est tout à moy.
 [Il me promet montagnes d'or,
 La terre d'or et toute l'onde,
 Et toutes les bourdes du monde
 Sans rougir me promet encor.]
 Mais quand un affaire de soin
 Me presse à luy faire requeste,

1. Lequel a favorisé tousjours, durant sa vie, les hommes de sçavoir, et particulièrement nostre autheur. (R.)

Tout soudain il tourne la teste,
Et me délaisse à mon besoin ;

Et si je veux ou l'aborder,
Ou l'accoster en quelque sorte,
Mon courtisan passe une porte,
Et ne daigne me regarder ;

Et plus je ne luy suis cognu,
Ny mes vers ny ma poësie,
Non plus qu'un estrangier d'Asie,
Ou quelqu'un d'Afrique venu.

Mais vous, mon support gracieux,
Mon appuy, mon prélat que j'aime
Mille fois plus ny que moy-mesme,
Ny que mon cœur, ny que mes yeux,

Vous ne me faictes pas ainsi :
Car si quelque affaire me presse,
Librement à vous je m'adresse,
Qui de mon fait avez souci.

Vous avez soin de mon honneur,
Et voulez que mon bien prospère,
M'aimant tout ainsi qu'un doux père,
Et non comme un rude seigneur,

Sans me promettre ces grands monts
Ni ces grand' mers d'or ondoyantes ;
Car telles bourdes impudantes
Sont indignes des Chastillons.

La raison (Prelat), je l'entens,
C'est que vous estes veritable,
Et non courtisan variable
Qui sert aux faveurs et au temps.

Fin du troisieme livre.



LE QUATRIESME LIVRE
DES ODES

—
AU ROY HENRY II.

ODE I.

Escoute, grand roy des François,
Jamais je ne confesserois
Que l'on peust surmonter ta France,
Tant que ton grand Montmorency
Et ton grand Chastillon aussi
Te serviront de leur vaillance;
Et tant que vivant je seray,
Jamais je ne confesseray
Qu'en France la Muse perisse,
Tant qu'elle aura pour bastillon
Un cardinal de Chastillon (a)

a. Var. (1584) :

*Tant qu'elle aura pour souverain
Un Charles cardinal lorrain*

Dans les éditions postérieures à la Saint-Barthélemy, le nom de Chastillon a été remplacé par celui du duc de Guise.

Qui la defende et la cherisse.

Sus donq, filles de Jupiter,
C'est à ce coup qu'il faut chanter
Ou jamais, d'une haute vène ;
Je veux, enyvré de vos eaux,
Chanter deux Achilles nouveaux
Et un autre nouveau Mecène (1).

Le fort oncle et le fort neveu
Ont mes vers d'un sujet pourveu
Plus beau qu'Achil n'est dans Homère,
Et mon cardinal, qui me fait
De sa faveur poete parfait
Pour chanter son oncle et son frère (a).

EPITHALAME

De très illustre prince Antoine de Bourbon et de Jeanne
royne de Navarre (2).

ODE II.

Quand mon prince (3) espousa
Jeanne (4), divine race,

a. Var. (1584) :

*Les forts Guysians, que j'ay veu
Vaillans comme Mars, m'ont pourveu
D'un argument digne d'Homere,
Et mon Odet, lequel me fait
De sa faveur poete parfait
Pour chanter l'honneur de son frere.*

1. Le cardinal de Lorraine, support des hommes doctes de son temps. (R.)

2. Imité de l'Epithalame d'Hélène par Théocrite. (R.) — Cette pièce a été imprimée en 1549, à Paris, chez Vasco-san, 4 ff. in-8. C'est probablement la première publication de Ronsard. (P. B.)

3. Second duc de Vendôme. (R.)

4. Fille de Henry d'Albret, roy de Navarre, et mere de Henry IV, roy de France et de Navarre. (R.)

Que le Ciel composa
 Plus belle qu'une Grace,
 Les princesses de France,
 Ceintes de lauriers vers,
 Toutes d'une cadance
 Luy chanterent ces vers (a) :
 O hymen, hymenée !
 Hymen, ô hymenée !
 Prince plein de bon-heur,
 L'arrest du Ciel commande
 Qu'on te donne l'honneur
 De nostre belle bande ;
 D'autant qu'une déesse
 La passe en majesté,
 D'autant elle, princesse,
 Nous surpasse en beauté (b).
 O hymen, hymenée !
 Hymen, ô hymenée !
 Plus qu'à nulle autre aussi
 Parfaite est son attente,
 Jointe à ce prince icy
 Qui nostre âge contente.
 Comme l'anneau decore
 Le diamant de chois,
 Ainsi sa gloire honore

a. Var. (1550) :

*Douze vierges venues
 Ces beaux vers luy ont dit,
 En chantant toutes nues
 A l'entour de son lit.*

b. Var. (1550) :

*Telle qu'est une rose
 Née au mois le plus doux
 Sur toute fleur declose,
 Telle elle est entre nous.*

Les princes et les rois.

O hymen, hymenée!

Hymen, ô hymenée!

Il n'eust pas mieux trouvé

Que toy, vierge excellente,

Voire eust-il esprouvé

La course d'Atalante,

Ne la Grecque amoureuse

N'eust pas voulu changer

Telle alliance heureuse

Au pasteur estranger (a).

O hymen, hymenée!

Hymen, ô hymenée!

Le Ciel fera beaucoup

Pour tout le monde ensemble,

Si tu conçois un coup

Un fils qui te ressemble,

Où l'honneur de ta face

Soit peint, et de tes yeux,

Et ta celeste grace,

Qui tenteroit les Dieux (b).

O hymen, hymenée!

Hymen, ô hymenée!

Cessez, flambeaux, là haut,

Vos clartez coustumieres;

Ce soir, mais ce jour, vaut

Cinq cens de vos lumieres;

Car les amours qui dardent

a. Var. (1550):

Ny ta jeunesse heureuse

Ne voudroit pas changer

A la grecque amoureuse,

Qui suivit l'estranger.

b. Var. (1550):

Divin present des cieux.

Icy leur feu qui luit,
Plus que les astres ardent
L'épessour de la nuit.

O hymen, hymenée!

Hymen, ô hymenée!

Maint soir jadis fut bien
Du lict des Dieux coupable,
Mais nul d'un si grand bien.
Ne fut oncques capable;
Et si tu peux bien croire,
Heureux soir, desormais,
Que tu seras la gloire
Des soirs pour tout jamais.

O hymen, hymenée!

Hymen, ô hymenée!

Nymphes, de vos couleurs

Ornez leur couche sainte

Des plus gentilles fleurs

Dont la terre soit peinte.

Que menu l'on y jette

Cet excellent butin

Que le marchand achette

Bien loing sous le matin.

O hymen, hymenée!

Hymen, ô hymenée!

Et vous, divin troupeau

Qui les eaux de Pegase

Tenez, et le coupeau

Du chevelu Parnase,

Venez, divine race,

Offrir vos lauriers vers,

Et, prenant nostre place,

Chantez vos meilleurs vers.

O hymen! hymenée,

Hymen, ô hymenée!

Car l'ardeur qui nous tient

Nous guide par les plaines

Que le Loir entretient

De verdure toujours pleines.
 Là, nous ne verrons prée
 Sans leur faire un autel,
 N'eau qui ne soit sacrée
 A leur nom immortel.
 O hymen, hymenée!
 Hymen, ô hymenée!
 Cependant consommez
 Vos nopces ordonnées,
 Et les feux allumez
 De vos amours bien-nées.
 La chaste Cyprienne (1),
 Ayant son ceste ceint,
 Avec les Graces vienne
 Compagne à l'œuvre saint.
 O hymen, hymenée!
 Hymen, ô hymenée!
 Afin que le nœud blanc
 De foy loyale assemble
 De Navarre le sang
 Et de Bourbon ensemble,
 Plus estroit que ne serre
 La vigne les ormeaux,
 Ou l'importun lierre
 Les appuyans rameaux.
 O hymen, hymenée!
 Hymen, ô hymenée!
 Adieu, Prince, adieu soir,
 Adieu, Pucelle encore,
 Nous te reviendrons voir
 Demain avec l'Aurore,
 Pour prier Hymenée
 De vouloir prendre à gré

1. Car il y a deux sortes de Venus, comme deux sortes d'amours; or, ceste chaste Venus est en representation de parfaite obeissance conjugale, qui suit tousjours la pudicité des femmes. (R.)

Nostre chanson sonnée
 Sur vostre lict sacré (a).
 O hymen, hyménée !
 Hymen, ô hyménée !

AU PAYS DE VENDOMOIS.

ODE III.

L'ardeur qui Pythagore
 En Egypte a conduit,
 Me venant ardre encore
 Comme lui, m'a séduit
 A celle fin que j'erre
 Par le pais enclos
 De deux mers (1), et qui serre
 De Saturne les os.

Terre, adieu, qui premiere
 En tes bras m'a reçu,
 Quand la belle lumiere
 Du monde j'apperçeu !
 Et toy, Braye, qui roules
 En tes eaux fortement,
 Et toy, mon Loir, qui coules
 Un peu plus lentement !

Adieu, fameux rivages
 De bel esmail couvers,
 Et vous, antres sauvages,
 Delices de mes vers.

a. Var. (1550) :

*Pour prier ta hautece
 Ne mettre en nonchaloir
 De nostre petitesse
 Ce bien humble vouloir.*

1. Par l'Italie. (R.)

Et vous , riches campagnes,
 Où presque enfant je vy
 Les neuf Muses compagnes
 M'enseigner à l'envy !
 Je verray le grand Mince (1),
 Le Mince tant cognu ,
 Et des fleuves le prince ,
 Eridan le cornu (2).
 Et les roches hautaines
 Que donta l'African (3)
 Par les forces soudaines
 Du soulfre et du Vulcan.
 De la Serene antique
 Je verray le tombeau (4),
 Et la course erratique
 D'Arethuse (5), dont l'eau ,
 Fuyant les bras d'Alphée ,
 Se desrobe à nos yeux ,
 Et Etna , le trophée
 Des victoires des Dieux.
 Je verray ceste ville
 Dont jadis le grand heur
 Rendit à soy servile
 Du monde la grandeur ;
 Et celle qui entr'ouve
 Les flots à l'environ (6),

1. Fleuve qui passe à Mantoue et est fameux à cause de Virgile. (R.)

2. Le Po, grand fleuve de la Lombardie. (R.)

3. Les Alpes, à travers lesquelles Hannibal se fit un passage prodigieux. (R.)

4. La ville de Naples, où est enterrée Parthenope, l'une des Serenes. (R.)

5. La Sicile, où est ceste fameuse fontaine d'Arethuse, qui fut une belle chasseresse, laquelle, fuyant l'amour d'Alphée, fut changée en fontaine. (R.)

6. Venise. Au surplus est élegant et ancien de représenter ainsi quelque lieu par ses propriétés particulières. (R.)

Et riche se descouvre
 Dans l'humide giron.

Plus les beaux vers d'Horace
 Ne me seront plaisans,
 Ne la thebaine grace,
 Nourrice de mes ans ;
 Car ains que tu reviennes,
 Petite lyre, il faut
 Que trompe tu deviennes
 Pour resonner plus haut.

Soit que tu te hazardes
 D'oser chanter l'honneur
 Des victoires picardes
 Que gaigna mon seigneur ;
 Ou soit qu'à la memoire,
 Par un vers assez bon,
 Tu consacres la gloire
 Des princes de Bourbon.

Heureux celuy je nomme
 Qui, de savoir pourveu,
 A les mœurs de maint homme
 En mainte terre veu,
 Et dont la sage adresse
 Et le conseil exquis
 Du fin soudart de Grece (1)
 Le nom luy ont acquis.

Celuy la grand' peinture
 Du ciel n'ignore pas,
 Ne tout ce que nature
 Fait en haut et çà bas.
 De Mars la fière face
 Ne luy fit oncq effroy,
 Ne l'horrible menace
 D'un senat ou d'un roy.
 Son assure courage,

1. D'Ulysse, que Sophocle, à cause de cela, appelle renard d'Ithaque, en son Ajax. (R.)

Basty sur la vertu,
 Par nul humain orage
 Ne fut onc abattu :
 Car d'une aile non molle
 Fuit ce monde odieux
 Et indompté s'envole
 Jusqu'au siège des Dieux (a).

DE L'ELECTION DE SON SEPULCHRE.

ODE IV.

Antres, et vous fontaines,
 De ces roches hautaines
 Qui tombez contre-bas
 D'un glissant pas;

Et vous forests, et ondes
 Par ces prez vagabondes,
 Et vous rives et bois,
 Oyez ma vois.

Quand le ciel et mon heure
 Jugeront que je meure,
 Ravi du beau sejour
 Du commun jour,

Je defens qu'on ne rompe
 Le marbre pour la pompe
 De vouloir mon tombeau
 Bastir plus beau.

a. Var. (1587) :

*Son teint n'est jamais blesme
 D'un peché dissolu ;
 Tout seigneur de soy-mesme,
 Tout sien, et resolu.*

[Je veuil, j'enten, j'ordonne
 Qu'un sepulchre on me donne,
 Non près des rois levé
 Ny d'or gravé,

Mais en cette isle verte
 Où la course entrouverte
 Du Loir autour coulant
 Est accollant,

Là où Braye s'amie
 D'une eau non endormie
 Murmure à l'environ
 De son giron (1).]

Mais bien je veux qu'un arbre
 M'ombrage en lieu d'un marbre,
 Arbre qui soit couvert
 Tousjours de verd.

De moy puisse la terre
 Engendrer un lierre
 M'embrassant en maint tour
 Tout à l'entour;

Et la vigne tortisse
 Mon sepulchre embellisse,
 Faisant de toutes pars
 Un ombre espars.

Là viendront chaque année
 A ma feste ordonnée,
 Avecques leurs troupeaux,
 Les pastoureaux;

Puis, ayans fait l'office
 De leur beau sacrifice,
 Parlans à l'isle ainsi,
 Diront ceci :

1. Ces trois stances ne se trouvent que dans les odes de 1550.

« Que tu es renommée
D'estre tombeau nommée
D'un de qui l'univers
Chante les vers,

« Et qui oncque en sa vie
Ne fut brulé d'envie,
Mendiant les honneurs
Des grands seigneurs,

« Ny n'enseigna l'usage
De l'amoureux breuvage,
Ny l'art des anciens
Magiciens,

« Mais bien à nos campagnes
Fit voir les Sœurs compagnes
Foulantes l'herbe aux sons
De ses chansons,

« Car il fit à sa lyre
Si bons accords eslire
Qu'il orna de ses chants
Nous et nos champs!

« La douce manne tombe
A jamais sur sa tombe,
Et l'humeur que produit
En may la nuit!

« Tout à l'entour l'emmure
L'herbe et l'eau qui murmure,
L'un tousjours verdoyant,
L'autre ondoyant!

« Et nous, ayans memoire
Du renom de sa gloire,
Luy ferons, comme à Pan,
Honneur chaque an. »

Ainsi dira la troupe,
Versant de mainte coupe

Le sang d'un agnelet,
Avec du lait,

Dessus moy, qui à l'heure
Seray par la demeure
Où les heureux esprits
Ont leur pourpris.

La gresle ne la nége
N'ont tels lieux pour leur siege,
Ne la foudre oncques là
Ne devala.

Mais bien constante y dure
L'immortelle verdure,
Et constant en tout temps
Le beau printemps.

[Et Zephire y alaine
Les myrtes et la plaine
Qui porte les couleurs
De mille fleurs.]

Le soin qui sollicite
Les rois ne les incite
Le monde ruiner
Pour dominer,

Ains comme freres vivent,
Et, morts, encore suivent
Les mestiers qu'ils avoient
Quand ils vivoient.

Là, là j'oïrray d'Alcée
La lyre courroucée,
Et Sapphon, qui sur tous
Sonne plus dous.

Combien ceux qui entendent
Les odes qu'ils respendent
Se doivent réjouir
De les ouïr!

Quand la peine receue
Du rocher est deceue,
Et quand saisit la faim
- Tantale en vain.

La seule lyre douce
L'ennuy des cœurs repousse,
Et va l'esprit flatant
De l'escoutant.

A GUY PACATE, PRIEUR DE SOUGÉ (1).

ODE V.

Guy, nos meilleurs ans coulent
Comme les eaux qui roulent
D'un cours sempiternel;
La mort pour sa sequelle
Nous amène avec elle
Un exil éternel.

Nulle humaine priere
Ne repousse en arriere
Le bateau de Charon,
Quand l'âme nue arrive
Vagabonde en la rive
De Styx et d'Acheron.

Toutes choses mondaines
Qui vestent nerfs et veines
La mort égale prend,
Soient pauvres ou soient princes;
Car sur toutes provinces
Sa main large s'estend.

La puissance tant forte
Du grand Achille est morte,

1. Cette ode, dans les éditions posthumes, est adressée à Jean Daurat, son précepteur.

Et Thersite, odieux
 Aux Grecs, est mort encores;
 Et Minos qui est ores
 Le conseiller des dieux.

Jupiter ne demande
 Que des bœufs pour offrande;
 Mais son frere Pluton
 Nous demande, nous hommes,
 Qui la victime sommes
 De son enfer glouton.

Celuy dont le Pau baigne
 Le tombeau nous enseigne
 N'esperer rien de haut,
 Et celuy que Pegase
 (Qui fit sourcer Parnase)
 Culbuta d'un grand saut.

Las! on ne peut cognaistre
 Le destin qui doit naistre,
 Et l'homme en vain poursuit
 Conjecturer la chose
 Que Dieu sage tient close
 Sous une obscure nuit.

Je pensois que la trope
 Que guide Calliope,
 Troupe mon seul confort;
 Soutiendrait ma querelle,
 Et qu'indonté par elle
 Je donterois la mort.

Mais une fièvre grosse
 Creuse déjà ma fosse
 Pour me banir là bas,
 Et sa flame cruelle
 Se paist de ma mouelle,
 Miserable repas.

Que peu s'en faut, ma vie,
 Que tu ne m'es ravie
 Close sous le tombeau,
 Et que mort je ne voye

Où Mercure convoye
Le debile troupeau !
[Et ce Grec qui les peines
Dont les guerres sont pleines
Va là bas racontant,
Poète qu'une presse
Des épaules espaisse
Admire en l'écoutant.]

A bon droit Prométhée
Pour sa fraude inventée
Endure un tourment tel,
Qu'un aigle sur la roche
Luy ronge d'un bec croche
Son poumon immortel.

Depuis qu'il eut robée
La flame prohibée,
Pour les dieux despiter,
Les bandes incogneues
Des fièvres sont venues
Parmi nous habiter.

Et la mort despitueuse,
Auparavant boiteuse,
Fut légère d'aller ;
D'ailes mal-ordonnées
Aux hommes non données
Dedale coupa l'air.

L'exécrable Pandore
Fut forgée, et encore
Astrée s'en-vola,
Et la boîte féconde
Peupla le pauvre monde
De tant de maux qu'il a.

Ah ! le meschant courage
Des hommes de nostre âge
N'endure pas ses faits ;
Que Jupiter estuye
Sa foudre, qui s'ennuye,
Venger tant de mesfaits !

VŒU A LUCINE.

Aux couches d'Anne Tiercelin.

ODE VI.

O deesse puissante
 De pouvoir secourir
 La vierge languissante
 Déjà preste à mourir,
 Quand la douleur amere
 D'un enfant la rend mere!
 Si, douce et secourable,
 Heureusement tu veux
 D'aureille favorable
 Ouir mes humbles vœux,
 J'esleveray d'yvoire
 Une image à ta gloire;
 Et moy, la teste ornée
 De beaux lis fleurissans,
 Iray trois fois l'année
 La parfumer d'encens,
 Accordant sur ma lyre
 L'honneur de ton Osire.
 [Descens, déesse humaine,
 Du ciel, et, te hâtant,
 La santé douce ameine
 A celle qui l'attend,
 Et d'une main maistresse
 Repousse sa détresse.]
 Ainsi tousjours t'honore
 Le Nil impetueux,
 Qui Neptune colore
 Par sept huis fluctueux;
 Ainsi tousjours ta pompe
 Danse au bruit de la trompe.

Toy, déesse Lucine,
 Requête par trois fois,
 De la vierge en gesine
 Tu escoutes la vois,
 Et desserres la porte
 Au doux fruit qu'elle porte.

Tu as de la nature
 La clef dedans tes mains;
 Tu donnes l'ouverture
 De la vie aux humains,
 Et des siècles avarés
 Les fautes tu repares.

VŒU AU SOMME.

ODE IV.

Somme, le repos du monde,
 Si d'un pavot plein de l'onde
 Du grand fleuve oblivieux
 Tu veux arroser mes yeux,
 Tellement que je reçoive
 Ton doux présent qui déçoive
 Le long séjour de la nuit,
 Qui trop lente pour moy fuit,
 Je te voue une peinture
 Où l'effet de ta nature
 Sera pourtrait à l'entour,
 S'entresuivant d'un long tour
 Tous les songes et les formes
 Où la nuit tu te transformes
 Pour nos esprits contenter,
 Ou pour les espouvanter.

A grand tort Homère nomme
 Frère de la mort le somme,

Qui charme tous nos ennuis
 Et la paresse des nuits,
 Voire que nature estime
 Comme son fils legitime.

Le soin qui les rois espoit
 L'esprit ne me ronge point;
 Toutefois la tarde aurore
 Me void au matin encore
 Parmy le lict travailler,
 Et depuis le soir veiller.

Vien donques, somme, et distile
 En mes yeux ton onde utile,
 Et tu auras en pur don
 Un beau tableau pour guerdon.

ODE VIII.

Mais que me vaut d'entretenir
 Si chèrement un souvenir
 Qui, hôte de mon cœur, le ronge,
 Et tousjours me fait devenir
 Réveur comme un homme qui songe ?

Ce n'est pas moy, c'est toy, mon cœur,
 Qui, pour allonger ma longueur,
 Desloyal envers moy te portes,
 Et, pour faire un penser vainqueur,
 De nuict tu luy ouvres mes portes.

Tu ne te sçaurois excuser
 Que tu ne viennes m'abuser,
 Et qu'à tort ne me sois contraire,
 Qui veux mon party refuser
 Pour soustenir mon adversaire.

Mais en qui me dois-je fier,
 Quand, chetif, je me voy lier

De mes gens qui me viennent prendre,
 Pour estre fait le prisonnier
 De ceux qui me devoient defendre ?

Ce penser n'eust logé chez moy
 S'il n'eust eu traficq avec toy;
 Sors, cœur, de ta place ancienne;
 Puis que tu m'as rompu ta foy,
 Je te veux rompre aussi la mienne.

Sors doncq, si tu ne veux perir
 De telle mort qu'on fait mourir
 Le soudart qui rompt sa foy vaine,
 Pour aller, traistre, secourir
 L'ennemy de son capitaine.

A CASSANDRE.

ODE IX.

Quand je suis vingt ou trente mois
 Sans retourner en Vendomois,
 Plein de pensées vagabondes,
 Plein d'un remors et d'un souci,
 Aux rochers je me plains ainsi,
 Aux bois, aux antres, et aux ondes :

Rochers, bien que soyez âgez
 De trois mil ans, vous ne changez
 Jamais ny d'estat ny de forme;
 Mais tousjours ma jeunesse fuit,
 Et la vieillesse qui me suit
 De jeune en vieillard me transforme.

Bois, bien que perdiez tous les ans
 En hyver vos cheveux mouvans,
 L'an d'après qui se renouvelle
 Renouvelle aussi vostre chef;

Mais le mien ne peut de rechef
Ravoir sa perruque nouvelle.

Antres, je me suis veu chez vous
Avoir jadis verds les genous,
Le corps habile et la main bonne;
Mais ores j'ay le corps plus dur,
Et les genous, que n'est le mur
Qui froidement vous environne.

Ondes, sans fin vous promenez,
Et vous menez et ramenez
Vos flots d'un cours qui ne sejourne;
Et moy, sans faire long sejour,
Je m'en vais de nuict et de jour,
Au lieu d'où plus on ne retourne.

Si est-ce que je ne voudrois
Avoir esté ni roc ni bois,
Antre ni onde, pour defendre
Mon corps contre l'âge emplumé:
Car, ainsi dur, je n'eusse aimé
Toy qui m'as fait vieillir, Cassandre.

LE RAVISSEMENT DE CEPHALE

Divisé en trois pauses.

ODE X.

Première pause.

L'hyver, lors que la nuict lente
Fait au ciel si long sejour,
Une vierge vigilante
S'éveilla devant le jour;
Puis, par les antres humides
Où les Dieux dormoient enclos,

Hucha les sœurs Nereïdes
Qui ronfloient au bruit des flots :
« Sus, réveillez-vous, pucelles !
Le sommeil n'a jamais pris
Les yeux curieux de celles
Qui ont un œuvre entrepris. »
Ceste parole mordante
Leur front si honteux a fait,
Que jà chacune est ardante
Que l'ouvrage soit parfait.

D'une soye non commune,
Et d'un or en Cypre esleu,
Elles brodoient à Neptune
Le tissu d'un manteau bleu,
Pour mener Thetis la belle
Où les Dieux sont jà venus,
Et où son mary l'appelle,
Aux doux presens de Venus.

Au vif traite y fut la terre
En boule arrondie au tour,
Avec la mer qui la serre
De ses bras tout à l'entour.
Au milieu d'elle une orage
Mouvoit ses flots d'ire pleins.
Palles du futur naufrage
Les mariniers estoient peints.

Desarmée est leur navire
Du haut jusqu'au fondement,
Çà et là le vent la vire,
Serve à son commandement.
Le ciel foudroye, et les flames
Tombent d'un vol escarté,
Et les longs esclats des rames
Vont lechant de leur clarté.

[La mer pleine d'inconstance
Bruit d'une bouillonnante eau,
Et, toute dépite, tance
Les flancs du vaincu bateau.

D'une soie et noire et perse
Cent nues entrelaçoient
Qui d'une longue traverse
Tout le serein effaçoient.

Si que la pluie et la gresle,
Le vent et les tourbillons,
Se menacent pèle mèle
Sur les humides sillons.
Les bords, en voix effroyantes,
Crient d'être trop lavés
Des tempestes aboyantes
Autour de leurs pieds cavés.]

Neptune y fut peint luy-mesme
Brodé d'or, qui, du danger
Tirant le marinier blesme,
L'eau en l'eau faisoit ranger.
Les troupes de la mer grande
Sont leur prince environnans,
Palemon, Glauque, et la bande
Des Tritons bien résonnans.

Luy, les brides abandonne
A son char, si qu'en glissant
Sur la mer, ses loix il donne
Au flot luy obéissant;
Et, se jouant dessus l'onde,
Se monstre seul gouverneur
Et roy de l'humide monde
Qui s'encline à son honneur.

Elles cessoient de pourtraire
De verd, de rouge et vermeil,
L'arc qui s'enflame au contraire
Des sagettes du soleil,
Quand Nais de sa parole
Féit ainsi resonner l'air;
De sa voix doucette et molle
Le sucre sembloit couler.

Seconde pause.

Réveillez-vous, belle Aurore.
Lente au lict vous sommeillez,
Et avecques vous encore
Le beau matin réveillez.
Ainsi le dolent Cephale
Vous soit amiable et dous,
Et, laissant sa femme pasle,
Daigne aller avecque vous.

Le fils de Venus, compagnes,
Ce cruel archer qui peut
L'air, la mer et les campagnes
Gesner d'amour, quand il veut,
D'une ruse deceptive
Nostre Aurore en-amoura,
Si bien que d'elle captive
Ses trophées honora.

Elle, qui a de coustume
D'allumer le jour, voulant
L'allumer, elle s'allume
D'un brandon plus violant.
Passant les portes décloses
Du ciel, elle alloit devant,
Cà et là versant des roses
Au sein du soleil levant.

Son teint de nacre et d'yvoire
Le matin embellissoit,
Et du comble de sa gloire
L'orient se remplissoit;
Mais Amour, en son courage,
N'endura qu'un si beau teint
Ne sentist un peu la rage
Dont les amants il atteint.

Contre la belle il s'efforce,
Et, luy tenant les yeux bas,
Luy fit voir d'en haut, par force,

Ce que voir ne devoit pas :
 Elle vid dans un bocage
 Cephale, parmy les fleurs,
 Faire un large marescage
 De la pluye de ses pleurs.

« O ciel! disoit-il, ô Parque!
 Avancez mon jour dernier,
 Et m'envoyez en la barque
 De l'avare nautonnier!
 Je hay de vivre l'envie,
 Ce monde m'est odieux.
 Puis que j'ay tué ma vie,
 A quoy me gardent les dieux?

« O javelot execrable!
 Tu m'es tesmoin aujourd'huy
 Qu'on ne void rien de durable
 En ce monde que l'ennuy! »
 Ainsi disant, il se pâme
 Sur le corps qui trespassoit,
 Et les reliques de l'ame
 De ses lèvres amassoit.

L'Aurore, au dueil de sa plainte,
 Malade, perd sa couleur,
 Et toute se sent estrainte
 Des lacs de mesme douleur.
 Par une nouvelle porte,
 En elle le dard vainqueur
 Entra d'une telle sorte
 Qu'il se fit roy de son cœur.

Ses mouelles sont ja pleines
 D'un appetit desreigné,
 Et nourrit au fond des veines
 Un feu d'amour aveuglé;
 Ja le ciel elle desprise,
 Et plus d'aimer n'a souci
 De Tithon la barbe grise,
 L'Orient, ny elle aussi.

Cephale, qui luy retourne

En l'ame pour l'offenser,
Au plus haut sommet sejourne
De son malade penser,
Et dedans l'ame blessée
La fièvre luy entretient
Ores chaude, ores glacée,
Selon que l'acez la tient.

En vain elle dissimule
Ne sentir le mal qui croist,
Car la flame qui la brusle
Claire au visage apparoist;
Au pourpre que honte allume
Par rayons dedans son teint,
On void qu'outre sa coustume
Son cœur est pris et atteint.

Si tost par la nuict venue
Les cieux ne sont obscurcis,
Qu'elle couche à terre nue
Sans abaisser les sourcis;
Car l'amour qui l'éguillonne
Ne souffre que le dormir
En proye à ses yeux se donne;
Elle ne fait que gemir,

Et, bien que de loïn absente
De l'absent Cephale soit,
Comme s'elle estoit presente,
En son esprit l'apperçoit;
Ores prompte en ceci pense,
Et ores pense en cela;
Sa trop constante inconstance
Ondoye deçà et là.

Mais quand le paresseux voile
De la nuict quitte les cieux,
Et que nulle et nulle estoile
Plus ne se monstre à nos yeux,
Elle fuit eschevelée
Portant bas le front et l'œil,
Et par bois et par valée

Lasche la bride à son dueil.
 [D'herbes l'ignorante essaie
 De dompter le mal enclos,
 Mais pour néant, car la plaie
 Est jà compagne de l'os.
 Aux augures ell' prend garde,
 Aux charmeurs et à leurs vers,
 Ou bien, béante, regarde
 Le fond des gesiers ouverts,
 Pour voir si en quelque sorte
 Pourra tromper sa douleur ;
 Mais nulle herbe, tant soit forte,
 N'a diverti son malheur :
 Car le mal qui plus s'encherne
 Et moins veut estre dompté
 Les vagues brides gouverne
 Du cœur par lui surmonté.]

Amour, qui causa la peine
 De telle ardante amitié,
 La voyant d'ennuy si pleine,
 En eut luy-mesme pitié,
 Et, guidant la foible Aurore,
 La meine où Cephale estoit,
 Qui sa femme morte encore
 A longs souspirs regrettoit.

L'eshontée maladie
 La vierge tant pressa là,
 Qu'à la fin toute hardie
 A Cephale ainsi parla :
 « Pourquoi pers-tu de ton âge
 Le printemps à lamenter
 Une froide et morte image
 Qui ne te peut contenter ?

Elle à la mort fut sujette,
 Non pas moy, le sang des dieux ;
 Non pas moy, nymphe qui jette
 Les premiers rayons aux cieus ;
 Reçoy-moy donques, Cephale,

Et ta basse qualité
D'un estroit lien égale
A mon immortalité. »
Luy, desdignant sa priere,
Fuit la suppliante vois,
Et tout despit en arriere
S'escarta dedans les bois :
Elle, comme amour la porte,
Vole après et çà et là,
Le presse et ja sa main forte
Dedans ses cheveux elle a ;
Puis comme un aigle qui serre
Un lièvre en ses pieds donté,
En luy faisant perdre terre,
Par force au ciel l'a monté,
Où avecques luy encores
Est maintenant à sejour,
Et bien peu se soucie ores
De nous allumer le jour.

Troisiesme pause.

Ainsi l'une de la bande
Mettoit fin à son parler,
Quand le Dieu marin demande
Sa robe pour s'en-aller ;
D'elle richement s'habille,
S'agençant de mains et d'yeux,
Pour mener en-poinct sa fille
A l'assemblée des dieux,
Où Themis, la grand' prestresse,
Pleine d'un esprit ardant,
La tirant hors de la presse
Luy dit en la regardant :
« Bien qu'Inon soit ta compagne,
Reçoy pourtant doucement
Ton mary, et ne desdagne
Son mortel embrassement.

Ains que soit la lune entiere
 Dix fois, tu dois enfanter
 Un qui donnera matiere
 Aux poëtes de chanter.
 Le monde pour un tel homme
 N'est pas assez spacieux ;
 Ses vertus reluiront comme
 Les estoiles par les cieux.

Il passera de vistesse
 Les lyons, et nul soudart
 Ne trompera la rudesse
 De son homicide dard,
 Prompt à suivre comme foudre ;
 Sa main au sang souillera
 De Telephe, et sur la poudre
 Mille roys despouillera ;
 Et si fera voir encore,
 Tant ses coups seront pesans,
 Au noir enfant de l'Aurore
 Les enfers devant ses ans ;
 Et après avoir de Troye
 Le fort rampart abatu,
 Ilion sera la proye
 Des Grecs et de sa vertu. »

ODE XI.

Ma douce jouvence est passée,
 Ma premiere force est cassée,
 J'ay la dent noire et le chef blanc ;
 Mes nerfs sont dissous, et mes veines,
 Tant j'ay le corps froid, ne sont pleines
 Que d'une eau rousse en lieu de sang.
 Adieu, ma lyre ; adieu, fillettes,
 Jadis mes douces amourettes,

Adieu, je sens venir ma fin ;
Nul passetemps de ma jeunesse
Ne m'accompagne en la vieillesse,
Que le feu, le lict et le vin.

J'ay la teste toute estourdie
De trop d'ans et de maladie ;
De tous costez le soin me mord,
Et, soit que j'aïlle ou que je tarde,
Tousjours après moy je regarde
Si je verray venir la mort,

Qui doit, ce me semble, à toute heure
Me mener là bas, où demeure
Je ne sçay quel Pluton, qui tient
Ouvert à tous venans un antre,
Où bien facilement on entre,
Mais d'où jamais on ne revient.

ODE XII.

Pourquoy, chetif laboureur,
Trembles tu d'un empereur
Qui doit bien tost, legere ombre,
Des morts accroistre le nombre ?
Ne sçais-tu qu'à tout chacun
Le port d'enfer est commun,
Et qu'une ame imperiale
Aussi tost là bas devale
Dans le bateau de Charon
Que l'âme d'un bucheron ?

Courage, coupeur de terre !
Ces grands foudres de la guerre
Non plus que toy n'iront pas
Armez d'un plastron là bas
Comme ils alloient aux batailles :
Autant leur vaudront leurs mailles,

Leurs lances et leur estoc,
 Comme à toy vaudra ton soc.
 Car le juge Rhadamante,
 Assuré, ne s'espouvante
 Non plus de voir un harnois
 Là bas qu'un levier de bois,
 Ou voir une souquenie
 Qu'une cape bien garnie,
 Ou qu'un riche accoustrement
 D'un roy mort pompeusement.

ODE XIII.

Les espics sont à Cerès,
 Aux Chèvre-pieds les forêts,
 A Chlore l'herbe nouvelle,
 A Phebus le verd laurier,
 A Minerve l'olivier,
 Et le beau pin à Cybelle;
 Aux Zephyres le doux bruit,
 A Pomone le doux fruit,
 L'onde aux Nymphes est sacrée,
 A Flore les belles fleurs;
 Mais les soucis et les pleurs
 Sont sacrez à Cytherée.

ODE XIV (1).

Le petit enfant Amour
 Cueilloit des fleurs à l'entour
 D'une ruche, où les avettes
 Font leurs petites logettes.
 Comme il les alloit cueillant,

1. Imitée d'Anacréon.

Une avette sommeillant
 Dans le fond d'une fleurette,
 Luy piqua la main tendrette.
 Si tost que piqué se vit,
 Ah! je suis perdu, ce dit;
 Et, s'en-courant vers sa mere,
 Luy monstra sa playe amere :
 Ma mere, voyez ma main,
 Ce disoit Amour tout plein
 De pleurs, voyez quelle enflure
 M'a fait une esgratignure!
 Alors Venus se sou-rit,
 Et en le baisant le prit,
 Puis sa main luy a soufflée
 Pour guarir sa plaie enflée.
 Qui t'a, dy-moy, faux garçon,
 Blessé de telle façon ?
 Sont-ce mes Graces riantes,
 De leurs aiguilles poignantes ?
 Nenny, c'est un serpenteau,
 Qui vole au printemps nouveau
 Avecques deux ailerettes
 Çà et là sur les flequettes.
 Ah! vrayment je le cognois,
 Dit Venus; les villageois
 De la montagne d'Hymette
 Le surnomment une avette (a).
 Si donques un animal
 Si petit fait tant de mal,
 Quand son halesne espoinçonne
 La main de quelque personne,
 Combien fais-tu de douleurs
 Au prix de luy, dans les cœurs
 De ceux contre qui tu jettes
 Tes homicides sagettes ?

a. Var. 1584 :

Le surnomment Mélissette.

ODE XV.

Chaste troupe pierienne,
 Qui de l'onde hippocrenienne
 Tenez les rives, et le mont
 D'Heme, et les verdoyans bocages
 De Pinde, et les antres sauvages
 Du saint Parnasse au double front !

Vous de l'eau poissonneuse fille,
 Qui dans le creux d'une coquille
 Vinstes à Cypre, et qui Gnidon
 Gouvernez, et Paphe et Cythere,
 Venus, la fiere-douce, mère
 De ce bon enfant Cupidon !

Vous, Graces, d'une escharpe ceintes,
 Qui dessus les montaignes saintes
 De Colche, ou dans le fond du val
 Soit d'Amathonte, ou soit d'Erie,
 Toute nuict sur l'herbe fleurie
 En un rond demenez le bal !

Et vous Dryades, et vous Fées,
 Qui de joncs simplement coifées
 Nagez par le cristal des eaux,
 Et vous qui les prenez à force,
 Faunes, qui vivez sous l'écorce
 Et dans le tronc des arbrisseaux (a),

Ornez ce livre de lierre,
 Ou de myrthe, et loin de la terre
 S'il vous plaist enlevez ma vois ;

a. Var. 1587 :

*Fendant des fleuves les entorses,
 Et qui naissez sous les escorces,
 Ames vertes des arbrisseaux.*

Et faites que tousjours ma lyre
 D'âge en âge s'entende bruire
 Du More jusques à l'Anglois.

ODE XVI (1).

Naguères chanter je voulois
 Comme Francus au bord gaulois
 Avec sa troupe vint descendre ;
 Mais mon luth pincé de mon doy
 Ne vouloit en despit de moy
 Que chanter amour et Cassandre.

Je pensois (d'autant que tousjours
 J'avois dit sur luy mes amours)
 Que ses cordes par long usage
 Chantoient d'amour, et qu'il falloit
 En mettre d'autres s'on vouloit
 Luy apprendre un autre langage.

Et pour ce faire il n'y eut fust,
 Archet ne corde qui ne fust
 Echangée en d'autres nouvelles ;
 Mais après qu'il fut remonté,
 Plus fort que devant a chanté
 De Venus les flammes cruelles.

Or, adieu donc, pauvre Francus,
 Ta gloire sous tes murs vaincus
 Se cachera tousjours pressée,
 Si à ton neveu nostre Roy
 Tu ne dis qu'en l'honneur de toy
 Il face ma lyre crossée.

1. Imitation de la première d'Anacréon. (R.)

ODE XVII.

De neuf à dix syllabes.

Chere Vesper, lumiere dorée
 De la belle Vénus Cytherée,
 Vesper, dont la belle clarté luit
 Autant sur les astres de la nuit
 Que reluit par dessus toy la lune;
 O claire image de la nuict brune,
 En lieu du beau croissant tout ce soir
 Donne lumiere, et te laisse choir
 Bien tard dedans la marine source.

Je ne veux, larron, oster la bourse
 A quelque amant, ou comme un meschant
 Voleur, dévaliser un marchand;
 Je veux aller outre la riviere
 Voir m'amie; mais sans ta lumiere
 Je ne puis mon voyage achever.
 Sors doncques de l'eau pour te lever,
 Et de ta belle nuitale flame
 Esclaire au feu d'amour qui m'enflame.

ODE XVIII.

Dieu vous gard, messagers fidelles
 Du printemps, gentes arondelles,
 Huppes, cocus, rossignolets,
 Tourtres, et vous oiseaux sauvages,
 Qui de cent sortes de ramages
 Animez les bois verdelets.

Dieu vous gard, belles paquerettes,
 Belles roses, belles fleurettes,

De Mars, et vous boutons connus
 Du sang d'Ajax et de Narcisse ;
 Et vous, thym, anis et melisse,
 Vous soyez les bien revenus.

Dieu vous gard, troupe diaprée
 De papillons, qui par la prée
 Les douces herbes suçotez ;
 Et vous, nouvel essain d'abeilles,
 Qui les fleurs jaunes et vermeilles
 Indifferemment baisotez.

Cent mille fois je resalue
 Vostre belle et douce venue ;
 O que j'aime ceste saison
 Et ce doux caquet des rivages,
 Au prix des vents et des orages
 Qui m'enfermoient en la maison !
 [Sus, page, à cheval ! que l'on bride !
 Ayant ce beau printemps pour guide,
 Je veux ma dame aller trouver
 Pour voir, en ces beaux mois, si elle
 Autant vers moi sera cruelle
 Comme elle fut durant l'hyver.]

ODE XXI.

Bel aubespın verdissant,
 Fleurissant,
 Le long de ce beau rivage,
 Tu es vestu jusqu'au bas
 Des longs bras
 D'une lambrunche sauvage.
 Deux camps drillants de fourmis
 Se sont mis
 En garnison sous ta souche ;

Et dans ton tronc mi-mangé
 Arrangé
 Les avettes ont leur couche.
 Le gentil rossignolet,
 Nouvelet,
 Avecques sa bien-aimée,
 Pour ses amours alléger
 Vient loger
 Tous les ans en ta ramée.
 Sur ta cyme il fait son ny,
 Bien garny
 De laine et de fine soye,
 Où ses petits esclorront,
 Qui seront
 De mes mains la douce proye.
 Or vy, gentil aupespín,
 Vy sans fin,
 Vy sans que jamais tonnerre,
 Ou la coignée, ou les vents,
 Ou les temps,
 Te puissent ruer par terre.

A REMY BELLEAU.

ODE XX (1).

Du grand Turc je n'ay souci,
 Ny du grand soldan aussi;
 L'or ne maistrise ma vie,
 Aux roys je ne porte envie;
 J'ay souci tant seulement
 De parfumer cointement

1. Imitation de deux odes d'Anacréon. (R.)

Ma barbe, et qu'une couronne
De fleurs le chef m'environne.
Le soin de ce jour me point,
Du demain je n'en ai point.
Qui, bons Dieux! sçauroit cognoistre
Si un lendemain doit estre.

Vulcan, en faveur de moy,
Je te pri', despeche-toy
De me tourner une tasse,
Qui de profondeur surpasse
Celle du vieillard Nestor;
Je ne veux qu'elle soit d'or,
Sans plus fay-la-moy de chesne,
Ou de lierre, ou de fresne.

Et ne m'engrave dedans
Ces grands panaches pendans,
Plastrons, morions, ny armes:
Qu'ai-je soucy des allarmes,
Des assauts ni des combas?
Aussi ne m'y grave pas
Ny le soleil ny la lune,
Ny le jour ny la nuict brune,
Ny les astres radieux:
Eh! quel soin ai-je des cieux,
De leurs Ours, de leur Charrette,
D'Orion, ny de Boëte?

Mais pein-moy, je te suppli,
D'une treille le repli
Non encore vendangée;
Peins une vigne chargée
De grapes et de raisins,
Peins-y des foupleurs de vins.
[Peins-y Vénus et Cassandre,
Laisse de Bacchus espandre
Le lierre tout autour;
Peins-y la Grâce et l'Amour.]
Le nez et la rouge trongne
D'un Silene ou d'un yvrongne.

A MELIN DE SAINT-GELAIS.

ODE XXI (1).

Tousjours ne tempeste enragée
 Contre ses bords la mer Egée,
 Et tousjours l'orage cruel
 Des vents comme un foudre ne gronde
 Elochant la voute du monde
 D'un souflement continel.

Tousjours l'hyver de neiges blanches
 Des pins n'enfarine les branches,
 Et du haut Apennin tousjours
 La gresle le dos ne martelle,
 Et tousjours la glace eternelle
 Des fleuves ne bride le cours.

[Tousjours ne durent orgueilleuses
 Les pyramides sourcilleuses
 Contre la faux du temps vainqueur,
 Aussi ne doit l'ire félonne
 Qui de son fiel nous empoisonne,
 Durer toujours dedans un cœur.]

Rien sous le ciel ferme ne dure :
 Telles loix la sage Nature
 Arresta dans ce monde alors
 Que Pyrrhe espendoit sur la terre
 Nos ayeux, conçus d'une pierre
 S'amollissante en nouveaux corps.

Maintenant une triste pluye
 D'un air larmoyant nous ennuye;
 Maintenant les astres jumeaux
 D'émail en-fleurissent les plaines;

1. Imitation d'Horace, ode 9 du livre 2.

Maintenant l'esté boit les veines
D'Ide, gazouillante en ruisseaux.

Nous aussi, Melin, qui ne sommes
Immortels, mais fragiles hommes,
Suivant cet ordre, il ne faut pas
Que nostre ire soit immortelle,
Balançant sagement contre elle
La raison par juste compas.

N'as-tu point leu dedans Homere,
Lors que plus l'ardante colere
Achille enfloit contre son roy,
Que Pallas, la sage guerriere,
Luy happant les cheveux derriere,
Tout gromelant l'arresta coy ?

Ja sa dague il avoit tirée
Pour tuer l'heritier d'Atrée,
Tant le courroux l'aiguillonnoit,
Sans elle, qui en son navire
L'envoya digerer son ire,
Dont tout le fiel luy bouillonnoit.

Combien de fois ce Peleïde
Refusa les presens d'Atride
Pour appointer ! Combien encor
De prisonnieres lesbiennes
Et de citez myceniennes !
Et combien de chevaux et d'or !

Tandis Hector armoit la rage,
L'horreur et le troyen orage,
Contre les Grecs, et, d'une part,
D'un grand caillou froissa leur porte,
Et, d'autre part, du feu qu'il porte
Darda le foudre en leur rampart.

De quelque costé qu'il se tourne,
Bellone autour de luy sejourne,
Faisant couler Xanthe tout roux
Du sang des Grecs, qui par la plaine
Enduroient, innocens, la peine
De ce dommageable courroux.

O monde heureux ! si Prométhée
 D'argile en ses doigts retâtée
 Le cœur ne nous avoit formé,
 Le trempant en l'eau stygienne
 Et en la rage libyenne
 D'un cruel lyon affamé !

Certainement la vierge Astrée
 N'eust point quitté nostre contrée,
 Et les foudres tombez du ciel
 N'eussent accablé les montaignes ;
 Tousjours fussent par les campagnes
 Glissez les doux ruisseaux de miel.

Le cheval au milieu des guerres
 N'eust point ronflé, ny les tonnerres
 Des canons n'eussent point tonnè,
 Ny, sur les bornes des provinces,
 Le camp armé de deux grands princes
 N'eust point le pasteur estonné.

On n'eust point emmuré les villes
 Pour crainte des guerres civiles
 Ny des estranges legions,
 Ny le coutre de Pharsalie
 N'eust hurté tant d'os d'Italie
 Ny tant de vuides morions.

[L'ire, cause que les batailles
 Jusqu'au fond rasant les murailles
 De maint palais audacieux,
 Et que les buissons et les herbes
 S'égayent sur les tours superbes
 Qui souloient voisiner les cieux ;]

L'ire, cause des tragédies,
 Fait les voix en plaintes hardies
 Des rois tremblant sous le danger,
 Et fait les exécrables mères
 Présenter les fils à leurs pères
 Sur la table pour les manger ;

[L'ire, qui trouble le courage,
 Ne diffère point de la rage

Des vieux Curètes forcenés,
 Ni des chastrés de Dyndimène,
 Quand, en hurlant, elle les mène
 Au son du buis espoinçonnés;
 L'ire, qui les hommes manie,
 Changeant la raison en manie,
 Rien qu'un remords ne fait sentir,
 Et pour tout fruit ne nous apporte,
 Après que son ardeur est morte,
 Si non un triste repentir.]

Las! ce monstre, ce monstre d'Ire,
 Contre toy me força d'escrire
 Et m'eslança tout irrité,
 Quand, d'un vers enfiellé d'iambes,
 Je vomissois les aigres flambes
 De mon courage despité,

Pource qu'à tort on me fit croire
 Qu'en fraudant le prix de ma gloire
 Tu avois mal parlé de moy,
 Et que d'une longue risée
 Mon œuvre, par toy mesprisée,
 Ne servit que de farce au roy.

Mais ores, Mellin, que tu nies
 En tant d'honnestes compagnies
 N'avoir mesdit de mon labeur,
 Et que ta bouche le confesse
 Devant moi-même, je delaisse
 Ce despit qui m'ardoit le cœur.

Chatouillé vrayment d'un grand aise
 De voir morte du tout la braise
 Qui me consumoit, et de voir
 Crever ceux qui, par une envie,
 Troublant le repos de ma vie,
 Souloient ma simplesse esmouvoir.

Dressant à nostre amitié neuve
 Un autel, j'atteste le fleuve
 Qui des parjures n'a pitié
 Que ny l'oubly, ny le temps mesme,

Ny la rancœur, ny la Mort blesme,
 Ne desnou'ront nostre amitié :
 Car d'une amour dissimulée
 Ma foy ne sera point voilée
 (De faux visages artizan),
 Croyant seurement que tu n'uses
 Vers tes amis des doubles ruses
 Dont se desguise un courtisan.

Ne pense donc que le temps brise
 L'accord de nostre foy promise,
 Bien qu'un courroux l'aye parfait.
 Souvent une mauvaise cause,
 Contraire à sa nature, cause
 Secrettement un bon effait.

Les lis naissent d'herbes puantes,
 Les roses d'espineuses plantes,
 Et neantmoins la France peint
 De l'un son blason, et encore
 De l'autre la vermeille Aurore
 Emprunte le fard de son teint.

Bien que l'un des fils d'Iocaste
 La nuict, sous le portail d'Adraste,
 Et Tydée, enflez de courroux,
 D'une main horriblement dure,
 Pour un petit de couverture,
 Se fussent martelez de coups,
 Toutesfois, après ces allarmes,
 Amis jurez, prindrent les armes,
 Et l'un pour l'autre s'employa,
 Quand, devant Thebes, le prophete (1),
 Vif englouti dans sa charrette,
 Tout armé Pluton effroya.

1. Amphiaraüs, l'un des sept chefs qui combattirent devant Thèbes, fut englouti tout armé avec son char.

ODE XXII.

J'avois les yeux et le cœur
Malades d'une langueur
L'une à l'autre différente ;
Tousjours une fièvre ardante
Le pauvre cœur me brusloit,
Et tousjours l'œil distilloit
Une pluye catarreuse
Qui, s'escoulant dangereuse,
Tout le cerveau m'espusoit.
Lors mon cœur aux yeux disoit :

LE CŒUR.

C'est bien raison que sans cesse
Une pluye vangeresse
Lave le mal qu'avez fait ;
Car par vous entra le trait
Qui m'a la fièvre causée.
Lors mes yeux pleins de rosée,
En distillant mon souci,
Au cœur respondoient ainsi :

LES YEUX.

Mais c'est vous qui fustes cause
Du premier mal qui nous cause
A vous l'ardante chaleur
Et à nous l'humide pleur.
Il est bien vray que nous fusmes
Auteurs du mal, qui receusmes
Le trait qui nous a blessé ;
Mais il fut si tost passé,
Qu'à peine tiré le vismes,
Que jà dans nous le sentismes.

Vous deviez, comme plus fort,
 Contre son premier effort
 Faire un peu de resistance;
 Mais vous pristes accointance
 Tout soudain avecques luy,
 Pour nous donner tout l'ennuy.

O la belle emprise vaine,
 Puis que vous souffrez la peine,
 Aussi bien que nous, d'avoir
 Voulus seuls nous decevoir.

La chose est bien raisonnable
 Que le trompeur miserable
 Reçoive le mal sur luy
 Qu'il machinoit contre autruy,
 Et que pour sa fraude il meure.

Ainsi mes yeux à toute heure,
 Et mon cœur contre mes yeux,
 Querelloient seditieux,
 Quand vous, ma douce maistresse,
 Ayant soin de ma destresse
 Et de mon tourment nouveau,
 Me fistes present d'une eau
 Qui la lumière perdue
 De mes deux yeux m'a rendue.

Reste plus à secourir
 Le cœur qui s'en va mourir,
 S'il ne vous plaist qu'on luy face
 Comme aux yeux un peu de grace.

Or pour esteindre le chaud
 Qui le consume, il ne faut
 Sinon qu'une fois je touche
 De la mienne vostre bouche,
 Afin que le doux baiser
 Aille du tout appaiser
 Par le vent de son haleine
 La flame trop inhumaine,
 Que de ses ailes Amour
 M'évente tout à l'entour,

Depuis l'heure que la fleche
De vos yeux luy fit la breche
Si avant , qu'il ne pourroit
En guarir s'il ne mouroit,
Ou si vostre douce haleine
Ne le tiroit hors de peine.

ODE XXIII (1).

Les Muses lierent un jour
De chaisnes de roses Amour,
Et, pour le garder, le donnerent
Aux Graces et à la Beauté,
Qui, voyant sa desloyauté,
Sur Parnasse l'emprisonnerent.
Si tost que Venus l'entendit,
Son beau ceston elle vendit
A Vulcan pour la delivrance
De son enfant, et tout soudain,
Ayant l'argent dedans la main,
Fit aux Muses la reverence :
« Muses, deesses des chansons,
Quand il faudroit quatre rançons
Pour mon enfant, je les apporte;
Delivrez mon fils prisonnier. »
Mais les Muses l'ont fait lier
D'une autre chaisne bien plus forte.
Courage donques, amoureux,
Vous ne serez plus langoureux :
Amour est au bout de ses ruses ;
Plus n'oseroit ce faux garçon
Vous refuser quelque chanson,
Puis qu'il est prisonnier des Muses.

1. Imité d'Anacréon. (R.)

ODE XXIV (1).

Pourtant si j'ay le chef plus blanc
 Que n'est d'un lys la fleur esclose,
 Et toy le visage plus franc
 Que n'est le bouton d'une rose;
 Pour cela, cruelle, il ne faut
 Fuir ainsi ma teste blanche,
 Si j'ai la tête blanche en haut,
 J'ay en bas la queue bien franche ! (a)
 Ne sçais-tu pas, toy qui me fuis,
 Que pour bien faire une couronne
 Ou quelque beau bouquet, d'un lis
 Tousjours la rose on environne ?

ODE XXV (2).

La terre les eaux va boivant,
 L'arbre la boit par sa racine
 La mer éparse boit le vent,
 Et le soleil boit la marine;
 Le soleil est beu de la lune;
 Tout boit, soit en haut ou en bas :

a. Var. 1587 :

*Pour cela moquer il ne faut
 Ma teste de neige couverte ;
 Si j'ay la teste blanche en haut,
 L'autre partie est assez verte.*

1. Imité d'Anacréon. (R.)

2. Encore imité d'une ode d'Anacréon. (R.)

Suivant ceste reigle commune,
Pourquoy donc ne boirons-nous pas?

ODE XXVI (1).

Plusieurs, de leurs corps desnuez,
Se sont veus en diverse terre
Miraculeusement muez,
L'un en serpent et l'autre en pierre,
L'un en fleur, l'autre en arbrisseau,
L'un en loup, l'autre en colombe ;
L'un se vid changer en ruisseau,
Et l'autre devint arondelle.

Mais je voudrois estre miroir
Afin que tousjours tu me visses ;
Chemise je voudrois me voir,
Afin que tousjours tu me prisses.

Volontiers eau je deviendrois,
Afin que ton corps je lavasse ;
Estre du parfum je voudrois,
Afin que je te parfumasse.

Je voudrois estre le riban
Qui serre ta belle poitrine ;
Je voudrois estre le carquan
Qui orne ta gorge yvoirine.

Je voudrois estre tout autour
Le coral qui tes lèvres touche,
Afin de baiser nuict et jour
Tes belles lèvres et ta bouche.

1. Derechef imité d'Anacréon. (R.)

ODE XXVII (1)

Pourquoy, comme une jeune poutre,
De travers guignes-tu vers moy ?
Pourquoy, farouche, fuis-tu outre
Quand je veux approcher de toy ?

Tu ne veux souffrir qu'on te touche ;
Mais si je t'avois sous ma main
Asseure toi que dans ta bouche,
Bientost je t'aurois mis le frein.

Puis te voltant à toute bride,
Soudain je t'aurois fait au cours,
Et te piquant serois ton guide
Dans la carriere des amours.

Mais par l'herbe tu ne fais ores
Que suivre des prez la fraicheur,
Pource que tu n'as point encores
Trouvé quelque bon chevauteur.

A AMADIS JAMYN.

ODE XXVIII (1).

Ha ! si l'or pouvoit allonger
D'un quart d'heure la vie aux hommes,
De soin on devoit se ronger
Pour l'entasser à grandes sommes,
Afin qu'il peust servir de prix

1. Imité d'Anacreon. (R.)

2. Traduit d'Anacreon. (R.)

Et de rançon à nostre vie,
 Et que la Mort, en l'ayant pris,
 De nous tuer n'eut plus envie.
 Mais puis qu'on ne la peut tarder
 Pour don ny pour or qu'on luy offre,
 Que me serviroit de garder
 Un tresor moisi dans mon coffre?
 Il vaut mieux, Jamyn, s'addonner
 A feuilletter tousjours un livre,
 Qui plustost que l'or peut donner
 Maugré la mort un second vivre.

A ESTIENNE PASQUIER.

ODE XXIX (1).

Tu me fais mourir de me dire
 Qu'il ne faut sinon qu'une lyre
 Pour m'amuser, et que tousjours
 Je ne veux chanter que d'amours.
 Tu dis vray, je te le confesse;
 Mais il ne plaist à la déesse
 Qui mesle un plaisir d'un souci
 Que je vive autrement qu'ainsi.
 Car quand Amour un coup enflame
 De son feu quelque gentille ame,
 Impossible est de l'oublier,
 Ny de ses rets se deslier.
 Mais toy, Pasquier (2), en qui Minerve

1. Imité d'Horace. (R.)

2. Avocat general de la Chambre des Comptes, à Paris, auquel on ne peut rendre plus de tesmoignage que lui en rendent ses propres œuvres, et nostre poëte en cet endroit, qui a vrayement touché son naturel. (R.)

A tant mis de biens en reserve,
 Qui as l'esprit ardent et vif,
 Et nay pour n'estre point oisif;
 Eleve au ciel par ton histoire
 De nos rois les faits et la gloire,
 Et pren sous ta diserte voix
 La charge des honneurs françois;
 Et desormais vivre me laisse
 Sans gloire au sein de ma maistresse,
 Et parmy ses ris et ses jeux
 Laisse grisonner mes cheveux.

ODE XXX (3).

Celuy qui n'ayme est malheureux,
 Et malheureux est l'amoureux;
 Mais la misere la plus grande,
 C'est quand l'amant (après avoir
 En bien servant fait son devoir)
 Ne peut avoir ce qu'il demande.
 La race en amours ne sert rien,
 Ne beauté, grace ne maintien;
 Sans honneur la Muse gist morte;
 Les amoureuses du jourd'huy
 En se vendant ayment celuy
 Qui le plus d'argent leur apporte.
 Puisse mourir meschamment
 Qui l'or ayma premierement!
 Par luy le frere n'est pas frere,
 Par luy le pere n'est pas seur,
 Par luy la sœur n'est pas la sœur,
 Et la mere n'est pas la mere.
 Par luy la guerre et le discord,

5. Imité d'une ode d'Anacreon. (R.)

Par luy les glaives et la mort ,
 Par luy viennent mille tristesses ,
 Et, qui pis est, nous recevons
 La mort par luy, nous qui vivons
 Amoureux d'avares maistresses.

ODELETTE XXXI (1).

Janne, en te baisant tu me dis
 Que j'ay le chef à demy gris,
 Et tousjours me baisant tu veux
 De l'ongle oster mes blancs cheveux,
 Comme s'un cheveu blanc ou noir
 Sur le baiser avoit pouvoir.

Mais, Janne, tu te trompes fort :
 Un cheveu blanc est assez fort
 Au seul baiser, pourveu que point
 Tu ne vueilles de l'autre point.

ODE XXXII.

Verson ces roses en ce vin,
 En ce bon vin verson ces roses,
 Et boivon l'un à l'autre, afin
 Qu'au cœur nos tristesses encloses
 Prennent en boivant quelque fin.
 La belle rose du printemps,

1. Cette petite ode est quasi d'invention semblable à cet épigramme de Martial :

Quid me, Thai, senem subinde dicis?
 Nemo est, Thai, senex ad irrumandum.

Aubert, admoneste les hommes
 Passer joyeusement le temps,
 Et pendant que jeunes nous sommes
 Esbatre la fleur de nos ans.

Car ainsi qu'elle défleurit
 A bas en une matinée,
 Ainsi nostre âge se flestrit,
 Las! et en moins d'une journée
 Le printemps d'un homme perit.

Ne vois-tu pas hier Brinon
 Parlant et faisant bonne chere,
 Lequel aujourd'huy n'est sinon
 Qu'un peu de poudre en une biere,
 Qui de luy n'a rien que le nom?

Nul ne desrobe son trespas,
 Caron serre tout en sa nasse,
 Roys et pauvres tombent là bas;
 Mais ce-pendant le temps se passe,
 Rose, et je ne te chante pas.

La rose est l'honneur d'un pourpris⁽¹⁾,
 La rose est des fleurs la plus belle,
 Et dessus toutes a le pris:
 C'est pour cela que je l'appelle
 La violette de Cypris.

Le rose est le bouquet d'amour,
 La rose est le jeu des Charites,
 La rose blanchit tout autour
 Au matin de perles petites,
 Qu'elle emprunte du poinct du jour.

La rose est le parfum des dieux,
 La rose est l'honneur des pucelles,
 Qui leur sein beaucoup aiment mieux
 Enrichir de roses nouvelles
 Que d'un or tant soit precieux.

Est-il rien sans elle de beau?
 La rose embellit toutes choses,

1. Imité d'Anacréon, à partir de ce vers.

Venus de roses a la peau,
 Et l'Aurore a les doigts de roses,
 Et le front le Soleil nouveau.

Les nymphes de rose ont le sein,
 Les coudes, les flancs et les hanches;
 Hébé de roses a la main,
 Et les Charites, tant soient blanches,
 Ont le front de roses tout plein.

Que le mien en soit couronné,
 Ce m'est un laurier de victoire
 Sus, appelon le deux-fois-né,
 Le bon pere, et le faisons boire,
 De cent roses environné.

Bacchus, espris de la beauté
 Des roses aux feuilles vermeilles,
 Sans elles n'a jamais esté,
 Quand en chemise sous les treilles
 Il boit au plus chaud de l'esté.

A REMY BELLEAU.

ODE XXXIII (1).

Belleau, s'il est loisible aux hommes d'inventer
 Cela que les plus vieux n'ont pas osé chanter,
 Je dirois hardiment que l'Amour n'a point d'ailes;
 Las! car s'il en avoit, s'esbranlant dessus elles
 De mon cœur quelquefois se pourroit absenter.

Il n'a point d'arc aussi, et le feint-on ruer
 Des fleches à grand tort : il a voulu muer
 Son arc en harquebuzé, on le sent à l'espreuve;
 Car pour le coup d'un trait si grand feu ne se treuve

1. Imité de Properce. (R.)

Autour du cœur blessé, qu'il le puisse tuer.

Donques ou je me trompe, ou l'Amour n'est archer,
Il est harquebuzier; et qui voudra chercher
Comme il tire, aille veoir les beaux yeux de Cassandre :
Tout soudain de cent pas il luy fera comprendre
Si d'un plomb ou d'un trait les cœurs il vient toucher.

Il fait de ses beaux yeux son plombet enflamé,
Sa poudre de sa grace, et en ce point armé
Se jette à la conquête à l'entour de sa bouche ;
Dans ses cheveux frisez il dresse l'escarmouche,
Et du sein d'elle il fait son rampart enfermé.

Fin du quatriesme livre des Odes.





LE CINQUIESME LIVRE
 DES ODES.

AU ROY HENRY II,

Sur ses ordonnances faites l'an M. D. L.

ODE I,

Hé ! quelles louanges égales
 A ton mérite souverain
 Rendroient tes Gaules loyales,
 Fust par memorables annales,
 Ou par vives lettres d'airain,
 O Prince, le plus redoutable
 De tous les princes ordonnez
 Pour regir les sceptres donnez
 A nostre partie habitable ?
 N'est-ce pas toy qui nous rapportes
 La paix, et qui de toutes pars
 As verroullé de tes mains fortes
 Le temple béant par cent portes
 Où forcenoit l'horrible Mars ?
 Par toy, jusqu'aux Indes se rue
 La navire franche de peur,

Par toy d'un paisible labour
Le bœuf fume sous la charrue.

Par toy, l'abondance, ayant pleine
Sa riche corne jusqu'aux bords,
A couvert la françoise plaine;
Par toy la plus légère peine
Suit les péchés de pied non tors;
Par toy, par l'exploict de ta destre,
La France voit ses estendars,
Jadis trahis par nos soudars,
Toy n'estant point encor leur maistre.

Mais ores que tu l'es, qui est-ce
Qui pallira craignant l'Anglois,
Ou l'espagnole hardiesse,
La Flandre, ou la blonde jeunesse
Du Rhin indocile à nos lois?
Et puis que ta police sainte,
Qui droittement nous veut guider,
Par la justice a sceu brider
Les tiens d'une juste contrainte?

Tes pietons, ta gendarmerie,
Qui violoient auparavant
Les saints droits de l'hostellerie,
Riblant ⁽¹⁾ les biens par pillerie
Comme un blé moissonné du vent;
Si bien que tes terres sujettes
N'enduroient moins d'affliction,
Que la rebelle nation
Où les feux ennemis tu jettes.

Ore ta loy, mais un tonnerre,
Les effroye plus estonnez
Que lors qu'un camp anglois les serre
Ou quand par le jeu de la guerre
Cesar ⁽²⁾ les presse environnez;
Si qu'humble tu fais apparoistre

1. Dissipant avec un ravage desesperé. (R.)

2. Charles le Quint. (R.)

Une si grande légion,
Comme gens de religion
Qui vont muets dedans un cloistre.

Le velours, trop commun en France,
Sous toy reprend son vieil honneur,
Tellement que ta remonstrance
Nous a fait voir la differance
Du valet et de son seigneur,
Et du muguet chargé de soye
Qui à tes princes s'égaloit,
Et riche en cramoisy alloit,
Faisant flamber toute la voye.

Les tusques mains (1) ingenieuses
Ja de trop velouter s'usoient
Pour nos femmes delicieuses,
Qui sous robes trop precieuses
Du rang des nobles abusoient;
Mais or' la laine desprisee
Reprend son premier ornement,
Tant vaut le grave enseignement
De ta parole autorisée (2).

Ceux qui, par un avare outrage,
Espoincts d'une meschanceté,
Te pinçoient ore le visage,
Ore le nez, ore l'image
De ta commune Majesté (3),
Maintenant, oyant ta defense,
Tiennent leurs mains sans plus congner,
Et ton argent sans le rongner,
Tremblans de t'avoir fait offense;
Non espris d'une peur si grande

1. Les ouvriers de Florence. (R.)

2. De ton edit verifié par la cour, sans laquelle il n'auroit point d'effect ny d'execution. (R.) Ici Richelet se trompe évidemment. *Autorisée* est employé dans le sens d'imposante, ayant de l'autorité.

3. Les faux-monnoyeurs.

De sentir tous nuds un fer chaud,
 D'estre bouillis ⁽¹⁾, ou d'une amande,
 Que de ta loy, qui leur commande
 De reconnoistre leur défaut.

O Prince, les saintes polices
 Et les grands faits que tu conçois
 Te feront nommer des François
 L'Hercule qui purge les vices!

Ton œil vigilant, qui contemple
 Tes vassaux en divers costez,
 A contemplé de Dieu le temple,
 Que nos banquiers par faux exemple
 Combloient de larrons eshontez,
 Et doctes en chiquaneries,
 N'enduroient en un seul quartier
 Qu'un benefice fust entier,
 Troublé de mille tromperies.

Mais or' bulles et signatures,
 Et dattes levez par avant ⁽²⁾,
 Mandats, faux titres, escritures,
 Depravez par leurs impostures,
 Seront certains doresnavant;
 Si bien que le moine et le prestre,
 Possedans en paix leurs maisons,
 Feront pour toy leurs oraisons,
 Et pour les loix que tu fais naistre,

Lesquelles l'odieuse Espagne
 Ne pourra corrompre, ny ceux
 Que la Tamise angloise bagne,
 Ny les nourrissons d'Allemagne,
 A la guerre non paresseux,
 Ny l'Italie conjurée
 A briser leur divinité,

1. Supplice prattiqué seulement en France. (R.)

2. Antidates: voyez ce qu'en escrivoit en ce temps-là
 maistre Charles du Moulin, tres-excellent jurisconsulte pa-
 risien. (R.)

Tant aura ton auctorité
Plus que leurs armes de durée.

Et nous, ayans de toy memoire,
Comme les Grecs de leur Castor
Ou d'Hercule, ferons ta gloire
Par nos vers plus claire et notoire
Que la leur ne s'apparoist or'.
Au jour de feste, au jour ouvrable,
Suans à l'œuvre ou reposez,
Nous serons tousjours disposez
A chanter ton nom vénérable.

Avec la lyre dependue
Nous t'avourons pour immortel
Dessus sa corde bien tendue,
Et d'une liqueur respandue
Sacrifi'rons à ton autel ;
Eternisant d'un vœu prospere
Nous, nos femmes, et nos enfans,
Quatre nouveaux Dieux triomphans,
Toy, ton fils, ton frere et ton pere.

A MADAME MARGUERITE,

Qui depuis a esté duchesse de Savoye.

ODE II.

Vierge, dont la vertu redore
Cet heureux siecle qui t'adore,
Non pour estre fille de roy,
Pour estre duchesse, ou pour estre
Si proche en sang du roy mon maistre,
Qu'il n'a point d'autre sœur que toy,
Mais bien pour estre seule en France
Et la colonne et l'esperance

Des Muses, la race des Dieux,
 Que ta sainte grandeur embrasse,
 Suivant le naïf de ta race,
 Qui d'astres a peuplé les cieux.

Les Muses, d'une sage envie
 Tu suis pour guides de ta vie,
 Et non leurs vers tant seulement;
 Mais bien tu joins à leur science
 Et l'innocente conscience,
 Et leurs beaux dons également.

Que sert à la princesse d'estre
 A toutes sciences adestre
 Et mille fois Platon revoir,
 Si par l'estude tout sur l'heure
 Sa vie n'est faite meilleure,
 Mariant les mœurs au sçavoir?

Les mœurs au sçavoir tu maries,
 Et le sçavoir aux mœurs tu lies,
 Assemblez d'un nœud gordien,
 T'esgarant loin du populaire,
 Et de son bruit qui ne peut plaire
 Aux filles de l'Olympien.

Ces riches maisons somptueuses,
 Ces grans villes presumptueuses,
 Par l'orgueil d'un mur s'eslevant,
 Ne sont les lieux où elles dansent,
 Et leurs pas serrent et avancent,
 Le Cynthien sonnante devant.

Mais bien par les fleurs reculées,
 Loin à l'écart par les vallées,
 Au fond de deux tertres bossus,
 Ou parmi les forests sauvages,
 Ou par le secret des rivages,
 Ou dans les antres bien moussus.

Point ou peu ne hantent la table
 Des Dieux d'Homere, delectable
 Pour les vins versez de la main
 Du Troyen, fuyans les viandes

Delicieusement friandes
Qui ne font qu'irriter la faim.

Quand quelqu'un de Pallas devise,
Les Muses appreuvent l'emprise
De filer, de tistre, d'ourdir,
D'imposer nouveaux noms aux villes,
Et sous les polices civiles
Ne laisser les loix engourdir.

Mais d'aller, horrible, à la guerre,
De pousser les citez par terre,
Et, vierge, hanter les combas,
Coiffer d'un morion sa teste,
Et l'ombrager d'une grand' creste,
Les Muses ne l'appreuvent pas.

Jugeant qu'il vaut mieux que la gloire
Des femmes vive en la memoire
Par autres travaux plus duisans
Que par ceux-là des Amazones;
Auquel jugement tu t'addonnes
Dés le premier fil de tes ans.

Et bien que ta royale vie
Soit de delices assouvie,
Pourtant, vierge, si fraudes-tu
Les haims qui la jeunesse appastent,
Et jamais ta bouche ne gastent,
Rebouchez contre ta vertu.

Car ta raison bien attrempée
Ne veut souffrir estre trompée
De leur mignard affolement,
Ne ta force toujours toute une,
Que nulle chance de fortune
Ne peut esbranler nullement.

Aussi ces maisons tant prisées
D'un or imagé lambrissées,
Fontaine-Bleau, Chambour, ne sont
Les sejours où tant tu t'amuses,
Que parmy les antres des Muses
Compagne des sauts qu'elles font.

Estimant trop meilleur de vivre
Coye et tranquille, que de suivre
Cet orgueil par toy rejezté ;
Et loin du populaire escrire
Je ne sçay quoy qui puisse dire
Que quelquefois tu as esté.

O des princesses la lumiere,
De quelle louange premiere
Commenceray-je à te vanter ?
Et de mille dont tu abondes,
Quelles dernieres ou secondes
Clorront la fin de mon chanter ?

[Dirai-je comme en ton visage
Tu portes engravé l'image,
Les grâces de mille beautés ;
Et de François ton père encores,
Et de ton frère qui vit ores,
Les deux égales royautés ?]

Diray-je que tes yeux enchantent
Les plus constans qui se presentent
Devant ta face, et vistement
Avecque ta voix nompareille,
Leurs tires leurs cœurs par l'aureille
D'un vertueux enchantement ?

[Dirai-je que la France toute
De bon cœur autre chant n'écoute
Que les vers faits pour ton renom
Lequel de si très près le touche
Qu'elle n'anime dans sa bouche
Autres paroles que ton nom ?]

Diray-je si quelqu'un souhète
De se feindre nouveau poète,
Il ne doit sinon esprouver
Quelle est ta vertu, sans qu'il songe
Dessus Parnasse, ou qu'il se plonge
Es flots menteurs pour s'abreuver ?

Diray-je comme tu rabaisses
La pompe des autres princesses,

Te balançant d'un juste pois,
Entre lesquelles ta prudence
Flambloye en pareille evidence
Que ton frere par-sus les rois?

Diray-je que les ans qui tournent
De pas qui jamais ne sejourment
N'ont rien veu de semblable encor
A la grandeur de ton courage,
Ny ne verront, bien que nostre âge
Change son fer au premier or?

C'est toy, Princesse, qui animes
Les fredons de nos basses rymes
Pour les eslever jusqu'aux cieux,
Et qui fais nos chants poëtiques
Egaler les vers des antiques
Par un oser ingenieux.

C'est toy qui portes sur tes aisles
Le saint honneur des neuf Pucelles
Obéissantes à ta loy.

C'est toy seule qui ne desdaignes
De les avouer pour compaignes,
Filles d'un grand roy comme toy.

N'est-ce pas toy, docte Princesse,
Ainçois, ô mortelle deesse,
Qui me donnas cœur de chanter,
Et qui m'ouvris la fantasie
De trouver quelque poësie
Qui peust tes graces contenter?

Mais que feray-je à ce vulgaire
A qui jamais je n'ay sçeu plaire,
Ny ne plais, ny plaire ne veux?
Porteray-je la bouche close,
Sans plus animer quelque chose
Qui puisse estonner nos neveux?

L'un crie que trop je me vante,
L'autre que le vers que je chante
N'est point bien joint ne maçonné;
L'un prend horreur de mon audace,

Et dit que sur la grecque trace
 Mon œuvre n'est point façonné.

Mais je responds tout au contraire,
 Comme l'ayant bien sceu pourtraire
 Dessus le moule des plus vieux,
 Et comme cil qui ne s'egare
 Des vers repliez de Pindare,
 Incogneus de mes envieus.

L'estable du grand Roy d'Elide,
 Nette par les travaux d'Alcide,
 Fonda près les champs Eleans
 D'Olympe les joustes illustres,
 Qui retournoient par chacuns lustres
 Anoblir les bords Piseans.

Là s'amoncelloit la jeunesse
 Des plus belliqueux de la Grèce,
 Studieuse à ravir l'honneur
 De l'estrange feuille honorée,
 Que de la terre hyperborée
 Apporta le Thebain veneur.

Ceux qui suans en la carriere
 Laissoient leurs compagnons derriere
 Et ceux qui de gands emplombez
 Meurtrissoient la chair empoullée,
 Et ceux qui par la lutte huillée
 Contre-tenoient leurs bras courbez;

Ceux qui à leurs flèches soudaines
 Commandoient d'estre plus certaines;
 Et ceux qui en rouant tournoient
 Un grand caillou d'horrible masse,
 Outre-volant le long espace
 Du but où les coups se bornoient.

Ceux qui en limons ou en selle
 Devant la Grèce universelle
 Par douze fois rasoient le tour
 De la course douze fois torte,
 Et d'une roue entiere et forte
 S'achetoient un brave retour;

Ceux-ci de ceste fueille heureuse
 Laçoient leur perruque poudreuse,
 Et craignans perdre les labeurs
 Pour qui leurs vertus travaillerent,
 Avec la victoire éveillerent
 Le mestier des premiers harpeurs;
 Lesquels au soir par l'assemblée,
 Quand l'œil de la Lune doublée
 Ardoit le voile obscur des cieux,
 Avec les flutes doux-souflantes
 Et les trompettes haut-parlantes
 Celebroient les victorieux.

Archiloch premier osa dire
 D'un simple refrain sur sa lyre
 Les honneurs d'Hercule en ses vers,
 Qui depuis Hercule servirent
 A tous les vainqueurs qui ravirent
 L'olive par combats divers.

Après, comme une eau desbordée,
 Ou comme la foudre guindée
 Sur la nue au mois le plus chaut,
 S'ouït tonner la voix Dircee,
 Qui par l'air s'est si bien dressée
 Que nulle n'a bondy plus haut.

Elle par les terres étranges
 Cria des vainqueurs les louanges
 Et plutôt les fut élevant
 Que l'air n'est froissé par la vire
 Ou l'eau ronflante du navire
 Soufleté des gorges du vent (a).

a. Var. (1587):

*Elle par les terres lointaines
 Respandit les poudreuses peines
 De ceux qu'Olympe veit suer
 Pour l'honneur, le prix de la gloire,
 Ressuscitez par la memoire
 Que trois mille ans n'ont sceu tuer.*

Ronsard. — II.

Aussi nul chant ne s'accompare
 Au chant courageux de Pindare,
 Que la honte ne coloroit
 D'entre-mesler ses propres gloires
 Avec les fameuses victoires
 Des bataillons qu'il honoroit ;
 Et tout ensemble les sceut vendre
 A quiconque les vouloit prendre,
 Plus cherement qu'on n'achetoit
 Une statue feinte en cuivre,
 Que le vainqueur pour mieux revivre
 Au plus haut d'Olympe mettoit.

Tant la Grece estoit studieuse
 De sa Muse laborieuse,
 Et tant son art eut de bon-heur,
 Que ses paroles honorées
 Escrites en lettres dorées
 Aux temples pendoient en honneur.

Avec Hieron, roi de Sicile,
 Trafiqua maint vers difficile,
 Où, des brocars injurieux
 De Bacchylide son contraire,
 Fut moqué, comme chez ton frère
 M'ont moqué ceux des envieux (1).

Ne son chant, ne la cognoissance
 Des Muses n'eurent la puissance
 De tromper l'envie, qui suit
 Non pas une obscure personne
 Mais la cogne qui foisonne
 Par ses vertus en fameux bruit.

Que pleust à Dieu qu'à sa hauteesse
 Fust égale ma petitesse,
 Et mes vers à ses chants nerveux ;
 Par ta sainte grandeur je jure

1. Allusion à Mellin de Saint-Gelais, qui avoit attaqué Ronsard devant Henry II.

Que j'entonnerois ceste injure
 Aux oreilles de nos neveux
 Mais quoy ! Madame, je n'ay faite
 Sinon d'avoir ta faveur haute,
 Sinon d'estre avoué de toy,
 Afin que notre France estime
 Que quelquefois ma basse rime
 Seut contenter la sœur d'un Roi (a).

S'ainsi advenoit, leur mesdire
 Grondant ne m'oseroit rien dire.
 Qui (bons Dieux !) oseroit penser,
 Tant fust la langue audacieuse
 Et sa nature vicieuse,
 De vouloir les tiens offenser ?

Là donc, Madame, pren la charge
 De m'envelopper sous ta targe,
 Que de Gyge les bras archers
 Ne perceroient, tant elle est forte,
 Ne celui qui d'une autre sorte
 Dardoit les membres des rochers.

Lors me voyant en assurance,
 Je publi'ray parmi la France
 Le loz de ta divinité,
 Tes vertus, bontez et doctrine,
 Les vrais boucliers de ta poitrine,
 Blanchissante en virginité ;

Afin qu'après ma voix fidelle,
 Au soir, à la tarde chandelle,
 Les mères, faisant œuvres maints,
 Content tes vertus precieuses
 A leurs filles non ocieuses,
 Pour tromper le temps et leurs mains.

a. Var. :

*Sinon qu'on te pense Minerve,
 Et que ma Muse se reserve
 Pour chanter la sœur de mon Roy.*

Peut-être aussi, alors que l'âge
 Aura tout brouillé ton lignage,
 Le peuple qui lira mes vers,
 Abreuvé d'une gloire telle,
 Ne te dira femme mortelle,
 Mais sœur de Pallas aux yeux vers,
 Et te fera des edifices
 Tous enfumez de sacrifices,
 Si bien que le siecle avenir
 Ne congoistra que Marguerite,
 Immortalisant ton merite
 D'un perdurable souvenir.

ODE III (1).

Quand les filles d'Achelois,
 Les trois belles chanteresses,
 Qui des hommes par leurs vois
 Etoient les enchanteresses,
 Virent jaunir la toison,
 Et les soldars de Jason
 Ramer la barque argienne
 Sur la mer Sicilienne,
 Elles, d'ordre, flanc à flanc,
 Oisives au front des ondes,
 D'un peigne d'yvoire blanc
 Frisotoient leurs tresses blondes,
 Et mignotant de leurs yeux
 Les attraits delicieux,
 Aguignoient la nef passante

1. En faveur de trois doctes filles d'Angleterre, instruites et apprises par Denisot, conte d'Alsinois. (R.) La Croix du Maine appelle ces trois sœurs Anne, Marguerite et Jeanne de Seymour.

D'une œillade languissante.

Puis souspirerent un chant
De leurs gorges nompareilles,
Par douce force alléchant
Les plus gaillardes aureilles ;
Afin que le son pipeur
Fraudast le premier labeur
Des chevaliers de la Grece
Amorcés de leur caresse.

Ja ces demi-dieux estoient
Prests de tomber en servage,
Et jà domptés se jettoient
Dans la prison du rivage,
Sans Orphée, qui, soudain
Prenant son luth en la main,
Opposé vers elles, joue
Loin des autres sur la proue,

Afin que le contre-son
De sa repoussante lyre
Perdist au vent la chanson
Premier qu'entrer au navire,
Et qu'il tirast des dangers
Ces demi-dieux passagers
Qui devoient par la Libye
Porter leur mere affoiblie.

Mais si ce harpeur fameux
Oyoit le luth des Serenes
Qui sonne aux bords escumeux
Des Albionnes arenes,
Son luth payen il fendrait
Et disciple se rendroit
Dessous leur chanson chrestienne
Dont la voix passe la sienne (1).

1. Parce que ces trois filles, en ce temps-là, firent un livre de distiques chrestiens, en latin, fort bien faits, lesquels aussi tost furent tourneés en grec, en italien, en françois, et dediez à madame Marguerite, sœur unique du roy Henry II. (R.)

Car luy, enflé de vains mots,
 Devisoit à l'aventure
 Ou des membres du Chaos
 Ou du sein de la Nature;
 Mais ces vierges chantent mieux
 Le vray manouvrier des cieux,
 Et sa demeure eternelle,
 Et ceux qui vivent en elle.

Las! ce qu'on void de mondain
 Jamais ferme ne se fonde,
 Ains fuit et refuit soudain
 Comme le branle d'une onde
 Qui ne cesse de rouler,
 De s'avancer et couler,
 Tant que rampant il arrive
 D'un grand heurt contre la rive.

La science, auparavant
 Si long temps orientale,
 Peu à peu marchant avant,
 S'apparoist occidentale,
 Et sans jamais se borner
 N'a point cessé de tourner,
 Tant qu'elle soit parvenue
 A l'autre rive incogneue.

Là de son grave sourcy
 Vint affoler le courage
 De ces trois vierges icy,
 Les trois seules de nostre âge,
 Et si bien les sceut tenter,
 Qu'ores on les oit chanter
 Maint vers jumeau qui surmonte
 Les nostres, rouges de honte.

Par vous, vierges de renom,
 Vrais peintres de la memoire,
 Des autres vierges le nom
 Sera clair en vostre gloire.
 Et puis que le ciel benin
 Au doux sexe feminin

Fait naistre chose si rare
D'un lieu jadis tant barbare,
Denisot se vante heuré
D'avoir oublié sa terre,
Et passager demeuré
Trois ans en vostre Angleterre,
Et d'avoir cogneu vos yeux,
Où les amours gracieux
DouceMENT leurs fleches dardent
Contre ceux qui vous regardent.

Voire et d'avoir quelquefois
Tant levé sa petitesse,
Que sous l'outil de sa vois
Il polit vostre jeunesse,
Vous ouvrant les beaux secrets
Des vieux Latins et des Grecs,
Dont l'honneur se renouvelle
Par vostre muse nouvelle.

Io, puis que les esprits
D'Angleterre et de la France,
Bandez d'une ligue, ont pris
Le fer contre l'ignorance,
Et que nos roys se sont faits
D'ennemis amis parfaits,
Tuans la guerre cruelle
Par une paix mutuelle,

Advienne qu'une de vous,
Nouant la mer passagere,
Se joigne à quelqu'un de nous
Par une nopce estrangere;
Lors vos escrits avancez
Se verront recompensez
D'une chanson mieux sonnée,
Qui cri'ra vostre hymenée.

 TRADUCTION DES VERS LATINS

De Jean Daurat

Sur le trespas de la royne de Navarre (1).

ODE IV.

Ainsi que le ravy prophete
 Dans une flambante charrette
 Haut eslever en l'air s'est veu,
 D'un bras allumé par le vuide,
 Guidant l'estincelante bride
 De ses chevaux aux pieds de feu,
 Quand du vieillard la cheute robe,
 Qui du sein bruslant se desrobe,
 Coula dans les bras attendans
 Du jeune prophete, et glissante
 Fut veue par l'air rougissante
 Loin derriere en replis ardans;
 Comme on void une estoile esmeue
 Qui tombe, ou qui tomber est veue
 Du ciel sous une claire nuit,
 Attrainant derriere sa fuite
 Par le vuide une longue suite
 De sillons de feu qui la suit:
 Ainsi Marguerite, faschée
 De sa robe humaine entachée
 Du premier vice naturel,
 Ruant bas, de prompte allégresse,

1. Marguerite d'Orleans, sœur du roy François Ier, laquelle espousa Henry II, roy de Navarre, ayeul maternel de Henry IV. (R.)

Et sa sommeillante paresse,
Et son gros fardeau corporel,
Hautaine au ciel est arrivée
Sur quatre roues eslevée,
Foy, esperance, charité,
Et patience dure et forte,
Qui courageusement supporte
Toute maligne adversité.
D'un tel chariot soustenuë,
Faitte déesse elle est venue
En la troupe du Roy des rois,
Que maintenant elle contemple,
Royne d'un monde bien plus ample
Que n'estoit pas son Navarrois.

HYMNE TRIOMPHAL D'ELLE-MESME.

ODE V.

Qui renforcera ma vois,
Et qui fera que je vole
Jusqu'au ciel à ceste fois
Sur l'aile de ma parole?
Or' mieux que devant il faut
Avoir l'estomac plus chaud
De l'ardeur qui ja m'enflame
D'une plus ardante flame;
Ores il faut que le frain
De Pegase, qui me guide,
Peu serviteur de la bride
Fende l'air d'un plus grand train.
Assez Pindare a chanté
Les jeux d'Hercule et sa gloire,
Et son olivier planté
Pour rafraichir la memoire

D'avoir justement du roy
 Puni la parjure foy,
 Qui par folle hardiesse,
 En démentant sa promesse,
 Monstra qu'un foible assillant
 En vain fait braver sa force,
 Quand, plein d'outrages, s'efforce
 D'assaillir le plus vaillant;

Mais moy, hastant de mes vers
 La vagabonde carriere,
 J'annonce par l'univers
 L'honneur de ceste guerriere,
 Laquelle, apprise aux combats,
 Ses cheveux n'ombragea pas
 D'une si fresle couronne
 Que celle que Pise donne,
 Mais bien les environna
 De sa despouille dontée,
 Lors que par soy surmontée
 Soy-mesme se couronna.

Là donques, mon cher soucy,
 Sus, Muse, qu'on s'évertue
 De sonner bien haut icy
 Comme elle s'est combatue.
 Chante-moy les bataillans,
 Les forts et les moins vaillans;
 Et pourquoy s'est animée
 Une si estrange armée,
 Et quel camp de rage espris
 Vint irriter Marguerite,
 Qui par le divin merite
 Se fit maistresse du prix.

La Chair tentant le moyen
 D'asservir l'Esprit son maistre,
 Comme un mutin citoyen
 Qui traistre à son roy veut estre,
 Fut celle de qui l'erreur
 Mit aux champs si grande horreur

De gens en armes horribles,
Qui de menaces terribles
Tansoient les murs et les forts
De l'Esprit qui les defie,
Tant sa force il fortifie
Pour mieux forcer leurs efforts.

Là fut le Monde emplumé
De grands crestes ondoyantes,
Là fut l'Orgueil enflamé
D'esclairs d'armes flamboyantes;
Là l'escadron des Plaisirs,
Là les bandes des Desirs,
Là les bourreaux de la vie,
La Convoitise et l'Envie,
Male-bouche, et la Rancœur,
Là la Gloire somptueuse,
Et l'Ire presumptueuse
Qui ne peut brider son cœur.

Là dessous les estendars
De la Chair seditieuse
Flottoient d'ordre ses soldars
D'une vague audacieuse;
Mais par-sus tous s'eslevoit
Une lance qu'elle avoit
D'Impatience ferrée,
Sur la queux d'Ire acérée,
Que l'on voyoit s'enflammer
Par la poincte, en mesme sorte
Que flambe l'astre qui porte
Un prodige sur la mer.

La maille qu'elle vestoit
Fut de Paresse estoffée;
En lieu d'un armet estoit
D'une Vanité coiffée,
Où chanceloit attaché
Le vieil timbre de Peché.
Ainsi l'horrible guerrière
Pressoit ses bandes derrière,

Et les pousoit en avant,
 Ondoyans de rang comme ondes,
 Ou comme les forests blondes
 Des espics souflez du vent.

Elle adonc qui regardoit
 Ses mains colères de rage,
 Pleine d'un feu qui l'ardoit,
 Se redoubloit de courage :

« Par vous (disoit-ell'), mes mains,
 Tant de haineux inhumains
 Ce jour'huy mordront la terre;
 Par vous l'honneur de la guerre
 Ja se dit mien, et par vous,
 Martelant plus dru que foudre,
 Je mettray l'Esprit en poudre,
 Accablé sous moy de coups.

Sus, soldars, il est saison
 Qu'ore un chacun se souviene
 De soy et de sa maison.
 Là-donc, de peur qu'il n'avienne
 Que nous sentions du vainqueur
 La loy, par faute de cœur,
 Courage, enfans, la victoire
 Enrichira nostre gloire!

Autant qu'eux n'avons-nous pas
 De bras, de jambes et d'armes
 Pour repousser leurs alarmes
 Par l'effort de nos combats?

Si, couards, vous estes pris,
 Rien que la mort ne vous reste.
 Ne craignez donc les perils
 D'un butin tant manifeste;
 Et bien, s'ils sont plus que nous,
 Le gain en sera plus dous,
 Et les louanges plus grandes
 D'avoir meurtry plus de bandes. »
 De tels mots la Chair flatoit
 Les cœurs bouillans de sa bande,

Et d'une alleure plus grande
A la guerre les hastoit.

Jà, l'Esprit d'une autre part,
Impatient qu'on l'assaille,
Avoit franchy son rampart,
Pour devancer la bataille.
Luy, de Raison accoustré,
Horrible à voir s'est monstré
Parmy les troupes menues,
Comme un foudre entre les nues;
Et, marchant à pas contez,
Arrangeoit sous sa conduite
Une longue et longue suite
De chevaliers indomtez.

L'Amour divin fut vestu
Du harnois de Résistance,
Tout engravé de Vertu,
Et redoré de Constance;
Là, l'ardante Charité,
Là, la simple Verité
De près son maistre accompagne,
Avec sa forte compagne
Qui suit les pas de son roy;
Là, l'antique Prud'hommie,
Là, la Crainte d'infamie,
Là, l'Esperance et la Foy.

Là tenoit rang la Pitié,
De son guide la plus proche;
Là s'avançoit l'Amitié
Que chacun doit à son proche;
Là les Contemplations
Avecques les Passions
Que l'ame fidele endure
Pour corriger la Chair dure,
A la bataille arrivoient
File à file d'une tire;
Et mordans leurs lévres d'ire,
D'un grand branle se suiyoient.

L'Esprit ore se tournant,
 Haste son camp magnanime;
 Ores un peu sejourant,
 De tels aiguillons l'anime:
 « Amis, tentez le labeur,
 Et ne pallissez de peur
 Qu'une si lasche canaille
 Face entreprise qui vaille,
 Qui ja tremble seulement
 De voir sans plus vostre face,
 Tant nostre premiere audace
 L'espouvante horriblement. »

Ces mots finis, dans leur fort
 D'un saut de course s'eslance,
 Abatant le Monde mort
 Au premier heurt de sa lance.
 Du bond en terre donné
 Ses armeures ont sonné.
 Après, l'Orgueil il renverse,
 Qui, trepignant des pieds, verse
 Un lac rouge de son flanc,
 Vomissant, ja froid et blesme,
 Du creux de la playe mesme
 L'ame, le fer et le sang.

Mortes après il rua
 Contre terre les Délices;
 Les Voluptez il tua
 Du coup qu'il tua les Vices.
 Tant de neige ne chet pas,
 Quand l'air l'esparpille à bas
 Pour enfariner la plaine,
 Comme la terre estoit pleine
 De soldars menus greslez,
 Renversez sous tel orage,
 Par un estrange meslage
 L'un sus l'autre amoncelez.

L'Humilité s'attacha
 Contre la Gloire mondaine,

Et sa lance luy cacha
Droit en ceste part où l'aine
Se joint avecque le flanc ;
Le Peché, de crainte blanc,
N'attendit la Repentance,
Ains évitant sa puissance,
Vint où Grace l'enserra
Dedans sa troupe hardie,
Et d'une lance brandie
Jusques au cœur l'enferra.

Un peu plus avant la Foy,
Faisant branler son panache,
Les charnels loin devant soy
Foudroyoit à coups de hache ;
La Loy d'un grand coup d'espieu
Profendit jusqu'au milieu
L'opiniastre Hérésie,
Et la fausse Hypocrisie
En cent morceaux trançonna ;
La Justice, de sa pique,
Si avant le Vice pique,
Que mort le desarçonna.

D'un autre costé la Chair,
Comme un bras d'une montagne
Que l'orage fait broncher
Au plus creux de la campagne,
Casse, froisse, tonne, bruit ;
En ce point elle destruit
Les forces qu'elle rencontre ;
Mais l'Esprit s'opposa contre
Son foudre trop inhumain,
Et, de prés se joignant d'elle,
Effroyablement l'appelle
Seule au combat main à main.

« Toy, dit-il, après avoir
Contre mon obéissance
Sceu tant d'armes esmouvoir,
Fuiras-tu bien ma puissance ?

Toy qui as trahy mes lois,
 Et l'honneur que tu me dois,
 Toy, citoyenne mutine,
 Que la Volonté divine
 Ore conduit au danger,
 Et soufflant sur toy sa haine,
 D'un bras violant t'attraine
 Sous les miens pour la vanger? »
 Ja-ja la Chair pallissant
 De peur, s'escoule en la presse
 Devant l'ennemy puissant,
 Qui ja l'espaule luy presse;
 Et vouloit se repentir,
 Quand l'Esprit luy fit sentir
 De son homicide poincte
 Le coup, où la gorge est joincte
 De l'espaule au plus gros os.
 Ainsi mit fin aux batailles,
 Elle poussant ses entrailles
 D'un long ordre de sanglos.
 Alors l'Esprit, glorieux
 De l'heur de son entreprise,
 A d'un bras victorieux
 La serve despouille prise;
 Puis Marguerite en orna,
 Et de laurier entourna
 Tout le beau rond de sa teste,
 Luy consacrant la conquête
 De la Chair; car sa vertu
 Seule en moyenna la gloire,
 Et la fameuse victoire
 Que l'Esprit en avoit eu.
 Jesus-Christ à ceste fois,
 Esbranlant dans sa main nue
 Le grand fardeau de la croix,
 Perçoit l'antre d'une nue
 A l'escart, pour voir çà bas
 La fin de ces deux combas;

Ayant ferme souvenance
 D'une fatale ordonnance
 Que l'ame au ciel monteroit
 Par une nouvelle porte,
 Dont la main saintement forte
 Sa chair propre donteroit.

Lors son ange il appela
 Qui front à front des vents vole,
 Nageant par l'air çà et là
 Où le soufle sa parole :
 « Poste, dit-il, marche, fuy,
 Huche les vents et les suy,
 Laisse ramer tes aisselles,
 Et glisse dessus tes ailes,
 Tant que bas tu te sois veu
 Dedans les champs (1) qu'environne
 La tortueuse couronne
 Des monts surnommez de feu (2).

« Là, de ta parole endors
 Ceste guerriere, et le voile
 De son victorieux corps
 Transforme au ciel en estoile ;
 En-après laisse rouler
 Son idole parmy l'air (3),
 Afin qu'en terre elle tombe,
 Et, desdaignante la tombe,
 Vole en France sans repos
 Par la bouche de maint homme,
 Sans que jamais l'an consume

1. Dans le royaume de Navarre, qui est la plus part enclavé des Pyrenées, montagnes repliées et pleines de longues entorses et destours. (R.)

2. Pyrenez, *απο του πυρδς*, autrefois bruslans comme le Vesuve et le Montgibel. (R.)

3. Sa ressemblance comme une ombre. Les philosophes composioient l'homme de trois choses : d'ame, de corps, et de cette ombre ou simulachre qu'ils imaginoient retenir la forme du corps. (R.)

Son voler vague et dispos. »

L'ange adonques s'est lié,
 Pour mieux haster sa carrière,
 A l'un et à l'autre pié
 L'une et l'autre talonniere,
 Dont il est porté souvent
 Egal aux souspirs du vent,
 Soit sus la terre ou sus l'onde,
 Quand sa roideur vagabonde
 L'avalle outre l'air bien loing;
 Puis sa perruque divine
 Coifa d'une capeline,
 Prenant sa verge en son poing.

De celle il est défermant
 L'œil de l'homme qui sommeille;
 De celle il est endormant
 Les yeux de l'homme qui veille;
 De celle en l'air soustenu,
 Nagea tant qu'il fust venu
 Se percher sur la montagne
 Qui fend la France et l'Espagne,
 Mont que l'orage cruel
 Bat tousjours d'une tempeste,
 Tousjours en-glaçant sa teste
 D'un frimas perpetuel.

De là, se laissant pancher
 A corps élancé grand'erre,
 Fondon en bas pour trancher
 Le vent qui raze la terre,
 Deçà et delà vagant,
 A basses rames vogant
 Ores coup sur coup mobiles,
 Ores coyés et tranquilles
 Comme un oiseau qui pend bas,
 Et l'aile au vent ne desplie,
 Quand près des eaux il espie
 Le hazard de ses appas.

Ainsi l'humble messenger,

Volant d'une aile subite,
Glissa bassement leger
Jusqu'au corps de Marguerite;
D'elle les yeux il a clos,
Puis, la chargeant sur le dos
(Comme fut l'Athenienne
Sur l'eschine thracienne),
Haut dans l'air se suspendit
Loin-loin de la terre basse,
Et d'un long trac il repasse
Par où mesme il descendit.

Lors il ficha dans les cieux
De ce corps la masse entiere;
Il luy aggrandit les yeux
De rondeur et de lumiere;
Ses cheveux furent changez
En nouveaux rais allongez,
Ses deux bras et ses deux jambes
En quatre jumelles flambes;
Bref, ce fut un astre ardent,
Lequel de là haut encores
De son aspect benin ores
La France va regardant.

Si qu'elle avecques les feux
De l'estoile de son frere
Et des princes ses nepveux,
Bien tost, oubliant sa sphere,
Viendra flamber sur l'armet
De Henry, droit au sommet,
Où l'espouvantable creste
Luy flote dessus la teste
Pour le guider aux dangers,
Soit de l'onde ou de la terre,
Quand les foudres de sa guerre
Perdront les roys estrangers.

L'ange après dans l'univers
Chassa son errante idole
Pour voler dessus mes vers

De l'un jusqu'à l'autre pole ;
 Puis , chargeant l'ame à son col ,
 L'emporta d'un roide vol
 Toute pure et toute nette ,
 Mieux luisant que sa planette ,
 Sur le ciel jusques au lieu
 Où les ans fermes demeurent
 Entre ceux qui plus ne meurent,
 Incorporez avec Dieu.

Là, le droit chemin tenant ,
 Tu es, ô Princesse ! allée
 Où sous tes pieds maintenant
 Tu vois la terre avallée.
 Tu vois sous tes pieds saillir
 Le jour pour naistre et faillir ;
 Tu vois la mer et ses voiles ,
 Tu sçais le nom des estoiles ;
 Le froid , le vent et le chaud
 Ne te donne plus de crainte ,
 Toy faite nouvelle sainte
 Par les troupes de là haut.

Là, sous tes pieds les saisons
 Eternellement cheminent ;
 Là tu cognois les raisons
 Des astres qui nous dominant ;
 Tu sçais pourquoy le soleil
 Ore pasle, ore vermeil,
 Predit le vent et la pluye ,
 Et le serein qui l'essuye ;
 Tu sçais les deux trains de l'eau ,
 Ou si c'est l'air qui sejourne ,
 Ou si la terre qui tourne
 Nous porte comme un bateau.

Tu sçais dequoy se refont
 Les deux cornes renaissantes
 Que la lune ente à son front ,
 Et qui les fait décroissantes ;
 Tu vois ce grand animal ,

Son rond et son nombre égal
 Discordant en melodie ;
 Où tu es, la maladie
 Ne defleure la santé :
 On n'y void rien qui desplaise,
 Chacun y vit à son aise,
 De nul ennuy tourmenté.

Mais nous, pauvres et chetifs,
 Ici n'avons cognoissance
 Non-plus qu'enfans abortifs (1)
 Du lieu de nostre naissance ;
 Ains, desireux de gesir
 Dessous l'allechant plaisir
 Des serenes de la vie (2),
 Jamais ne nous prend envie
 (Comme au Grec) de voir un jour
 La flame, en l'air proumenée,
 Sauter sur la cheminée
 De nostre antique sejour.

Si plustost je n'ay sacré
 Tes cendres à la Memoire,
 Ne m'en sçaches mauvais gré :
 Plus vive en sera la gloire.
 Les arbres qui sont tardifs
 Demeurent plus long-temps vifs ;
 Les fleurs tost espanouyes
 Tost s'en vont évanouyes,
 Et le colosse elevé
 Qui ores le ciel menace
 En un mesme trait d'espace
 Ne se vit point achevé.

Mais quel plus riche tombeau
 Blanc de neige parienne (3)
 Jadis t'eust dressé plus beau

1. Morts à leur naissance. (R.)

2. Des douceurs mortelles et corrompues de la terre. (R.)

3. De marbre blanc. (R.)

Ceste veufve carienne (1)?
 Quel rocher elabouré,
 Ou quel temple redoré,
 Pressera la renommée
 De ceste tumba animée,
 Laquelle non une fois,
 Au jour de ses rais publiques,
 Redon'ra l'ame aux reliques
 Du saint astre navarrois?
 Je te salue, ô l'honneur
 De mes Muses, et encore
 L'ornement et le bon-heur
 De la France, qui t'honore!
 Escarte loin de mon chef
 Tout malheur et tout meschef;
 Preserve-moy d'infamie,
 De toute langue ennemie
 Et de tout acte malin,
 Et fay que devant mon Prince
 Desormais plus ne me pince
 La tenaille de Mellin (a).

a. Ronsard, après s'être réconcilié avec Mellin de Saint-Gelais, modifia ainsi les derniers vers :

*De toute langue ennemie
 Teinte en venin odieux,
 Et fay que devant mon Prince
 Desormais plus ne me pince
 Le caquet des envieux.*

1. Artemisie, royne de Carie, qui fait bastir à la memoire immortelle de son mary le plus magnifique et somptueux tombeau qui jamais fut. (R.)

A PHEBUS,

Pour guarir le roy Charles IX.

ODE VI (1).

Phébus, soit que tu sois
Pasteur parmi les bois
Ou sur les bords d'Amphryse,
Ou prince, escoute-moy,
Vien-t'en guarir mon Roy,
Qui seul te favorise.

Apporte à ceste fois
Le dictamon cretois
Avecq' la panacée,
Herbes qui font au corps
Des hommes qui sont morts
R'entrer l'ame passée.

Un sujet au trespas
Guarir ne le doit pas :
Presumption est vice.
Vien doncques en ce lieu :
C'est la raison qu'un dieu
Un autre dieu guarisse.

Un petit prince il n'est
D'une estroitte forest,
D'un port ou d'une ville,
Mais d'un pays guerrier
Des meilleurs le premier,
En richesse fertile.

1. Imitée de Callimaque. Cette pièce doit être postérieure à la Saint-Barthélemy, car elle ne se trouve point dans l'édition de 1572. J'ai suivi le texte de 1584, à défaut de celui de 1578, que je n'ai pu consulter.

Deux mers et mille ports,
 Villes, citez et forts
 Pleins de traficque estrange,
 Mille fleuves de nom,
 Ne vont bruyant sinon
 L'honneur de sa louange.

Vien, Prince aux beaux cheveux,
 Guarir son mal fiévreux;
 Que sain on le remette.
 Tu l'aimeras cent fois
 Plus fort, si tu le vois,
 Que tu ne feis Admettre.

Par luy tu te soustiens :
 C'est le support des tiens.
 Son esprit il applique
 A tes mestiers divers;
 Il honnore les vers,
 Il chérit la musique.

Ou je diray, Phebus,
 Que tu n'es qu'un abus,
 Et que Junon, severe,
 Se vangeoit à propos
 De ne donner repos
 A Latone, ta mere.

Je te diray maçon,
 Un berger, un garçon
 Qui fis paistre les vaches,
 Craignant d'estre envoyé
 Aux enfers foudroyé,
 Qu'icy bas tu te caches;

Qu'Hyacinthe tuas,
 Quand le pal luy ruas,
 D'art, et non d'aventure;
 Que tes bœufs justement
 Te furent finement
 Desrobez par Mercure;

Que Mercure vaut mieux
 Que toy, entre les dieux,

Pour jouer de la lyre,
Mercenaire valet,
Qui sçais un flageolet
Seulement faire bruire.

Mais, si tu viens icy
Soulager le soucy
De ses membres malades,
D'ache couvert le chef,
Je feray de rechef
Tes festes carneades.

Je diray que tu es
Second des immortels
Et du ciel l'interprete,
Du laurier inventeur,
Prophete non menteur,
Grand chantre et grand poëte,

Et qu'en jeune menton
Tu fis crever Python
Par ta fleche premiere,
Et que tu fis cacher
Niobe en un rocher,
Vengeance de ta mere.

Je diray tes amours,
Que tu parois tousjours
Sans barbe ny vieillesse,
O des mires ⁽¹⁾ le roy!
A Bacchus et à toy
Sert le don de jeunesse.

Quitte-moy ton Delphos,
Ta Cyrre, ta Delos,
Des flots marins suivie,
Et vien, astre luisant,
La Santé conduisant,
Nourrice de la Vie.

Sans toy, douce Santé,
La Force et la Beauté

1. *Mires*, médecins, vieux mot françois.

Sont manques de puissance.
Ny empire ny bien
A l'homme ne sert rien
Sans ta douce presance.

La Jeunesse te suit;
Le Plaisir, le Dedit,
Dessous ton ombre vivent;
Tournois, joustes, chevaux,
Dames, chiens et oiseaux,
Pour maistresse te suivent.

Par toy se fait l'amour,
Et le vin tout le jour
Par toy fume en la tasse;
Par toy le long festin,
Du soir jusqu'au matin,
Couvre la table grasse.

O Santé chasse-mal!
Par toy se fait d'un bal
La gaillarde entreprise,
Où, te roulant parmi,
Tu n'as point d'ennemi
Qu'une moustache grise.

Tout ainsi que l'esclair
Du soleil, prompt et clair,
Passe par la verriere,
Passe dedans son corps,
A ses membres peu forts
Ren la vigueur premiere.

Descen donc de là haut :
C'est à ce jour qu'il faut
Que sain tu nous le rendes.
La France t'en lou'ra,
Et chacun te vou'ra
Et temples et offrandes.

AU ROI CHARLES,

En luy donnant un Leon hebrieu (1).

ODE VII (1573).

Je vous donne pour vos estreines
L'amour chanté par un Hebrieu ;
Les cieux et les terres sont pleines
De la puissance de ce Dieu.

Ils sont (ce me semble) deux freres :
Nature doubles les a faits ;
Ils ont aussi deux doubles meres ,
Contraires en divers effaits.

L'un a le ciel pour son empire,
Qu'il peut esbranler de la main ;
L'autre en la terre se retire ,
Et vit de nostre sang humain.

L'un pousse les ames guidées
Aux belles contemplations,
A l'intellect et aux idées ,
Purgeant l'esprit de passions ;

L'autre à nature est serviable ,
Nous fait aimer et desirer ,
Fait engendrer nostre semblable ,
Et l'estre des hommes durer.

Il nous fait la paix et la guerre ;
Mais, mon grand roy, pour choisir mieux ,
Prenez l'amour qui regne en terre ,
Et laissez l'autre pour les dieux.

1. Sçavant platonicien qui a traicté doctement la matiere de l'amour dans ses Dialogues. (R.)

A ROBERT DE LA HAYE (1).

ODE VIII.

Ceux qui semoient outre leur dos
 De nostre grand'mere les os
 Dans le desert des vuides terres,
 Pour ranimer le genre humain,
 Tousjours ne versoient de leur main
 La dure semence des pierres,
 Mais bien aucunesfois ruoient
 Des diamans, qui se muoient,
 Changeans leur dur en la naissance
 D'un peuple rare et precieux,
 Qui encore de ses ayeux
 Donne aujourd'huy la congnoissance.

Ton beau rayon qui brille icy
 Monstre qu'un diamant, ainsi
 Muant en toy sa forme claire,
 L'estre semblable t'a donné;
 Car des pierres tu n'es point né,
 Comme fut ce gros populaire.

Il a l'esprit dur et plombé,
 Tousjours vers la terre courbé,
 Jamais au beau ne dresse l'aile;
 Le tien s'éleve saintement,
 Balancé d'un vol hautement
 Tout autour de la chose belle.

Aussi le bruit impetueux
 De ton palais tumultueux,
 Forçant ton destin, ne t'amuse

1. Feu monsieur de la Haye, docte personnage et maistre des requestes ordinaires de l'hostel du roy. (R.)

Si bien que quelquefois le jour
 Tu ne travailles au sejour
 De l'oiseux travail de la Muse.

Qu'est-il rien aussi de plus doux ?
 A quel sucre egalerons-nous
 Ta nectareuse poésie ?
 Seule elle passe les appas
 Et du miel et les doux repas
 Du nectar et de l'ambroisie.

Les Amours n'aiment tant les pleurs,
 La mousche ne suit tant les fleurs,
 Ne les veinqueurs tant les couronnes,
 La Haye, comme tu poursuis
 Les doctes Muses, que tu suis
 Comme tes plus cheres mignonnes.

Nul mieux que toy, parmy les bois,
 Ne contrefait leur belle vois,
 Et nul par les roches hautaines
 Ne les va mieux accompagnant,
 Ne mieux près d'elle se baignant
 Sous le crystal de leurs fontaines.

Nul mieux sous les rais de la nuit,
 Quand la lune en son plein reluit,
 Sur l'herbe avec elles ne dance,
 Suivantes le pouce divin
 De ce grand Alcée angevin⁽¹⁾
 Qui devant sonne la cadance.

Toy lors, couronné du lien
 Que donne l'arbre delien,
 Ores tu prens plaisir d'élire
 Le premier rang, or' le milieu,
 Entre elles marchant comme un dieu
 Qui s'égaye au son de la lyre.
 Et toutefois, estant ainsi

1. Du Bellay, qu'il appelle Alcée à cause de ses Regrets, où excellemment il taxe les mœurs de son temps, selon que les sujets s'en presentoient à luy. (R.)

De ces pucelles le souci,
 Tu veux bien faire un contr'eschange
 De tes vers latins, qui sont d'or,
 Aux miens moindres qu'airain encor',
 Indignes de telle louange :

Car, bien que nostre âge ait loué
 Le premier vers que j'ay joué,
 Pourtant je n'eusse pris l'audace
 De te respondre ou de tenter
 Ma lyre, qui ne sçait chanter
 Pour toy qu'une chanson trop basse.

Mais ce bon pere au double chef,
 Qui l'an ramène derechef,
 D'une inconstance coustumiere,
 M'a commandé de la sonner
 Telle qu'elle est, pour estrener
 La foy de nostre amour premiere.

Si j'avois les butins heureux
 Que le marchand aventureux
 Arrache du sein de l'Aurore,
 Tu les aurois, et les sablons
 Qui roulent et riches et blons
 En l'eau que la Phrygie honore;

Ou, si j'estois assez subtil
 Pour animer par un outil
 La toile muette ou le cuivre,
 Mon art t'offriroit ces presens;
 Mais ces dons-là contre les ans
 Ne te sçauroient faire revivre.

Pren donc mes vers, qui valent mieux,
 Et les reçois comme les dieux
 Reçoivent par leur bonté haute
 Les humbles presens des mortels,
 Qui de biens chargent leurs autels,
 Et si n'en eurent jamais faite,

ODE IX.

Qui par gloire ou par mauvaistié,
 Ou par nonchalante paresse,
 Aura tranché de l'amitié
 Le saint nœud qui deux ames presse,
 A celuy d'une loy expresse
 Je defens qu'en nulle saison
 Ne se loge dans ma maison,
 Et qu'avec moy sus le rivage,
 Compagnon d'un mesme voyage,
 Pollu, ne coupe le lien
 Qui tient l'hosteliere navire,
 Car Jupiter le Philien (2)
 Quelquefois avecque le pire
 Punit le juste, et peu souvent
 On void la vangeresse peine
 Souffrir, comme boiteuse et vaine
 Le meschant s'échapper devant.
 Que sert à l'homme de piller
 Tous les printemps de l'Arabie,
 Et de ses moissons despouiller
 Soit la Sicile ou la Libye,
 Ou desrober l'Inde annoblie
 Aux tresors de son bord gemmé,
 S'il n'aime et s'il n'est point aimé,
 Si tout le monde le dédaigne,
 Si nul second ne l'accompagne,
 Soliciteux de son amy,

1. Qui prend soin des amitez et qui les defend, car les anciens ont attribué divers epithetes et surnoms à Jupiter, selon la diversité des sujets qu'ils ont voulu faire passer sous sa protection. (R.)

Comme un Patrocle pitoyable
 Suivoit Achille, fust parmy
 La nue la plus effroyable
 Des Lyciens, lors qu'odieux
 Contre Priam souffloit son ire,
 Fust quand, paisible, sus la lyre
 Chantoit les hommes et les Dieux?

Le temps, qui a commandement,
 Sur ces grand's masses sourcilleuses,
 Qui devallent leur fondement
 Jusques aux ondes sommeilleuses,
 Ne les menaces orgueilleuses
 Des fiers tyrans, ne sçauroient pas
 Escrouler ne ruer à bas
 La ferme amour que je te porte,
 Tant elle est en sa force forte;
 Et, si avec toy librement
 Je ne puis franchir les montagnes
 Qu'Annibal cassa durement,
 Haineux des latines campagnes,
 Pourtant ne mesprise ma foy,
 Car l'aspre soin qui m'enchevestre,
 Seul m'alente, et m'engarde d'estre
 Prompt à voler avecque toy.

Mais, s'il te plaist de retenir
 Ta fuite disposte et legere
 Jusqu'au temps qu'on void revenir
 L'aronde, des fleurs messagere,
 De prompte jambe voyagere
 Je te suivray, fust pour trouver
 L'onde où Phebus vient abreuver
 Ses chevaux suans de la course,
 Ou du Nil l'incertaine source.
 Mais, si le desir courageux
 Te pique tant qu'il t'importune
 De forcer l'hyver outrageux
 Et la saison mal-opportune,
 Marche, fuy, va legerement;

L'oiseau Menalien Mercure,
 Le Dieu qui des passans a cure,
 Te puisse guider dextrement.

Ces meurtriers pelotons volans
 Que l'orage par les monts boule
 Ne te soient durs ni violans;
 Ny l'eau qui par ravines coule
 Du jus de la neige qui roule
 Demeure coye sans broncher
 Quand tu voudras en approcher;
 La froide gorge Thracienne
 Et la pluyeuse Libyenne
 Serrent leurs vents audacieux;
 Que rien sur les monts ne resonance
 Fors un Zephyre gracieux
 Imitant ton luth quand il sonne;
 Phebus aussi, qui a cognu
 Combien son poëte te prise,
 Clair, par les champs te favorise,
 Et sa sœur au beau front cornu.

Quand tu te seras approché
 Des belles plaines d'Italie,
 Vy, Lignery, pur du peché
 Qui l'amitié premiere oublie:
 N'endure que l'âge deslie
 Le nœud que les Graces ont joint.
 O temps où l'on ne souloit point
 Courir à l'onde hyperborée!
 Telle saison fut bien dorée
 En laquelle on se contentoit
 De voir de son toict la fumée,
 Lors que la terre on ne hantoit
 D'un autre soleil allumée;
 Et les mortels heureux alors,
 Remplis d'innocence naïve,
 Ne cognoissoient rien que la rive
 Et les flancs de leurs prochains bords.
 Tu me diras à ton retour

Combien de lacs et de rivières
 Et de rampars ferment le tour
 De tant de grosses villes fières ;
 Quelles citez vont les premières
 En brave nom le plus vanté,
 Et par moi te sera chanté
 Ma Franciade commencée,
 Si le Roy meurit ma pensée.
 Tandis sur le Loir te suivrai
 Un petit taureau que je voue
 A ton retour, qui ja sevré
 Tout seul par les herbes se joue,
 Blanchissant d'une note au front⁽¹⁾ ;
 Sa marque imite de la Lune
 Les feux courbez, quand l'une et l'une
 De ses deux cornes se refont.

A NICOLAS DENISOT.

ODE X.

Bien que le repli de Sarte
 Qui lave ton Alsinois
 En serpentant ne s'écarte
 De mon fleuve vendomois (a),
 Et que les champs de ton estre,
 Que les Muses ont en soin,

a. Var. (1587) :

*Bien que la course de Sarte
 Qui ton Maine fait valoir
 En serpentant ne s'escarte
 Du cours de mon petit Loir.*

1. Marques solennelles que l'on observoit aux victimes.

Du païs qui me vid naistre
 Ne se bornent pas de loin,
 Cela pourtant n'avoit force
 De m'allecher, sans avoir
 Premier engoulé l'amorce
 Qui pendoit de ton sçavoir ;
 Et non ta Sarte voisine,
 Ny ton champ voisin au mien :
 Nostre amitié n'estoit dine
 D'un si vulgaire lien.

La vertu fut en partie
 Le lien qui nous joignit,
 Et la mesme sympathie
 Celle qui nous estraignit ;
 C'est donc l'heureuse folie
 Dont le Ciel folastre en nous,
 Non le païs, qui nous lie
 D'un affollement si dous.

Quoy ! celuy que la Nature
 A dès l'enfance animé
 De poésie et peinture
 Ne doit-il pas estre aimé ?
 Puis que telle fureur double,
 Tel double present des Cieux
 Volontiers les hommes trouble,
 Qui sont les mignons des dieux ?

Mais où est l'œil qui n'admire
 Tes tableaux si bien pourtraits
 Que la nature se mire
 Dans le parfait de leurs traits ?
 Où est l'aureille bouchée
 De telle indocte espesseur
 Qui ne rie estant touchée
 De tes vers pleins de douceur ?

Cesse donc et ne souhète
 De t'enrichir plus de rien,
 Toy qui es peintre et poète,
 Fuy l'autre troisieme bien ;

Car si l'ardante musique
 (En t'ornant de sa vertu)
 Jointe aux deux autres te pique,
 Bons Dieux! que deviendrois-tu?

Ton ame, fuyant la peine
 Dont tu serois agité,
 S'eschapperoit, las! trop pleine
 De tant de divinité,
 Et ses passions nouvelles
 Aux deux flancs luy bouteroient,
 Pour la mieux haster, des ailes
 Qui par l'air l'emporteroient.

Vrayment, Dieu, qui tout ordonne
 Sans estre forcé d'aucun,
 Le beau present qu'il te donne
 Ne donne pas à chacun;
 Aussi sa sainte pensée,
 Dessignant ce monde beau,
 A sa forme commencée
 Sus le dessein d'un tableau,
 Le variant en la sorte
 D'un pourtraict ingenieux,
 Où maint beau trait se rapporte
 Pour mieux rejouir les yeux.
 Sois doncque seur, pour ne craindre
 Que la Mort en te pressant
 Puisse ton renom estaindre
 Avec le corps perissant.

Vaines seroient ses allarmes,
 En vain l'arc elle band'roit,
 Toy tenant au poing les armes,
 A t'en servir si adroit;
 Car le pincel et la plume,
 A qui les sçait bien ruer,
 Ont usurpé la coustume
 De la mort mesme tuer.

Jean second, de qui la gloire
 N'ira jamais defaillant,

Eut contre elle la victoire,
 Par tels outils l'assaillant,
 Dont la main industrieuse
 Animoit peniblement
 La carte laborieuse,
 Et la table également (a),
 Et duquel les baisers ores,
 Pour estre venus du Ciel,
 En ses vers coulent encores
 Plus doux que l'attique miel.
 Mais, ô Denisot, qui est-ce
 Qui peindra les yeux traitis
 De Cassandre ma déesse,
 Et ses blonds cheveux tortis ?

Lequel d'entre vous sera-ce
 Qui pourroit bien colorer
 La majesté de sa grace
 Qui me force à l'adorer ?
 Et ce front dont elle abuse
 Ce pauvre poëte amant,
 Son ris (ains une Meduse)
 Qui tout me va transformant ?

Amour qui le cœur me ronge,
 Pour redoubler mon esmoy,
 Ceste nuict trois fois en songe
 L'a fait apparostre à moy ;
 Mais sa fuite, accoustumée
 De me tromper si souvent,
 S'enfuit comme une fumée
 Qui se joue avec le vent.

a. Var. (1587) :

*A'moit¹ d'amours et de pleurs
 La carte laborieuse,
 Et la table de couleurs.*

1. A'moit, c'est ce qu'on dit, escorchant le latin, animoit. L'un et l'autre est bon. (Ronsard.)

ODE XI.

Sur toute fleurette déclose
 S'J'aime la senteur de la rose
 Et l'odeur de la belle fleur
 Qui de sa première couleur
 Pare la terre, quand la glace
 Et l'hyver au soleil font place.

Les autres boutons vermeillets,
 La giroflée et les œillets,
 Et le bel esmail qui varie
 L'honneur gemmé d'une prairie
 En milles lustres s'esclatant,
 Ensemble ne me plaisent tant
 Que fait la rose pourperette,
 Et de Mars la blanche fleurette.

Que puis-je, pour le passe-temps
 Que vous me donnez le printemps,
 Prier pour vous deux autre chose,
 Sinon que toy, pourprine rose,
 Puisses toujours avoir le sein
 En mai de rosée tout plein,
 Et que jamais le chaut qui dure
 En juin ne te fasse laidure^(a)?

Ny à toy, fleurette de mars,
 Jamais l'hyver, lorsque tu pars
 Hors de la terre, ne te face

a. Var. (1587) :

*Du teint de honte accompagné
 Sois toujours en may rebaigné
 De la rosée qui doux glisse,
 Et jamais juin ne te fanisse?*

Pancher morte dessus la place ;
Ains toujours, maugré la froideur,
Puisses-tu de ta soefve odeur
Nous annoncer que l'an se vire
Plus doux vers nous, et que Zephyre
Après le tour du fascheux temps
Nous ramene le beau printemps.

ODE XII.

Je veux, Muses aux beaux yeux,
Muses mignonnes des dieux,
D'un vers qui coule sans peine
Louanger une fontaine.

Sus donc, Muses aux beaux yeux,
Muses mignonnes des dieux,
D'un vers qui coule sans peine,
Louangeons une fontaine,
C'est à vous de me guider,
Sans vous je ne puis m'aider,
Sans vous, Brunettes, ma lyre
Rien de bon ne sçauroit dire.

Mais, Brunettes aux beaux yeux,
Brunes mignonnes des dieux,
S'il vous plaist tendre ma lyre
Et m'enseigner pour redire
Cela que dit vous m'aurez,
Lors, Brunettes, vous m'oirez
A nos françoises aureilles
Chanter vos douces merveilles.

O beau crystal murmurant,
Que le ciel est azurant
D'une belle couleur blue,
Où ma dame toute nue

Lave son beau teint vermeil
 Qui detenoit le soleil,
 Et sa belle tresse blonde,
 Tresse aux Zephyrs vagabonde,
 Comme Ceres esmouvant
 La sienne aux souspirs du vent,
 Tresse vray'ment aussi belle
 Que celle d'Amour, ou celle
 Qui va de crespes reflos
 Frappant d'Apollon le dos.

C'est toy, belle Fontenette,
 Où ma douce mignonnette,
 A miré ses deux beaux yeux,
 Ainçois deux astres des cieux,
 Que la gaye Paphienne,
 La brunette Cyprienne,
 Sur ceux des Graces lou'roit,
 Et pour siens les avou'roit,
 Tant leur mignotise darde
 D'amours à qui les regarde.

C'est toy qui dix mille fois
 As relavé les beaux doigts
 De ma douce Cassandrette
 Dedans ta douce ondelette,
 Doigts qui de beauté vaincus
 Ne sont de ceux de Bacchus,
 Tant leurs branchettes sont pleines
 De mille rameuses veines
 Par où coule le beau sang
 Dedans leur yvoire blanc,
 Yvoire où sont cinq perlettes
 Luisantes, claires et nettes,
 Ornant les bouts finissans
 De cinq boutons fleurissans.

C'est toy, douce Fontelette,
 Qui dans ta douce ondelette
 As baigné ses deux beaux piez,
 Piez de Thetis deliez,

Et son beau corps qui ressemble
 Aux lys et roses ensemble ;
 Corps qui pour l'avoir veu nu
 M'a fait Acteon cornu ,
 Me transformant ma nature
 En sauvagine figure ;
 Mais de ce mal ne se deut
 Mon cœur, puis qu'elle le veut.
 C'est toy, douce Fontelette,
 Dont la mignarde ondelette
 A cent fois baisé les brins (1)
 De ses boutons cinabrins ,
 De ses lèvres pourperées ,
 De ses lèvres nectarées ,
 De ses roses de qui sort
 Le ris qui cause ma mort.
 C'est toy qui laves sa hanche ,
 Sa grève et sa cuisse blanche ,
 Et son qui ne fait encor (2)

1. Le bord moyen de ses lèvres. (R.)

2. Il entend ce que vous sçavez bien, ὅσα μὴ δέμις ὀρθῶς
 ἔχει, dit Anacreon. Ainsi Plaute (*Bacchidib.*) n'osant dire
 librement ce qui est de la parfaite action d'amour, se con-
 tente de dire *illud quod dici solet*, comme Jean Second :

Quidquid post oscula dulce.

Comme il Candelaio, *Questo che tu m'intendi*. Comme nostre
 Tibulle François le sieur de la Bergerie :

... Une chose
 Que je sçay bien, et que dire je n'ose.

Ainsi la Sapphon, n'osant dire tout à fait, adjouste : *sed om-
 nia fiunt, et juvat* ; et Ovide, encor pour représenter ces par-
 ties, use de circonlocution et les appelle :

... Parties
 In quibus occultè spicula tingit Amor.

Comme aussi Pollux, τὸ ἐν μέσῳ χαῖρον σαρκίον ; tel est le
 secret de ces vers des Priapées :

Hunc tu, sed taceo, scis puto quod sequitur. (R.)

Que se friser de fils d'or.

C'est toy, quand la porte-flame,
 La Chienne du ciel, enflame
 Le monde de toutes pars,
 Qui vois les membres espars
 De ma dame sur ta rive,
 Lors que sur l'herbette oisive
 Le somme en ses yeux glissant
 Flatte son corps languissant,
 Et lors que le vent secoue
 Son sein, où pris il se joue,
 Et le fait d'un doux soufler
 Rabaisser et puis r'enfler;
 Elle dessus ton rivage
 Ressemblant un bel image
 Fait de porphyre veineux,
 S'il ne fust que ses cheveux
 La descouvrent sur ta rive
 Estre quelque nymphe vive;
 Et que les oiseaux perchez
 De leurs cols demi-panchez
 En re-jargonnant l'espient,
 Et de se tenir s'oublent
 Sur la branche, tant l'ardeur
 De ses yeux brusle leur cœur,
 Et, trepignans dedans l'arbre,
 Font dessus son sein de marbre
 Escouler dix mille fleurs,
 Fleurs de dix mille couleurs,
 Qui tombent comme une nue
 Dessus sa poitrine nue:
 Si bien qu'on ne peut sçavoir,
 A la voir et à les voir,
 Laquelle, ou de la fleurette
 Ou d'elle, est la plus douillette.

Vrayment crystal azuré,
 Crystal gay'ment emmuré
 D'une belle herbe fleurie,

Pour avoir fait à m'amie
Un doux chevet de ton bord,
Quand languissante elle dort;
Je t'assure, ondette chere,
Que jamais, ainsi qu'Homere,
Noire ne t'appelleray,
Mais tousjours je te lou'ray
Pour claire, pour argentine,
Pour nette, pour crystalline;
Et te suppli' de vouloir,
Ains qu'entrer dedans le Loir
D'une course serpentiere,
Recevoir l'humble priere
Que je fay dessus tes flots,
Et recevoir en ton los
Ces lis et ces belles roses
Que je verse à mains décloes
Avec du miel et du lait
Dessus ton sein ondelet,
Et ces beaux vers que j'engrave
Au bord que ton onde lave.

Fille à Tethys, desormais
Puisses-tu pour tout jamais
Plus qu'argent estre luisante,
Et que la Chienne cuisante
Jamais dedans ton vaisseau
Ne face tarir ton eau!

Tousjours les belles Naiades,
Oréades et Dryades,
S'entre-serrans par les mains,
Jointes avec les Sylvains,
Puissent rouer leurs carolles
Autour de tes rives molles,
Et Pan trepignant menu
De son ergot mi-cornu,
Guidant le premier la danse
Au doux son de la cadence!
Jamais le lascif troupeau,

L'aiglelet et le chevreau
 Ne brouttent tes rives franches,
 Ne jamais feuilles ne branches
 Ne puissent troubler ton fond,
 Tombant d'enhaut sur ton front,
 Front en qui ma Cythérée
 A sa face remirée!
 Ne jamais quelque Roland,
 Espoint d'amour violant,
 Ne honnisse ta belle onde,
 Mais sans cesse vagabonde,
 Caquetant sur ton gravois
 D'une flo-flotante vois,
 Tousjours sa course verrée (1)
 Se joigne à l'onde Loirée!
 Mais adieu, Fontaine, adieu,
 Tressaillante par ce lieu
 Vous courrez perpetuelle
 D'une course pérennelle,
 Vive sans jamais tarir;
 Et je doy bien tost mourir,
 Et je doy bien tost en cendre
 Aux Champs Elysez descendre,
 Sans qu'il reste rien de moy
 Qu'un petit je ne sçay quoy,
 Qu'un petit vase de pierre (2)
 Cachera dessous la terre.
 Toutefois, ains que mes yeux
 Quittent le beau jour des cieux,
 Je vous pri', ma Fontelette,
 Ma doucelette ondelette,
 Je vous pri', n'oubliez pas
 Dés le jour de mon trespas

1. Claire, liquide et transparente, de mesme que Varron appelle une robbe deliée et fort claire, *vitream togam*. (R.)

2. Un tombeau, ou quelque urne servant à garder les cendres des defuncts selon l'antiquité. (R.)

Contre vos rives de dire
Que Ronsard dessus sa lyre
N'a vostre nom desdaigné;
Et que Cassandre a baigné
Sa belle peau doucelette
En vostre claire ondelette.

A SIMON NICOLAS

Secrétaire du Roy.

ODE XIII (1584).

Nicolas, faisons bonne chere
Tandis qu'en avons le loisir;
Trompon le soin et la misere,
Ennemis de nostre plaisir.

Purgeon l'humeur qui nous enflame
D'avarice et d'ambition;
Ayon, philosophes, une ame
Toute franche de passion.

Chasson le soin, chasson la peine,
Contenton-nous de nostre rien:
Quand nostre ame sera bien saine
Tout le corps se portera bien.

Une ame de biens affamée
Obscurcit tousjours la raison:
Il ne faut qu'un peu de fumée
Pour noircir toute la maison.

Faire conquête sur conquête
De biens amassez sans propos,
Ce n'est que nous rompre la teste,
Et ne trouver jamais repos.

J'ay raclé de ma fantasia
Le monde au visage éhonté,

Pour vaquer à la poésie
 Quand j'en auray la volonté.
 Voilà le bien que je desire,
 Sans plus en vain me tourmenter :
 Désormais sera mon empire
 Que savoir bien me contenter (a).
 Quand ta fièvre (dont la mémoire
 Me fait encores frissonner)
 Ne t'auroit appris qu'à bien boire,
 Tu ne la dois abandonner.
 A toutes les fois que l'envie
 Te prendra de boire, rebois ;
 Bois souvent, aussi bien la vie
 N'est pas plus longue que le doys.
 C'est un grand bien d'estre hydropique
 Et d'eau s'enfler la ronde peau :
 Des elemens le plus antique
 Et le meilleur, n'est-ce pas l'eau ?
 Non seulement la maladie
 Qui nous surprend par ses efforts
 Ne rend nostre masse estourdie,
 Enervant les forces du corps,
 Mais elle trouble la cervelle,
 Et l'esprit qui nous vient des cieus :
 Il n'y a part qui ne chancelle,
 Quand les hommes deviennent vieux.
 Puis la mort vient, la vieille escarce ;
 Alors un chacun se repent
 Que mieux il n'a joué sa farce ;
 Mais bon-temps, à Dieu t'y command'.

a. Var. (1587) :

*Afin que mon ame n'empire
 Par faute de se contenter.*

A JANET

Peintre du Roy très-excellent.

ODE GENIALE XIV.

Boy, Janet (¹), à moy tour à tour,
Et ne ressembles au vautour
Qui tousjours tire la charongne.
Tu es un sot : un bon yvrongne
Autant pour une nopce vaut
Qu'un bon guerrier pour un assaut.

Car ce n'est moins entre les pots
D'en-hardir par vineux propos
Un homme paresseux à boire,
Que pour gagner une victoire,
Rendre à la bataille hardy
Un capitaine acouardy.

Boy donc, ne fay plus du songeart :
Au vin gist la plus grande part
Du jeu d'amour et de la danse.
L'homme sot qui lave sa panse
D'autre breuvage que du vin
Meurt tousjours de mauvaise fin.

A bon droit le ciel a donné
A l'homme qui n'est aviné
Tousjours quelque fortune dure ;
Autrement la mordante cure,
Qui nous cuit l'ame à petit feu,
Ne s'en-va qu'après avoir beu.

1. Dans l'éd. de 1560, il y a *Vilain*. Est-ce un nom propre ? — Dans celles de 1567, 1571 et 1573, il y a *Janin* ; dans celle de 1584, on lit *Janet*. Nous avons conservé *Janet*, dont le nom est historique.

Après le vin on n'a souci
 D'amour ny de la cour aussi,
 Ny de procez, ny de la guerre.
 Hé! que celui lâchement erre
 Qui, faisant ainsi que Penthé,
 Bacchus en ses vers n'a chanté!
 Boy doncques à moy tour à tour,
 Et ne ressembles au vautour
 Qui tousjours tire la charongne:
 Il vaut mieux voir en peau d'yvrongne
 Là bas l'inferral passager,
 Que de crever de trop manger.

ODE XV.

Nous ne tenons en nostre main
 Le temps futur du lendemain;
 La vie n'a point d'assurance,
 Et, pendant que nous desirons
 La faveur des roys, nous mourons
 Au milieu de nostre esperance.
 L'homme, après son dernier trespas,
 Plus ne boit ne mange là bas,
 Et sa grange, qu'il a laissée
 Pleine de blé devant sa fin,
 Et sa cave pleine de vin,
 Ne luy viennent plus en pensée.
 Hé! quel gain apporte l'esmoy?
 Va, Corydon, appreste-moy
 Un lict de roses espanchées.
 Il me plaist, pour me défascher,
 A la renverse me coucher
 Entre les pots et les jonchées.
 Fay-moy venir Daurat icy;
 Fais-y venir Jodelle aussi,

Et toute la musine troupe (1).
 Depuis le soir jusqu'au matin
 Je veux leur donner un festin
 Et cent fois leur pendre la coupe.

Verse donc et reverse encor
 Dedans ceste grand' coupe d'or :
 Je vay boire à Henry Estienne,
 Qui des enfers nous a rendu
 Du vieil Anacreon perdu
 La douce lyre teïenne.

A toy, gentil Anacreon,
 Doit son plaisir le biberon,
 Et Bacchus te doit ses bouteilles;
 Amour son compagnon te doit
 Venus, et Silène, qui boit
 L'esté dessous l'ombre des treilles.

ODE XVI.

Mon Choiseul, leve tes yeux :
 Ces mesmes flambeaux des cieux,
 Ce soleil et ceste lune,
 C'estoit la mesme commune
 Qui luisoit à nos ayeux.

Mais rien ne se perd là haut,
 Et le genre humain defaut
 Comme une rose pourprine,
 Qui languit dessus l'espine
 Si tost qu'elle sent le chaud.

Nous ne devons esperer
 De tousjours vifs demeurer,

1. L'excellente pleïade des esprits de son temps, Daurat, Du Bellay, Belleau, Baïf, Jodelle, Scevole de Sainte-Marthe, Muret, et nostre poëte par dessus tous. (R.)

Nous, le songe d'une vie.
 Qui, bons dieux! auroit envie
 De vouloir tousjours durer?

Non, ce n'est moy qui veux or
 Vivre autant que fit Nestor.

Quel plaisir, quelle liesse
 Reçoit l'homme en sa vieillesse,
 Eust-il mille talens d'or?

L'homme vieil ne peut marcher,
 N'ouyr, ne voir ny mascher :
 C'est une idole enfumée
 Au coin d'une cheminée,
 Qui ne fait rien que cracher.

Il est tousjours en courroux ;
 Bacchus ne luy est plus doux,
 Ny de Venus l'accointance ;
 En lieu de mener la dance,
 Il tremblotte des genoux.

Si quelque force ont mes vœux,
 Escoutez, Dieux, je ne veux
 Attendre qu'une mort lente
 Me conduise à Rhadamante
 Avecques des blancs cheveux.

[Aussi je ne veux mourir
 Ores que je puis courir,
 Ouir, parler, boire et rire,
 Danser, jouer de la lyre
 Et de plaisirs me nourrir.]

Ah! qu'on me feroit grand tort
 De me trainer voir le bord
 Ce jourd'huy du fleuve courbe
 Qui là bas reçoit la tourbe
 Qui tend les bras vers le port!

Car je vis, et c'est grand bien
 De vivre et de vivre bien,
 Faire envers Dieu son office,
 Faire à son prince service
 Et se contenter du sien.

Celuy qui vit en ce point,
Heureux, ne convoite point
Du peuple estre nommé Sire,
D'adjoindre au sien un empire,
De trop d'avarice espoint.

Celuy n'a soucy quel roy
Tyrannise sous sa loy
Ou la Perse, ou la Syrie,
Ou l'Inde, ou la Tartarie :
Car celuy vit sans esmoy.

Ou bien, s'il a quelque soin,
C'est de s'endormir au coin
De quelque grotte sauvage,
Ou, le long d'un beau rivage,
Tout seul se perdre bien loin ;

Et, soit à l'aube du jour,
Ou quand la nuict fait son tour
Dans sa charrette endormie,
Se souvenant de s'amie,
Tousjours chanter de l'amour.

ODE XVII.

Mon neveu, suy la vertu :
Le jeune homme revestu
De la science honorable
Aux peuples, en chacun lieu,
Apparoist un demi-dieu
Pour son sçavoir venerable.

Sois courtois, sois amoureux,
Sois en guerre valeureux,
Aux petits ne fais injures ;
Mais, si un grand te fait tort,
Souhaitte plustost la mort
Que d'un seul point tu l'endures.

Jamais, en nulle saison,
 Ne cagnarde en ta maison;
 Voy les terres estrangeres,
 Faisant service à ton Roy,
 Et garde tousjours la loy
 Que souloient garder tes peres.
 Ne sois menteur ny paillard,
 Yvrongne ni babillard;
 Fay que ta jeunesse caute
 Soit vieille devant le temps.
 Si bien ces vers tu entens,
 Tu ne feras jamais faute.

ODE XVIII.

Puis que tost je doy reposer
 Outre l'infemale riviere,
 Hé! que me sert de composer
 Autant de vers qu'a fait Homere?
 Les vers ne me sauveront pas
 Qu'ombre poudreuse, je ne sente
 Le faix de la tombe là bas,
 S'elle est bien legere ou pesante.
 Je pose le cas que mes vers,
 De mon labeur en contr'eschange,
 Dix ou vingt ans, par l'univers (a),
 M'apportent un peu de louange,
 [Que faut-il pour la consumer,
 Et pour mon livre ôter de terre,
 Qu'un feu qui le vienne allumer,
 Ou qu'une esclandre de la guerre?]

a. Var. (1587):

Cent ans ou deux.

Suis-je meilleur qu'Anacreon,
 Que Stesichore ou Simonide,
 Ou qu'Antimache ou que Bion,
 Que Philete ou que Bacchylide?
 Toutefois, bien qu'ils fussent Grecs,
 Que leur servit leur beau langage,
 Puis que les ans venus après
 Ont mis en poudre leur ouvrage?
 Donque moy, qui suis nay François,
 Compositeur de rimes barbares,
 Hé! doy-je esperer que ma vois
 Surmonte les siècles avars?
 Non-non, il vaut mieux, Rubampré,
 Son âge en trafiques despendre,
 Ou devant un senat pourpré
 Pour de l'argent sa langue vendre,
 Que de suivre l'ocieux train
 De ceste pauvre Calliope,
 Qui tousjours fait mourir de faim
 Les meilleurs chantres de sa trope.

ODE XIX (1).

Quand je veux en amour prendre mes passe-temps,
 M'amie, en se moquant, laid et vieillard me nom-
 « Quoy! dit-elle, réveur, tu as plus de cent ans, [me.
 Et tu veux contrefaire encore le jeune homme!
 Tu ne fais que hennir, tu n'as plus de vigueur,
 Ta couleur est d'un mort qu'on devalle en la fosse.
 Vray est, quand tu me vois, tu prens un peu de cœur :
 Un cheval genereux ne devient jamais rosse ;
 Et, si tu ne m'en crois, pren ce miroir et voy

1. Imitée d'Anacréon, ainsi que la suivante. (R.)

Ta barbe en tous endroits de neige parsemée,
 Ton œil qui fait la cire espesse comme un doy,
 Et ta face qui semble une idole enfumée. »
 Alors, je luy respons : « Quant à moy, je ne sçay
 Si j'ay l'œil chassieux, si j'ay perdu courage,
 Si mes cheveux sont noirs, ou si blancs je les ay :
 Il n'est plus temps d'apprendre à mirer mon visage ;
 Mais, puisque le tombeau me doit bientost avoir,
 Certes, tu me devrois d'autant plus être humaine :
 Car le vieil homme doit ou jamais recevoir [ne (a). »
 Ses plaisirs, d'autant plus qu'il voit la mort prochain-

ODE XX.

Si tost que tu sens arriver
 La froide saison de l'hyver,
 En septembre, chère arondelle,
 Tu t'en-voles bien loin de nous ;
 Puis tu reviens quand le temps doux,
 Au mois d'avril, se renouvelle ;
 Mais Amour, oyseau comme toy,
 Ne s'enfuit jamais de chez-moy :
 Tousjours mon hoste je le trouve ;
 Il se niche en mon cœur tousjours,
 Et pond mille petits Amours
 Qu'au fond de ma poitrine il couve.
 L'un a des ailerons au flanc,
 L'autre de duvet est tout blanc,
 Et l'autre ne fait que d'éclorre ;

a. Var. (1587) :

*Mais, puis que mon corps doit sous la terre moisir
 Bien tost, et que Pluton victime le veut prendre,
 Plus il me faut haster de ravir le plaisir,
 D'autant plus que ma vie est proche de sa cendre.*

L'un de la coque à demy sort,
 Et l'autre en becquette le bord,
 Et l'autre est dedans l'œuf encore.

J'entens, soit de jour, soit de nuit,
 De ces petits Amours le bruit,
 Béans pour avoir la béchée,
 Qui sont nourris par les plus grans,
 Et, grands devenus, tous les ans
 Me couvent une autre nichée.

Quel remede auroy-je, Brinon,
 Encontre tant d'Amours, sinon
 (Puis que d'eux je me desespere),
 Pour soudain guarir ma langueur,
 D'une dague m'ouvrant le cœur,
 Tuer les petits et leur mère?

ODE XXI.

Ta seule vertu reprend
 Le vieil Ascrean, qui ment
 Quand il dit que la Justice,
 La Pitié, le saint Amour,
 Ont quitté ce bas sejour,
 Abhorrant nostre malice :

Car icy bas j'apperçoy
 Toutes ces vertus en toy,
 J'en ay fait la seure espreuve;
 Il n'y a foy n'amitié,
 Honneur, bonté ny pitié,
 Qui dedans toy ne se treuve.

Qui dira doncq, Charbonnier,
 Que ce vieil siecle dernier,
 Où Dieu l'ame t'a donnée,
 Soit de fer, puis qu'aujourd'huy
 Par toy l'on revoit en luy
 La saison d'or retournée?

ODE XXII(1).

La belle Venus un jour
 M'amena son fils Amour ;
 En l'amenant me vint dire :
 « Escoute , mon cher Ronsard ,
 Enseigne à mon enfant l'art
 De bien jouer de la lyre. »
 Incontinent je le pris ,
 Et soigneux je luy appris
 Comme Mercure eut la peine
 De premier la façonner ,
 Et de premier en sonner
 Dessus le mont de Cyllene ;
 Comme Minerve inventa
 Le haut-bois , qu'elle jetta
 Dedans l'eau toute marrie ;
 Comme Pan le chalumeau ,
 Qu'il pertuisa du roseau
 Formé du corps de s'amie.
 Ainsi , pauvre que j'estois ,
 Tout mon art je recordois
 A cet enfant pour l'apprendre ;
 Mais luy , comme un faux garson ,
 Se moquoit de ma chanson ,
 Et ne la vouloit entendre.
 « Pauvre sot , ce me dit-il ,
 Tu te penses bien subtil !
 Mais tu as la teste fole
 D'oser t'egaler à moy ,
 Qui jeune en sçay plus que toy ,
 Ny que ceux de ton escole. »
 Et alors il me sou-rit ,
 Et en me flatant m'apprit

1. Imité de Bion , idyl. 4. (R.)

Tous les œuvres de sa mere,
Et comme pour trop aimer
Il avoit fait transformer
En cent figures son pere.

Il me dit tous ses attraits,
Tous ses jeux, et de quels traits
Il blesse les fantaisies
Et des hommes et des Dieux,
Tous ses tourmens gracieux,
Et toutes ses jalousies.

Et me les disant, alors
J'oubliai tous les accors
De ma lyre desdignée,
Pour retenir en leur lieu
L'autre chanson que ce Dieu
M'avoit par cœur enseignée.

A ANDRÉ THEVET, ANGOUMOISIN.

ODE XXIII.

Hardy celui qui le premier
Vid au bois le pin montaignier
Inutile sur sa racine,
Et qui, le tranchant en un tronc,
Le laissa seicher de son long
Dessus le bord de la marine;

Puis, sec des rayons de l'esté,
Le scia d'un fer bien denté,
Le transformant en une hune,
En mast, en tillac, en carreaux,
Et l'envoya dessus les eaux
Servir de charrette à Neptune!

Tethys, qui tousjours avoit eu
D'avirons le dos non batu,
Sentit des playes incogneues;

Et, malgré les vents furieux,
Argon d'un art laborieux
Sillonna les vagues chenuës.

Sous la conduite de Tiphys
L'entreprise (ô Jason) tu fis
D'acquérir la laine dorée,
Avec quarante chevaliers,
En force et vertus les premiers
De toute la Grece honorée.

Les Tritons, qui s'esbahissoient
De voir ta navire, pousoient
Hors de la mer leurs testes blondes,
Et les Phorcydes, d'un long tour,
En carolant tout à l'entour,
Conduisoient ta nef sus les ondes.

Orphé dessus la proue estoit,
Qui des doigts son luth pincetoit
Et respondoit à la navire,
Laisant des aiguillons ardans
Aux cœurs de ces preux, accordans
L'aviron au son de la lyre.

Or si Jason a tant receu
De gloire pour avoir deceu
Une jeune infante amoureuse,
Pour avoir d'un dragon veillant
Charmé le regard sommeillant
Par une force monstrueuse,

Et, pour n'avoir passé sinon
Qu'un fleuve de petit renom,
Qu'une mer qui va de Thessale
Jusqu'aux rivages Medéens,
A merité des anciens
Un honneur qui les Dieux égale,
Combien Thevet (1) au pris de luy (a)

a. Var. :

Combien Belon au pris de luy.

1. André Thevet avoit publié, sous le titre de *Cosmogra-*

Doit avoir en France aujourd'huy
 D'honneur, de faveur et de gloire,
 Qui a veu ce grand univers,
 Et de longueur et de travers,
 Et la gent blanche et la gent noire!

Qui de près a veu le soleil
 Aux Indes faire son réveil
 Quand de son char il prend les brides,
 Et l'a veu de près sommeiller
 Dessous l'Occident, et bailler
 Son char en garde aux Nereïdes!

Qui luy a veu faire son tour
 En Égypte au plus haut du jour,
 Puis l'a reveu dessous la terre
 Aux antipodes éclairer,
 Quand nous voyons sa sœur errer
 Dedans le ciel qui nous enserre!

Qui a pratiqué mille ports,
 Mille rivages, mille bords,
 Tous sonnant un divers langage,
 Et mille fleuves tous bruyants
 De mille parts divers fuyants
 Dans la mer d'un tortu voyage (a)!

Qui a décrit mille façons
 D'oiseaux, de serpens, de poissons,
 Nouveaux à nostre cognoissance;

phie du Levant, la relation de son voyage en Orient. Pierre Belon, dont le nom fut plus tard substitué au sien dans cette pièce, avoit donné, en 1553, les *Observations de plusieurs singularitez et choses memorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, etc.*

a. Var. :

*Separez de diverses bornes,
 Mille fleuves bons au ramcr,
 Qui bruyans roulent en la mer,
 Fendans le chemin de leurs cornes?*

Puis en ayant sauvé son chef
Des dangers, a logé sa nef
Dedans le beau port de la France !

Il est abordé dans le port
Du docte Bourdin (1), son support ;
Qui comme un sçavant Ptolomée
A de tous costez amassez
Les livres des siecles passez
Empanez de la renommée.

Qui garde en son cœur l'équité,
L'innocence et la verité,
Ennemy capital du vice,
Aimé des peuples et de Dieu,
Et qui du palais au milieu
Paroist l'image de Justice.

Qui doit sur tous avōir le pris,
Comme aux trois langues bien appris ;
Qui seul fait cas des doctes hommes,
Qui par son sçavoir honoré
A presque tout seul redoré
Cet âge de fer où nous sommes.

Thevet, il te l'a bien monstré (b),
Si tost que tu l'as rencontré ;
Et tu eusses couru peut-estre
Non une fois, mais mille fois,
Les cours des papes et des rois,
Sans t'accointer d'un si bon maistre.

b. Var. :

Belon, sa faveur t'a monstré.

1. Lors procureur general du roy, et duquel nous avons
de doctes observations sur l'ordonnance de Moulins. (R.)

ODELETTE XXIV (1584).

Cependant que ce beau mois dure,
Mignonne, allon sur la verdure,
Ne laissons perdre en vain le temps ;
L'âge glissant qui ne s'arreste,
Meslant le poil de nostre teste,
S'enfuit ainsi que le printemps.

Donq, cependant que nostre vie
Et le temps d'aimer nous convie,
Aimon, moissonnon nos desirs,
Passon l'amour de veine en veine ;
Incontinent la mort prochaine
Viendra desrober nos plaisirs.

ODE XXV (1).

Par dialogue.

CASSANDRE.

D'où viens-tu, douce Colombelle,
D'amour messagere fidelle ?
Hé ! d'où viens-tu ? En quelle part
As-tu laissé nostre Ronsard.

COLOMBELLE.

D'où je vien ! qu'en as-tu que faire ?
Ton Ronsard, qui te veut complaire,
De qui tu es le seul é moy,
M'envoye icy par devers toy,
M'ayant eu naguere en eschange
De Venus, pour une louange.

1. Imitée d'Anacréon.

CASSANDRE.

Gentil pigeon, vrayment, tu sois
 Le bien-venu cent mille fois.
 Mais dy-moy, dy-moy, je te prie,
 A-t-il point fait nouvelle amie
 Depuis qu'il s'en alla d'ici,
 Où s'il m'a tousjours en souci ?

COLOMBELLE.

Plustost les monts seront valées,
 Les rivieres les eaux salées,
 Que, perfide, il manque de foy,
 Pour servir une autre que toy.

CASSANDRE.

Est-il possible qu'on te croye ?

COLOMBELLE.

Tu m'en croiras, car il m'envoye
 De Vendomois, et parmy l'air
 Jusques icy m'a fait voler
 Avec ces vers qu'au bec j'apporte ;
 Et m'a dit, si je fais en sorte
 Que j'amolisse ta fierté,
 Qu'il me donnera liberté.

Mais pour cela je ne veux estre
 Ny libre, ne changer de maistre ;
 Car que me vaudroit de changer,
 Afin d'aller après manger
 Comme auparavant, ès bocages,
 Des glands et des graines sauvages,
 Quand il m'esmie de sa main
 Tousjours à la table du pain,
 Et me fait boire dans son verre ?
 Après avoir beu je desserre
 Toutes mes ailes, et luy fais
 Sur la teste un ombrage frais ;
 Puis je m'endors dessus sa lyre.

Mais luy, qui jour et nuict souspire
 Pour ton amour, à tous les coups
 Me fait rompre mon somme dous
 De mille baisers qu'il me donne,
 En me disant: Douce mignonne,
 Las! je t'aime: car je te voy
 Vivre en servage comme moy.
 Vray est que tu pourrois bien vivre
 De ma cage franche et delivre,
 Si tu voulois voler aux bois;
 Mais moy, fuitif, je ne pourrois
 Vivre franc de la servitude
 Où nostre geoliere trop rude
 Sans espoir me tient arresté.
 Mais adieu, c'est trop caqueté;
 Tu m'as rendue plus jazarde
 Qu'une corneille babillarde.
 Trop longuement icy j'attens:
 Baille-moy response, il est temps.

ODE XXVI.

En vous donnant ce pourtrait mien,
 Dame, je ne vous donne rien;
 Car tout le bien qui estoit nostre
 Amour dès le jour le fit vostre
 Que je receu dedans le cœur
 Vostre nom et vostre rigueur;
 Puis la chose est bien raisonnable,
 Que la peinture ressemblable
 Au corps qui languit en soucy
 Pour vostre amour soit vostre aussi.
 Mais voyez comme elle me semble,
 Pensive, triste, et palle ensemble,
 Pourtraitte de mesme couleur

Qu'Amour a pourtrait son seigneur !
 Que pleust à Dieu que la nature
 M'eust fait au cœur une ouverture,
 Afin que vous eussiez pouvoir
 De me cognoistre et de me voir !
 Car ce n'est rien de voir, maistresse,
 La face, qui est tromperesse,
 Et le front bien souvent moqueur ;
 C'est le tout que de voir le cœur.
 Vous verriez du mien la constance,
 La foy, l'amour, l'obéissance ;
 Et les voyant, peut-estre aussi
 Qu'auriez de luy quelque merci,
 Et des angoisses qu'il endure,
 Voire quand vout seriez plus dure
 Que les rochers Caucaseans,
 Ou les naufrages Ægeans,
 Qui sourds n'entendent les prieres
 Des pauvres barques marinieres.

ODE XXVI (1).

Le boiteux mary de Venus,
 Le maistre des Cyclopes nus,
 Rallumoit un jour les flamèches
 De sa forge, afin d'eschauffer
 Une grande masse de fer
 Pour en faire à l'Amour des flèches.
 Venus les trempoit dans du miel,
 Amour les trempoit dans du fiel,
 Quand Mars, retourné des alarmes,
 En se moquant les mesprisoit,
 Et branlant son dard, luy disoit :

1. Imité d'une ode d'Anacréon. (R.)

Voicy bien de plus fortes armes.
 Tu t'en ris donq! lui dit Amour;
 Vrayment tu sentiras un jour
 Combien leur poincture est amère,
 Quand d'elles blessé dans le cœur
 (Tuy qui fais tant du belliqueur)
 Languiras au sein de ma mère.

A MONSIEUR DE VERDUN,

Secrétaire et conseiller du Roy.

ODE XXVIII (1567).

Si j'avois un riche tresor,
 Ou des vaisseaux engravez d'or,
 Tableaux ou medailles de cuivre,
 Ou ces joyaux qui font passer
 Tant de mers pour les amasser,
 Où le jour se laisse revivre,
 Je t'en ferois un beau present.
 Mais quoy! cela ne t'est plaisant,
 Aux richesses tu ne t'amuses
 Qui ne font que nous estonner;
 C'est pourquoy je te veux donner
 Le bien que m'ont donné les Muses.

Je sçay que tu contes assez
 De biens l'un sur l'autre amassez,
 Qui perissent comme fumée,
 Ou comme un songe qui s'enfuit
 Du cerveau si tost que la nuit
 Au second somme est consumée.

L'un au matin s'enfle en son bien,
 Qui au soleil couchant n'a rien,
 Par défaveur, ou par disgrace,

Ou par un changement commun,
 Ou par l'envie de quelqu'un
 Qui ravit ce que l'autre amasse.

Mais les beaux vers ne changent pas,
 Qui durent contre le trespas,
 Et en devançant les années,
 Hautains de gloire et de bon-heur,
 Des hommes emportent l'honneur
 Dessur leurs courses empennées.

Dy-moy, Verdun, qui penses-tu
 Qui ait deterré la vertu
 D'Hector, d'Achille et d'Alexandre,
 Envoyé Bacchus dans les Cieux,
 Et Hercule au nombre des dieux,
 Et de Junon l'a fait le gendre,

Sinon le vers bien accompli,
 Qui tirant leurs noms de l'oubly,
 Plongez au plus profond de l'onde
 De Styx, les a remis au jour,
 Les relogeant au grand sejour
 Par deux fois de nostre grand monde ?

Mort est l'honneur de tant de rois
 Espagnols, germains et françois,
 D'un tombeau pressant leur mémoire ;
 Car les rois et les empereurs
 Ne different aux laboureurs
 Si quelcun ne chante leur gloire.

Quant à moy, je ne veux souffrir
 Que ton beau nom se vienne offrir
 A la Mort, sans que je le vange,
 Pour n'estre jamais finissant,
 Mais d'âge en âge verdissant,
 Surmonter la Mort et le change.

Je veux, maugré les ans obscurs,
 Que tu sois des peuples futurs
 Cognu sur tous ceux de nostre âge,
 Pour avoir conçu volontiers
 Des neuf Pucelles les mestiers,

Qui t'ont enflamé le courage,
Non pas au gain ny au vil prix,
Mais pour estre des mieux appris
Entre les hommes qui s'assemblent
Sur Parnasse au double sourci;
C'est pourquoy tu aimes aussi
Les bons esprits qui te ressemblent.

Or pour le plaisir, quant à moy,
Verdun, que j'ay reçu de toy,
Tu n'auras rien de ton poëte
Sinon ces vers que je t'ay faits,
Et avec ces vers les souhaits
Que pour bon-heur je te souhaite.

Dieu vueille benir ta maison
De beaux enfans naiz à foison
De ta femme belle et pudique;
La concorde habite en ton lit,
Et bien loin de toy soit le bruit
De toute noise domestique.

Sois gaillard, dispost et joyeux,
Ny convoiteux ny soucieux
Des choses qui nous rongent l'ame;
Fuy toutes sortes de douleurs,
Et ne pren soucy des malheurs
Qui sont predits par Nostradame.

Ne romps ton tranquille repos
Pour papaux, ny pour huguenots,
Ny amy d'eux, ny adversaire,
Croyant que Dieu pere tres-dous
(Qui n'est partial comme nous)
Sçait ce qui nous est necessaire.

N'ayes soucy du lendemain,
Mais, serrant le temps en la main,
Vy joyusement la journée
Et l'heure en laquelle seras :
Et que sçais-tu si tu verras
L'autre lumiere retournée?

Couche-toy à l'ombre d'un bois,
 Ou pres d'un rivage où la vois
 D'une fontaine jazeresse
 Tressaute, et tandis que tes ans
 Sont encore et verds et plaisans,
 Par le jeu trompe la vieillesse.

Tout incontinent nous mourrons,
 Et bien loin bannis nous irons
 Dedans une nacelle obscure
 Où plus de rien ne nous souvient,
 Et d'où jamais on ne revient :
 Car ainsi l'a voulu Nature.

MAGIE, OU DÉLIVRANCE D'AMOUR.

O D E XXIX (1578).

Sans avoir lien qui m'estraigne,
 Sans cordons, ceinture ny nouds,
 Et sans jartiere à mes genous
 Je vien dessus ceste montaigne,
 Afin qu'autant soit relasché
 Mon cœur d'amoureuses tortures,
 Comme de nœuds et de ceintures
 Mon corps est franc et détaché.

Demons, seigneurs de ceste terre,
 Volez en troupe à mon secours,
 Combattez pour moi les Amours :
 Contre eux je ne veux plus de guerre.

Vents qui soufflez par ceste plaine,
 Et vous, Seine, qui promenez
 Vos flots par ces champs, emmenez

En l'Océan noyer ma peine (a).
 Va-t'en habiter tes Cytheres,
 Ton Paphos, Prince idalien :
 Icy pour rompre ton lien
 Je n'ay besoin de tes mysteres.
 Anterot, preste-moy la main,
 Enfonce tes fleches diverses ;
 Il faut que pour moy tu renverses
 Cet ennemy du genre humain.
 Je te pry, grand Dieu, ne m'oublie !
 Sus, page, verse à mon costé
 Le sac que tu as apporté,
 Pour me guarir de ma folie !
 Brusle du soufre et de l'encens.
 Comme en l'air je voy consommée
 Leur vapeur, se puisse en fumée
 Consommer le mal que je sens !
 Verse-moy l'eau de ceste esguiere ;
 Et comme à bas tu la respans,
 Qu'ainsi coule en ceste riviere
 L'amour, duquel je me répans.
 Ne tourne plus ce devideau :
 Comme soudain son cours s'arreste ,
 Ainsi la fureur de ma teste
 Ne tourne plus en mon cerveau.

a. Var. :

*Venez tost aërins gendarmes ;
 Démons, volez à mon secours.
 Je quitte, apostat des amours,
 La solde, le camp et les armes.
 Vents qui meuvez l'air vostre amy,
 Enfans engendrez de la Seine,
 En l'Océan noyez ma peine ;
 Noyez Amour, mon ennemy.*

Laisse dans ce genièvre prendre
 Un feu s'enfumant peu à peu :
 Amour ! je ne veux plus de feu ,
 Je ne veux plus que de la cendre.

Vien viste, enlasse-moy le flanc,
 Non de thym ny de marjolaine,
 Mais bien d'armoise et de vervaine,
 Pour mieux me rafraîschir le sang.

Verse du sel en ceste place :
 Comme il est infertile, ainsi
 L'engeance du cruel soucy
 Ne couve en mon cœur plus de race.

Romps devant moy tous ses presens,
 Cheveux, gands, chiffres, escriture,
 Romps ses lettres et sa peinture,
 Et jette les morceaux aux vens.

Vien donc, ouvre-moy ceste cage,
 Et laisse vivre en libertez
 Ces pauvres oiseaux arreztez,
 Ainsi que j'estois en servage.

Passereaux, volez à plaisir ;
 De ma cage je vous delivre,
 Comme desormais je veux vivre
 Au gré de mon premier desir.

Vole, ma douce tourterelle,
 Le vray symbole de l'amour ;
 Je ne veux plus ni nuit ni jour
 Entendre ta plainte fidelle.

Pigeon, comme tout à l'entour
 Ton corps emplumé je desplume,
 Puissé-je, en ce feu que j'allume,
 Déplumer les ailes d'Amour ;

Je veux à la façon antique
 Bastir un temple de cyprés,
 Où d'Amour je rompray les traits
 Dessus l'autel anterotique.

Vivant il ne faut plus mourir,

Il faut du cœur s'oster la playe :
Dix lustres veulent que j'essaye
Le remede de me guarir.

Adieu, Amour, adieu tes flames,
Adieu ta douceur, ta rigueur,
Et bref, adieu toutes les dames
Qui m'ont jadis bruslé le cœur.

Adieu le mont Valerien,
Montagne par Venus nommée,
Quand Francus conduit son armée
Dessus le bord Parisien.



VERS SAPPHIQUES.

Les vers sapphiques ne sont, ny ne furent, ny ne seront jamais agreables, s'ils ne sont chantez de voix vive, ou pour le moins accordez aux instrumens, qui sont la vie et l'ame de la poësie. Car Sapphon chantant ces vers ou accommodez à son cysteme, ou à quelque rebec, estant toute rabuffée, à cheveux mal-agencez et negligez, avec un contour d'yeux languissants et putaciers, leur donnoit plus de grace que toutes les trompettes, fifres et tabourins n'en donnoient aux vers masles et hardis d'Alcée, son citoyen et contemporain, faisant la guerre aux tyrans.

ODE SAPPHIQUE XXX (1584).

Belle dont les yeux doucement m'ont tué
 Par un doux regard qu'au cœur ils m'ont rué,
 Et m'ont en un roc insensible mué
 En mon poil grison,
 Que j'estois heureux en ma jeune saison,
 Avant qu'avoir beu l'amoureuse poison!
 Bien loin de souspirs, de pleurs et de prison,
 Libre je vivoy.
 Sans servir autruy, tout seul je me servoy;
 Engagé n'avois ny mon cœur ny ma foy;
 De ma volonté j'estois seigneur et roy.
 O fascheux Amour!

Pourquoy dans mon cœur as-tu fait ton sejour ?
 Je languis la nuit, je soupire le jour ;
 Le sang tout gelé se ramasse à l'entour
 De mon cœur transi.
 Mon traistre penser me nourrit de souci ;
 L'esprit y consent et la raison aussi.
 Long temps en tel mal vivre ne puis ainsi :
 La mort vaudroit mieux.
 Devallon là bas à ce bord stygieux ;
 D'amour ny du jour je ne veux plus jouyr.
 Pour ne voir plus rien je veux perdre les yeux
 Comme j'ay l'ouyr.

ODE SAPPHIQUE XXXI (1584).

Mon âge et mon sang ne sont plus en vigueur,
 Les ardents pensers ne m'eschauffent le cœur ;
 Plus mon chef grison ne se veut enfermer
 Sous le joug d'aimer.
 En mon jeune avril, d'Amour je fus soudart,
 Et, vaillant guerrier, portay son estendart ;
 Ores à l'autel de Venus je l'appens,
 Et forcé me rens.
 Plus ne veux ouyr ces mots delicieux :
 « Ma vie, mon sang, ma chere ame, mes yeux. »
 C'est pour les amans à qui le sang plus chaud
 Au cœur ne défaut.
 Je veux d'autre feu ma poitrine eschauffer,
 Cognoistre nature et bien philosopher,
 Du monde sçavoir et des astres le cours,
 Retours et destours.
 Donc, sonnets, adieu ! adieu, douces chansons !
 Adieu, dance ! adieu de la lyre les sons !
 Adieu, traits d'Amour ! Volez en autre part
 Qu'au cœur de Ronsard.

Je veux estre à moy, non plus servir autruy ;
 Pour autruy ne veux me donner plus d'ennuy.
 Il faut essayer, sans plus me tourmenter,
 De me contenter.

L'oiseau prisonnier, tant soit-il bien traité,
 Sa cage rompant, cherche sa liberté :
 Servage d'esprit tient de liens plus forts
 Que celui du corps.

Vostre affection m'a servy de bon-heur.
 D'estre aimé de vous ce m'est un grand honneur.
 Tant que l'air vital en moy se respandra,
 Il m'en souviendra.

Plus ne veut mon âge à l'amour consentir,
 Repris de nature et d'un tard repentir.
 Combattre contre elle et luy estre odieux,
 C'est forcer les dieux.

A SA MUSE.

ODE XXXII.

Plus dur que fer j'ay fini mon ouvrage,
 Que l'an, dispos à demener les pas,
 Que l'eau, le vent ou le brulant orage,
 L'injuriant, ne ru'ront point à bas.
 Quand ce viendra que le dernier trespas
 M'assoupira d'un somme dur, à l'heure
 Sous le tombeau tout Ronsard n'ira pas,
 Restant de luy la part qui est meilleure.

Tousjours, tousjours, sans que jamais je meure,
 Je voleray tout vif par l'univers,
 Eternisant les champs où je demeure,
 De mes lauriers fatalement couvers,
 Pour avoir joint les deux harpeurs divers

Au doux babil de ma lyre d'yvoire,
 Que j'ay rendus Vandomois par mes vers.
 Sus donque, Muse, emporte au ciel la gloire
 Que j'ay gagnée, annonçant la victoire
 Dont à bon droit je me voy jouissant,
 Et de ton fils consacre la memoire,
 Serrant son front d'un laurier verdissant.

FIN DES ODES.

JOANNIS AURATI AD PETRUM
 RONSARDUM

ODE.

Quis te Deorum cæcus agit furor,
 RONSARDE, Graiùm fana recludere
 Arcana? lucos quis movere,
 Quos situs et sua jam vetustas
 Formidolosos fecerat? ô novum
 Non expavescens primus iter lyræ
 Tentare, Romanis quod olim
 Turpiter incutiat pudorem,
 Nil tale quondam tangere pectine
 Ausis Latino, quale ferox sonat
 Cadmi colonus septichordi
 Liberiùs jaculans ab arcu.
 Tu primus, ut jam trita relinqueres,
 Testudinis vestigia gallicæ
 Aggressus excluso timore
 Ogygio tua labra fonte

*Mersare; voces indèque masculas
 Haurire, dignas principibus viris.
 Quorum tuâ sacrata buxo
 Facta sui stupeant nepotes.
 Fœlix ter ô qui tam modò fortiter
 Te vate sese pro patria geret!
 Non ejus ultrà oblivioso
 Dente teret senium labores,
 Seu quis rebelli frena Britannia
 Portans, ferocis fregerit impetus
 Gentis, suos in limitesque
 Reppulerit nimum vagantem;
 Avulsa seu quis membra rejunxerit
 Regno resectæ brachia Gallia,
 Atque Italas assertor urbes
 Reddiderit solitis habenis.*

ODE DEL SIGNOR BARTHOLOMEO
DEL-BENE

Al signor Pietro Ronsardo, gentil-huomo vandomese,
excellentiss. poeta francese.

*A piè d'un verde alloro
 Fra le tenere fronde,
 Mentre canta, et s'asconde
 Rossignoletto ancor giovane, e soro,
 Augel crudo, e rapace
 Dal ciel ratto discese,
 Che'l meschinel soprese,
 In duol cangiando ogni sua gioia, e pace,
 Quand' io rivolto, dissi
 A la nemica mia,
 Che di par meco gia,
 Tenendo gli occhi nel suo volto affissi:*

Questo è ben vero esempio
Della mia cruda sorte,
Che ancor giovane e forte
Tu me rapiste à non men crudo scempio.
Mentre fra i sacri rami
D'Apollon io mi sedea :
E cantando apprende
Quel c'huom saggio convien che fugga, ò brami,
Il tuo bel crine aurato
Fè il laccio, che m'avvinse :
De i tuoi beggli occhi vinse
Ogni mio senso il lampo alto et pregiato.
Et se nomar si deve
Morir chi in preda pone
Al senso la ragione,
Mia vita sparve allor come al sol neve.
Così diceva io lasso
A quella sospirando,
O RONSARDO, che amando
Addutto à sera m'ha già passo passo.
Felice te, che in uso
Migliore i tuoi verdi anni
Spendeste, e fuor d'affanni
Onde s'è il nome tuo sì chiaro effuso.
Da la Garonna al Reno,
Da l'Oceano à l'Alpe,
Et da Hiberno, e Calpe
Oltre ad Emo e Olympo, al Gange in seno.
Tu, come il Po di cento
Fiumi, correndo, oscura
Il nome, hai con la pura
Tua penna di mille altre il grido spento.
Ora in stile alto, or vago
Cantando i grandi heroi,
Ora i dolci ardor tuoi,
Accesi à i raggi di celeste imago.
O virtù fortunata
De la mia chiara duce,

*Che à tuoi di nacque : or' luce
 Ne i dotti versi tuoi colta e pregiata.
 Ne men felice ancora
 L'alta e real beltate,
 Et l'altre doti amate
 Di quella, che or da noi lunge dimora.
 Di quella, che sen gio
 Al nido suo paterno,
 Qual colomba, che'l verno
 Prevede il tempo nubiloso e rio,
 Il tempo, che ha monstrato
 Quanto misero è il gregge
 Cui frena incerta legge
 Lungi dal prisco suo sentiero usato!
 Con opra sì divina,
 Che (qual pel grande Homero
 Aspro conteso fero
 Smyrna, Argo, Rhodo, Athene e Salamina),
 Luer, Meno, Sartra e Lera,
 Contenderanno un giorno
 Ciascun portar sul corno,
 Bramando il nome di tua patria altera.*



LE
RECUEIL

DES ODES

Retranchées par Ronsard aux dernières éditions
de ses œuvres.

Nous avons indiqué par un titre en tête de chaque ode la date de l'édition où nous l'avons retrouvée. Celles qui ne portent pas de chiffre paroissent être restées inédites ou n'avoir pas été réunies aux Œuvres de Ronsard avant 1609 et 1617.



LE
 RECUEIL
 DES ODES

RETRANCHÉES PAR RONSARD AUX DERNIÈRES ÉDITIONS
 DE SES ŒUVRES.

ODE (1560).

Je suis homme né pour mourir ;
 Je suis bien seur que du trespas
 Je ne me sçauois secourir
 Que poudre je n'aille là bas.

Je cognois bien les ans que j'ay,
 Mais ceux qui me doivent venir,
 Bons ou mauvais, je ne les sçay,
 Ny quand mon âge doit finir.

Pour-ce fuyez-vous-en, esmoy,
 Qui rongez mon cœur à tous coups,
 Fuyez-vous-en bien loin de moy.

Ronsard. — II.

Je n'ay que faire avecque vous.
 Au moins, avant que trespasser,
 Que je puisse à mon aise un jour
 Jouer, sauter, rire et dancier
 Avecque Bacchus et Amour.

A MARGUERITE (1550).

En mon cœur n'est point escrite
 La rose ny autre fleur,
 C'est toy, blanche Marguerite,
 Par qui j'ay cette couleur.
 N'es-tu celle dont les yeux
 Ont surpris
 Par un regard gracieux
 Mes esprits?
 Puis que ta sœur de haut pris,
 Ta sœur, pucelle d'elite,
 N'est cause de ma douleur,
 C'est donc par toy, Marguerite,
 Que j'ay pris ceste couleur.
 Ma couleur palle nasquit,
 Quand mon cœur
 Pour maistresse te requit;
 Mais rigueur
 D'une amoureuse langueur
 Soudain paya mon merite,
 Me donnant ceste paleur
 Pour t'aimer trop, Marguerite,
 Et ta vermeille couleur.
 Quel charme pourroit casser
 Mon ennuy
 Et ma couleur effacer
 Avec luy?

De l'amour que tant je suy
 La jouissance subite
 Seule osteroit le malheur
 Que me donna Marguerite,
 Par qui j'ay cette couleur.

A SA GUITERRE (1550).

Ma guiterre, je te chante,
 Par qui seule je deçoy,
 Je deçoy, je romps, j'enchanté
 Les amours que je reçoÿ.
 Nulle chose, tant soit douce,
 Ne te sçauroit esgaler,
 Toi qui mes ennuis repousse
 Si tost qu'ils t'oyent parler.
 Au son de ton harmonie
 Je refreschy ma chaleur,
 Ardante en flamme infinie,
 Naissant d'infini malheur.
 Plus chèrement je te garde
 Que je ne garde mes yeux,
 Et ton fust que je regarde
 Peint dessus en mille lieux,
 Où le nom de ma déesse
 En maint amoureux lien,
 En mains laz d'amour se laisse,
 Joindre en chiffre avec le mien;
 Où le beau Phebus, qui baigne
 Dans le Loir son poil doré,
 Du luth aux Muses enseigne
 Dont elles m'ont honoré,
 Son laurier preste l'oreille,

Si qu'au premier vent qui vient,
De reciter s'apareille
Ce que par cœur il retient.

Icy les forests compagnes
Orphée attire, et les vens,
Et les voisines campagnes,
Ombrage de bois suivans.

Là est Ide la branchue,
Où l'oyseau de Jupiter
Dedans sa griffe crochue
Vient Ganymede empieter,

Ganymede delectable,
Chasserot délicieux,
Qui ores sert à la table
D'un bel échanson aux Dieux.

Ses chiens après l'aigle aboyent,
Et ses gouverneurs aussi,
En vain étonnez, le voyent
Par l'air emporter ainsi.

Tu es des dames pensives
L'instrument approprié,
Et des jeunesses lascives
Pour les amours dédié.

Les amours, c'est ton office,
Non pas les assaus cruels,
Mais le joyeux exercice
De souspirs continuels.

Encore qu'au temps d'Horace
Les armes de tous costez
Sonnassent par la menace
Des Cantabres indomtez,

Et que le Romain empire
Foullé des Parthes fust tant,
Si n'a-il point à sa lyre
Bellonne accordé pourtant,

Mais bien Venus la riante,
Ou son fils plein de rigueur,
Ou bien Lalagé fuyante

Davant avecques son cœur.
 Quand sur toy je chanteroye
 D'Hector les combas divers,
 Et ce qui fut fait à Troye
 Par les Grecs en dix hyvers,
 Cela ne peut satisfaire
 A l'amour qui tant me mord :
 Que peut Hector pour moy faire ?
 Que peut Ajax, qui est mort ?
 Mieux vaut donc de ma maistresse
 Chanter les beautez, afin
 Qu'à la douleur qui me presse
 Daigne mettre heureuse fin ;
 Ces yeux autour desquels semble
 Qu'amour vole, ou que dedans
 Il se cache, ou qu'il assemble
 Cent traits pour les regardans.
 Chanton donc sa chevelure,
 De laquelle Amour vainqueur
 Noua mille rets à l'heure
 Qu'il m'encordela le cœur,
 Et son sein, rose naïve,
 Qui va et vient tout ainsi
 Que font deux flots à leur rive
 Poussez d'un vent adoucy.

A CASSANDRE (1550).

O pucelle plus tendre
 Qu'un beau bouton vermeil
 Que le rosier engendre
 Au lever du soleil,
 D'une part verdissant
 De l'autre rougissant !

Plus fort que le lierre
 Qui se gripe à l'entour
 Du chesne aimé, qu'il serre
 Enlassé de maint tour,
 Courbant ses bras épars
 Sus luy de toutes parts,
 Serrez mon col, maistresse,
 De vos deux bras pliez;
 D'un neud qui tienne et presse
 Doucement me liez;
 Un baiser mutuel
 Nous soit perpetuel.

Ny le temps, ny l'envie
 D'autre amour desirer,
 Ne pourra point ma vie
 De vos lèvres tirer;
 Ains serrez demourrons,
 Et baisant nous mourrons.

En mesme an et mesme heure,
 Et en même saison,
 Irons voir la demeure
 De la palle maison,
 Et les champs ordonnez
 Aux amans fortunez.

Amour par les fleurettes
 Du printemps eternal
 Voirra nos amourettes
 Sous le bois maternal;
 Là nous sçaurons combien
 Les amans ont de bien.

Le long des belles plaines
 Et parmy les prez vers,
 Les rives sonnent pleines
 De maints accords divers;
 L'un joue, et l'autre au son
 Danse d'une chanson.

Là le beau ciel décueuvre
 Tousjours un front benin,

Sur les fleurs la couleuvre
 Ne vomit son venin,
 Et toujours les oyseaux
 Chantent sur les rameaux ;
 Tousjours les vens y sonnent
 Je ne sçay quoy de doux,
 Et les lauriers y donnent
 Tousjours ombrages moux ;
 Tousjours les belles fleurs
 Y gardent leurs couleurs.
 Parmy le grand espace
 De ce verger heureux,
 Nous aurons tous deux place
 Entre les amoureux,
 Et comme eux sans soucy
 Nous aimerons aussi.
 Nulle amie ancienne
 Ne se dépitiera,
 Quand de la place sienne
 Pour nous deux s'ostera,
 Non celles dont les yeux
 Prirent le cœur des dieux.

ODE (1560).

Corydon, verse sans fin
 Dedans mon verre du vin,
 Afin qu'endormir je face
 Un procès qui me tirace
 Le cœur et l'ame plus fort
 Qu'un limier un sanglier mort.
 Après ce procès ici
 Jamais peine ne souci,
 Ne feront que je me dueille :
 Aussi bien, vueille ou non vueille,

Sans faire icy long sejour
 Il faut que je meure un jour.
 Le long vivre me déplaist :
 Mal-heureux l'homme qui est
 Accablé de la vieillesse !
 Quand je perdray la jeunesse ,
 Je veux mourir tout soudain,
 Sans languir au lendemain.
 Ce-pendant verse sans fin
 Dedans mon verre du vin ,
 A fin qu'endormir je face
 Un procès qui me tirace
 Le cœur et l'ame plus fort
 Qu'un limier un sanglier mort.

ODE (1560).

Hé! mon Dieu! que je te hay, Somme,
 Et non pour autant qu'on te nomme
 Le froid simulacre des morts;
 Mais pour autant que, quand je dors,
 Par toy du penser m'est ravie
 L'ardeur qui me tenoit en vie;
 Car, dormant, penser je ne puis
 Au bien par qui vivant je suis,
 Et sans lequel je ne pourroye
 Estre vif, si je n'y songeoye.
 Pource, ne me vien plus siller
 L'œil pour me faire sommeiller;
 Le veiller m'est plus agreable
 Que n'est ton dormir miserable,
 Qui du cœur la nuit me soustrait
 Le penser qui vivre me fait.

ODE (1560).

Laisse-moy sommeiller, Amour !
 Ne te suffit-il que de jour
 Les yeux trop cruels de ma dame
 Me tourmentent le corps et l'ame,
 Sans la nuict me vouloir ainsi
 Tourmenter d'un nouveau souci,
 Alors que je devrois refaire
 Dans le lit la peine ordinaire
 Que tout le jour je souffre au cœur !

Helas ! Amour plein de rigueur,
 Cruel enfant, que veux-tu dire ?
 Toujours le vautour ne martyre
 Le pauvre cœur Promethean
 Sur le sommet Caucasean,
 Mais de nuict recroistre le laisse,
 A fin qu'au matin s'en repaisse.

Mais tu me ronges jour et nuit,
 Et ton soin, qui tousjours me suit,
 Ne veut que mon cœur se reface ;
 Mais tousjours . tousjours le tirace,
 Ainsi qu'un acharné limier
 Tirace le cœur d'un sanglier.

Chacun dit que je suis malade,
 Me voyant la couleur si fade
 Et le teint si morne et si blanc ;
 Et dit-on vray, car je n'ay sang
 En veine, ny force en artère ;
 Aussi la nuict je ne digere
 Et mon souper me reste cru
 Dans l'estomac d'amours recru.

Mais, Amour, j'auray la vengeance
 De ta cruelle outrecuidance

Quittant ma vie, et, si je meurs,
 Je seray franc de tes douleurs :
 Car rien ne peut ta tyrannie
 Sus un corps qui n'a plus de vie.

A SON LUT (1550) [1].

Si autre-fois sous l'ombre de Gastine
 Avons joué quelque chanson latine,
 De Cassandre enamouré,
 Sus, maintenant, lut doré,
 Sus, l'honneur mien, dont la voix delectable
 Sçait réjouir les princes à la table,
 Change de forme, et me sois
 Maintenant un lut françois.

Je t'asseure que tes cordes
 Par moy ne seront polues
 De chansons salement ordes
 D'un tas d'amours dissolues ;
 Je ne chanteray les princes,
 Ny le soin de leurs provinces,
 Ny moins la nef que prepare
 Le marchand, las ! trop avare
 Pour aller après ramer
 Jusqu'aux plus lointaines terres,
 Peschant ne sçay quelles pierres
 Au bord de l'Indique mer.

Tandis qu'en l'air je souffleray ma vie,
 Sonner Phebus j'auray tousjours envie,
 Et ses compagnes aussi,

1. Cette ode est la première que l'auteur ait jamais composée ; de même celle qu'il adresse à Jacques Pelletier, celle de Gaspard d'Auvergne et de Maclou de Lahaye, et la prière à Dieu pour la famine. Aussi ne sont-elles pas mesurées ni propres à chanter. (Note de 1560.)

Pour leur rendre un grand-merci
De m'avoir fait poète de nature,
Idolâtrant la musique et peinture,
Prestre saint de leurs chansons,
Qui accordent à tes sons.

L'enfant que la douce Muse
Naissant d'œil benin a veu,
Et de sa science infuse
Son jeune esprit a pourveu,
Tousjours en sa fantasia
Ardera de poésie
Sans prétendre un autre bien ;
Encor qu'il combatist bien,
Jamais les Muses peureuses
Ne voudront le premier
De laurier, fust-il premier
Aux guerres victorieuses.

La poésie est un feu consumant
Par grand ardeur l'esprit de son amant,
Esprit que jamais ne laisse
En repos, tant elle presse.
Voilà pourquoy le ministre des Dieux
Vit sans grans biens, d'autant qu'il aime mieux
Abonder d'inventions
Que de grand's possessions.
Mais Dieu juste, qui dispense
Tout en tous, les fait chanter
Le futur en recompense
Pour le monde espouvanter.
Ce sont les seuls interpretes
Des hauts Dieux que les poètes ;
Car aux prieres qu'ils font
L'or aux Dieux criant ne sont,
Ni la richesse, qui passe ;
Mais un lut tousjours parlant
L'art des Muses excellent,
Pour dessus leur rendre grace.

Que dirons-nous de la musique sainte ?
 Si quelque amante en a l'aureille atteinte ,
 Lente en larmes goutte à goutte
 Fondra sa chere ame toute ,
 Tant la douceur d'une harmonie éveille
 D'un cœur ardant l'amitié qui sommeille ,
 Au vif luy representant
 L'aimé par ce qu'elle entend.

La Nature, de tout mere ,
 Prevoyant que nostre vie
 Sans plaisir seroit amere ,
 De la musique eut envie ,
 Et , ses accords inventant ,
 Alla ses fils contentant
 Par le son , qui loin nous jette
 L'ennuy de l'ame sujette ,
 Pour l'ennuy mesme donter ;
 Ce que l'éméraude fine
 Ni l'or tiré de sa mine
 N'ont la puissance d'oster.

Sus , Muses , sus , celebrez-moy le nom
 Du grand Apelle, immortel de renom ,
 Et de Zeuxe , qui peignoit
 Si au vif qu'il contraignoit
 L'esprit ravy du pensif regardant
 A s'oublier soy-mesme , ce-pendant
 Que l'œil humoit à longs traits
 La douceur de ses portraits.

C'est un celeste present
 Transmis çà-bas où nous sommes ,
 Qui regne encore à present ,
 Pour lever en haut les hommes ;
 Car, ainsi que Dieu a fait
 De rien le monde parfait ,
 Il veut qu'en petite espace
 Le peintre ingenieux face
 (Alors qu'il est agité),

Sans avoir nulle matière,
Instrument de deïté.

On dit que cil qui r'anima les terres,
Vuides de gens, par le jet de ses pierres (1)

(Origine de la rude
Et grossière multitude),

Avoit aussi des diamans semé
Dont tel ouvrier fut vivement formé,
Son esprit faisant cognoistre
L'origine de son estre.

Dieux ! de quelle oblation
Acquiter vers vous me puis-je,
Pour remuneration
Du bien receu qui m'oblige ?
Certes, je suis glorieux
D'estre ainsi amy des dieux,
Qui seuls m'ont fait recevoir
Le meilleur de leur sçavoir
Pour mes passions guarir,
Et d'eux, mon luth, tu attens
Vivre çà-bas en tout temps,
Non de moy, qui doÿ mourir.

O de Phebus la gloire et le trophée,
De qui jadis le Thracien Orphée
Faisoit arrester les vens
Et courir les bois suyvens !

Je te salue, ô lut harmonieux,
Raclant de moy tout le soin ennuyeux,
Et de mes amours tranchantes
Les peines, lors que tu chantes !

1. Deucalion, après le déluge mythologique.

ODE NON MESURÉE.

A GASPARD D'AUVERGNE (1550).

Soyon constans, et ne prenon souci
 Quel jour suyvant poussera cestuy-ci;
 Jetton au vent, mon Gaspard, tout l'affaire
 Dont nous n'avon que faire.

Pourquoy m'iray-je enquerir des Tartares
 Et des païs estranges et barbares,
 Quand à grand peine ay-je la cognoissance
 Du lieu de ma naissance?
 Volontiers l'ignorant
 Va tousjours s'enquerant
 Du ciel, plus haut que luy.
 Las! malheur sur les hommes!
 Nais au monde ne sommes
 Que pour nous faire ennuy.

C'est se mocquer de genner et de poindre
 Le bas esprit des hommes, qui est moindre
 Que les conseils de Dieu, ou de penser
 Sa volonté passer.

Tousjours en luy metton nostre esperance,
 Et en son Fils nostre ferme assurance.
 Au demeurant, allon avec le temps
 Heureusement contens.
 A l'homme qui est né
 Peu de temps est donné
 Pour se rire et s'esbatre.
 Nous l'avons; ce-pendant
 Qu'allons-nous attendant?
 Un bon jour en vaut quatre.

Soit que le ciel de foudres nous despite,
 Ou que la terre en bas se precipite;

Soit que la nuit devienne jour qui luit,
 Soit que le jour soit nuit,
 Jamais de rien n'auray frayeur ne crainte,
 Comme assuré que la pensée sainte
 De l'Eternel gouverne en équité
 Ce monde limité.
 Le Seigneur de là-haut
 Cognoist ce qu'il nous faut
 Mieux que nous tous ensemble.
 Sans nul égard d'aucun,
 Il départ à chacun
 Tout ce que bon luy semble.

Je t'apprendray, si tu veux m'escouter,
 Comment l'ennuy d'un cœur se peut outer,
 Et ce que tient la tristesse cruelle
 D'importune sequelle.
 Tu ne seras convoiteux d'amasser
 Le bien qui doit si vite passer,
 Comme tresors, honneurs et avarices,
 Escolles de tous vices :
 Car c'est plus de refraindre
 Son desir que de joindre
 L'ourse au midy ardent,
 L'Escosse sablonneuse
 A l'Arabie heureuse,
 Ou l'Inde à l'Occident.

Tu dois encor éviter, ce me semble,
 Faveurs des roys et des peuples ensemble :
 De leurs mignons tousjours quelque tempeste
 Vient foudroyer la teste.
 Ce n'est pas tout : avecques providence
 Fais un amy, dont l'heureuse prudence
 Te servira de secours nécessaire
 Contre l'heure adverse.
 Ton cœur bien préparé,
 De force réparé,
 En la fortune adverse,

Patience prendra ;
 En la bonne, craindra
 Que l'heur ne le renverse.

Après l'hyver, la saison variable
 Pousse à son rang le printemps amiable.
 Si aujourd'huy nous sommes soucieux,
 Demain nous serons mieux.
 Tousjours de l'arc Apollon ne moleste
 Le camp des Grecs pour leur tirer la peste ;
 Aucune-fois, tout paisible, réveille
 Sa harpe, qui sommeille.
 En orage outrageux
 Tu seras courageux ;
 Puis, si bon vent te sort,
 Tes voiles trop enflées,
 De la faveur soufflées,
 Conduiras, sage, au port.

Après avoir prié, devotieux,
 Les deux jumèaux qui decorent les cieux,
 De tousjours luire, au fort de la tempeste,
 Sur le haut de la teste,
 L'un escrimeur en vers tu descriras,
 L'autre donteur des chevaux tu diras,
 Ou pour leur sœur la querelle ennemie
 D'Europe et de l'Asie.

ODE NON MESURÉE.

AU MESME (1550).

Puis que la Mort ne doit tarder
 Que prompte vers moy ne parvienne,
 Trop humain suis pour me garder
 Qu'espouventé ne m'en souviene,
 Et qu'en memoire ne me vienne
 Le cours des heures incertènes,

Gaspar, qui, aux bords de la Vienne,
As rebasti Rome et Athènes.

En vain l'on fuit la mer qui sonne
Contre les goulfres, ou la guerre,
Ou les vents mal-sains de l'automne,
Qui soufflent la peste en la terre,
Puis que la Mort, qui nous enterre,
Jeunes nous tue, et nous conduit
Avant le temps au lac qui erre
Par le royaume de la Nuict.

L'avaricieuse Nature
Et les trois Sœurs filans la vie
Se deulent quand la creature
Dure long-temps, portant envie
A la fleur, qui si tost dévie,
La creant rose du printemps,
A qui la naissance est ravie
Et la grace tout en un temps.

L'un devient gouteux, l'autre hectique;
L'autre n'attend que le cyprés,
Et celui qui fut hydropique
Guarit pour retomber après.
Nous sommes humains tout exprés
Pour avoir le cœur outragé
D'un aigle, qui le voit d'auprés
Naistre à fin qu'il soit remangé.

Bien-tost sous les ombres, Gaspar,
La Mort nous guidera subite.
N'or ny argent, de telle part,
Ne font que l'homme ressuscite.
Diane son cher Hippolyte
N'en tire hors, ains gist parmy
La troupe où Thesé se dépite
Qu'il n'en peut ravoir son amy.

L'homme ne peut fuir au monde
Le certain de sa destinée.
Le marinier craint la fiere onde,
Le soldat la guerre obstinée,

Et n'ont peur de voir terminée
 Leur vie sinon en tels lieux ;
 Mais une mort inopinée
 Leur a tousjours fermé les yeux.
 Dequoy sert donc la medecine
 Et tout le gaiac estrange,
 User d'onguens ou de racine,
 Boire bolus ou d'air changer,
 Quand cela ne peut allonger
 Nos jours contez ? Où cours-tu, Muse,
 Repren ton stile plus leger
 Et à ce grave ne t'amuse.

A JACQUES PELLETIER DU MANS.

Des beautés qu'il voudroit en s'amie (1550) [1].

ODE NON MESURÉE.

Quand je seroy si heureux de choisir
 Maistresse selon mon desir,
 Mon Peletier, je te veux dire
 Laquelle je voudrois eslire
 Pour la servir, constant à son plaisir.
 L'âge non meur, mais verdelet encore,
 Est l'âge seul qui me devore
 Le cœur d'impatience atteint.
 Noir je veux l'œil et brun le teint,
 Bien que l'œil verd toute la France adore.
 J'aime la bouche imitante la rose
 Au lent soleil de may declose ;
 Un petit tetin nouvelet
 Qui se fait deja rondelet,

1. Cette ode, la première que Ronsard ait composée, avoit paru avant 1550 dans le Recueil des poésies de Jacques Pelletier du Mans.

Et sur l'yvoire eslevé se repose ;
La taille droite à la beauté pareille,
Et dessous la coife une aureille
Qui toute se monstre dehors ;
En cent façons les cheveux tors ;
La joue égale à l'Aurore vermeille ;
L'estomac plein ; la jambe de bon tour,
Pleine de chair tout à l'entour,
Que volontiers on tâteroit ;
Un sein qui les dieux tenteroit,
Le flanc haussé, la cuisse faite au tour ;
La dent d'yvoire, odorante l'haleine,
A qui s'égaleroient à peine
Les doux parfums de la Sabée,
Ou toute l'odeur derobée
Que l'Arabie heureusement ameine ;
L'esprit naïf, et naïve la grace ;
La main lascive, ou qu'elle embrasse
L'amy en son giron couché,
Ou que son lut en soit touché,
Et une voix qui mesme son lut passe ;
Le pied petit, la main languette et belle,
Dontant tout cœur dur et rebelle,
En un ris qui, en découvrant
Maint diamant, allast ouvrant
Le beau sejour d'une grace nouvelle ;
Qu'ell' sceut par cœur tout cela qu'a chanté
Petrarque, en amour tant vanté,
Ou la Rose si bien escrite,
Et contre les femmes despite,
Par qui je fus des enfance enchanté ;
Quant au maintien, inconstant et volage,
Folâtre et digne de tel âge,
Le regard errant çà et là ;
Un naturel avec cela
Qui plus que l'art miserable soulage.

Je ne voudrois avoir en ma puissance
 A tous coups d'elle jouissance ;
 Souvent le nier un petit
 En amour donne l'appetit,
 Et fait durer la longue obeissance.
 D'elle le temps ne pourroit m'estranger,
 N'autre amour, ne l'or estranger,
 Ny à tout le bien qui arrive
 De l'Orient à nostre rive
 Je ne voudrois ma Brunette changer,
 Lors que sa bouche à me baiser tendroit,
 Ou qu'approcher ne la voudroit
 Feignant la cruelle fachée,
 Ou, quand en quelque coin cachée,
 Sans l'aviser prendre au col me viendrait.

A MACLOU DE LAHAYE.

ODE NON MESURÉE (1550).

Maclou, amy des Muses,
 En la musique expert,
 Pour neant tu t'amuses,
 Le temps en vain se pert,
 Menant un dueil apert :
 Il vaut mieux que tu jettes
 Les mordantes sassettes
 Qui ton cœur vont grévant
 Aux Scythes, ou aux Gètes,
 Ou encor plus avant.
 Ceux à qui point n'agrément
 Tes beaux ars tant connus,
 Et qui ne se recréent
 De voir les Silvains nus,
 Et les peres cornus
 Pendre au haut d'un rocher,

Doivent bien se fascher,
Non toy, dont poésie
Peut le soin arracher
Hors de ta fantasie.

Et quoy ! je voy tes yeux
Moites d'un pleur amer ;
Soit quand Phebus aux cieux
Vient le jour allumer,
Ou quand dedans la mer
Ses chevaux il abreuve,
Gemissant je te treuve
La fin de ton malheur,
Puis que ne bois ne fleuve
N'appaise ta douleur.

Donc la faveur du monde
Te fait desesperer,
Laquelle on peut à l'onde
Justement comparer,
Qui ne sçauroit durer
Une heure sans orage.
Appren à ton courage
Voler ainsi qu'il faut ;
Par ceste aisle le sage
S'en-vole aux Dieux là haut.

Il est vray que la court
Des princes est aimable,
Mais long temps on y court
Sans fortune amiable.
Sor de là, pitoyable ;
Quand la mort se courrouse,
Sans égard elle pousse
A bas un empereur
De la mesme secousse
Qu'ell' fait un laboureur.

La vertu qui ordonne
Aux bons immortal nom
N'a baillé la couronne
De laurier pour renom

A nul homme sinon
 Qu'à celui qui n'a garde
 De prendre l'or en garde ,
 Vivant du sien contant ,
 Et à qui le regarde
 D'un œil ferme et constant.

C'est plus de commander
 Sur les affections ,
 Qu'aux princes d'amender
 De mille nations.
 Qui de ses passions
 Est maistre entierement ,
 Celui vit seulement ,
 N'eust-il qu'un toict de chaume ,
 Et plus assurément
 Qu'un roy de son royaume.

Quand nostre vie humaine
 Longue en santé seroit ,
 Chaqu'un à juste peine
 Des biens amasseroit ,
 Et point n'offenseroit ;
 Mais pour vie si brève
 Faut-il tant qu'on se grève
 D'amasser et d'avoir ?
 Matin le jour se lève
 Pour mourir sus le soir.

O soin meurtrier, encores
 Que l'on s'allast cacher
 Bien loin outre les Mores,
 Tu nous viendrois chercher
 Pour nous nuire et fascher.
 Le gendarme en sa troupe
 Tout seul te porte en croupe,
 Et tu te vas cachant
 Jusqu'au fond de la poupe ,
 Compagnon du marchand.

Donques puis que l'envie
 Et l'avarice forte

Sont bourreaux de la vie
De l'homme qui les porte,
Mon amy, je t'enhorte
De les chasser ; entens
A te donner bon temps ,
Fuy les maux qui t'ennuyent.
Qu'est-ce que tu attens ?
Les ans legers s'enfuyent.

Le temps bien peu durable,
Tout chauve par derriere,
Demeure inexorable
S'il franchit sa carriere.
L'infernale portiere
Hoche de main égale
La grand cruche fatale ;
Soit tost ou tard , le sort
Viendra vers toy tout pale
Pour t'annoncer la mort.

Donques un jour ne laisse
Voler sans ton plaisir.
L'importune vieillesse
Court tost pour nous saisir.
Tandis qu'avons loisir,
Tes amours anciennes
Chantons avec les miennes ;
Ou bien , si bon te semble,
N'entonnons que les tiennes
Sur nos fleutes ensemble.

Pour tuer le souci
Qui rongeoit ton courage ,
Asséons nous ici
Sous ce mignard ombrage.
Voy près de ce rivage
Quatre nymphes qui viennent,
A qui tant bien aviennent
Leurs corsets simplement ,
Et leurs cheveux qui tiennent
A un nœud seulement.

Hé, quel pasteur sera-ce
 Qui au prochain ruisseau
 Ira rincer ma tasse
 Quatre ou cinq fois en l'eau ?
 D'autant ce vin nouveau
 Efface les ennuis
 Et fait dormir les nuis ;
 Autrement la memoire
 De mes maux je ne puis
 Estrangler qu'apres boire.

A FRÈRE RENÉ MACÉ,

Vendomois, excellent poëte historiographe françois (1550).

Cependant que tu nous dépeins
 Des François la premiere histoire,
 Desensevelissant la gloire
 Dont nos ayeux furent si pleins,
 Horace et ses nombres divers
 Amusent seulement ma lyre,
 A qui j'ay commandé de dire
 Ce chant pour honorer tes vers.
 Je les entens desja tonner
 Parmy la France, ce me semble,
 Et voy nos poëtes ensemble
 D'un tel murmure s'estonner.
 J'entrevoiy desja la lueur
 Des bien estincellantes armes
 Chasser en fuite les gensdarmes,
 Et les chevaux pleins de sueur.
 Icy le More est abatu,
 Et là le vaillant Charlemaigne,
 Tenant le fer au poing, enseigne
 Aux siens à suivre sa vertu.
 C'est là le vray enfantement
 De ta grave heroïque Muse,

Qui, toute enflée, ne s'amuse
Qu'à deviser bien hautement.

Mais moy, petit et mal appris,
Ayant basse et pauvre la veine,
Je façonne avec grande peine
Des vers qui sont de peu de prix.

Tels qu'ils sont, Macé, toutesfois
Je veux qu'ils tesmoignent ta gloire,
Et commandent à la memoire
Que tu vives plus d'une fois.

Ils chanteront à nos neveux
Comme tu allas aux montaignes
D'Helicon voir les sœurs compaignes
Et Apollon aux beaux cheveux,
Et comme la charmante vois
De tes douces et braves rimes
Les força de quitter leurs cimes
Pour habiter le Vendosmois.

A SON LICT (1550).

Lict, que le fer industrieux
D'un artisan laborieux
A façonné presque d'un égal tour
Qu'à ce grand monde encerne tout autour,

Où celle qui m'a mis le mors
De ses beaux doigts foiblement fors
Entre mes bras se repose à sejour,
Et chaque nuit égale au plus beau jour.

Qui vit jamais Mars et Venus
Dans un tableau portraits tous nus ?
Des doux amours la mere estroittement
Tiens Mars lassé, qui laisse lentement

Sa lance tomber à costé,
D'un si plaisant venin donté,

Et, la baisant, presse l'yvoire blanc,
Bouche sur bouche, et le flanc sur le flanc.

Celuy qui les a veus ainsy
Nous peut imaginer aussy,
M'amie et moy, en éprouvant combien
Se recoller ensemble fait de bien (a),

Deçà et là d'un branle doux
Le chalit tremblant comme nous,
Ainsi qu'on voit des bleds le chef mouvant
Sous le soupir du plus tranquille vent.

Ha! que grand tort te font les Dieux
Qui ne te logent en leurs cieux!
Tu leur ferois plus d'honneur que ne font
Un chien, un cancre et deux ours qui y sont (b).

LES PEINTURES D'UN PAYSAGE (1550).

Tableau, que l'éternelle gloire
D'un Apelle avouroit pour sien,
Ou de quelqu'autre dont l'histoire
Celebre le nom ancien,
Tant la couleur heureusement parfaite
A la nature en son mort contrefaite;
Où la grand' bande renfrongnée
Des cyclopes laborieux

a. Var. (1560) :

*Celuy qui les a veu portraits
Peut sur nous contempler les traits
De leurs plaisirs, lors que m'amie et moy
Tous nuds au lict faisons je ne sçay quoy.*

b. Var. (1560) :

*Tu leur ferois un ornement plus beau
Que n'est leur chien, leur asne et leur corbeau.*

Est à la forge embesognée,
Qui d'un effort industriel
Haste un tonnerre, afin d'armer la dextre
De ce grand Dieu que Saturne ait fait naître.

Trois, sur l'enclume gemissante
D'ordre égal le vont martelant,
Et d'une tenaille pinçante
Tournent l'ouvrage estincelant;
Vous les diriez qu'ils ahanent et suent,
Tant de grands coups dessus l'enclume ruent.

En trois rayons de pluie torte
Tout le tonnerre est finissant,
En trois de vent qui le supporte,
Et en trois de feu rougissant;
Ores de peur, ores de bruit, et ore
D'ire et d'éclair on le polit et dore.

Les autres deux soufflets entonnent,
Qui dans leurs grands ventres enflent
Prennent le vent, et le redonnent
Par compas aux charbons soufflent.
Le métal coule, et dedans la fournaise
Comme un estang se répand en la braise.

Un peu plus haut parmy les nues,
Enflées d'un vague ondoyant,
Le pere ses fleches connues
Darde aval d'un bras foudroyant;
Le feu se suit, et, saccageant l'air, gronde,
Faisant trembler le fondement du monde.

Entre l'orage et la nuit pleine
De gresle, martelant souvent,
Un pilote cale à grand' peine
Sa voile trop serve du vent.
La mer le tance, et les flots irez baignent
De monts bossus les cordes qui se plaignent.

Les longs traits des flammes, grand erre
En forme de lances errans,

Léchant l'estomac de la terre ,
 Aux bords des fleuves éclairans ;
 Et la forest , par les vens depessée ,
 Egale aux champs sa perruque baissée.

A costé gauche de l'orage
 Junon sa colere celant ,
 De Venus emprunte l'ouvrage ,
 Son beau demi-ceint excellent ,
 Et , le ceignant , sa force coustumiere
 Tire Jupin à l'amitié premiere.

Là les Amours sont portraits d'ordre ,
 Celuy qui donte les oiseaux ,
 Celuy qui chaleureux vient mordre
 Le cœur des dauphins sous les eaux.
 Leandre , proye à la mer inhumaine ,
 Pendu aux flots noue où l'amour le meine.

Junon , tenant les mains esparses ,
 De son mary presse le sein ;
 Luy , qui s'enfle ses veines , arses
 De trop d'amour dont il est plein ,
 Baise sa femme , et sur l'heure fait naistre
 Le beau printemps , saison du premier estre.

De l'Ocean l'image empreinte .
 Contraint ses portraits finissans ;
 D'azur verdoyant elle est peinte ,
 Et d'argent ses flots blanchissans ,
 Où les dauphins aux dos courbez y nouent ,
 Et sautelans à mille bons se jouent.

Au milieu de l'onde imprimée
 Comme grandes forests on voit
 S'eslever la navale armée
 Que Charles à Thunis avoit ;
 Les flots , batus des avirons qui sonnent ,
 Contre les flancs de cent barques resonnent.

Environné d'une grand' trope ,
 Son pouvoir le rend orgueilleux ,

Trainant les forces de l'Europe
 Avec soy d'un bras merveilleux.
 L'Espagne y est, et les peuples qui vivent
 Loin dessous l'Ourse, et les Flamans, le suivent.

Près de Thunis, sur le bord More,
 L'Africain, aveugle au danger,
 La mer verte en pourpre colore
 Au sang du soldat estrangeur ;
 Mars les anime, et la Discorde irée,
 Trainant sa robbe en cent lieux déchirée.

Tout au bas, d'une couleur pale
 Est repeint l'empereur romain,
 Craignant nostre Roy, qui égale
 Les dieux par les faits de sa main ;
 Mais pour neant, car de Henry la lance
 Ja-ja captif le traine dans la France.

Paris tient ses portes décloses,
 Recevant son Roy belliqueur ;
 Une grande nue de roses
 Pleut à l'entour du chef vainqueur ;
 Les feux de joye icy et là s'allument,
 Et jusqu'au ciel les autels des dieux fument.

A PHEBUS,

LUY VOUANT SES CHEVEUX (1550).

Dieu crespelu (*a*) (qui autrefois,
 Banni du ciel, parmy les bois
 D'Admete gardas les taureaux,
 Fait compagnon des pastoureaux),
 Mes cheveux j'offre à tes autels ;
 Et, bien qu'ils ne soient immortels,

a. Var. (1560) :

Dieu perruquier.

Ils te seront doux et plaisans,
 Pour estre la fleur de mes ans.
 Mainte fille, par amitié,
 En a souhaité la moitié
 Pour s'en orner; mais je ne veux,
 O Phœbus, roy des beaux cheveux!
 Rien de ma part te presenter
 Dont quelqu'un se puisse vanter :
 Car c'est toy qui n'as dédaigné
 De m'avoir seul accompagné
 Quand dès le berceau j'allai voir
 Tes compagnes, dont le sçavoir
 M'a tellement ravy depuis
 Que je ne sçay si je me suis
 Ivré de leur ruisseau amy,
 Car sur le bord je m'endormy.

A mon réveil, il me sembla
 Qu'un chœur de vierges s'assembla,
 Et que Calliope aux beaux yeux,
 La Muse qui chante le mieux,
 Pour present son luth me donna,
 Qui depuis le premier sonna
 Dedans la France les façons
 De joindre le lut aux chansons.

A MAGDELEINE

Ayant mari vieillart (1550).

Les fictions dont tu decores
 L'ouvrage que tu vas peignant
 D'Hyacinth', d'Europe, et encores
 De Narcisse se complaignant
 De son ombre le dedaignant,
 Ne sont pas dignes de la peine
 Qu'en vain tu donnes à tes doigts :
 Car plustost, soit d'or, soit de laine,

Ta toile peindre toute pleine
 De ton tourment propre tu dois.
 Quand je te voy et voy encore
 Ce vieil mary que tu ne veux,
 Je voy Tithon et voy l'Aurore,
 Luy dormir, elle ses cheveux
 Tresser d'un laqs doré comme eux (a),
 Pour aller chercher son Cephale;
 Et, quoy qu'il soit alangoré
 De voir sa femme morte et pale,
 Si suit-il celle qui égale
 Les roses d'un front coloré.
 Parmy les bois errent ensemble,
 Se soulant de plaisir; mais, las!
 Jamais le jeune Amour n'assemble
 Un vieillard de Venus si las
 A un printemps tel que tu l'as.

DE LA VENUE DE L'ESTÉ.

AU SEIGNEUR DE BONNIVET (1550).

Desja les grand's chaleurs s'esmeuvent,
 Et presque les fleuves ne peuvent
 Les peuples escaillez couvrir;
 Ja void-on la plaine, alterée
 Par la grande torche etherée,
 De soif se lascher et s'ouvrir.
 L'estincelante canicule,
 Qui ard, qui cuit, qui boult, qui brule,
 L'esté nous darde de là haut,
 Et le Soleil, qui se promeine
 Par les bras du Cancre, rameine
 Ces mois halez d'un si grand chaut.

a. *Var.* (1560) :*Refrisoter de mille nœuds.*

Icy, la diligente troupe
 Des mesnagers par ordre coupe
 Le poil de Cérés jaunissant,
 Et là, jusques à la vesprée,
 Abat les honneurs de la prée,
 Des beaux prez l'honneur verdissant.

Cependant leurs femmes sont prestes
 D'asseurer au haut de leurs testes
 Des plats de bois et des baris,
 Et, filant, marchent par la plaine
 Pour aller soulager la peine
 De leurs laborieux maris.

Si-tost ne s'éveille l'Aurore
 Que le pasteur ne soit encore
 Plustost levé qu'elle, et alors
 Au son de la corne réveille
 Son troupeau, qui encor sommeille
 Dessus la fraische herbe dehors.

Parmy les plaines descouvertes,
 Par les bois et les rives vertes,
 Paist le bestail, ores courant
 Entre les fleurs Apollinées,
 Or' entre celles qui sont nées
 Du beau sang d'Adonis mourant.

Sur les rives des belles ondes,
 Les jeunes troupes vagabondes,
 Les filles des troupeaux lascifs,
 De fronts retournent s'entrechocquent
 Devant leurs peres, qui s'en mocquent,
 Au haut du prochain tertre assis.

Mais, quand en sa distance égale
 Et le soleil, et la cigale
 Enrouement espad sa vois,
 Et que nul Zephyre n'haleine
 Tant soit peu les fleurs en la plaine,
 Ne la teste ombreuse des bois,

Adonc le pasteur entre-lasse
 Ses panniens de torse pelasse,

Ou il englue les oiseaux,
 Ou, nu comme un poisson, il noue
 Et avec les ondes se joue,
 Cherchant le plus profond des eaux.

Si l'antique fable est croyable,
 Erigone la pitoyable
 En tels mois alla luire aux cieux
 En forme de vierge, qui ores
 Reçoit dedans son sein encores
 Le commun œil de tous les Dieux,
 Œil incogneu de nos valées,
 Où les fontaines devalées
 Du vif rocher vont murmurant,
 Et où mille troupeaux se pressent,
 Et le nez contre terre baissent,
 Si grande chaleur endurent.

Sous les chesnes qui rafraîchissent,
 Remaschent les bœufs, qui languissent
 Au piteux cry continuel
 De la genisse qui lamente
 L'ingrate amour dont la tourmente
 Par les bois son taureau cruel.

Le pastoureau, qui s'en estonne,
 S'essaye, du flageol qu'il sonne,
 De soulager son mal ardent;
 Ce qu'il fait tant qu'il voye pendre
 Contre-bas Phœbus, et descendre
 Son chariot en l'Occident.

Et lors de toutes parts r'assemble
 Sa troupe vagabonde ensemble,
 Et la convoye aux douces eaux,
 Laquelle en les beuvant ne touche
 Sans plus que du haut de la bouche
 Le premier front des pleins ruisseaux.

Puis au son des douces musettes
 Marchent les troupes camusettes,
 Pour aller trouver le séjour,
 Où les aspres chaleurs dévoient

Par un dormir qu'elles reçoivent
Lentement jusqu'au poinct du jour.

A CHARLES DE PISSELEU,
EVESQUE DE CONDOM (1550) [1].

Vous faisant de mon escriture
 La lecture,
Souvent à tort m'avez repris
De quoy si bas je composoye,
 Et n'osoye
Faire un œuvre de plus haut pris.
Tout esprit gaillard qui s'efforce
 N'a la force
De polir les livres parfaits;
Les nerfs foibles souvent se treuvent,
 S'ils esprenvent
Plus que leur charge un pesant faix.
Qui pensez-vous qui puisse escrire
 L'ardente ire
D'Ajax, le fils de Telamon,
Ou d'Hector rechanter la gloire,
 Ou l'histoire
De la race du vieil Emon?
Toute Muse pour tragedie
 N'est hardie
A tonner sur un eschaffaut,
Ne propre à rechanter la peine
 D'erreur pleine
De ce Gregeois qui fut si caut.

1. Cette ode fut dédiée ensuite à Jacques Grévin, puis enfin Ronsard remplaça le nom de Grévin, avec qui il s'étoit fâché (Voy. pag. 436), par celui de Grujet, probablement Claude de Grujet, Parisien, éditeur des Nouvelles de la reine de Navarre.

Adieu donc, enfans de la terre,
 Qui la guerre
 Entreprinstes contre les Dieux !
 Ce n'est pas moy qui vous raconte,
 Ne qui monte
 Avecque vous jusques aux cieux.
 Quant est de moy, j'aime ma mode
 Par mainte ode
 Mon renom ne perira point.
 Les autres de Mars diront l'ire,
 Mais ma lire
 Bruira l'amour qui me point.

AUX MOUCHES A MIEL,

Pour cueillir des fleurs sur la bouche de Cassandre (1550).

Où allez-vous, filles du ciel,
 Grand miracle de la nature ?
 Où allez-vous, mouches à miel,
 Chercher aux champs vostre pasture ?
 Si vous voulez cueillir les fleurs
 D'odeur diverse et de couleurs,
 Ne volez plus à l'avanture.
 Autour de Cassandre halenée
 De mes baisers tant bien donnez
 Vous trouverez la rose née,
 Et les œillets environnez
 Des florettes ensanglantées
 D'Hyacinthe et d'Ajax, plantées
 Près des lys sur sa bouche nez.
 Les marjolaines y fleurissent,
 L'amône y est continuel,
 Et les lauriers, qui ne perissent
 Pour l'hyver, tant soit-il cruel ;
 L'anis, le chevrefoil, qui porte

La manne qui vous reconforte,
Y verdoie perpetuel.

Mais, je vous pri', gardez-vous bien,
Gardez-vous qu'on ne l'éguillonne :
Vous apprendrez bien tost combien
Sa pointure est trop plus felonne,
Et de ses fleurs ne vous soulez
Sans m'en garder, si ne voulez
Que mon ame ne m'abandonne.

AU ROSSIGNOL (1560).

Gentil rossignol passager,
Qui t'es encor venu loger
Dedans ceste coudre ramée,
Sur ta branchette accoustumée,
Et qui nuit et jour de ta vois
Assourdis les mons et les bois,
Redoublant la vieille querelle
De Terée et de Philomele,
Je te supplie (ainsi tousjours
Puisses jour de tes amours)
De dire à ma douce inhumaine,
Au soir quand elle se promeine
Ici pour ton nid espier,
Qu'il n'est pas bon de se fier
En la beauté ny en la grace,
Qui plustost qu'un songe se passe.
Dy-luy que les plus belles fleurs
En janvier perdent leurs couleurs,
Et quand le mois d'avril arrive
Qu'ils revestent leur beauté vive;
Mais quand des filles le beau teint
Par l'âge est une fois esteint,
Dy-luy que plus il ne retourne,
Mais bien qu'en sa place séjourne

Au haut du front je ne sçay quoy
 De creux à coucher tout le doy ;
 Et toute la face seichée
 Devient comme une fleur touchée
 Du soc aigu. Dy-luy encor
 Qu'après qu'elle aura changé l'or
 De ses blonds cheveux, et que l'âge
 Luy aura crespé le visage,
 Qu'en vain lors elle pleurera,
 Dequoy jeunette elle n'aura
 Prins les plaisirs qu'on ne peut prendre
 Quand la vieillesse nous vient rendre
 Si froids d'amours et si perclus,
 Que les plaisirs ne plaisent plus.
 Mais, rossignol, que ne vient-elle
 Maintenant sur l'herbe nouvelle
 Avecques moy dans ce buisson ?
 Au bruit de ta douce chanson,
 Je luy ferois sous la coudrette
 Sa couleur blanche vermeillette.

A MERCURE (1550).

Facond neveu d'Atlas, Mercure,
 Qui as pris le soin et la cure
 Des bons esprits sur tous les Dieux,
 Accorde les nerfs de ma lyre,
 Et fais qu'un chant j'y puisse dire
 Qui ne te soit point odieux.
 Honore mon nom par tes odes ;
 L'art qu'on leur doit, leurs douces modes,
 A ton disciple ramentoy.
 Comme à celui que Thebes vante
 Monstre-moy, afin que je chante
 Un vers qui soit digne de toy.
 Je garniray tes talons d'ailes,

Ta capeline de deux belles ;
 Ton baston je n'oublieray pas,
 Dont tu nous endors et réveilles,
 Et fais des œuvres n'ompareilles,
 Au ciel, en la terre et là bas.

Je feray que ta main deçoive
 (Sans que nul bouvier l'apperçoive)
 Phœbus, qui suit les pastoureaux,
 Luy déroband et arc et trousse,
 Lors que plus fort il se courrouse
 D'avoir perdu ses beaux toreaux.

Je diray que ta langue sage
 Apporte par l'air le message
 Des dieux aux peuples et aux rois,
 Lors que les peuples se mutinent,
 Ou lors que les rois qui dominant
 Violentent les saintes loix.

Comme il me plaist de te voir ores
 Aller parmi la nuit encores,
 Avec Priam, au camp des Grecs,
 Racheter par dons et par larmes
 La fleur des magnanimes armes,
 Hector, qui causa tes regrets!

C'est toy qui guides et accordes
 L'ignorant pouce sur mes cordes.
 Sans toy, sourdes elles sont, Dieu ;
 Sans toy, ma guiterre ne sonne ;
 C'est par toy qu'ell' chante et resonance,
 Si elle chante en quelque lieu.

Fay que toute France me loue,
 M'estime, me prise, m'avoue
 Entre ses poètes parfaits.
 Je ne sen point ma voix si basse
 Qu'un jour le ciel elle ne passe,
 Chantant de son Prince les faits.

A MICHEL PIERRE DE MAULEON,
PROTONOTAIRE DE DURBAN (1550).

Je ne suis jamais paresseux
A consacrer le nom de ceux
Qui sont alterez de la gloire,
Et nul mieux que moy, par ses vers,
Ne leur bastit dans l'univers
Les colonnes d'une memoire.

Mauleon, tu te peux vanter,
Puisque Ronsard te veut chanter,
Que tu devanceras les aisles
Du Temps, qui vole et qui conduit
Volontiers une obscure nuict
Aux vertus qui sont les plus belles.

Mais par où doy-je commencer
Pour tes louanges avancer ?
Ton abondance me fait pouvre,
Tant la Nature heureux t'a fait
Et tant le ciel de son parfait
Prodigue vers toy se descouvre.

Certes, la France n'a point veu
Un homme encore si pourveu
Des biens de la Muse éternelle,
Ne qui dresse son vol plus haut,
Ne mieux guidant l'outil qu'il faut
Pour nostre langue maternelle :

Car, soit en prose ou soit en vers,
Minant maint beau tresor divers,
Tu nous fais riches par ta peine,
Industrieux à refuser
Qu'un mauvais son vienne abuser
Le goust de ton oreille saine.

Le ciel ne t'a pas seulement
Elargi prodigalement

Mille presens, mais d'avantage
Il veut, pour te favoriser,
Te faire vanter et priser
Par les plus doctes de nostre âge.

Languedoc m'en sert de tesmoin,
Voire Venise, qui plus loin
S'esmerveilla de voir la grace
De ton Paschal, qui, louangeant
Les Mauleons, alla vengeant
L'outrage fait contre ta race,

Lors qu'au milieu des Peres vieux,
Dégorgeant le present des dieux,
Par les torrens de sa harangue
Déroba l'esprit des oyans,
Comme épics çà et là ployans
Dessous le doux vent de sa langue,

Liant, par ses mots courageux,
Au col du meurtrier outrageux,
Une furie vengeresse,
Qui, plus que l'horreur de la mort,
Encores luy ronge et luy mord
Sa conscience pecheresse.

Mais ny son style ny le mien
Ne te sçauroient chanter si bien
Que toy-mesme, si tu découvres
Tes labeurs, escrits doctement,
Par lesquels manifestement
Le chemin du ciel tu nous ouvres :

Car toy, volant outre les cieux,
Tu as pillé du sein des dieux
Le destin et la prescience,
Et le premier as bien osé
Avoir en françois composé
Les secrets de telle science.

A REMY BELLEAU (1560).

Donc, Belleau, tu portes envie
Aux dépouilles de l'Italie,
Qu'encores vous ne tenez pas;
Et, t'armant sous le duc de Guyse,
Tu penses voir broncher à bas
Les murailles de Naples prise.

J'eusse plustost pensé les courses
Des eaux remonter à leurs sources
Que te voir changer aux harnois,
Aux piques et aux harquebuses,
Tant de beaux vers que tu avois
Receu de la bouche des Muses.

AU FLEUVE DU LOIR (1550).

Loir, dont le cours heureux distille
Au sein d'un pays si fertile,
Fay bruire mon renom
D'un grand son en tes rives,
Qui se doivent voir vives
Par l'honneur de mon nom.

Ainsi Tethys te puisse aimer
Plus que nul qui entre en la mer!

Car, si la Muse m'est prospere,
Fameux comme Amphryse, j'espere
Te faire un jour nombrer
Aux rangs des eaux qu'on prise,
Et que la Grece apprise
A daigné célébrer,

Pour estre le fleuve éternel
Qui baignes mon nid paternel.

Là donc d'un autre bruit résonne
Le bruit que ma Muse te donne.

Tu voirras desormais
 Par moy ton onde fière
 S'enfler par ta riviere,
 Qui ne mourra jamais,
 Resonnant avec un grand son
 L'honneur de moi, ton nourrisson (a).

Loir, de qui la bonté ne cede
 Au Nil qui l'Égypte possede,
 Pour le loyer d'avoir
 (Eternizant ta gloire
 De durable memoire)
 Fait si bien mon devoir,
 Quand j'auray mon âge accompli,
 Enseveli d'un long oubli,

Si quelque pelerin arrive
 Auprès de ta parlante rive,
 Dy luy à haute vois
 Que ma Muse première
 Apporta la lumière
 De Grèce en Vendomois;
 Dy-luy ma race et mes ayeux,
 Et le sçavoir que j'eu des cieux;

Dy-leur que moy, d'affaire vuide,
 Ayant tes filles pour ma guide,
 A tes bors j'encorday
 Sur la lyre ces odes,
 Et aux françoises modes
 Premier les accorday;
 Dis-lui ma Cassandre, et ces vers
 Qu'à ton bord je chante à l'envers.

a. Var. :

*Car l'honneur qui des Muses vient
 Ferme contre l'âge se tient.*

A CASSANDRE FUYARDE (1550.)

Tu me fuis d'une course viste
 Comme un fan qui les loups evite
 Allant les mamelles chercher
 De sa mere pour se cacher,
 Sautelant, de frayeur, ce semble,
 Si un rameau le vient toucher ;
 Car, pour le moindre bruit que face
 D'un serpent la glissante trace,
 Et de genoux et de cœur tremble ;
 Mais toy, belle, qui m'es ensemble
 Ma douce vie et mon trespas,
 Comme un lion je ne cours pas
 Après toi pour te faire outrage.
 Mets donc, ma mignonne, un peu bas
 La cruauté de ton courage ;
 Arreste, fuyarde, tes pas,
 Et toy, ja d'âge pour te fendre,
 Laisse ta mere, et vien apprendre
 Combien l'Amour donne d'esbas.

DU JOUR NATAL DE CASSANDRE (1550.)

Chanson, voici le jour
 Où celle là qui la terre décore,
 Et que mon œil idolatre et adore,
 Vint en ce beau sejour.
 Le Ciel d'amour atteint,
 Ardant de voir tant de beautez, l'admire,
 Et, se courbant dessus sa face, mire
 Tout l'honneur de son teint.
 Car les divins flambeaux,
 Grandeur, vertu, les Amours et la Grace,

A qui mieux mieux embellirent sa face
 De leurs presens plus beaux,
 Afin que par ses yeux
 Tout l'imparfait de ma jeunesse folle
 Fust corrigé, et qu'elle fust l'idole
 Pour me guider au mieux.

Heureux jour retourné,
 A tout jamais j'auray de toy memoire,
 Et d'an en an je chanteray la gloire
 De l'honneur en toy né.

Sus, page, vistement
 Donne ma lyre, afin que sur sa corde
 D'un pouce doux en sa faveur s'accorde
 Ce beau jour saintement.

Seme par la maison
 Tout le tresor des prez et de la plaine,
 Le lis, la rose, et cela dont est pleine
 La nouvelle saison.

Puis crie au temple aussi
 Que le Soleil ne vit oncques journée
 Qui fust de gloire et d'honneur tant ornée
 Comme il voit ceste-cy.

AU REVERENDISSIME

CARDINAL DU BELLAY (1550).

Dedans ce grand monde où nous sommes
 Enclos generalement,
 Il n'y a tant seulement
 Qu'un genre des dieux et des hommes:
 Eux et nous n'avons mere qu'une,
 Tous par elle nous vivons,
 Et pour heritage avons
 Ceste grand' lumiere commune.

Nostre raison qui tout avise,
Des dieux compagnons nous rend;
Sans plus un seul different
Nostre genre et le leur divise.
La vie aux dieux n'est consumée,
Immortel est leur sejour,
Et l'homme ne vit qu'un jour
Fuyant comme songe ou fumée;
Mais celuy qui acquiert la grace
D'un bien-heureux escrivant,
De mortel se fait vivant,
Et au rang des celestes passe;
Comme toy, que la Muse apprise
De ton Macrin a chanté,
Et t'a un los enfanté
Qui la fuitte des ans mesprise.
Elle a perpetué ta gloire
La logeant là haut aux cieux,
Et a fait esgale aux dieux
L'eternité de ta memoire.
Apprenez donc, vous rois et princes,
Les poëtes honorer,
Qui seuls peuvent decorer
Vous, vos sujets et vos provinces.
Sans plus, le grand prince Alexandre,
Qui à la terre commandoit,
Un Homere demandoit
Pour faire ses labeurs entendre.
La France d'Homeres est pleine,
Et d'eux liroit-on les fais
S'ils estoient tous satisfais
Autant que merite leur peine.

DES ROSES PLANTÉES PREZ UN BLÉ (1550).

Dieu te gard l'honneur du printemps
 Qui étens
 Tes beaux tresors sur la branche,
 Et qui découvres au soleil
 Le vermeil
 De ta beauté naïve et franche.
 D'assez loin tu vois redoublé
 Dans le blé
 Ta face, de cinabre teinte,
 Dans le blé qu'on voit réjouir
 De jouir
 De ton image en son verd peinte.
 Près de toy, sentant ton odeur,
 Plein d'ardeur
 Je façonne un vers dont la grace
 Maugré les tristes Sœurs vivra,
 Et suivra
 Le long vol des ailes d'Horace.
 Les uns chanteront les œillets
 Vermeillets,
 Ou du lis la fleur argentée,
 Ou celle qui s'est par les prez
 Diaprez
 Du sang des princes enfantée.
 Mais moy, tant que chanter pourray,
 Je louray
 Tousjours en mes Odes la rose,
 D'autant qu'elle porte le nom
 De renom
 De celle où ma vie est enclose.

A CASSANDRE (1550).

Nymphe aux beaux yeux, qui souffles de ta bouche
Une Arabie à qui prés en approuche,
Pour déraciner mon esmoy
Cent mille baisers donne-moy.

Donne-les-moy, ça que je les devore.
Tu fais la morte ! il m'en faut bien encore ;
Redonne-m'en deux milliers donc,
Et, sur tous, un qui soit plus long

Que n'est celuy des douces colombelles
Prises au jeu de leurs amours nouvelles.
Ainsi, ma Cassandre, vivons,
Puis que les doux ans nous avons.

Incontinent nous mourrons, et Mercure
Nous convoira sous la vallée obscure,
Et guidera nos tristes pas
Au froid royaume de là bas,

Tenant au poing sa verge messagere,
Crainte là bas de la troupe legere.
Si qu'aussi tost qu'aurons passé
Le lac neuf fois entrelassé,

Et que sur nous sa sentence imployable
Aura jetté le juge inexorable,
Ne parens, ne devotions,
Ne rentes, ne possessions,

Ne fleschiront la cruche ne l'audace
Du nautonnier, si bien qu'il nous repasse,
Du nautonnier qui n'a souci
De pauvre ne de riche aussi.

Donc, cependant que l'âge nous convie
De nous ébatre, égayons nostre vie ;

Ne vois-tu le temps qui s'enfuit,
Et la vieillesse qui nous suit ?

A LA SOURCE DU LOIR (1550).

Source d'argent toute pleine,
Dont le beau cours eternal
Fuit pour enrichir la plaine
De mon pays paternel,
Sois hardiment brave et fiere
De le baigner de ton eau :
Nulle françoise riviere
N'en peut laver un plus beau,
Que les Muses éternelles
D'habiter n'ont dedaigné,
Ne Phœbus, qui dit par elles
L'art où je suis enseigné,
Qui dessus ta rive herbue
Jadis fut enamouré
De la nymphe chevelue,
La nymphe au beau crin doré ;
Et l'attrapa de vistesse
Fuyant le long de tes bords,
Et là ravit sa jeunesse
Au milieu de mille efforts.
Si qu'aujourd'huy d'elle encores
Immortel est le renom
Dedans un antre, qui ores
Se vante d'avoir son nom.
Fuy doncques, heureuse source,
Et, par Vendosme passant,
Retien la bride à la course
Le beau crystal effaçant.
Puis salue mon la Haye
Du murmure de tes flots :
C'est celuy qui ne s'essaye
De sonner en vain ton los.

Si le Ciel permet qu'il vive,
 Il convoira doucement
 Les neuf Muses sur ta rive,
 Pleines d'esbahissement,
 De le voir seul dessus l'herbe,
 Rememorant leurs leçons,
 Faire aller ton flot superbe,
 Honoré par ses chansons.

Va donc, et reçois ces roses
 Que je respan au giron
 De toy, source qui arrose
 Mon pays à l'environ.

Lequel par moy te supplie
 En ta faveur le tenir,
 Et en ta grace accomplie,
 Pour jamais l'entretenir,

Ne noyant ses pasturages
 D'eau par trop se respendant,
 Ne defraudant les ouvrages
 Du laboureur attendant;

Mais fay que ton onde utile,
 Luy riant joyeusement,
 Innocente se distile
 Par ses champs heureusement.

Ainsi du Dieu venerable
 De la mer puisses avoir
 Une accolade honorable,
 Entrant chez luy pour le voir.

A RENÉ D'URVOY. (1550.)

Je n'ay pas la main apprise
 Au mestier muet de ceux
 Qui font une image assise
 Sur des piliers paresseux.

Ma peinture n'est pas mue,

Mais vive, et par l'univers
 Guindée en l'air se remue
 Dessus l'engin de mes vers.

Aujourd'huy faut que j'atteigne
 Au parfaict de mon art beau :
 Urvoy m'a dit que je peigne
 Ses vertus en ce tableau.

Muses, ouvrez-moy la porte
 De vostre cabinet saint,
 Afin que de là j'apporte
 Les traits dont il sera peint.

Si ma boutique estoit riche
 De hanaps ou vaisseaux d'or,
 Vers toy je ne seroy chiche
 Des plus beaux de mon thresor ;

Et si te serois encore
 D'une main large baillant
 Le prix dont la Grece honore
 Le capitaine vaillant.

Mais je n'ay telle puissance ;
 Tu n'en as aussi besoin :
 Ta contente suffisance
 Les repousseroit bien loin.

Les vers sans plus t'ejouissent :
 Mes vers doncq' je t'offriray ;
 Les vers seulement jouissent
 Du droit que je te diray.

Les colonnes eslevées,
 Ne les marbres imprimez
 De grosses lettres gravées,
 Ne les cuyvres animez,

Ne font que les hommes vivent
 En images contrefaits,
 Comme les vers qui les suivent
 Pour tesmoins de leurs beaux faits.

Si la plume d'un poëte
 Ne favorisoit leur nom,
 La vertu seroit muette

Et sans langue le renom.
 Du grand Hector la memoire
 Fust ja morte, si les vers
 N'eussent empenné sa gloire
 Voletant par l'univers.

De mille autres l'excellence
 Et l'honneur fust abatu.
 Tousjours l'envieux silence
 S'arme contre la vertu.

Les plumes doctes et rares
 Jusqu'au ciel ont envoyé,
 Arraché des eaux avars,
 Achille presque noyé.

C'est la Muse qui engarde
 Les bons de ne mourir pas,
 Et qui nos talons retarde
 Pour ne devaler là bas.

La Muse l'enfer desfie,
 Seule nous esleve aux cieux,
 Seule nous beatifie
 Ennombrés au rang des dieux.

ODE (1). (1560.)

Lors que Bacchus entre chez moy,
 Je sen le soin, je sen l'esmoy
 S'endormir, et ravi me semble
 Que dans mes coffres j'ay plus d'or,
 Plus d'argent et plus de thresor
 Que Mide ny que Crœse ensemble.

Je ne veux rien sinon tourner
 Par la dance et me couronner
 Le chef d'un tortis de lierre;

1. Imitée d'Anacréon.

Je foule en esprit les honneurs,
 Et les estats des grands seigneurs
 A coups de pied j'écrase à terre.
 Verse-moy doncq' du vin nouveau,
 Pour m'arracher hors du cerveau
 Le soin par qui le cœur me tombe;
 Verse donc pour me l'arracher.
 Il vaut mieux yvre se coucher
 Dans le lict, que mort dans la tombe.

ODE. (1572.)

J'oste Grevin de mes escrits,
 Pour ce qu'il fut si mal-appris,
 Afin de plaire au calvinisme
 (Je vouloy dire à l'athéisme),
 D'injurier par ses brocards
 Mon nom, cogneu de toutes parts,
 Et dont il faisoit tant d'estime
 Par son discours et par sa rime.
 Les ingrats je ne puis aimer,
 Et toy, que je veux bien nommer,
 Beau Chrestien, qui fais l'habile homme,
 Pour te prendre au pape de Rome
 Et à toute l'antiquité,
 Cesse ton langage effronté,
 Sans blasmer, en blasmant l'Eglise
 Que le bon Jesus auctorise,
 Ceux qui t'aymoient, et plus cent fois
 Vrayment que tu ne meritois.
 Vous n'avez les testes bien faites :
 Vous estes deux nouveaux poëtes.
 Taisez-vous, ou comme il faudra
 Mon cuisinier vous respondra,
 Car de vous presenter mon page,
 Ce vous seroit trop d'avantage.

SUR LA MORT D'UNE HACQUENÉE. (1550.)

Les trois Parques, à ta naissance,
T'avoyent octroyé le pouvoir
De ne mourir ains que de France
Le dernier bord tu peusses voir.

Or, pour la fin de tes journées,
Ton dernier voyage restoit
Sous les fatales Pyrenées,
Où l'arrêt de ta mort estoit,

De ta mort qui fiere t'accable,
Non pas te meurtrissant ainsy
Qu'un cheval tout pelé du cable
Aux coups de fouets endurci ;

Mais te poussant par une porte,
Le pont levis s'est enfoncé,
Avec lequel la mort t'emporte,
Te renversant dans le fossé.

Toy morte donc, que la Bretagne,
Ta mere, ne se vante pas
De haquenée qui attaigne
Ta course, ton amble, ton pas,

Ne moins les sablonneuses plaines
De la chaude Afrique, où souvent
Les jumens (miracle) sont pleines
N'ayant mary sinon le vent.

ODE. (1560.)

Venus est par cent mille noms
Et par cent mille autres surnoms
Des pauvres amans outragée :
L'un la dit plus dure que fer,
L'autre la surnomme un enfer,
Et l'autre la nomme enragée ;

L'un l'appelle soucis et pleurs,
 L'autre tristesses et douleurs,
 Et l'autre la desesperée.
 Mais moy, pour ce qu'elle a tousjours
 Esté propice à mes amours,
 Je la surnomme la sucrée.

ODE. (1560.)

T'oseroit bien quelque poëte
 Nier des vers, douce alouette ?
 Quant à moy, je ne l'oserois.
 Je veux celebrer ton ramage
 Sur tous oyseaux qui sont en cage
 Et sur tous ceux qui sont és bois.

Qu'il te fait bon ouir à l'heure
 Que le bouvier les champs labeure,
 Quand la terre le printemps sent,
 Qui plus de ta chanson est gaye,
 Que courroucée de la playe
 Du soc qui l'estomac luy fend !

Si-tost que tu es arrosée
 Au poinct du jour de la rosée,
 Tu fais en l'air mille discours ;
 En l'air des aisles tu fretilles,
 Et pendue au ciel tu babilles
 Et contes aux vents tes amours.

Puis du ciel tu te laisses fondre
 Dans un sillon vert, soit pour pondre,
 Soit pour esclorre ou pour couver,
 Soit pour apporter la béchée
 A tes petits, ou d'une achée,
 Ou d'une chenille, ou d'un ver.

Lors moy, couché dessus l'herbette,
 D'une part j'oy ta chansonnette ;
 De l'autre, sus du poliot,

A l'abry de quelque fougere,
 J'escoute la jeune bergere
 Qui dégoise son lerelot.

Lors je dy : « Tu es bien-heureuse,
 Gentille alouette amoureuse,
 Qui n'as peur ny soucy de rien,
 Qui jamais au cœur n'as sentie
 Les desdains d'une fiere amie,
 Ny le soin d'amasser du bien ;

« Ou si quelque soucy te touche,
 C'est, lors que le soleil se couche,
 De dormir et de réveiller
 De tes chansons, avec l'aurore,
 Et bergers et passans encore,
 Pour les envoyer travailler. »

Mais je vy tousjours en tristesse
 Pour les fiertez d'une maistresse
 Qui paye ma foy de travaux
 Et d'une plaisante mensonge,
 Mensonge qui tousjours alonge
 La longue trame de mes maux.

ODE. (1560.)

Si tu me peux conter les fleurs
 Du printemps, et combien d'arene
 La mer, trouble de ses erreurs,
 Contre le bord d'Afrique ameine ;

Si tu me peux conter des cieux
 Toutes les estoilles ardantes,
 Et des vieux chesnes spacieux
 Toutes les feuilles verdoyantes ;

Si tu me peux conter l'ardeur
 Des amans et leur peine dure,
 Je te feray le seul conteur,
 Magny, des amours que j'endure.

Conte d'un rang premierement
 Deux cens que je pris en Touraine;
 De l'autre rang, secondement,
 Quatre cens que je pris au Maine.

Conte , mais jette prés à prés
 Tous ceux d'Angers et de la ville
 D'Amboise , et de Vendosme après ,
 Qui se montent plus de cent mille.

Conte après six cens à la fois
 Dont à Paris je me vy prendre ;
 Conte cent millions qu'à Blois
 Je pris dans les yeux de Cassandre.

Quoy ! tu fais les contes trop cours !
 Il semble que portes envie
 Au grand nombre de mes amours ;
 Conte-les tous , je te supplie.

Mais non , il les vaut mieux oster ,
 Car tu ne trouverois en France
 Assez de gettons pour conter
 D'amours une telle abondance.

ODE. (1560.)

Certes par effect je sçay
 Ce vieil proverbe estre vray,
 « Qu'entre la bouche et le verre
 Le vin souvent tombe à terre,
 Et ne faut que l'homme humain
 S'asseure de nulle chose,
 Si ja ne la tient enclose
 Estroittement dans la main. »

On dit que le ciel esgal
 Donne du bien et du mal
 Indifferemment à l'homme ;
 Mais à moy, mal heureux comme
 Si j'estois conçu d'un chien

Ou d'une fiere lionne,
Tousjours mal sur mal me donne,
Et jamais un pauvre bien.

Ainsi, cruel, il te plaist
De m'abbatre, et, qui pis est,
Comme si portois envie
Aux angoisses de ma vie,
Pour me faire au double choir
En toute misere extrême,
Tu me fais haïr moy-mesme,
Et du tout m'ostes l'espoir.

ODE. (1560.)

Ma maïstresse, que j'aime mieux
Dix mille fois ny que mes yeux,
Ny que mon cœur, ny que ma vie,
Ne me donne plus, je te prie,
Des confitures pour manger,
Pensant ma fièvre soulager :
Car ta confiture, mignonne,
Tant elle est douce, ne me donne
Qu'un desir de tousjours vouloir
Estre malade pour avoir
Tes friandises en la bouche.

Mais bien si quelque ennuy te touche
De me voir ainsi tourmenté
Pour la perte de ma santé,
Et si tu veux que dès ceste heure
Pour vivre dedans moy je meure,
Fay-moy serment par Cupidon,
Par ses traits et par son brandon,
Et par son arc et par sa trousse,
Et par Venus, qui est si douce
A celles qui gardent leur foy,
Que jamais un autre que moy,

Fust-ce un Adonis, n'aura place
 En ton heureuse bonne-grace.
 Lors ton serment pourra guarir
 La fièvre qui me fait mourir,
 Et non ta douce confiture,
 Qui ne m'est que vaine pasture.

ODE. (1560.)

Ah! fiévreuse maladie,
 Comment es-tu si hardie
 D'assaillir mon pauvre corps,
 Qu'Amour dedans et dehors
 De nuit et de jour enflame
 Jusques au profond de l'ame,
 Et sans pitié prend à jeu
 De le mettre tout en feu ?
 Ne crains-tu point, vieille blesme,
 Qu'il ne te brule toy-mesme ?
 Mais que cherches-tu chez-moy ?
 Sonde-moy par tout, et voy
 Que je ne suis plus au nombre
 Des vivans, mais bien un ombre
 De ceux qu'Amour et la Mort
 Ont conduit delà le port,
 Compagnon des troupes vaines.
 Je n'ay plus ny sang, ny veines,
 Ny flanc, ny poumons, ny cœur ;
 Long-temps a que la rigueur
 De ma trop fière Cassandre
 Me les a tourne en cendre.
 Donc, si tu veux m'offenser,
 Il te faut aller blesser
 Le tendre corps de m'amie ;
 Car en elle gist ma vie,
 Et non en moy, qui mort suis,

Et qui sans ame ne puis
 Sentir chose qu'on me face,
 Non plus qu'une froide masse
 De rocher ou de metal,
 Qui ne sent ne bien ne mal.

A SON LIVRE. (1560.)

Bien qu'en toy, mon livre, on n'oye
 Achille és plaines de Troye
 Brandir l'homicide dard,
 Et qu'un Hector n'y foudroye
 L'estomac d'un Grec soudard,
 Ne laisse pourtant de mettre
 Tes vers au jour, car le metre
 Qu'en toy bruire tu entens
 T'ose pour jamais promettre
 Te faire vainqueur du temps.
 Si la gloire et la lumiere
 De Smyrne luit la premiere,
 L'honneur sur tous emportant,
 Une muette fumiere
 N'obscurcit Thèbes pourtant.
 Les vers qu'il m'a pleu de dire
 Sur les langues de ma lyre
 Vivront, et, superieurs
 Du temps, on les voirra lire
 Des hommes posterieurs.
 Sus donc, Renommée, charge
 Dessus ton espace large
 Mon nom, qui tente les cieux,
 Et le couvre sous ta targe,
 De peur du trait envieux.
 Mon nom, dés l'onde atlantique
 Jusqu'au dos du More antique,
 Soit immortel tesmoigné,

Et depuis l'isle erratique
 Jusqu'au Breton esloigné,
 A fin que mon labeur croisse
 Et sonoreux apparaisse
 Lyrique par dessus tous,
 Et que Thebes se cognoisse
 Faite Française par nous.

ODE. (1584.)

Cependant que ce beau mois dure,
 Mignonne, allons sur la verdure;
 Ne laissons perdre en vain le temps :
 L'âge glissant, qui ne s'arreste,
 Meslant le poil de nostre teste,
 S'enfuit ainsi que le printemps.

Donc, cependant que nostre vie
 Et le temps d'aimer nous convie,
 Aymon, moissonnon nos desirs,
 Passon l'amour de veine en veine.
 Incontinent la mort, prochaine,
 Viendra desrober nos plaisirs.

ODELETTE.

Boivon, le jour n'est si long que le doy.
 Je perds, amy, mes soucis quand je boy.
 Donne-moy viste un jambon sous ta treille,
 Et la bouteille
 Grosse à merveille
 Glougloute auprès de moy.
 Avec la tasse et la rose vermeille
 Il faut chasser l'es moy.

A JEAN D'AURAT. (1550.)

Puissé-je entonner un vers
Qui raconte à l'univers
Ton los porté sus son aile,
Et combien je fus heureux
Succer le laict savoureux
De ta feconde mammelle!

Sur ma langue doucement
Tu mis au commencement
Je ne sçay quelles merveilles
Que vulgaires je rendy,
Et premier les espany
Dans les françoises aureilles.

Si, en mes vers, tu ne vois
Sinon le miel de ma vois
Versé pour ton los repaistre,
Qui m'en oseroit blasmer?
Le disciple doit aimer,
Vanter et louer son maistre.

Nul ne peut monstrier devant
Qu'il soit expert et sçavant,
Et l'ignorance n'enseigne
Comme on se doit couronner
Et le chef environner
D'une verdoyante ensaigne.

Si j'ay du bruit, il n'est mien;
Je le confesse estre tien,
Dont la science hautaine
Tout alteré me trouva,
Et bien jeune m'abreuva
De l'une et l'autre fontaine.

De sa mere l'apprentif
Peut de son luth deceptif

Tromper les bandes rurales.
 Puisse avenir que ma vois
 Attire et flate des rois
 Les grandes mains liberales!
 L'honneur nourrit le sçavoir.
 Quand l'œil d'un prince veut voir
 Le ministre de la Muse,
 Phebus luy fait ses leçons;
 Phebus aime ses chansons,
 Et son luth ne luy refuse.
 On ne se travaille point
 Ayant un disciple époint
 A vertu dès sa naissance;
 En peu de jours il est fait
 D'apprentif maistre parfait :
 J'en donne assez cognoissance.

A RENÉ D'ORADOUR,
 ABBÉ DE BEUS. (1550.)

Le Temps, de toutes choses maistre,
 Les saisons de l'an terminant,
 Monstre assez que rien ne peut estre
 Longuement durable en son estre
 Sans se changer incontinant.
 Ores l'hyver brunit les cieux
 D'un grand voile obscur emmuré;
 Ores il souffle audacieux,
 Ores froid, ores pluvieux,
 En son inconstance assure;
 Puis, quand il s'enfuit variable,
 On revoit Zephyre arriver,
 Amenant un ciel amiable,
 Qui est beaucoup plus agreable
 Après qu'on a senti l'hyver.

Quand un soucy triste et hideux,
Oradour, te viendrait saisir,
Ne t'effroye d'un ny de deux :
Car le Temps seul, en dépit d'eux ;
Te rendra libre à ton plaisir.

Dessus ton luth pour eux ne cesse,
Si tu me crois, de raconter
Les passions de ta maistresse,
Et comme sa voix flateresse
L'ame du corps te sceut oster.

De t'amie le nom aimé
Ores sur les eaux soit ouy,
Et ores par le bois ramé ;
Qu'il n'y ait pré de fleurs semé
Que d'elle ne soit éjouy.

Aucunefois, près du rivage,
Lentement couché sur le jonc,
Tu oyras dans le bois sauvage
La veuve tourtre, en son ramage,
Se lamenter dessus un tronc.

Voilà comment il faut casser
L'effort des ennuis odieux,
Et le soin du cœur effacer.
Incontinent tu dois passer
Les flots tant redoutez des dieux.

Après la tourmente bien forte,
Le nautonnier, dur au labeur,
Boit sur la proue et reconforte
Sa troupe languissante et morte,
Chassant leur miserable peur :

« Compagnons, l'enduré tourment
Par le vin nous effacerons.
Sus, sus, vivons joyeusement ;
Après boire, plus aisément
La voile nous rehausserons. »

DE LA JEUNE AMIE D'UN SIEN AMY (1).

(1550.)

Ta genisse n'est assez drue
 (Atten que ses ans soient venus),
 Ne forte assez à la charrue,
 Ne pour le taureau, qui se rue
 Lourdement aux jeux de Venus;
 Ains, meslée avecques les veaux,
 Folâtre d'une course viste,
 Ou dessous les saules nouveaux
 Se veautre à l'ombre, ou près des eaux
 Les flammes du soleil évite.

Jamais n'endure qu'on la touche,
 Fuyant à bonds comme un chevreau,
 Comme un jeune chevreau farouche
 Qui sur le printemps s'escarmouche
 Par le tapis d'un verd préau.

Ne sois envieux du desir
 Des raisins trop verts, car l'automne
 Les meurira tout à loisir.

Lors tu pourras à ton plaisir
 Manger la grappe meure et bonne.

Le temps, ravissant ton vert âge,
 Le luy don'ra. Voilà le point
 Comme elle croistra d'avantage,
 Tirant un gain de ton dommage,
 Dommage que l'on ne sent point.

Jà me semble que je la voy
 Mignarde, en ton giron assise,
 Te jurer eternelle foy
 Et ne sçavoir partir de toy,
 Tant en toy son cœur aura mise.

1. Pris de Théocrite. André Chénier en a aussi donné une imitation dans son Idylle intitulée *Arcas et Palémon*.

De toy pensive et idolâtre
 T'adorera quelque matin.
 Je prevoy ta main qui folâtre
 Déjà sur sa cuisse d'albâtre
 Et sur l'un et l'autre tetin.
 Mais quoy ! pour neant tu pretens
 De vouloir violenter ores
 L'inexorable loy du temps,
 Que le plaisir que tu attens
 Ne te veut pas donner encores.

A LA MUSE CLEION

Pour celebrer Maclou de la Haye, le premier jour
 du mois de may. (1550.)

Muses aux yeux noirs, mes pucelles,
 Mes Muses, dont les estincelles
 Ardent mon nom par l'univers,
 De Maclou sacrez la memoire,
 Et faites distiller sa gloire
 Dans le doux sucre de vos vers.
 O ! qui des forests chevelues
 Et des belles rives velues,
 Cleion t'égouis, sus, avant !
 Cent fleurs pour mon La Haye amasse,
 Et qu'une couronne on luy face
 Pour ombrager son front sçavant.
 A toy et à tes sœurs compagnes
 Il appartient par vos montaignes
 L'éterniser en ce verd mois.
 Là donc que sa gloire s'espande,
 Et sus les cordes on l'étende
 Du lut qui bruit en Vandomois (a).

a. Var. 1560 :

Le celebrer à haute voix ;
 Ronsard. — II.

A CHARLES DE PISSELEU,

Evesque de Condon (1550) [1].

Que nul papier d'orénavant
 Par moy ne s'anime sans mettre
 (Docte prelat) ton nom devant
 Pour donner faveur à mon metre.

C'est luy qui mieux te fera vivre
 Qu'un pourtrait de marbre attaché,
 Ou qu'une médaille de cuyvre
 Mise à ton los dans un marché.

[Si perles ou rubis j'avoie
 Dedans mes coffres à present,
 Et tout cela que l'Inde envoie
 Aux froides terres pour present;
 Tu les aurois comme ma ryme;
 Mais, Charles (ou je me deçoy)
 Ou tu en ferois peu d'estime
 Et les bannirois loin de toy.

Rien que les Muses ne t'émeuvent;
 Les Muses donc je vueil t'offrir,
 Les Muses qui vives ne peuvent
 L'oublivieux tombeau souffrir.]

Qui penses-tu qui ait fait croistre
 Hector ou Ajax si fameux?

*Là doncques expandez sa gloire,
 Et dessus ma lyre d'ivoire
 Faites le bruire en Vandomois.*

La pièce entière a été supprimée dès 1567.

1. En 1560 cette ode est dédiée au seigneur de Lanques et les trois strophes entre crochets sont retranchées.

Ne te puis-je faire apparôître
Par renommée autant comme eux ?

Certes le fort et puissant stîle
Des poètes bien escrivans
Du creux de la fosse inutile
Les a deterrés tous vivans.

Bien, quand ta main auroit reprise
La serve Boulongne, et donté
Jusqu'aux deux bouts de la Thamise
L'Anglois, à force surmonté,

Tu n'as rien fait si telle gloire
N'est pourtraite en mes vers, à fin
Que ta renaissante memoire
Vive par les bouches sans fin.

Les livres seuls ont de la terre
Jupiter aux cieux envoyé,
Et luy ont donné le tonnerre
Dont Encelade est foudroyé.

Ainsi les deux freres d'Heleine
Par leur faveur se firent dieux,
Sauvant la nau, qui est jà pleine
De flots, et de flots odieux.

A DIEU, POUR LA FAMINE. (1550.)

O Dieu des exercites,
Qui, aux israélites
Donnant jadis secours,
Fendis en deux le cours
De la rouge eau salée,
Et, comme une vallée
Que deux tertres espars
Emmurent de deux pars,
Tu fis au milieu d'elle

Une voye fidelle,
 Où à pied sec parmi
 Passa ton peuple ami ;
 Et puis en renversant
 Le flot obeyssant
 Sus le prince obstiné,
 Tu as exterminé
 Luy et sa gent noyée
 Sous l'onde renvoyée.
 Ton peuple errant delà
 Aux deserts çà et là,
 Les veaux de fonte adore ;
 Mais pour sa faute encore
 Le ciel ne laissa pas
 De pleuvoir son repas,
 Qu'il receut de ta grace
 Par quarante ans d'espace.
 O seigneur ! retourne ores
 Tes yeux, et voy encores
 Ton peuple languissant,
 Ton peuple perissant,
 Que la palle famine
 (Mort estrange) extermine !
 Pere, nous sçavons bien,
 Selon tes loix, combien
 Nos journalieres fautes
 Sont horribles et hautes,
 Et, voyant nos pechez,
 Dont sommes entachez,
 Que ceste affliction
 N'est pas punition ;
 Mais nous sçavons aussi
 Que nous aurons merci,
 Toutes les fois que nous,
 Flechissans les genous
 Et soulevans la face,
 Demanderons ta grace.
 Las, ô Dieu ! sur nous veille,

Et de benigne aureille
 En ceste aspre saison
 Reçoy nostre oraison ;
 Ou bien sur les Tartares,
 Turcs, Scythes et Barbares
 Qui n'ont la cognoissance
 Du bruit de ta puissance,
 O Seigneur, hardiment
 Espan ce chastiment,
 Et ton peuple console
 Qui croit en ta parole,
 Ou fay encor renaistre
 Les ans du premier estre,
 L'âge d'or precieux,
 Où le peuple ocieux
 Vivoit aux bois sans peine
 De glan cheut et de feine !

A CASSANDRE. (1550.)

Le printemps vient, naissez fleurettes
 Coupables de mes amourettes,
 Sus ! naissez, et toutes ensemble
 Variez par vostre peinture
 Un manteau verd à la nature.

Cassandra, qui tant leur ressemble,
 Tu crois comme elle, ce me semble,
 Et ton petit poil acourci
 S'allonge en fil d'or avec l'âge,
 Comme un reverdissant feuillage.

Tu croistras donc pour le souci
 De maint peuple, et de moy aussi,
 Et si feras les fleurs compagnes

Qui croissent à l'envi de toy
Pallir de l'amour comme moy.

Et les eaux baignans les campagnes,
Celles qui tonnent aux montaignes,
Frappant contre leur bord dolant,
Bruiront leurs amours eternelles
Si ton bel œil se mire en elles.

Après maints cours de l'an volant,
Les cieux, pour t'enfanter voulant
Se piller eux-mesmes, ont pris
Tout le beau vers eux retourné,
Et de toy le monde ont orné,

A fin qu'on ne mette à mespris
Mes chants pour t'amour entrepris,
Qui les traits de ta beauté suivent,
Et qui d'un vers laborieux
La font remonter jusqu'aux dieux.

Les beautez jusqu'aux cieux arrivent
Si les poëtes les descriptent;
Donc, Cassandre, si tu m'aimois
Tu apprendrois de main docile
L'art et la maniere facile
Des Odes du luth Vendomois.

CONTRE LA JEUNESSE FRANÇOISE

CORROMPUE. (1550.)

Esperons-nous l'Italie estre prise,
Ou regagner par meilleuré entreprise,
D'un bras vindicatif,
Le serf butin de nos pertes si amples
Dont l'Espagnol a décoré ses temples
Dessous le roy captif?
Que telle gloire est loin de l'esperance,

Voyant (ô temps !) la jeunesse de France
A tout vice estre encline !
Outrecuidée en ses fautes se plaist,
Hait l'enseigneur, l'ignorante qu'ell' est
De toute discipline !

Ny escrimer, combattre à la barriere,
Ne façonner poulains en la carriere,
Peu vertueuse, n'ose ;
Suit les putains, les naquets, les plaisans,
Et laschement corrompt ses jeunes ans,
Sans oser plus grand'chose.

De telles gens Charles n'a pas donté
Naples, Venise, et Milan surmonté
Dessous son joug rebelle,
Mais d'un soldat brave, vaillant et fort,
Qui de soy-mesme alloit hastant sa mort
Par une playe belle.

Le pigeon vient du pigeon, et la chèvre
Naist de la chèvre, et le lièvre du lièvre ;
Le fils tousjours rapporte
Le naturel des parens avec luy :
Quel peuple donc pourroit naistre aujourd'huy
De race si peu forte ?

La fille preste à marier accorde
Trop librement sa chanson à la corde
D'un poulce curieux,
Et veut encor Petrarque retenir,
A fin que mieux ell' puisse entretenir
L'amant luxurieux.

Il n'y a rien que cet âge où nous sommes
N'ait corrompu ; il a gasté les hommes,
Les nopces sont pollues ;
Des dieux vengeurs, sans honneur et sans pris,
Les temples met l'Alleman à mespris
Par sectes dissolues.

A SON RETOUR DE GASCONGNE,
VOYANT DE LOIN PARIS. (1550.)

Deux et trois fois heureux ce mien regard,
Duquel je voy la ville où sont infuses
La discipline et la gloire des Muses!
C'est toy, Paris, que Dieu conserve et gard'!
C'est toy qui as de science, avec art,
Endoctriné mon jeune âge ignorant,
Et qui chez-toy, par cinq ans demeurant,
L'as allaicté du laict qui de toy part.

Combien je sen ma vie heureuse en elle
En te voyant, au prix de ces monts blancs
Qui ont l'échine et la teste et les flancs
Chargez de glace et de neige eternelle!
Je voy déjà la bande solennelle
Du saint Parnasse en avant s'approcher
Et me baiser, m'accoler et toucher,
Me r'appellant à son estude belle.

De l'autre part, ma librairie, hélas!
Grecque, latine, espagnole, italique,
En me tançant d'un front melancolique,
Me dit que plus je n'adore Pallas.
Un milion d'amis ne seront las
Deux jours entiers de me faire la feste.
Un Peletier qui a dedans sa teste
Muses et dieux, les nymphes et leurs lacs;
D'Aurat, réveil de la science morte,
Et mon Berger, qui s'est fait gouverneur
Non de troupeaux, mais de gloire et d'honneur,
Tiendra mon col lassé d'une main forte.
Tel jour heureux, qui tant d'aise m'apporte,
Soit par mes vers jusqu'au ciel colloqué,

Et sur mon cœur d'un blanc travers marqué,
A celle fin que jamais il n'en sorte!

Mon Oradour ne Maclou n'y sont mie :

L'un est allé à Rome pour le Roy;
L'autre en Anjou, esclave de sa foy,
Vit sous l'empire assez doux de s'amie.

Soit par la reste une joye accomplie.
De folastrer faisons nostre devoir.

Ce jour passé, je suis prest d'aller voir
Si pour le temps les lettres on oublie.

Plus que devant je t'aimeray, mon livre.

A celle fin que le sçavoir j'apprinse,
J'ay delaissé et cour, et roy, et prince,
Où j'estoy bien quand je les vouloy suivre.

Pour recompense aussi je me voy vivre;
Et jusqu'au ciel icy bas remué,

Ainsi qu'Horace, en cygne transmüé,
J'ay fait un vol qui de mort me delivre.

Car, si le jour voit mon œuvre entrepris,

L'Espagne docte et l'Italie apprise,
Celuy qui boit le Rhin et la Tamise
Voudra m'apprendre ainsi que je l'appris,
Et mon labour aura louange et pris.

Sus, Vendomois (petit pays), sus donques,
Esjouy-toy, si tu t'éjouys oncques :
Je voy ton nom fameux par mes escrits!

A BOUJU, ANGEVIN. (1550.)

Cestui-cy en vers les gloires
Des dieux vainqueurs escrira,
Et cestuy-là les victoires
De nos vieux princes dira.

Mais moy, je veux que ma Muse
Répande ton nom par l'air,

Et que toute s'y amuse
Si peu qu'elle sçait parler,
Pour estre de nostre France
L'un de ceux qui ont défait
Le vilain monstre Ignorance
Et le siecle d'or refait.

Que celuy qui s'estudie
D'estre pour jamais vivant
La main d'un peintre mendie,
Ou l'encre d'un escrivant;

Mais toy, qui hautain déprise
Une empruntée faveur
De la main (tant soit apprise)
D'un poëte ou engraveur,
Tu peux, maugré la Mort blesme,
Mieux qu'une plume ou tableau,
T'arracher vivant toy-mesme
Hors de l'oublieux tombeau,

Faisant un vers plus durable
Qu'un colosse elabouré,
Ou la tombe memorable
Dont Mausole est honoré.

Les pyramides, tirées
Des entrailles d'un rocher,
Jadis des rois admirées,
Le temps a fait trébucher;

Mais, si l'esprit poëtique
Qui m'agite n'est errant,
Plus que nul pilier antique
Ton œuvre sera durant.

Et si prevoy que la gloire
De ton vagabond renom
Ne fera sonner à Loire,
Contre ses bords, que ton nom,

Et, le tournant en son onde,
Le ru'ra dedans la mer,
A fin que le vent au monde
Le puisse par tout semer.

CONTRE UN
QUI LUY DESROBA SON HORACE. (1550.)

Quiconques ait mon livre pris,
D'oresnavant soit-il épris
D'une fureur, tant qu'il luy semble
Voir au ciel deux soleils ensemble,
Comme Penthée!

Au dos, pour sa punition,
Pende sans intermission
Une furie qui le suive!
Sa coulpe luy soit tant qu'il vive
Representée.

A MACLOU DE LA HAYE,
Sur le traité de la paix fait entre le roy François
et Henry d'Angleterre en 1545.
(1550.)

Il est maintenant temps de boire,
Et d'un doux vin oblivieux
Faire assoupir en la memoire
Le soin de nostre aise envieux.

Que c'estoit chose defendue
Auparavant de s'éjouyr,
Ains que la paix nous fust rendue,
Et le repos pour en jouyr!

Je dy quand Mars armoit l'Espagne
Contre les François indontez

Et ce peuple que la mer baigne
(Hors du monde) de tous costez ;
L'Espagne en picques violentes,
Furieuse, et ce peuple icy,
Par ses fleches en l'air volantes,
A craindre grandement aussi.

Puis que la paix est revenue
Nous embellir de son sejour,
La joye en l'obscur detenue
Doit à son rang sortir au jour.

Sus, page, en l'honneur des trois Graces,
Verse trois fois en ce pot neuf,
Et neuf fois en ces neuves tasses,
En l'honneur des Sœurs qui sont neuf.

Ces lys et ces roses naïves
Sont espandues lentement,
Je hay les mains qui sont oisives :
Qu'on se despeche vistement.

Là donc, amy, de corde neuve
R'anime ton luth endormy :
Le luth avec le vin se treuve
Plus doux, s'il est meslé parmy.

O quel zephyre favorable
Portera ce folastre bruit
Dedans l'oreille inexorable
De Magdaleine, qui nous fuit ?

Le soin qui en l'ame s'engrave
Secouer aux vents or' tu dois ;
C'est chose sage et vray'ment grave
De faire le fol quelque-fois.

A LA FONTAINE BELLERIE. (1550.)

Argentine fontaine vive,
De qui le beau crystal courant,
D'une fuitte lente et tardive
Ressuscite le pré mourant,
 Quand l'Esté mesnager moissonne
Le sein de Ceres devestu,
Et l'aire par compas resonance
Dessous l'espy de blé battu ;
 A tout jamais puisses-tu estre
En honneur et religion
Au bœuf et au bouvier champestre
De ta voisine region ;
 Et la Lune, d'un œil prospere,
Voye les Bouquins amenans
La Nymphé auprès de ton repere,
Un bal sur l'herbe demenans !
 Comme je desire, fontaine,
De plus ne songer boire en toy
L'esté, lorsque la fièvre ameine
La mort despite contre moy.

A SA MUSE. (1550.)

Grossi-toy, ma Muse françoise,
Et enfante un vers resonant,
Qui bruye d'une telle noise
Qu'un fleuve debordé tonant,
 Alors qu'il saccage et emmeine,

Pillant de son flot, sans mercy,
Le thresor de la riche plaine,
Le bœuf et le bouvier aussi.

Et fay voir aux yeux de la France
Un vers qui soit industrieux,
Foudroyant la vieille ignorance
De nos peres peu curieux.

Ne suy ny le sens, ny la rime,
Ny l'art du moderne ignorant,
Bien que le vulgaire l'estime,
Et en béant l'aille adorant.

Sus, donque, l'envie surmonte,
Coupe la teste à ce serpent!
Par tel chemin au ciel on monte,
Et le nom au monde s'épend.

A LA FOREST DE GASTINE (1550) [1].

Donques, forest, c'est à ce jour
Que nostre Muse oisive
Veut rompre pour toy son sejour,
Aussi tu seras vive.
Je te dy vive pour le moins
Autant que celles voire
De qui les Latins sont tesmoins,
Et les Grecs, de leur gloire.
De quel present te puis-je aussi
Payer et satisfaire,
Plus grand que cestuy-là qu'icy
Ma plume te veut faire?
Toy qui au doux froid de tes bois
Ravy d'esprit m'amuses;

1. Voyez page 159 de ce volume une autre ode à la forêt de Gastine, prise en partie de celle-ci.

Toy qui fais qu'à toutes les fois
 Me respondent les Muses ;
 Toy qui devant qu'il naisse en moy,
 Le soin meurtrier arraches ;
 Toy encor qui de tout esmoy
 M'alleges et défasches ;
 Toy qui au caquet de mes vers
 Estens l'oreille oyante,
 Courbant en bas les cheveux vers
 De ta cime ployante,
 La douce rosée te soit
 Tousjours quotidienne,
 Et le vent qu'en chassant reçoit
 L'haletante Diane.
 En toy habite desormais
 Des Muses le college,
 Et ton bois ne sente jamais
 La flâme sacrilege.

A CASSANDRE. (1550.)

Si cet enfant qui erre
 Vagabond par la terre
 Avecques le carquois,
 Frere de l'arc turquois,
 Arc qui me point et mord,
 Avoit son flambeau mort
 Allumé dans l'haleine
 Du geant qui à peine
 Tient le mont envoyé
 Sur son dos foudroyé,
 Et m'en eust en dormant
 Bruslé le cœur amant,
 Comme (flâme indiscrette)
 A la roine de Crete,
 Encor ne m'auroit tant

Bruslé, sa flâme estant
 Reprise en son flambeau,
 Que ton visage beau,
 Que ta bouche qui semble
 Roses et lis ensemble,
 Que tes noirs yeux lascifs,
 Armez d'archiers sourcis,
 Qui mille flesches tirent
 Dans les miens, qui se mirent
 En ta face, ô pucelle,
 Me plaisant plus que celle
 Qui, desdaignant Tithon,
 Au matin le voit-on
 Peindre de mille roses
 Ses barrières descloses.

DE FEU LAZARE DE BAIF.

A Calliope. (1550.)

Si les Dieux
 Larmes d'yeux
 Versent pour la mort d'un homme,
 A ceste heure,
 Dieux, qu'on pleure,
 Et qu'en dueil on se consume !
 Calliope,
 Et ta trope,
 Baïf chantez en voix telle
 Que sa gloire
 Par memoire
 Soit saintement immortelle.
 En maint tour,
 A l'entour
 Du cercueil croisse l'hierre.
 Nuit et jour
 Sans sejour,

A l'ignorance il eut guerre.
 L'excellence
 De la France
 Mourut en Budé premiere,
 Et encores
 Morte est ores
 Des Muses l'autre lumiere.

A JOACHIM DU BELLAY ANGEVIN. (1550.)

Si les ames vagabondes
 Aux enfers des peres vieux,
 Après avoir beu les ondes
 Du doux fleuve oblivieux,
 Desdaignans l'obscur sejour,
 Pleines d'amour de la vie premiere
 Reviennent voir de nos cieux la lumiere,
 Et le clair de nostre jour;
 Si ce qu'a dit Pythagore
 Pour vray l'on veut estimer,
 L'ame de Petrarque encore
 T'est venue r'animer;
 L'experience est pour moy,
 Veu que son livre antiq' tu ne leus oncques,
 Et tu escris ainsi comme luy; donques
 Le mesme esprit est en toy.
 Une Laure plus heureuse
 Te soit un nouveau soucy,
 Et que ta plume amoureuse
 Engrave à son tour aussi,
 Des amoureux le doux bien,
 A celle fin que nostre siecle encore,
 Comme le vieil, en te lisant t'honore
 Pour gaster l'encre si bien.

D'une nuit oblivieuse
 Pourquoi tes vers caches-tu ?
 La lumiere est envieuse
 S'on luy cele la vertu ;
 Par un labeur glorieux
 Ont surmonté les fureurs poétiques
 Du vieil Homere et des autres antiques
 Les siecles injurieux.

D'UN ROSSIGNOL ABUSÉ. (1550.)

En may, lors que les rivieres
 Des-enflent leurs ondes fieres
 De la nége de l'hyver,
 Et que l'on voit arriver
 Le beau signe qui r'assemble
 Les amoureux joints ensemble,
 Duquel la clarté naissant,
 Sur un bateau perissant,
 Le vent se couche, et la mer
 Rengorge son flot amer,
 Le marinier soucieux
 Prenant un front plus joyeux.
 Donc, au retour de ce temps
 Que tout rit sous le printemps,
 Le rossignol passager
 Estoit venu r'assiéger
 Sa forteresse ramée,
 De son caquet animée ;
 Là, soit qu'il voulust chanter
 Amour ou le lamenter,
 S'assit, si l'antiquité
 Chenue dit verité,
 Sur un buis, dont s'escartoit

Un ruisseau qui clair partoit,
Chantant de voix si sereine,
Si gaye, si souveraine,
Que les chesnes bien oyants,
Et les pins en bas ployants
Leurs oreilles pour l'ouyr
S'en voulurent resjouyr.
Ceste nymphe sonoreuse
Du fier enfant amoureuse,
Jusqu'au ciel le chant rapporte,
Redoublant la voix de sorte
Que les rochers d'eaux lavez
Et leurs pieds d'elle cavez,
Le ciel feirent assez seur
De la champestre douceur.
Mais luy, qui escoute un son
Tout semblable à sa chanson,
Puis voyant son ombre vaine
Remirée en sa fontaine,
Pense que son ombre estoit
Un oiseau qui mieux chantoit.
Amour de gloire obstinée
Avec toute beste née,
Voulant demeurer le maistre
Et de soy le vainqueur estre,
Plus haut que devant il sonne,
Plus haut le bois en resonance.
Il dit et chante comment
Il fut tesmoin du tourment
Que la jalouse receut
Sous feint nom qui la deceut;
Et comme le chevalier
Au javelot singulier
Se pasma dessus la face
Que desja la mort efface,
Appellant plustost les dieux
Et les astres odieux,
Plustost avecque grands cris

Comblant l'air de sa Procris,
 Despitoit le nom semblable,
 Et le vent du fait coupable.
 Il vouloit encore dire
 De Clytie le martire,
 Lors que les nymphes des bois,
 D'aise ne tenant leurs vois,
 A se mocquer commencerent,
 Et le mocquant l'offenserent.
 Luy, qui a bien apperceu,
 Les oyant, qu'il est deceu,
 Teignit, tant ire le donte,
 Ses joues d'honneste honte;
 Si que, rompant viste en l'air,
 Le vuide par son voler,
 Tellement se disparut,
 Qu'onques puis il n'apparut.
 Qui est mieux semblable à toy,
 Petit rossignol, que moy?
 Tous deux des nymphes ensemble
 Sommes trompez, ce me semble,
 Toy de ton chant, moy du mien:
 Ainsi nous nuit nostre bien.
 Car vers, ne chansons escrites,
 Ne rimes, tant soient bien dites,
 N'ont rompu la cruauté
 D'une de qui la beauté
 Me lime jusques au fond
 Le cœur, qui en flammes fond.
 Mais, ô deesse dorée,
 Des beaux amans adorée,
 Livre-la-moy quelque jour
 Dedans un lit à sejour,
 Afin qu'ell' me baise et touche,
 Qu'ell' me mette dans la bouche
 Je ne sçay quoy, dont Envie
 Ait despit toute sa vie;
 Qu'ell' me serre, qu'ell' m'encesne

(Comme un lierre le chesne ,
Ou la vigne les ormeaux)
Mon col de ses bras jumeaux.

A GASPARD D'AUVERGNE. (1550.)

Que tardes-tu , veu que les Muses
T'ont eslargi tant de sçavoir,
Que plus souvent tu ne t'amuses
A les chanter, et que tu n'uses
De l'art qu'ell's t'ont fait recevoir ?
Tu as le temps qu'il faut avoir,
Repos d'esprit et patience,
Doux instrument de la sciënce ;
Et toutefois l'heure s'enfuit
D'un pied leger et diligent,
Sans que ton esprit negligent
Face apparoistre de son fruit.

On ne voit champ, tant soit fertile,
S'il n'est poitry du labourage,
Qu'à la fin ne vienne inutil,
Voire, et le champ joignant fut-il
Du Nil l'egyptien rivage.
Tant soit un cheval de courage,
Et costumier à surmonter,
S'on est long-temps sans y monter
Il devient rosse et fort en bride ;
Ainsi des Muses l'escrivain,
S'il les delaisse, hélas ! en vain
Il les invoque après pour guide.

L'orfèvre de tenir n'a honte
Les instrumens de son mestier,
Son plaisir sa peine surmonte,
Tellement qu'il feroit grand conte
Estre oisif un jour tout entier ;

Ton art le passe d'un quartier.
 Quoi! voire du tout, ce me semble;
 Toutefois, encre et plume ensemble
 Tu crains, paresseux à toucher.
 D'oresnavant escry, compose:
 La louange pour peu de chose
 S'achette, et qu'est-il rien plus cher?
 Mainte ville jadis puissante
 Est ores morte avec son nom,
 Ensevelie et languissante,
 Et Troye est encor florissante,
 Comme un beau printemps en renom;
 Bien d'autres rois qu'Agamemnon
 Ont fait reluire leur vertu;
 Et si sont morts, car ils n'ont eu
 Un Homere, qui mieux qu'en cuivre,
 En medaille, en bronze ou tableau,
 Les eust arrachez du tombeau,
 Faisant leur nom vivre et revivre.

CHANT DE FOLIE A BACCHUS. (1550.)

Delaisse les peuples vaincus
 Qui sont sous le lit de l'Aurore,
 Et la ville qui, ô Bacchus,
 Ceremonieuse t'adore.
 De tes tigres tourne la bride
 En France, où tu es invoqué,
 Et par l'air ton chariot guide,
 Dessus en pompe colloqué.
 Que ceste feste ne se face
 Sans t'y trouver, pere joyeux,
 C'est de ton nom la dedicace
 Et le jour où l'on rit le mieux.

Voy-le-ci, je le sen venir,
Et mon cœur estonné ne peut
Sa grand' divinité tenir,
Tant elle l'agite et l'esmeut.

Quels sont ces rochers où je vais
Leger d'esprit? Quel est ce fleuve,
Quels sont ces antres et ces bois
Où seul, esgaré, je me treuve?

J'entens le bruire des cymbales
Et les champs sonner : Evohé!
J'oy la rage des bacchanales
Et le son du cor enroué.

Icy le chancelant Silene,
Sus un asne tardif monté,
Les inconstans Satyres mene,
Qui le soustiennent d'un costé.

Qu'on boute du vin en la tasse,
Sommelier! qu'on en verse tant
Qu'il se respande dans la place!
Qu'on mange, qu'on boive d'autant!

Amoureux, menez vos aimées,
Ballez et dansez sans sejour;
Que les torches soient allumées
Jusques à la pointe du jour.

Sus, sus, mignons, aux confitures!
Le cotignac vous semble bon;
Vous n'avez les dents assez dures
Pour faire peur à ce jambon.

Amis, à force de bien boire,
Repoussez de vous le soucy;
Que jamais plus n'en soit memoire.
Là doncques, faites tous ainsi.

Helas! que c'est un doux tourment
Suivre ce dieu qui environne
Son chef de vigne et de sarment
En lieu de royalle couronne.

PALINODIE A DENISE (1550).

Telle fin que tu voudras mettre
 Au premier courroux de mon metre
 Contre toy tant irrité,
 Mets-la luy, soit que tu le noies (a),
 Que tu l'effaces ou l'envoyes
 Au feu qu'il a merité.

La grande Cybele insensée
 N'esbranle pas tant la pensée
 De ses ministres chastrés furieux,
 Non Bacchus, non Phœbus ensemble,
 Le cœur de leur prestre, qui tremble
 Les sentant venir des cieux,

Comme l'ire, quand elle enflâme
 De sa rage le fond de l'ame
 Qui ne s'espouvante pas
 Non d'un couteau, non d'un naufrage,
 Non d'un tyran, non d'un orage
 Que le ciel darde çà bas.

De chaque beste Promethée
 A quelque partie adjoustée
 En l'homme, et, d'art curieux,
 D'un doux aigneau fit son visage,
 Trempant son cœur dans le courage
 De quelque lyon furieux.

Le courroux a rué par terre

a. Var. (1560) :

*Telle fin maintenaut soit mise
 Que tu voudras au vers, Denise,
 Qui, malin, a despité
 Ton cœur, on soit que tu le noyes.*

Thyeste; il cause que la guerre
 Renverse mainte cité,
 Et que le vainqueur qui s'y rue
 Enflamme la captive rue
 D'un feu contre elle irrité (a).

Jamais l'humaine conjecture
 N'a preveu la chose future,
 Et l'œil trop ardent de voir
 Le temps futur, qui ne nous touche,
 En son avis demeure louche.

Qui le futur peut sçavoir?

Las! si j'eusse preveu la peine
 Dont maintenant ma vie est pleine,
 Je n'eusse jamais lasché
 Une ode d'erreur si tachée,
 De laquelle, t'ayant fachée,
 Moi-même je suis faché.

Ores, ores, je voy ma faute;
 Je cognois combien elle est haute,
 Et je tends les mains afin
 Que ta sorceliere science,
 Dont tu as tant d'experience,
 Ne mette mes jours à fin.

Je te suppli', par Proserpine
 (De Pluton la douce rapine),
 Que courroucer il ne faut,
 Et par les livres qui esmeuvent
 Les astres charmez, et les peuvent
 Faire devaler d'enhaut,

a. Var. (1560) :

*Toujours l'ire cause la guerre;
 La seule ire a rué par terre
 Le mur amphionien,
 Voire et fit qu'après dix ans Troye
 (Hector ja tué) fut la proye
 Du grand roy mycenien.*

Reçoy mes miserables larmes
Et me deslie de tes charmes,
Espouventable labeur.
Destourne ton rouet, et ores
Deschante les vers qui encores
M'accablent d'une grand'peur.

Telephe, prince de Mysie,
Peut bien flechir la fantasie
D'Achil pour le secourir,
Lors que sa lance pelienne,
En la mesme playe ancienne,
Repassa pour le guarir.

D'Ulysse la peineuse troupe,
Reboivant de Circé la coupe,
Laisa des porcs le troupeau,
Et luy rougit dedans la face
L'honneur et la première grace
De son visage plus beau.

Assez et trop, hélas! j'endure!
Assez et trop ma peine est dure!
Mon corps, par tes eaux souillé,
Efface sa couleur de roses,
Et mes veines ne sont encloses
Que d'un sac palle et rouillé.

Ma teste, de tes onguents teinte,
Plus blanche qu'un cygne s'est peinte.
Le lict me semble espineux,
L'aube me semble une serée;
Plus ne m'est douce Cytherée,
Ny le gobelet vineux.

Appaise ta voix marsienne,
Et fay que l'amour ancienne
Nous reglue ensemble mieux;
De moy ta colere repousse,
Et lors tu me seras plus douce
Que la clarté de mes yeux.

ODE (1560).

Mon petit bouquet, mon mignon,
Qui m'es plus fidel compagnon
Qu'Oreste ne fut à Pylade,
Tout le jour, quand je suis malade,
Mes valets, qui, pour leur devoir,
Le soin de moy devoient avoir,
Vont à leur plaisir par la ville,
Et ma vieille garde inutile,
Après avoir largement beu,
Yvre, s'endort auprès du feu
A l'heure qu'elle deust me dire
Des contes pour me faire rire.

Mais toy, petit bouquet, mais toy,
Ayant pitié de mon esmoy,
Jamais le jour tu ne me laisses
Seul compagnon de mes tristesses.

Que ne puis-je autant que les dieux ?
Je t'envoierois là haut, aux cieux,
Fait d'un bouquet un astre insigne,
Et te mettrois auprès du signe
Que Bacchus dans le ciel posa
Quand Ariadne il espousa,
Qui seule lamentoit sa perte
Au pied d'une rive deserte.

ODE (1560).

Pipé des ruses d'Amour,
Je me promenois un jour
Devant l'huis de ma cruelle,
Et tant rebuté j'estois
Qu'en jurant je promettois
De ne rentrer plus chez elle.

« Il suffit d'avoir esté
 Neuf ou dix ans arresté
 Es cordes d'Amour, disoye ;
 Il faut m'en développer,
 Ou bien du tout les couper,
 Afin que libre je soye. »

Et pour ce faire je pris
 Une dague que je mis
 Bien avant dedans la lesse,
 Et son nœud j'eusse brisé
 Si lors je n'eusse avisé
 Devant l'huis une déesse.

Mais, incontinent que j'eü
 Son corps garny d'aisles veü,
 Sa robe et sa contenance,
 Et son roquet retroussé,
 Incontinent je pensé
 Que c'estoit dame Esperance.

Je m'approche ; elle me prit
 Par la main dextre et me dit :

ESPERANCE.

« Où vas-tu, pauvre poëte ?
 Tu auras avec le temps
 Tout le bien que tu pretens
 Et ce que ton cœur souhète.

Ta maistresse avoit raison
 De tenir quelque saison
 Rigueur à ta longue peine ;
 Elle le faisoit exprès,
 Pour au vray cognoistre après
 Ton cœur et ta foy certaine.

Mais ores qu'elle sçait bien,
 Par seure espreuve, combien
 Ta loyale amitié dure,
 D'elle-mesme te pri'ra,
 Et benigne guarira
 Le mal que ton cœur endure. »

RONSARD.

Alors je luy respondis :
 « Et qu'est-ce que tu me dis ?
 Veux-tu r'abuser ma vie ?
 Après me voir eschappé
 De celle qui m'a trompé
 Veux-tu que je m'y refie ?

Dix ans sont que je la suis,
 Et que pour elle je suis
 Comme une personne morte ;
 Mais en lieu de luy ployer
 Son orgueil, pour tout loyer
 Je muse encor à sa porte.

Non non, il vaut mieux mourir
 Tout d'un coup que de perir
 En langueur par tant d'années ;
 Ores je veux de ma main
 Me tuer, pour voir soudain
 Toutes mes douleurs finées. »

ESPERANCE.

« Ah ! qu'il te feroit bon voir
 De tomber en desespoir,
 Quand l'esperance te guide !
 Laisse, laisse ton esmoy,
 Laisse ta dague, et suy-moy
 Là haut chez ton homicide. »

Disant ces mots, je suivy
 Ses pas, autant que je vy,
 Dans la chambre de Cassandre.

ESPERANCE parle à Cassandre.

« Tien, dit l'Esperance, tien :
 Tout exprès icy je vien
 Pour ton fugitif te rendre.
 Il t'a servi longuement,
 C'est raison que doucement

Ses angoisses tu luy ostes ;
 Il te faut bien le traiter,
 Craignant ce grand Jupiter,
 Puis qu'il est l'un de tes hostes. »

RONSARD *parle à Cassandre.*

A-tant elle s'eslança
 Dans le ciel, et me laissa
 Seul en ta chambre, m'amie.
 Là doncque, par amitié,
 Là, maistresse, pren pitié
 De ton hoste qui te prie.
 Si j'ay quelque mal chez toy,
 Jupiter, le juste roy,
 Foudroyra ta chere teste :
 Car il garde ceux qui sont
 Hostes, et tous ceux qui font
 En misere une requeste.

ODE POUR AMADIS JAMYN,
 Sur sa traduction d Homere (1).

Homere, il suffisoit assez
 D'avoir en Grece, aux temps passez,
 Fait combattre pour toy sept villes,
 Sans qu'ores nos Gaules fertilles,
 Pour se vanter de ton berceau
 Refissent un combat nouveau.
 En toy Jupiter transformé
 Composa l'ouvrage estimé
 De l'Iliade et l'Odyssée,
 Et tu as ton ame passée

1. En tête de la traduction des treize derniers livres de l'Iliade par A. Jamyn, Paris, L'Angelier, 1584, in-12.

En Jamyn , pour interpreter
Les vers qu'en toy fit Jupiter.

C'est afin qu'en lieu de Gregeois
Tu fusses appelé François,
Et qu'on revist la mesme noise
Pour toy en la terre gauloise
Qu'en Grece en sept villes tu fis ,
Qui toutes t'avouoient leur fils.

Tous deux en un corps n'estes qu'un ,
Le ciel vous est pere commun ,
Vous n'estes ouvrage de terre ;
La terre que la mer enserre ,
Aux membres grossiers et pesans ,
N'engendre point de tels enfans.

Ou si la terre vous conceut ,
Fut sur Parnasse, qui receut
La part au giron de ses Muses
Allaictant des liqueurs infuses
Du nectar vos membres petits ,
Entre les roses et les lis.

Mais la terre ne peut avoir
Cet honneur de vous concevoir :
Nature , de gros germe pleine ,
Vous parturoit à toute peine ;
Depuis , vous ayant par sus tous
N'a daigné faire autre que vous.

Toute en vous deux elle se voit ;
Ce qu'aux autres elle devoit ,
Elle l'a mis d'un soin de mere
En son Jamyn , en son Homere ,
Vous faisant , comme deux soleils ,
Patrons des Muses sans pareils.

Mille Romains, pour haut voler,
Ont voulu ton vol éгалer,
Mais pour neant , car l'artifice ,
Au prix de la nature est vice ,
Restant à la posterité ,
Adorable , et non imité.

Heureux le brazier d'Ilion !
Heureuse Troye ! un milion
De villes riches et peuplées
Voudroient ainsi estre bruslées,
Prenant à plaisir et à jeu
Qu'Homere y eust jetté le feu.

La riche pompe de tes vers
Ressemble à des joyaux divers,
Diamans, rubis, chrysolithes,
Où toutes clartez sont eslites,
Luisantes comme astres des cieux,
Aussi tu es poete des Dieux.

Le plus admirable de toy,
Et le plus divin, c'est dequoy
Tu as poussé toutes les guerres
De Grece aux estrangeres terres,
Et n'as souffert qu'un Argien
Fust meurtrier d'un Achaien.

Mais en faisant outre la mer
Contre Ilion la Grece armer,
Tu as des barbares provinces,
Orné la gloire de tes princes,
Eslevant d'un superbe front
Leurs victoires sur l'Hellespont.

Çà, las ! je ne sçaurois mon nom
Honoré aujourd'huy, sinon
Qu'en chantant les guerres civiles,
Et le feu qui brusle nos villes ;
Dieux qui presidez aux dangers,
Portez ce mal aux estrangers,

Et faites que nostre bon roy,
Et nostre bonne antique loy,
Toujours immuables demeurent ;
Que les guerres civiles meurent,
Et qu'en la France pour jamais
Florisse une eternelle paix !

* A LA ROYNE D'ESCOSSE

Pour lors Royne de France.

ODE (1567) [1].

O belle, plus que belle et agréable Aurore,
 Qui avez delaissé vostre terre escossoise
 Pour venir habiter la région françoise,
 Qui de vostre clarté maintenant se décore!
 Si j'ay eu cest honneur d'avoir quitté la France,
 Voguant dessus la mer pour suyvre vostre père,
 Si, loing de mon pays, de frères et de mère,
 J'ay dans le vostre usé trois ans de mon enfance,
 Prenez ces vers en gré, Royne, que je vous donne,
 Pour fuyr d'un ingrat le miserable vice,
 D'autant que je suis né pour faire humble service
 A vous, à vostre race et à vostre couronne.

A DIANE DE POITIERS

Duchesse de Valentinois.

ODE (1567).

Quand je voudrois celebrer ton renom,
 Je ne dirois que Diane est ton nom;
 Car on feroit, sans se travailler guère,
 De ton nom seul une Iliade entière.

1. Elle se retrouve dans l'édition in-12 de Lyon, Soubron, 1592, à la suite des Mascarades.

* Les odes qui suivent ne font pas partie du volume des pièces retranchées. Je les ai recueillies dans les éditions originales.

P. B.

Ronsard. — II.

31

Mais recherchant tes honneurs de plus loïn,
 Je chanterois, animé d'un beau soin,
 Tes vieux ayeux chevalereux en guerre,
 Qui ont porté le sceptre en mainte terre,
 Enfants de roys ou de roys heritiers.
 Je chanterois le beau sang de Poitiers
 Venu du ciel, et la race divine
 Que Remondin conçeut de Melusine.
 Je chanterois comme, l'un de leurs filz
 Au bord du Clain dormant, luy fust avis
 Que hors de l'eau le petit Dieu de l'onde
 Jusques au col tiroit sa teste blonde,
 L'admonestant d'aller en Dauphiné.

Et luy disoit : « Enfant predestiné
 Pour commander à plus haute rivière,
 Laisse mes bords; cherche la rive fière
 Du large Rhosne, et poursuy ton destin
 Qui conduira ta voye à bonne fin,
 Car jà le ciel pour jamais à ta race
 Aux bords du Rhosne a destiné ta place. »

Il luy conta quels seigneurs et quels roys
 Naistroient de luy, et en combien d'endroits,
 Soit d'Italie ou d'Espagne, ou de France,
 Tiendroient le sceptre en longue obéissance.
 Il luy chanta ses hoirs de point en point,
 Ceux qui mourroient, ceux qui ne mourroient point
 Ains que regner, et combien de princesses
 Viendroient de luy, de ducs et de duchesses;
 Mais parsus tous ce fleuve luy chantoit
 D'une Diane, et jurant promettoit
 Qu'ell' passeroit en chasteté Lucrece
 Et en beauté ceste Helene de Grèce,
 Qu'elle prendroit d'un seul traict de ses yeux
 Les cœurs ravis des hommes et des Dieux,
 Et qu'à jamais ses fameuses louanges
 Iroient volant par les terres estranges.

Disant ainsy le fleuve devala

Son chef dans l'eau, et l'enfant s'en alla
Tout bouillonnant d'affection nouvelle
D'estre l'ayeul d'une race si belle.

Je chanterois encore ta bonté,
Ton port divin, ta grace, ta beauté;
Comme tousjours ta vertueuse vie
A repoussé par sa vertu l'envie.

Je chanterois vers l'Eglise ta foy;
Comme tu es la parente du roy,
Qui te cherist comme une dame saige,
De bon conseil et de gentil couraige,
Grave, benine, aymant les bons esprits
Et ne mettant les Muses à mespris.

Je chanterois d'Anet les edifices,
Thermes, piliers, chapitiaux, frontispices,
Voutes, lambris, cannelures; et non,
Comme plusieurs, les fables de ton nom.
Et te louant je chanteroy peut-estre
Si haultement que ce grand roy, mon maistre,
En ta faveur auroit l'ouvrage à gré,
Que je t'aurois humblement consacré.

DIALOGUE DES MUSES ET DE RONSARD.

(1567.)

RONSARD.

Pour avoir trop aymé vostre bande inégale,
Muses, qui defiez (ce dites vous) les temps,
J'ay les yeux tout battus, la face toute pasle,
Le chef grison et chauve, et je n'ay que trente ans.

MUSES.

Au nocher qui sans cesse erre sur la marine
 Le teint noir appartient; le soldat n'est point beau
 Sans estre tout poudreux; qui courbe la poitrine
 Sur nos livres, est laid s'il n'a pasle la peau.

RONSARD.

Mais quelle recompense aurois-je de tant suivre
 Vos danses nuict et jour, un laurier sur le front?
 Et cependant les ans aux quels je deusse vivre
 En plaisirs et en jeux comme poudre s'en vont.

MUSES.

Vous aurez, en vivant, une fameuse gloire,
 Puis, quand vous serez mort, votre nom fleurira.
 L'age, de siècle en siècle, aura de vous memoire;
 Vostre corps seulement au tombeau pourrira.

RONSARD.

O le gentil loyer! Que sert au vieil Homère,
 Ores qu'il n'est plus rien, sous la tombe, là bas,
 Et qu'il n'a plus ny chef, ny bras, ny jambe entière,
 Si son renom fleurist, ou s'il ne fleurist pas!

MUSES.

Vous estes abusé. Le corps dessous la lame
 Pourry ne sent plus rien, aussy ne luy en chaut.
 Mais un tel accident n'arrive point à l'ame,
 Qui sans matière vist immortelle là haut.

RONSARD.

Bien! je vous suyvray donc d'une face plaisante,

Deussé-je trespasser de l'estude vaincu,
Et ne fust-ce qu'à fin que la race suyvante
Ne me reproche point qu'oyisif j'aye vescu.

MUSES.

Vela saignement dit. Ceux dont la fantaisie
Sera religieuse et devote envers Dieu
Tousjours acheveront quelque grand'poésie,
Et dessus leur renom la Parque n'aura lieu.

ODE (1567).

Si tost, ma doucette Ysabeau,
Que l'aube, à tes yeux ressemblable,
Aura chassé hors de l'estable
Parmy les champs nostre troupeau,
Au marché porter il me faut
(Ma mère Jeanne m'y envoye)
Nostre grand cochon et nostre oye,
Qui le matin crioit si haut.
Tu veux que j'achette pour toy
Une ceinture verdelette
Et une bague joliette,
Pour en orner ton petit doy.
Tu veux l'épinglier de velours
Et une bourse toute telle
Qu'a Toinon la sœur de Michelle,
Qui vient aux champs avecque nous.
Bien; à mon retour du marché
Tu les auras, pourveu, bergere,
Qu'au premier somme de ta mere,
Quand le mastin sera couché,
Tu viennes querir tes presents

Dessous la coudre où je t'attends.
 Tu sçais où elle est, mignonette.
 Mais vien, mon cœur, toute seulette.

ODELETTE (1560).

Tay-toy, babillarde arondelle,
 Ou bien je plumeray ton aile,
 Si je t'empoigne, et d'un cousteau
 Je te couperay ta languette,
 Qui matin sans repos caquette,
 Et m'estourdit tout le cerveau.
 Je te preste ma cheminée
 Pour chanter, toute la journée,
 De soir, de nuict, quand tu voudras ;
 Mais au matin ne me resveille
 Et ne m'oste, quand je sommeille,
 Ma Cassandre d'entre les bras.

LE BAISER DE CASSANDRE.

ODE (1550).

Baiser, fils de deux levres closes,
 Filles de deux boutons de roses,
 Qui serrent et ouvrent le ris
 Qui deride les plus marris ;
 Baiser ambroisin, que j'adore
 Comme ma vie, et dont encore
 Je sen en ma bouche, souvent,
 Plus d'un jour après le doux vent ;
 Baiser qui fais que l'amant meure

Puis qu'il revive tout à l'heure,
 Ressoufflant l'ame qui pendoit
 Aux levres où ell' t'attendoit ;
 Bouche d'aumône toute pleine,
 Qui m'engendre de ton haleine
 Un pré de fleurs à chaque part
 Où ta flairante odeur s'épart ;
 Et vous, mes petites montaignes,
 Je parle à vous, levres compaignes,
 Dont le corail naïf et franc
 Cache deux rangs d'ivoire blanc,
 Je vous suppli', n'avez envie
 D'estre homicides de ma vie :
 Bouche, sans tes baisers je meurs,
 Car je vy d'eux, et non d'ailleurs.

ODE (1560).

L'un dit la prise des murailles
 De Thebe, et l'autre les batailles
 De Troye; mais j'ay entrepris
 De dire comme je fus pris.
 Ni nef, pieton, ni chevalier,
 Ne m'ont point rendu prisonnier.
 Qui donc a perdu ma franchise?
 Un nouveau scadron furieux
 D'amoureux, armé des beaux yeux
 De ma Dame, a causé ma prise.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LES ODES DE P. DE RONSARD.	
Au lecteur.	7
Préface mis au devant de la première impression des Odes.	9
Advertisement au lecteur.	14
Au Roy Henri II de ce nom.	19
Le premier Livre des Odes	23
Le second Livre des Odes.	130
Le troisieme Livre des Odes.	172
Le quatriesme Livre des Odes.	240
Le cinquiesmè Livre des Odes.	295
Odes retranchées.	385

FIN DE LA TABLE.

11. Pigeon
115
11.11

- 10. 11.11.53
- 12. Pigeon 11.11.53
- 13.

11.11

11.11.53

14. Pigeon de l'hopital
Ode notes by S. G. G.
on 11.11.53



